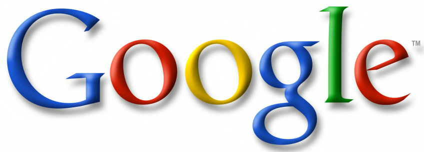
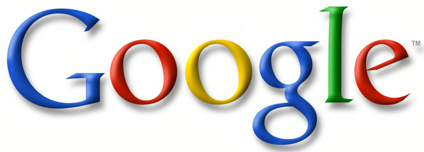
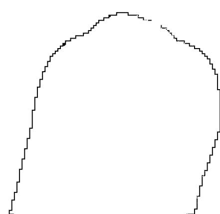



Google

REVUE
GERMANIQUE.



REVUE GERMANIQUE.



REVUE
GERMANIQUE.



REVUE
GERMANIQUE.



REVUE
GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE.

TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1837.

TOME DIXIÈME.



PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1837.

AVRIL 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Histoire littéraire.

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE POLONAISE.

La littérature, a dit M.me de Staël, est l'expression de la société; mais nous croyons cette pensée plus spécieuse que vraie. Pourquoi la littérature plutôt que la peinture, plutôt que la sculpture, l'architecture, la musique? et pourquoi les beaux-arts plutôt que la science? S'il nous arrivait de dire que la botanique est l'expression du sol, ne nous renverrait-on pas aux bancs de l'école pour y apprendre ce que c'est que la géognosie, la géoscopie, la géogonie, la géostatique, la géonomie, et en un mot toutes les branches de la géogénie? La littérature n'est donc qu'une expression bien infidèle de la société : ce n'en est qu'une des mille faces. Encore faudrait-il s'entendre, avant toute chose, sur ces vagues expressions de littérature et de société. Qu'est-ce que la littérature d'un peuple? où commence-t-elle? où finit-elle? jusqu'où son domaine s'étend-il? Les meilleurs esprits ne sont pas même d'accord. Quant à la société, le champ qu'elle offre à la dispute est encore plus vaste.

Mais si nous refusons à la littérature d'un peuple d'être le miroir fidèle dans lequel se réfléchit la vie de ce peuple, nous reconnaissons, que là où la civilisation n'a pas encore passé son fatal niveau, la littérature vulgaire, c'est-à-dire celle qui se chante, celle qui se raconte, celle qui se transmet de bouche en bouche, est l'expression la plus vraie du caractère du peuple chez lequel

elle a pris naissance et où elle se conserve. S'il en était autrement, le poëte, en mourant, emporterait son œuvre avec lui.

Nous regrettons vivement qu'il ne nous soit rien resté des chants et des légendes populaires des anciens Léchites. Le parallèle que nous aurions pu établir entre cette poésie nationale ou traditionnelle, et la poésie aristotélique ou écrite, n'aurait sans doute pas été en faveur de cette dernière. C'est ce dont les Sagas des Danois, des Suédois, des Écossais, des Germains, etc., quoiqu'elles se soient vraisemblablement altérées dans leur transmission jusqu'à nous (c'est-à-dire jusqu'au seizième siècle, où l'on en a recueilli un grand nombre), pourraient en quelque sorte nous fournir la preuve. Nous trouvons entre la poésie traditionnelle d'un peuple et sa poésie écrite, toute la distance qu'il y a entre l'art et la nature, *humanum et divum*. J'accorde même que notre poésie moderne, tant par la beauté de ses traits, par la souplesse et la grâce de ses mouvements, par la noblesse de sa taille, que par la morbidesse de ses chairs, soit une autre statue de Pygmalion, ou, si mieux aimez, une autre Ariane de Danecker; mais où est le feu qui l'anime? Vous aurez beau me dire que le parc de Versailles est un chef-d'œuvre de l'art : je suis sûr que les oiseaux même s'y ennuient. Pourquoi Jean Lafontaine est-il dans tous les cœurs et ses poésies dans toutes les bouches ? C'est que Jean Lafontaine est l'homme de la nature, c'est qu'il réunit toutes les qualités d'un vrai poëte national, de ceux dont les œuvres se perpétuent par la tradition, qui ne doivent rien à la presse. Il eût vécu du temps de nos premiers trouvères, que ses chants nous seraient arrivés de bouche en bouche, purs de toute souillure. Combien comptons-nous de poëtes auxquels on pourrait sans flatterie en promettre autant? Pour ma part, je n'en connais pas, pas même J. B. Bérenger, que je regarde cependant comme notre premier poëte lyrique. — Cependant les Polonais possèdent quelques chants populaires qui remontent au quinzième siècle. Ces chansons, composées de couplets de deux vers, s'appellent cracoviennes, et se chantent en dansant. Zaleski en a composé un recueil sous le titre *Piésni polskie i ruskie;* Lemberg, 1833.

A défaut de poésie nationale, la littérature polonaise nous offre une foule d'excellentes chroniques et quelques bons poëmes lyriques. Qu'on nous permette d'en faire un résumé succinct.[1]

Les principaux dialectes actuels de la langue polonaise sont: 1.° le dialecte de la Grande-Pologne, qui se parle dans le duché de Posen; 2.° le masovien, dans le palatinat de Masovie; 3.° le dialecte de la petite Pologne, dans la Gallicie; 4.° le dialecte prussien ou silésien, qui fourmille de germanismes; 5.° le dialecte lithuanien, qui a été adopté par la plupart des poëtes polonais de nos jours, entre autres par Mickiewicz.

Nous ne parlerons pas de la richesse de la langue polonaise; nous laissons ce soin à de plus habiles que nous. Nous dirons seulement que les déclinaisons du polonais sont formées de sept cas, et que certains temps des conjugaisons expriment de si fines nuances, qu'il est impossible de les rendre dans aucune autre langue, si ce n'est peut-être dans le grec ancien. Ses substantifs aussi se plient avec une admirable souplesse à toutes les exigences de l'exactitude la plus minutieuse: il n'y a pas une nuance de grandeur, d'étendue, de capacité, de profondeur, etc., qu'ils ne puissent exprimer avec une justesse mathématique. C'est à cette heureuse disposition de leur langue, aussi bien qu'à la liberté de leur phraséologie, que les Polonais doivent de pouvoir traduire dans leur idiome toutes les finesses et toutes les beautés des langues étrangères. Cependant ils éprouvent plus de difficulté pour rendre convenablement la poésie. Comme l'accent tombe presque toujours sur la pénultième syllabe, il en résulte souvent de la gêne et de la monotonie. Aussi, jusqu'à ces derniers temps, les poëtes se sont-ils contentés, de même que nous, de supputer les syllabes sans égard à la quantité. La langue polonaise est une des principales branches de la langue slave. Dans les premiers siècles de notre ère elle tendait déjà à prendre une forme à elle; mais

1 Voyez Bentkowski, *Historya literatury polskiej*; Ossolinsky, *Wiadomosci historyczno Kriticzna dodziejow literatury polskiej*; Juszkinsky, *Dykcyonarz poetów polskich*; Chodynicki, *Dykcyonarz uczonich polaków*; Mochnacki, *Historya literatury polskiej*.

elle fut retardée dans cette œuvre de régénération par l'introduction du latin, lors de l'établissement du christianisme. Depuis le quatorzième siècle, à la suite de colonies allemandes qui s'établirent dans le pays, elle se mélangea de mots germains, surtout pour ce qui regarde l'industrie et les arts. Ce n'est que dans le seizième siècle que la langue classique acquit toute sa force et sa pureté. Elle réussit même à restreindre l'usage du latin, qui était alors la langue de l'État et celle des savants. Mais dans le siècle suivant, elle périclita de nouveau; et ce n'est que sous Stanislas Auguste qu'elle reprit son noble essor.

Nous diviserons l'histoire de la littérature polonaise en trois périodes.

La première, qui embrasse un espace de quatre siècles, comprendra les ouvrages qui ont été publiés depuis l'introduction du christianisme en Pologne jusqu'à l'établissement des Jésuites par le cardinal Hosiusz.

La seconde, qui embrasse environ un espace de deux-cents ans, comprendra les publications qui ont paru depuis la fondation de l'ordre des Jésuites en Pologne jusqu'à la renaissance des lettres sous Stanilas Leszczynski;

Et la troisième, enfin, comprendra les ouvrages qui ont paru depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Les plus anciens ouvrages dont la littérature polonaise fasse mention, sont les *Chroniques nationales* latines de Martin Gallus, qui s'appelait vraisemblablement Kureck (coq), et vivait au commencement du douzième siècle; les *Chroniques* de Vincent Katdtubek et de Boguphalus, évêque de Posen, mort en 1253, qui ont été réunies dans un même recueil (à Varsovie, 1761), et *Chronicon summorum pontificum et imperatorum romanorum* (Bâle, 1559), de Martin Strzenbski ou Polonus, confesseur du pape Nicolas III, qui mourut en 1279.

Mais, après un aussi brillant début, la littérature polonaise s'arrêta brusquement dans sa marche, et ce n'est guère que sous Casimir III, qu'elle poursuivit de nouveau ses succès. C'est à ce prince éclairé que l'on doit le Code particulier, qui fut composé

en 1349, et c'est lui qui fonda dans cette même année l'université de Cracovie; cet établissement, qui devint d'une si haute importance, surtout dans le seizième siècle, pour les lettres et pour les sciences, ne fut ouvert qu'en 1400, par Stanislas Jagellon, avec l'approbation du Pape. C'est en 1490 que la première imprimerie polonaise fut fondée à Cracovie.

Le premier ouvrage marquant qui parut depuis l'ouverture de l'université de Cracovie, fut l'excellente histoire de Jean Dlugosz ou Longinus, évêque de Lemberg (1415-1480), intitulé *Historiæ Poloniæ libri XIII*, et imprimée à Leipzig en 1711, in-folio. C'est à cette même époque que remontent les premiers écrits polonais qui nous soient parvenus; l'un est le Psautier de la reine Marguerite [1], trouvé en manuscrit dans le couvent de Saint-Florian près de Lintz; l'autre, un important recueil des lois nationales, qui fut imprimé à Cracovie chez Haller, en 1506, et mis en ordre par l'archevêque de Gnesen, Jean Laski, sur le désir du roi Alexandre.

Le siècle de Sigismond I.er et de Sigismond-Auguste (depuis 1507 à 1572) est généralement regardé par les Polonais comme l'âge d'or de leur littérature. Sigismond I.er ne négligea rien pour favoriser les lettres et les sciences; il éleva même à la noblesse, en 1535, tous les professeurs de l'université de Cracovie. Aussi ses encouragements et ceux de son successeur furent-ils couronnés d'un plein succès. Sous leur règne la langue s'épura, et le latin, comme langue littéraire, devint d'un usage moins fréquent; les études classiques reçurent une meilleure direction.

Le premier ouvrage historique qui parut depuis l'histoire polonaise de J. Longinus, fut les *Chroniques* de Joachim Bilski, imprimées à Cracovie en 1597; c'est la première histoire polonaise en langue nationale. Lucas Görnicki, né en 1515, et secrétaire de Sigismond-Auguste, publia aussi vers le même temps son Histoire de la couronne de Pologne, *Dzieje W. Koronie Polskièj* (Cracovie, 1637). Cette histoire, qui embrasse un espace de trente-quatre années, depuis 1538 à 1572, est écrite avec la plus grande indé-

1 Première femme de Louis I.er, roi de Pologne et de Hongrie (1383).

pendance. Maciej Stryikowski, né en 1547, archidiacre de Livonie, nous a laissé une importante *chronique de Lithuanie*, puisée aux meilleures sources; et nous possédons de Bartholomeus Paprocki, mort en 1614, d'importantes recherches généalogiques et héraldiques. La plupart des ouvrages de ce dernier auteur sont en vers: le principal est intitulé *Herbi Rycerstwa polskiego* (Crac., 1584). L'excellente histoire de Martin Kromer (mort en 1589), *De origine et rebus gestis Polonorum libri triginta*, et les *Annales Poloniæ* de Stanislas Orzechowski, chanoine de Przemysl, qui embrassent les années 1548-1552, et furent imprimées à Dobromil, en 1611, méritent aussi une place honorable parmi les productions historiques de cette époque.

Quant à la poésie, elle ne resta pas étrangère au noble élan qui se manifesta alors dans la littérature nationale. Le plus ancien poëme que possèdent les Polonais est l'hymne en l'honneur de la sainte Vierge, *Boga Rodzïca*, que l'on attribue à Saint-Adalbert; mais les meilleurs philologues ne voient dans cette œuvre qu'une production du quatorzième ou du quinzième siècle. Encore s'accordent-ils à la regarder comme la traduction d'un poëme bohémien. Mais dès ses premiers pas, sous Sigismond, la poésie ne tarda pas à prendre un rang distingué dans la littérature. Michel Rey de Naglowich ouvrit la marche (1515-1568), et il fut bientôt suivi par Jean Kochanowski (né en 1530 et mort en 1586), qui avait pu se former le goût dans ses voyages en Allemagne, en Italie et en France, et surtout par ses études à l'université de Padoue. Sa traduction en vers des Psaumes de David se distingue surtout par la fidélité et par la noblesse du style. On a encore de lui des chansons, quelques satires, des épigrammes, des élégies latines, et un drame de circonstance, intitulé *Od prawa postòw greckich*. Ses ouvrages ont été recueillis par Boromolac (Vars., 1767). Son frère, Pierre Kochanowski donna une traduction (Cracovie, 1618) de la Jérusalem délivrée du Tasse; et André Kochanowski traduisit l'Énéide.

Parmi les nombreux émules des Kochanowski, nous citerons surtout Jean Ribinski, professeur à Danzig, en 1589; Sep Szar-

zynski, mort en 1581, Gaspard Miaskowski, qui vivait dans la Grande-Pologne vers 1610; et Stanislas Grochowski, mort en 1644, qui est l'auteur d'une foule de poésies religieuses, pleines de sentiment. Quant à Simon Szymonowicz, appelé Simonide, mort en 1629, ses odes latines lui valurent le surnom de Pindare latin, et plusieurs de ses idylles, imitées de Théocrite, sont encore des modèles de simplicité et de naturel; aussi son imitateur et ami, Simon Zimorowicz, mort en 1629, le surpassa moins par la grâce que par l'originalité de ses productions. Sébastien Klonowicz (1551-1608) s'est surtout fait un nom dans la littérature par son grand poëme didactique, *Victoria deorum*, *ubi continetur veri herois educatio* (1600), dans lequel il accable l'Église catholique de ses sarcasmes et de ses dédains.

Les progrès rapides que faisait la réformation en Pologne, firent bientôt sentir le besoin d'un Psautier polonais et d'une traduction de la Bible. Valentin Brzozowski, mort en 1570, fut le premier qui publia dans sa langue maternelle la traduction du Psautier bohémien (Kœnigsberg, 1554). Un autre recueil du même genre est dû à Artomius. Quant au Nouveau Testament, il en avait déjà paru en 1551, à Kœnigsberg, une première traduction pour les protestants, par les soins de Jean Seklucyan, que le duc Albert avait fait venir de Posen, comme prédicateur. La traduction du Nouveau Testament pour les Sociniens, à laquelle prit part Jean Laski, parut à Brzesc, en 1563, aux frais du prince Nicolas Radziwill. La Bible entière pour les catholiques avait déjà été traduite en 1561, par Jean Leopolita; et une nouvelle traduction en fut publiée à Cracovie, en 1593, par Jak Wujak.

C'est vers la fin de cette brillante période qu'Étienne Bathori jeta les fondements de cette académie de Wilna[1] qui, comme tant d'autres monuments glorieux, s'est écroulée par la volonté d'un seul homme. Mais ce sont là de beaux titres de gloire! L'incen-

1 Il ne reste aujourd'hui de l'académie de Wilna que la faculté de médecine et celle de théologie, si toutefois l'on peut donner le nom de faculté à quelques pauvres professeurs qui maigrissent sous la pointe de l'épée de Damoclès, et redoutant un ennemi dans chacune de leurs paroles.

diaire du temple d'Éphèse n'eût rien désiré de plus. N'y a-t-il pas de quoi faire bondir le cœur d'un Goth, lorsqu'en parcourant religieusement les ruines de l'Italie, nous nous écrions avec douleur : « Les barbares ont passé là ! » — Le noble exemple donné par Sigismond et par Étienne Bathori, fut imité par les magnats, et entre autres par Jean Zamoyski, qui fonda en 1594 une académie à Zamosc.

Ici finit notre première période. Depuis lors la littérature polonaise ne fit que décliner sous la suprême direction des Jésuites, jusqu'à ce qu'elle se relevât enfin, au dix-huitième siècle par l'influence de la littérature française, de l'état d'abaissement où elle était tombée. Le cardinal Hosiusz, qui avait appris à connaître au concile de Trente les statuts des Jésuites, était parvenu à en introduire l'ordre en Pologne, sous prétexte qu'ils étaient seuls en état d'arrêter les progrès de la réformation. Le premier collége en fut fondé en 1566, à Braunsberg. Sigismond III, successeur d'Étienne Bathori, s'abandonna entièrement à leur direction; ils s'emparèrent de l'administration des affaires, envahirent les colléges et mirent tout en œuvre pour ruiner le crédit des dissidents. Un savoir vide et pompeux remplaça la science vivante : la langue perdit de sa pureté par le mélange d'un latin barbare; l'histoire ne fut plus qu'un panégyrique ridicule; la poésie, un amas de bouffissures et de phébus, amalgamés avec des sentences latines et des comparaisons mythologiques. Cependant quelques esprits vigoureux, tels que le grand-maréchal d'empire, Zamoiski, parvinrent à retarder la chute plutôt qu'à la conjurer; mais tous leurs efforts devinrent inutiles, lorsqu'en 1622 les Jésuites eurent réussi à paralyser les effets et à ruiner la considération de l'académie de Cracovie, qui était alors le seul refuge de la science. Pendant les troubles et les guerres qui suivirent cette époque, toute résurrection de la littérature fut impossible. Konarski fut le premier qui lui rendit une nouvelle vie.

Parmi les historiens de cette période nous citerons Paul Piasecki, évêque de Przemysl, mort en 1644, dont la *Chronica gestorum in Europa singularium* (Cracovie, 1645), est générale-

ment estimée; Simon Starowolski, chanoine à Cracovie, mort en 1656, à qui nous devons plusieurs ouvrages importants sur l'histoire littéraire, et une statistique remarquable du royaume de Pologne, *Polonia, sive status regni Poloniæ descriptio*; le jésuite Vijuk Kojalowicz, mort en 1677, un des meilleurs historiens du dix-septième siècle, d'après le sentiment de Schlœzer, et dont l'*Historia litteraria* (Danzig, 1650) a été traduite dans la continuation de l'*Histoire générale* (*Allgemeine Welthistorie*); André Wengierski, mort en 1649, dont l'ouvrage (*Slavonia reformata* (Amsterdam, 1679), est non-seulement une fort bonne histoire des églises dissidentes, mais renferme encore des données précieuses pour l'histoire de la littérature. On n'estime cependant pas moins l'Histoire de la réformation polonaise (*Historia reformationis Poloniæ*, de Lubieniecki, qui, poursuivi partout par les théologiens protestants, mourut empoisonné à Hambourg, en 1675. Le jésuite Gaspard Niesiecki, mort en 1743, composa l'ouvrage le plus important que l'on aye sur le blason polonais, *Korona Polska*. Joseph Zalowski, évêque de Kiew, mort à Varsovie en 1774, écrivit de mémoire, dans sa prison de Kaluga, un ouvrage important sur la bibliographie polonaise, *Bibliotheca historykow polytikow prawnykow* (Cracovie, 1822). Ce fut lui qui, avec son frère, forma la célèbre bibliothèque de Varsovie, qui, d'après le bibliothécaire Janocki, ne contenait pas moins de 200,000 volumes, dont 20,000 polonais. Cette bibliothèque fut ouverte au public en 1745, mais en 1795 elle fut transportée à Saint-Pétersbourg.

Parmi les poëtes nous citerons le jésuite Casimir Sarbiewski, qui vivait de 1595 à 1640 : ses poésies sont écrites en latin; Vespasien Stochowski, mort vers 1700, qui suivit Jean Sobieski devant Vienne en qualité d'historiographe, mais dont les écrits témoignent de la décadence de la langue et du manque de goût de l'époque; Samuel Twardowski, mort en 1660, qui décrivit en vers une légation en Turquie, à laquelle il prit part, et Bardzinski.

Parmi les traducteurs, nous nommerons Chroszinski, traducteur

de Lucain; Morsztyn, traducteur de Corneille, et le jésuite Nagurczewski (de 1719 à 1811), qui traduisit l'Iliade d'Homère et les Éclogues de Virgile.

Mais la littérature polonaise ne sortit de son atonie que vers le milieu du dix-huitième siècle. Stanislas Konarski en fut un des premiers restaurateurs. Il était né en 1700, et était d'abord entré dans l'ordre des Piaristes. Après avoir visité l'Italie et la France, il retourna dans sa patrie, et voyant l'état d'abaissement où elle était, il résolut de la relever. Ses regards se portèrent d'abord sur l'instruction publique. Il chercha à faire adopter une meilleure méthode d'enseignement et à réformer son ordre. Puis il fonda un collége de nobles à Varsovie, mais cet établissement ne porta pas les fruits qu'il en attendait : aussi l'instruction publique ne tarda pas à être enlevée aux ordres de moines pour être placée sous la surveillance d'un comité d'éducation[1], composé des hommes les plus habiles et les plus éclairés. Konarski chercha ensuite à ranimer l'étude de la littérature classique et de l'ancienne littérature polonaise; il publia plusieurs nouvelles éditions des anciens écrivains, ainsi qu'un recueil des constitutions et des statuts polonais, et composa une foule d'ouvrages de pédagogie, de religion ou de rhétorique, qui se distinguent pour la plupart par leur clarté et par leur érudition. Mais sa sollicitude pour la renaissance des lettres ne s'arrêta pas là. Il traduisit les œuvres de nos principaux auteurs dramatiques français, et fit représenter leurs pièces par les élèves des Piaristes, au lieu des drames ordinaires qu'ils jouaient dans leur établissement. C'est à lui que Varsovie doit d'avoir eu un théâtre polonais dès 1765. Aussi, bien que l'on ait fait en Pologne divers essais dramatiques depuis le quinzième siècle, on ne l'en regarde pas moins comme le père du drame polonais. Il mourut en 1773. L'œuvre de régénération qu'il avait entreprise, fut continuée par plusieurs écrivains distingués, entre autres par son élève, le savant Onufry Kopczynski (1735-1817), qui dans sa *Grammatyka Norodowa* chercha le premier à fixer la langue; par Grégoire Piramowicz, mort en 1801, auteur de plusieurs

1 Institué après la suppression des jésuites, en 1773.

ouvrages d'instruction élémentaire; par le jésuite Bohomolac, traducteur d'un grand nombre de pièces du théâtre français, et surtout par Adam-Stanislas Naruszewicz (1733-1796) et par Ignace Brassicki (1735-1801).

L'ouvrage capital de Naruszewicz est son Histoire de Pologne. Une critique judicieuse, une vaste érudition, un style pur et concis, telles en sont les qualités dominantes. Naruszewicz s'était proposé Tacite pour modèle, et tout nous prouve qu'il n'avait pas trop présumé de ses forces. Son histoire est l'ouvrage le plus important qui ait paru sur l'histoire polonaise. Malheureusement elle n'est pas terminée. C'est même à une société savante que l'on doit la publication, en 1824, du premier volume de cette histoire, pour lequel Naruzewicz n'avait pas réuni moins de 360 in-folio de matériaux. On possède encore de ce célèbre historien une excellente traduction des Œuvres de Tacite; une Vie du général lithuanien Chodkiewicz; une Histoire des Tartares, *Tauryka*, etc. Ses poésies, et principalement ses idylles et ses satires, ont obtenu un grand succès, mais elles ne le justifient pas toujours.

Parmi les ouvrages de Krasicki, *Myszeis*, poëme héroï-comique en dix chants, mérite la première place. Le sujet en est tiré de l'ancienne Chronique de Vincent Kadlubeck, d'après laquelle les rats et les souris dévorèrent le roi Popiel. Mais peut-être sa *Monomachia* ou guerre des moines, poëme en six chants, lui dispute-t-elle le premier rang. Quant à son *Anti-monomachia*, elle n'a que peu de valeur. Parmi ses fables, un grand nombre sont classiques; les Polonais le regardent généralement comme le Lafontaine ou le Gellert de la Pologne. Mais je ne saurais dire jusqu'à quel point cette prétention est fondée. — Quant à ses satires, elles sont le plus souvent d'un mérite très-secondaire. Son poëme épique en douze chants, *Woyna Chocimska*, la bataille de Choczim, dans lequel il célèbre la victoire de Chodkiewicz sur le sultan Osman, sous le règne de Sigismond, contient plusieurs beaux morceaux poétiques. Parmi ses ouvrages en prose, nous distinguerons particulièrement son *Pan Podstoli*, Monsieur le sous-écuyer tranchant. Cest un tableau de mœurs plein de vie.

L'auteur y attaque avec les armes de la plaisanterie les ridicules de ses compatriotes. Il a paru à Paris en 1830 une belle édition de ses œuvres.

Depuis ces derniers temps, on s'est surtout occupé de l'étude des sources historiques.

Parmi les historiens les plus célèbres, nous citerons en première ligne le savant et modeste Joachim Lelewel. Le nombre de ses ouvrages est incroyable : tous sont pleins de vues et de recherches profondes. Les plus importants sont : Coup d'œil sur les anciens habitants de la Lithuanie, et sur leurs rapports avec les Hérules (Wilna, 1808); Remarques sur Mattias, écrivain polonais du douzième siècle (Wilna, 1811); Histoire des nations qui ont habité l'Europe centrale au dixième siècle; État des arts et des sciences en Pologne, avant la découverte de l'imprimerie; Recherches sur la géographie des anciens; Histoire de l'Inde ancienne et de son influence sur les pays occidentaux (Vars., 1820); Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'océan Atlantique (Vars., 1821); Monuments de la langue et de la constitution des Polonais et des Masoviens au treizième, au quatorzième et au quinzième siècle, ouvrage publié avec Ignace Danilowicz; Coup d'œil critique sur les histoires polonaises anciennes et modernes; Ancienne bibliographie polonaise; Diplomatie russo-polonaise, depuis le treizième au dix-septième siècle, etc. Quant au dernier ouvrage que Lelewel vient de publier en français sur la numismatique, s'il s'y est glissé des fautes typographiques, même grossières (c'est de Lelewel lui-même que je tiens ces détails), l'auteur doit-il être comptable de l'ignorance de son imprimeur? Pour ce qui est de son style, on lui reproche généralement beaucoup de dureté, de roideur; mais ce ne sont pas des fleurs de rhétorique qu'il faut demander à un savant, c'est de la science.

Jarzy Bandtka, mort en 1835, bibliothécaire et professeur à l'université de Cracovie, a publié entre autres ouvrages une Histoire de la Pologne et des imprimeries polonaises; Surowiecki, mort en 1827, conseiller au ministère de l'instruction publique, est auteur de plusieurs ouvrages de statistique; Golebiowski a

publié des recherches sur l'histoire des mœurs polonaises. Mais l'ouvrage le plus important qui ait paru dans ces derniers temps, est l'histoire des constitutions slaves par le professeur Maciejowski, *Historya Prawodawstw Slowianskich* (Vars., 1832-1835). L'immense succès qu'il a obtenu tant en Pologne qu'en Allemagne, nous fait espérer une seconde édition, où M. Maciejowski saura mettre à profit les observations bienveillantes de Lelewel, sur certains points de son excellente histoire.

Parmi les poëtes de cette période, nous distinguerons le poëte lyrique Stanislas Trembecki, mort en 1812, mais nous lui adresserons le reproche que l'on a fait avec quelque raison, ce me semble, à J. B. Rousseau, c'est de confondre souvent la poésie avec l'enflure et le phébus. Son principal ouvrage, *Sofiówska*, est une description poétique des jardins de la comtesse Sophie Potoka. Un recueil de ses poésies a paru à Varsovie en 1819. Franç. Kniaznin est un poëte spirituel : ses chants érotiques surtout sont pleins de sentiment. Kajetan Wengierski, qui fut forcé de quitter sa patrie, à cause des ennemis qu'il s'était faits par la causticité de ses vers, écrivit en français une relation du voyage qu'il entreprit alors en France et en Italie. *Organy* est son principal ouvrage. Le Lutrin de Boileau lui a servi de modèle. Wengierski était né en 1755; il mourut à Marseille en 1787. Nous citerons encore Cyprien Godebski, dont les poésies sont des modèles de bon goût et de bonne plaisanterie, et qui mourut en 1809, dans la bataille de Raszyn; Franç. Wenzyk, qui s'acquit une réputation par sa description des environs de Cracovie, *Okolice Krakowa*, ainsi que par quelques pièces de théâtre et par quelques romans. Nous ne parlerons pas de ses romans; quant à ses drames, c'est plus aux bonnes intentions de leur auteur qu'à leur mérite réel qu'elles doivent l'espèce d'enthousiasme avec lequel ils ont été accueillis : les circonstances politiques ont fait tout leur succès. Ce ne sont pour la plupart que de méchantes amplifications d'écolier, où la pompe et l'emphase du style cachent en vain une action froide et languissante. M. Wenzyk n'a aucune entente de la mise en scène; il n'a pas saisi sur le fait les secrets du cœur humain, ses passions; il ne sait

pas s'identifier à ses personnages, il n'a aucune des qualités d'un auteur dramatiste. Aux scènes les plus touchantes de son drame il reste froid, mais il enfle la voix pour faire croire à une émotion profonde. Cependant il n'ignore pas, sans doute, que la première règle de l'art dramatique surtout est celle-ci : *Si vis me flere, primum flendum est tibi.* Il est vrai que M. Wenzyk ne se fait pas faute de faire pleurer ses personnages, de les faire tonner, de les faire rugir ; mais pour lui, il ne pleure, ni ne tonne, ni ne rugit : il se tient bien paisible dans la loge du souffleur. Ses principaux drames sont : Falinski, Osinski, Antoine Hoffmann, Barbara Radziwill, Glinski. Nous donnerons dans un des prochains numéros de la Revue germanique une analyse détaillée de cette dernière pièce. Ce n'est pas qu'elle mérite plus que ses sœurs cette espèce d'ovation ; mais comme M. Wenzyk jouit encore aujourd'hui d'une certaine réputation, et qu'il en jouit sans partage, nos lecteurs ne verront sans doute pas sans intérêt où en est l'art dramatique en Pologne. Parmi les autres écrivains polonais qui se sont fait un nom dans le théâtre, nous citerons Boguslawski, traducteur de plusieurs comédies françaises ; Kaminski, directeur du théâtre de Lemberg, à qui l'on doit la traduction des OEuvres de Schiller, et le comte Fredro, auteur de quelques comédies spirituelles, *Komedye* (Lemberg, 1834). Hugo Kollontay (1752-1812), recteur de l'Académie de Cracovie, et Stanislas Potocki, ont aussi été pour beaucoup dans les progrès qu'a faits la littérature polonaise depuis ces cinquante dernières années. Potocki, surnommé le prince de l'éloquence, nous a laissé un fort bon ouvrage sur l'éloquence et le style, ainsi qu'une traduction de Winkelmann sur l'Art chez les anciens ; mais qui est restée inachevée. Quant à la poésie, c'est principalement aux écrits de Karpinski, de Woronicz et de Niemcewicz (né en 1755) qu'elle doit d'être redevenue nationale. Les principaux ouvrages de ce dernier écrivain sont : ses Chants historiques des Polonais ; son Histoire du règne de Sigismond III ; son drame de Casimir le Grand ; ses Fables et ses Contes. Dans ses *Lettres de juifs polonais* on trouve des tableaux de mœurs d'une fidélité parfaite ; dans son roman de *Jean de Teneczyn*,

une esquisse d'une des époques les plus brillantes de l'histoire polonaise, le règne de Sigismond-Auguste.

Les troubles qui agitèrent la Pologne depuis la fin du siècle dernier, furent même impuissants pour arrêter la littérature dans ses progrès. Elle triompha de toutes les cruelles épreuves que le despotisme lui fit subir; elle servit de contrepoids à toutes les infortunes dont on abreuvait cette malheureuse Pologne. C'est une noble et sainte Muse que celle du malheur; ses inspirations trouvent de l'écho dans tous les cœurs! — La société des amis des sciences, fondée à Varsovie, en 1801, par les soins de l'historien Thadée Czacki, de François Dmochowski, le traducteur des œuvres d'Homère et de Virgile, et de l'évêque Jean Albertrandi, qui publia plus de cent volumes in-folio sur l'histoire de Pologne, réalisa aussi les brillantes espérances que ses fondateurs en avaient conçues, jusqu'à ce qu'elle fût dissoute en 1832 par ordre du Czar, et sa bibliothèque de 50,000 volumes transportée à Saint-Pétersbourg. Pourquoi à Saint-Pétersbourg plutôt qu'à Tobolsk, plutôt qu'à Irkoutsk, se demanderont naturellement les personnes qui ignorent que ces deux chefs-lieux de la Sibérie possèdent non-seulement de jolies petites bibliothèques, mais encore des écoles, des théâtres et même une imprimerie! et qu'en outre, au dire d'une de mes connaissances qui a fait le voyage, non pas pour son agrément, la vie y est assez *confortable*. Mais, nonobstant, la question est embarrassante. Pourquoi à Saint-Pétersbourg plutôt qu'à Irkoutsk? Je n'en sais rien. Le général Bonaparte, dans son amour fanatique pour la gloire de sa patrie, avait bien commis quelques sacriléges de la sorte; mais son intention justifiait peut-être les moyens. Ce n'était pas par vandalisme, c'était plutôt par intérêt pour la science, par amour de l'art. Il retirait souvent de la soupente ou de la décharge de quelque couvent ignoré des richesses dont il faisait part au monde civilisé. Un chef-d'œuvre, selon lui, ne pouvait pas constituer une propriété individuelle, c'était la propriété de tous, c'était un bien acquis à la science. De même que celui qui serait en possession d'une vérité dont la connaissance pourrait profiter à l'humanité, commettrait une action coupable, un vol ma-

nifeste en l'enfouissant en lui-même, et de même qu'un avare, un thésauriseur vole indignement la société dont il est membre, il en est ainsi de tout possesseur, quelque légitime qu'il soit, qui se réserve exclusivement la jouissance d'un objet d'art ou de science. La pensée de Napoléon était donc haute et noble dans sa conception. Reste à savoir quelle application il en a faite, et si tel objet d'art, le quadrige par exemple de ce bon roi de Prusse, n'est pas aussi bien placé sur la porte de Brandebourg que dans le musée du Louvre? Mais, pour en revenir à notre question : pourquoi S. M. l'empereur de toutes les Russies fit-elle transporter à Saint-Pétersbourg plutôt qu'à Irkoutsk les 50,000 volumes qu'elle enleva impudemment à la Société des amis des sciences? Il nous est impossible pour le moment de donner à ce problème une solution satisfaisante. Comment analyser une fantaisie *autocratique?* Cela est si volatil, si insaisissable! Mais cette question me rappelle une anecdote que nous savons tous. « Sire, je vous recommande instamment votre bibliothécaire pour le département des finances. — Et pourquoi? demanda nonchalamment le roi très-chrétien au seigneur de Beautru, qui lui avait fait cette remarque. — C'est que, répondit notre plaisant, comme il n'a rien pris dans vos livres, il ne prendra rien dans vos finances. »

Depuis 1815, Wilna devint le centre de la littérature polonaise. Plusieurs jeunes poëtes, formés à l'école des Anglais et à la nouvelle école poétique allemande, s'y étaient réunis autour du célèbre Mieckiewicz. La lutte ne tarda pas à s'engager entre l'ancienne et la nouvelle école; elle fut violente; la victoire fut longtemps disputée; mais l'école romantique finit par rester maître du champ de bataille. Un tel résultat n'était pas douteux. Il était bien établi que jusqu'alors les poëtes polonais, à peu d'exceptions près, n'avaient pas été nationaux, et qu'ils n'avaient fait que travestir sous un déguisement polonais des pensées et des sentiments français ou romains. — Mickiewicz est sans contredit le coryphée de la nouvelle école, c'est le Byron de la Pologne : aucun de nos poëtes contemporains ne peut lui être comparé. Quand on s'inspire de la lecture de ses poésies, on se prend à douter que nous

ayons jamais eu de poëte en France. Quelle inanité dans le plus grand nombre de nos poésies! quelle sécheresse de sentiments! quel style énervé, fatigué, languissant! que de mots pour une pensée commune! que de bouffissure pour des niaiseries! que la rime est tyrannique! que notre langue est prude, qu'elle est prétentieuse, qu'elle est maniérée! A lire nos poëtes classiques, même du premier ordre, il semble toujours qu'il y a entre eux et nous un nuage de poudre qui nous empêche de bien voir. Ce n'est pas (Dieu me garde d'une telle profanation) que les poëtes du beau siècle de Louis XIV soient à mes yeux dénués de toute espèce d'intérêt poétique : je vous accorde même que Corneille l'emporte sur Euripide, Racine sur Sophocle; que Boileau égale Horace en plus d'un endroit, etc. Mais après tout, est-ce atteindre bien haut que de dominer de quelques coudées Euripide ou Sophocle? Shakspeare les domine bien autrement; Molière domine bien autrement Plaute; Lafontaine domine bien autrement Phèdre. Vous le dirai-je? Je pense que notre langue est admirable pour la poésie légère, la poésie badine ou comique, qu'elle a des finesses que l'on ne retrouve peut-être dans aucune autre; mais pour ce qui est de la poésie héroïque, de la poésie didactique, de la poésie sentimentale peut-être, ne lui demandons pas plus qu'elle n'a, plus qu'elle ne peut nous donner.

L'amour fut la première Muse de Mickiewicz, et elle lui resta toujours fidèle, même lorsque le malheur vint en second pour l'inspirer. L'amour et le malheur ce sont nos seules Muses poétiques, selon le chantre de Child-Harold. Mickiewicz s'était épris d'amour pour la sœur d'un de ses amis, et c'est à cette passion malheureuse que nous devons ses poésies intitulées Dziady, ou la fête des morts. Peu après la détention qu'il eut à subir à Wilna, par suite de la découverte d'une conspiration qui avait pour but l'affranchissement de la Pologne, il entreprit un voyage en Crimée, et c'est sur les bords de la mer Noire qu'il composa ses excellents sonnets, qui lui valurent la protection de Galitzin, gouverneur de Moscou. Ce prince le produisit à Saint-Pétersbourg, et c'est dans cette dernière ville qu'il publia son *Conrad Wallenrod*,

épopée qui est devenue pour ainsi dire nationale dans toute la Pologne. Nous lui devons aussi des romances et des ballades. En 1828 il publia à Paris, sous le nom de *Poezie*, un recueil de ses poésies, qu'il fit précéder d'une préface où il jette un coup d'œil rapide, mais pénétrant, sur la littérature de l'Europe moderne.

Le sort de sa malheureuse patrie vint donner une nouvelle direction à son génie. Dans son *Ksiegi Narodu polskiego i Pielgrzymstwa polskiego* (les Livres du peuple polonais et de l'émigration polonaise), il peint dans un langage biblique les malheurs et les espérances de la Pologne. Ce poëme, traduit par M. le comte de Montalembert, a été publié avec une préface de M. de Lamennais. Il est même à supposer que l'auteur des *Paroles d'un croyant* s'inspira à la lecture de l'ouvrage de Mickiewicz, de ce style biblique dont il a fait un si merveilleux usage. Mais son dernier ouvrage, *Pan Tadeusz*, M. Thadée, poëme épique en douze chants, est sans contredit le plus national de tous. Il y peint avec un rare bonheur d'expression, avec une verve et une fidélité remarquable, les mœurs de la noblesse lithuanienne en 1812. *Pan Tadeusz* est, selon nous, le chef-d'œuvre de Mickiewicz; c'est ce que la littérature polonaise a produit de mieux. Nous ne trouvons que peu de chose à lui opposer, soit chez nous, soit chez nos voisins. Mais pour que nos lecteurs ne nous accusent pas de partialité, nous les ferons juges dans ce débat. Nous nous engageons donc à mettre sous leurs yeux quelques fragments de ce beau poëme. Ce n'est pas que nous espérions de pouvoir transporter dans notre langue toutes les beautés de l'original. La poésie ne s'analyse pas : aussitôt cueillie, elle se fane.

A côté d'Adam Mickiewicz, nous distinguerons Casimir Brodzinski, mort à Dresde en 1835, poëte célèbre dans la ballade; Odyniac, auteur de belles poésies lyriques, publiées à Posen, en 1832, et d'une tragédie intitulée *Izora;* Goszczynski, auteur du château de Kaniow; Julien Korsak, *Poezie* (Posen, 1833); Alexandre Chodzko, traducteur de plusieurs poésies orientales, *Poezie* (Saint-Pétersbourg, 1829); Korzeniowski et Slowacki,

auteurs de plusieurs poésies célèbres; et Garczynski, qui a publié de fort belles chansons guerrières, *Poezie* (Paris, 1833), etc.

Parmi les autres écrivains qui se sont fait un nom dans la littérature, nous citerons les romanciers Barnatowicz, auteur de *Palenex* et de *Pogata;* le comte Fréd. Skarbek, auteur de *Jarlo*, et Massalski, qui, dans son *Pan Podatolic*, nous a donné une peinture fidèle de la noblesse lithuanienne de nos jours; le grammairien Linde, auteur du Grand dictionnaire polonais; et le philologue Grodek, de Wilna, etc.

Telle est en résumé l'histoire de la littérature polonaise jusqu'à nos jours. Quelque restreint qu'en soit le cadre, il suffira cependant pour nous convaincre qu'elle est pauvre sous plus d'un rapport et indigente sous beaucoup d'autres[1]. L'histoire nationale, la poésie lyrique ou descriptive, sont pour ainsi dire les seuls pivots sur lesquels elle repose. Un tel état de choses est certainement affligeant; mais ce n'est pas aux différents gouvernements qui se sont succédé en Pologne depuis un demi-siècle, ce n'est pas non plus à son ancienne constitution politique que nous devons en demander compte : de mauvaises institutions ont pu empirer le mal, sans doute, mais elles n'en sont pas la cause immédiate. La source, selon moi, en est dans l'organisation sociale même du pays. Comment les sciences et les lettres pourraient-elles fleurir sur le sol méphitique de l'esclavage? Quand un planteur est incessamment tourmenté de la soif du gain, quand il est sans cesse à épier le moment où il devra réchauffer à coups de fouet l'activité du malheureux qu'il exploite, quelle noble pensée voulez-vous qui germe dans cette tête? Quel que soit le peuple, le régime féodal est

1 Cependant nous trouvons dans les ouvrages de plusieurs savants d'honorables témoignages en faveur de la Pologne. « C'est dans ce pays, écrit Érasme à Séverin Bonar, que la philosophie possède d'excellents disciples. » — « Ce qu'on remarque le plus, écrit l'historien de Thou, en parlant des gentilshommes polonais qui vinrent à Paris, en 1573, pour offrir la couronne des Piasts à Henri de Valois, c'est leur facilité à s'énoncer en latin, en français, en allemand et en italien. Ces quatre langues leur étaient aussi familières que la langue même de leur pays. Il ne se trouva à la cour que deux hommes de condition qui pussent leur répondre en latin, » etc. — « Les Polonais, écrit Muret, ont un tel amour pour les sciences et pour les arts, qu'ils leur consacrent leur vie entière. »

mortel à la civilisation. C'est une vérité rigoureuse ; l'histoire le prouve. Tant que le sol polonais sera partagé entre quelques milliers de grands propriétaires qui vivent isolés dans leurs châteaux, et que l'immense majorité des citoyens ne seront comptés que comme autant de pièces de bétail, la civilisation en Pologne sera souffrante. C'est une nation qu'il faut constituer d'abord : la littérature naîtra ensuite comme d'elle-même, sans travail. Mais dans cette vie d'isolement que vous vous êtes faite, cette vie bestiale, les arts et les lettres ne prospéreront jamais. Il arrivera sans doute, mais à de longs intervalles, que quelques hommes d'élite, aspirant à une vie plus noble, sortiront de la foule ; mais ces hommes d'élite sont tout entiers l'œuvre de leurs propres mains ; leur gloire est toute à eux ; il ne vous doivent rien, car vous ne leur avez rien donné. Ce n'est pas parce qu'ils sont nés parmi vous, mais quoique nés parmi vous, qu'ils sont ce qu'ils sont.

Pour qu'un peuple produise de grandes choses, il faut je ne sais quel courant électrique qui parcoure tous les chaînons de la société ; il faut que les imaginations, que les intelligences se rapprochent, s'étreignent, se réchauffent les unes les autres ; car c'est du choc des idées que l'éclair jaillit : l'esprit de l'homme n'enfante pas dans l'isolement. Mais il faut surtout cet air pur, cet air de liberté, sans lequel tout dépérit.

Ce n'est donc pas en fondant des académies, en ouvrant des écoles, en améliorant le mode d'enseignement, que l'on remédiait au mal. Ce n'était là qu'un vain palliatif ; c'était prescrire à un malade le régime d'un homme sain. Aussi, quels en furent les résultats ? Je vous accorde même — *quod demonstrandum* — que les académies, que les écoles furent fréquentées par la grande majorité des *noblereaux* de la province, pour nous servir d'un vieux mot français qu'un usage tyrannique a repoussé. Mais qu'arrivait-il ? Ce qui arrive journellement, même de nos jours, c'est qu'après une éducation à peine ébauchée, après s'être usé le corps et l'esprit, non pas dans des veilles laborieuses, notre jeune seigneur retournait au sein de sa famille, et, comme il était un savant, un habile *clerc*, son respectable père lui confiait l'administration

de ses biens. De sciences, d'arts, d'études — il n'en était plus question; le jeune savant avait bien d'autres soucis : n'avait-il pas plusieurs milliers d'esclaves et tout autant d'arpents de terre à faire valoir? n'avait-il pas enfin une vie de noble seigneur à mener?

La littérature polonaise se résume en quelque sorte en deux noms — les plus beaux peut-être qu'elle ait jamais produits — Mickiewicz et Lelewel! En les nommant, je me rappelle involontairement cette belle pensée de Pline le Jeune : *At hoc pravum*, dit-il en parlant de la sotte admiration que nous vouons souvent aux écrivains des siècles passés, tandis que nous n'accordons que de l'indifférence aux productions d'un auteur contemporain, *malignumque est non admirari hominem admiratione dignissimum, quia videre, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantum, verum etiam amare contingit*[1]. Parce qu'il nous est donné de le voir, de lui parler, de l'entendre, de l'embrasser, et non-seulement de le louer, mais encore de l'aimer. Lelewel et Mickiewicz, l'un, le savant profond, l'historien consciencieux, l'écrivain judicieux; l'autre, le poëte inspiré, le poëte observateur, le poëte heureux; l'un, l'homme de l'intelligence; l'autre, l'homme du cœur; l'un, l'oracle de la science; l'autre, l'apôtre du sentiment; mais tous deux grands, tous deux modestes, tous deux d'une simplicité d'enfant. Qu'il nous est doux de leur rendre ce témoignage public de notre admiration, *nec laudare tantum, verum etiam amare!*

Nous ne terminerons pas ces réflexions sans nous permettre un petit moment de causerie. Que notre lecteur se reporte avec nous dans la capitale de la Belgique. Nous ne nous amuserons pas à décrire ce que tant de voyageurs impressionnables ont décrit avant nous; nous n'avons d'ailleurs pas le secret de ces descriptions à tire d'aile, fort poétiques sans doute et fort jolies, mais qui ont le singulier inconvénient d'être originales. Nous ne sommes pas non plus de ces esprits prime-sautiers qui bondissent d'impressions en impressions, qui les saisissent au vol et s'en emparent comme d'un bien à eux. Nous sommes d'une nature moins spirituelle.

1. Livre I.er, épître 16.

Nous ne volons pas, mais nous marchons. Heureux encore lorsque nous n'avons pas de chute à enregistrer.

Je venais de parcourir une partie de la ville de Bruxelles, lorsqu'en suivant une petite rue montante j'entrai dans un estaminet d'une assez pauvre apparence. La salle était longue et écrasée, les murs enfumés, le jour épais, pour ainsi dire. Il n'y avait pour le moment que quelques bons gros vivants qui vidaient une cannette de bière en fumant leurs pipes. Je m'assis à l'écart et demandai un verre d'eau. Le garçon, qui était plus habitué à servir à ses pratiques de bonne bière de Louvain, sourit malignement à ma demande, comme pour se dire : Voici un fier original! Cependant, après un petit quart d'heure d'attente, il m'apporta un énorme *Schoppenglas* d'eau fraîche, dans laquelle il avait jeté dédaigneusement deux *morcelets* de sucre; et c'était tout. Mais il avait eu soin, ainsi que cela se pratique dans les tavernes et même dans les jardins publics d'une partie de l'Allemagne, d'y joindre une cuiller en bois, longue d'une aune, au moyen de laquelle je pouvais faire exécuter à mes deux morceaux de sucre les évolutions les plus fantastiques. Je me donnais machinalement cette petite distraction-là depuis une demi-heure, lorsque je vis entrer un homme dont la mise me frappa. Il portait une misérable casquette, qu'il souleva en entrant; une blouse bleue de la toile la plus grossière; un pantalon noir, qui n'avait pas le secret de dissimuler les ravages du temps; une cravate nouée en sautoir; toute sa mise en un mot annonçait un pauvre ouvrier. Sa taille n'était pas non plus avantageuse : il semblait voûté par l'âge ou par un travail au-dessus de ses forces. Quelques rares mèches de cheveux blonds lui retombaient sur les tempes. Sa barbe était longue et peu touffue, son front très-élevé, sa bouche grâcieuse, prévenante pour ainsi dire. Il portait moustache. Un feu sombre brillait dans ses yeux, qui trahissaient de longues et pénibles veilles; mais son regard était naturellement bienveillant : tous ses traits annonçaient la bonté. Il traversa rapidement l'estaminet, et je le suivis. Après avoir monté un escalier assez roide, il me pria d'entrer dans sa chambre. Elle était tout aussi modeste que sa personne; le plus pauvre étudiant

est certainement aussi bien logé. Un lit, quelques chaises et une longue table de sapin enduite d'un vernis noir, en composaient tout l'ameublement. Il est inutile de dire que la table et le plancher étaient chargés de livres. J'étais chez Lelewel!

Et si j'osais profaner le sanctuaire d'une aussi belle vie; s'il m'était permis de révéler tout ce que j'ai appris sur le caractère d'un tel homme; si je vous disais que sa modestie et la noblesse de ses sentiments, que son civisme n'ont d'égal que son immense savoir; si je vous disais que dans son honorable misère il n'a jamais rien dû à notre gouvernement, si ce n'est l'air qu'il respirait sur le sol de la France; qu'il a noblement refusé de riches amis, qui ne lui demandaient qu'une preuve d'amitié, celle de prendre; vous vous demanderiez naturellement quel est le pouvoir qui fut assez peu soucieux de son indépendance et de son honneur, pour oser, sur la demande d'un ambassadeur russe, intimer l'ordre à un tel homme de quitter la France? Il est vrai que l'ostracisme ne frappait que les citoyens recommandables par leurs vertus ou par leurs talents.

Après avoir esquissé à larges traits l'histoire de la littérature polonaise, il ne nous reste plus, pour compléter nos recherches sur l'état actuel de la Pologne, qu'à consacrer quelques pages à l'administration, ainsi qu'à la tentative de soulèvement de 1833.

Mais avant d'aborder ce sujet, qu'on nous permette pour aujourd'hui de jeter un regard en arrière.

Quelle est l'origine des Polonais? Cette question délicate a préoccupé vivement la plupart des chroniqueurs polonais, et ils s'accordent assez généralement à faire remonter la descendance de leur nation à Japhet, fils de Noé. Mais la prétention nous semble un peu exorbitante: aussi Æneas Silvius s'en égaye-t-il franchement au grand courroux de Jodoque-Louis Décius, qui sans doute, à l'instar d'Alexandre Guagnini, de Veronèse, chevalier au service de Pologne, ne dédaigne pas de s'en rapporter au prétendu témoignage de Bérose, l'historien astrologue de Babylone, dont Josèphe nous a conservé quelques fragments. Mais ils ignoraient que le Bérose d'alors était tout aussi suspect que le San-

choniaton de nos jours, et que l'histoire qui passait pour sienne, n'était qu'un mauvais roman que lui prêtait Annius de Viterbe ou Jean Nanni, mort en 1502, maître du sacré palais sous Alexandre VI. Faute de sources plus respectables, force nous est donc de nous en rapporter au sentiment du premier des historiens profanes. Les Sauromates (Sarmates) et les Cymbres, écrit Hérodote, furent chassés d'Asie[1] par Aliate, roi de Lydie. Cette opinion est aussi celle de Sabellicus, mort en 1506 à Venise, auteur d'une histoire universelle qui va jusqu'en 1503. Mais ni l'un ni l'autre ne font autorité.

Quoi qu'il en soit, voici les limites que Ptolémée, livre III, assigne à la Sarmatie. Elle était bornée au nord par l'océan Sarmatique et par les pays inconnus, situés sous l'ours; au couchant par la Vistule (*Visula*, *Justula*, *Justilla*, *Istula*, *Vistula*); à l'est par la Chersonèse taurique, par les Palus-Méotides, et par le Don jusqu'aux Riphæens (*Riphœi*) et les pays inconnus qui s'étendent au-dessus d'eux, au midi par les monts Carpathes. On prétend que les Sarmates avaient été ainsi nommés à cause de leur cruauté. Cette dénomination vient du grec σαῦρος, vipère, et ὀμμα, œil. Comme pour dire, ajoute le chroniqueur, une nation terrible avec des yeux de vipère. Mais la conséquence ne me semble pas très-claire; quoique Ovide, dans ses *Tristes* n'en rende pas un compte très-favorable. Dans chacune de ses élégies il se plaint *lamentosè* de ce que sa vie n'est pas en sûreté au milieu d'un peuple barbare chez lequel on l'avait relégué. Mais il ne faut pas oublier que dans la bouche d'un exilé ce pouvait bien n'être qu'un moyen oratoire pour désarmer l'inflexibilité de celui qu'il appelle Dieu sur terre, ignorant que la clémence n'était pas dans ses attributs.

Suivant d'autres historiens, les Sauromates, qui s'étaient établis avec les Teutons dans le voisinage de la Vistule, et ne vivaient que de vols et de rapines, dévastèrent tellement toutes les contrées environnantes, qu'ils furent bientôt contraints d'aller chercher fortune ailleurs. Ils partirent donc au nombre de plus de trois

1 D'après quelques anciens chroniqueurs, ils habitaient la Paphlagonie du temps de la guerre de Troie.

cent mille; mais le nom de Sarmates fut aboli, et ils reçurent celui de Vandales, du fleuve Vandala (la Vistule). Cette *landsturm* d'une nouvelle espèce, se dirigeant vers le midi, envahit la Pannonie du temps de Constantin le Grand, et l'occupa pendant quarante ans. Puis ils en furent chassés par les Goths, d'après le témoignage des historiens hongrois; mais selon les Annales polonaises ils abandonnèrent volontairement la Pannonie, et sous la conduite de leur chef Stillicus ils envahirent l'Italie, d'où ils passèrent ensuite en Espagne. De là ils traversèrent la mer Herculéenne (Méditerranée) pour se rendre en Afrique, ou ils séjournèrent pendant deux cents ans dans la paix et l'abondance. Ils se mesurèrent plusieurs fois avec les Romains soit sur terre, soit sur mer, et, selon quelques historiens, ils ravagèrent affreusement Rome, sous le pape Sixte III, l'an de J. C. 429. Mais enfin, en 538, le fameux Bélisaire parvint à les vaincre dans un combat sanglant, et les chassa entièrement de l'Afrique. Leur roi Gilimerus fut conduit captif à Constantinople. Quelques historiens prétendent qu'aucun d'eux n'en échappa; mais il ne manque pas de preuves pour prouver le peu de fondement d'une telle assertion.

Outre ces Vandales ou Vandalites il existait encore un autre peuple de Sarmates; ceux-ci tiraient leur origine des bords du Don et des Palus-Méotides. Au rapport de l'historiographe Procopius, on les appelait Roxolani ou Rossani, Rutheni et Russi. Les Bulgares (Volgari) et les Volhiniens (Volhinii), ainsi appelés du fleuve de Volga[1], leur ressemblaient par les mœurs et par le langage. C'est pourquoi ils contractèrent entre eux une alliance, et après avoir réuni leurs forces, ils pénétrèrent dans la Chersonèse taurique, occupée par les Tartares précopenses, et s'y établirent. On ignore l'époque de leur invasion et la durée de leur séjour.

Mais en apprenant que la discorde s'était mise entre les princes chrétiens de la Grèce, ils résolurent d'émigrer. Quelques-uns d'entre eux, ayant franchi le Danube sous la conduite de leur chef Chrunnus, se dirigèrent sur la Thrace, défirent l'empereur de Constantinople dans un combat sanglant, et tuèrent auprès

1 Appelé *Rha* par Ptolémée, et *Edel* par les Tartares.

d'Andrinople les empereurs Nicéphore et Michel Curophatus; puis, après s'être emparés de la Mésie, ils lui donnèrent le nom de Vuolgari (Bulgarie); d'autres occupèrent la province russe qu'ils appelèrent Vuolinie; et d'autres enfin s'établirent dans la Podolie, dans la Lithuanie, dans la Podlasie (Podlaquie) ou dans la Masovie. De toutes ces différentes peuplades d'une même nation il n'y eut que celle qui s'était fixée dans l'une et l'autre Mésie, qui abandonna ses établissements.

Les historiographes leur donnent différents noms; les Grecs les appelaient *Sporii*, c'est-à-dire dispersés, ou *Sauromates* aux yeux de vipère, d'autres les nommaient *Roxolani*, *Besi*, *Guadi*, *Bodini*, du fleuve *Boristhène; Bolgari*, du *Volga; Moravi*, de la *Morava* ou du roi *Moratus; Anti*, *Basni*, *Carnii*, *Serbi*, *Rascii*, de la *Russia; Dalmatii*, *Slavi*, *Illyrici*, *Istrii*, de l'*Ister* ou *Danube; Bohemi*, *Poloni*, du mot slave *Pole*, qui signifie plaine ou chasse: les Germains donnent indifféremment le nom de *Vuinden*, *Vüenden* (d'après Guagnini, 1578), à tous les peuples de souche slave.

Quant à la dénomination de Slave, Jornandès nous apprend dans ses Chroniques[1] qu'elle était nouvelle de son temps, c'est-à-dire au sixième siècle, mais que l'idiome dont se servaient alors les Slavons était très-ancien. Selon lui et selon Saint-Grégoire[2], premier pontife romain de ce nom, les Slaves habitaient au nord du Danube, avant qu'ils eussent franchi ce fleuve pour envahir les deux Mésies, la Pannonie, la Macédoine, la Thrace et l'Istrie, et s'établir ensuite entre la Drave et la Save, dans l'Illyrie et la Dalmatie, provinces auxquelles ils donnèrent le nom de Slavonie. Ils firent alors plusieurs incursions sur le territoire de l'empire romain, et n'épargnèrent pas même la Germanie. Aussi leur puissance s'agrandit tellement qu'ils occupèrent à peu près une moitié de l'Europe et une partie de l'Asie; car, ajoutent nos historiens, ce ne sont pas seulement ceux qui occupent la Dalmatie, l'Illyrie, les Carpathes et les montagnes de la Hongrie, qui composent la

1 *De rebus Gothicis.*
2 *Douze livres de lettres.*

nation des Slaves, mais aussi tous les peuples, tant de l'Orient que de l'Occident, qui se servent de l'idiome slavonien, tels que les Bulgares, les Bosniens, les Serviens, les Croates, les Carniolanais, les Rascianiens (Rusniacks), les Dalmates, les Istriens, etc. L'idiome slavon se parle dans toutes les contrées qui s'étendent depuis l'océan Glacial à la mer Méditerranée et Adriatique, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Germanique.

Mais plusieurs des peuplades de cette grande nation ne sont pas restées fidèles aux coutumes de leurs ancêtres. Ainsi les Bulgares, les Bosniniens, les Bosniens, les Rasciens (Russiens), les Dalmates, se rapprochent des Turcs et des Hongrois; les Bourguignons, les Myssiens, les Poméraniens et les Silésiens, des Germains; les Lithuaniens, les Russes, les Masoviens, des Polonais; les Istriens, les Carniolanais, les Carinthiens, des Italiens. Cependant l'idiome national se conserve parmi eux, mais avec des formes différentes.

Ces Sarmates ou Slaves firent beaucoup d'actions d'éclat. Ils soutinrent vaillamment la guerre contre Mithridate, roi du Pont, et contre plusieurs autres rois voisins. Les Romains ne purent les soumettre. Ovide fait le plus bel éloge de leur bravoure.[1]

D'après Jornandès, les *Venedi*, *Veneti* ou *Vinidæ* (Vendes), n'étaient pas les mêmes que les Vandales. Les premiers étaient Sarmates, et les seconds Germains : tel est aussi le sentiment de Ptolémée et de Tacite. Les Vandales, ajoute Jornandès, battus par Geberich, roi des Goths, émigrèrent de leur pays et obtinrent de Constantin le Grand de se fixer en Pannonie, d'où ils émigrèrent par la suite et envahirent les Gaules, l'Espagne et l'Afrique. Puis il nous apprend, en parlant d'Ermaneric, qui régna sur les Goths peu après Geberich, que ce roi tourna ses armes contre les *Venètes*, et qu'il parvint à les soumettre, bien qu'ils fussent très-puissants. Selon lui, les Vendes, appelés généralement *Slavini* et *Antæ*, habitaient aux sources de la Vistule, près des Carpathes, tandis que les Vandales étaient primitivement établis dans le pays occupé aujourd'hui par les Polonais du royaume.

1 *Vid. Tristia. Eleg.* 2, 3, 7.

Mais voici ce que nous apprend Martin Kromer. Les Slaves qui s'établirent auprès des monts Sarmatiques ou Carpathes[1], à l'extrême frontière de la Sarmatie, sont appelés *Polaci* ou *Polane* par les peuples qui se servent du même dialecte qu'eux. On assigne à ce nom une double origine : les uns le font venir de *Pole*, plaine, chasse ; d'autres, du premier chef de la nation, nommé Lechus ou Lachus, d'où *Polaci* ou *Polachi* signifierait postérité de Lachus. A cela ils ajoutent que les Russes et les Rusniaks les appellent jusqu'à ce jour du nom de *Lachi ;* quant aux Hongrois, ils les nomment *Lengel.* Zéchus et Léchus ou Lachum, auraient régné, celui-ci chez les Polonais, celui-là chez les Bohèmes ; mais Vincent Kadlubek ne fait pas mention de cette ciroonstance dans sa Chronique, bien qu'il appelle les Polonais du nom de Léchites.

Quelques historiens cependant prétendent que les Polonais et les Bohèmes, chassés de la Croatie par des dissensions et des guerres civiles, se dirigèrent vers le soleil couchant jusqu'à l'Elbe, sous la conduite des frères Léchus et Zéchus, et que ce dernier, engagé par la bonté du sol de la Bohème, s'y établit avec une partie de la multitude qu'il commandait, tandis que Léchus avec l'autre continua sa route vers le Nord, et occupa le pays qui embrasse aujourd'hui la Silésie et la grande Pologne, alors vide d'habitants. Æneas Silvius et la plupart des chronographes bohèmes et polonais partagent cette opinion, sans cependant assigner de temps à cette migration.

Mais Martin Kromer la réfute avec beaucoup de raison ; les autorités du reste ne lui manquent pas. Albert Grandius et Fl. Blondus nous apprennent que les Slaves, qui habitaient le nord de l'Europe, s'emparèrent de la Dalmatie, de l'Illyrie et de la Croatie, au temps de Maurice, c'est-à-dire environ 50 ans avant Constantin III. Jornandès, qui écrivait l'histoire de son

[1] La chaîne des Carpathes, qui s'étend entre la Transylvanie, la Walachie et la Moldavie, se nomme *Lipsos* et *Fogaress.* Celle qui domine la Pokucie est appelée *Bieszczady ;* celle qui s'étend dans le voisinage du Dunaïec, de la Biala et du Raab, *Bieskidy.* La partie la plus élevée des Carpathes se nomme *Tatry.* (Voyez la *Géologie des Carpathes* de Stan. Staszic.)

temps, avant l'époque de Maurice, rapporte que les Slaves habitaient près du versant oriental des monts sarmatiques et aux sources de la Vistule. Du reste, nous avons déjà examiné l'opinion de ce célèbre historien goth sur cette matière, et nous avons vu qu'elle était partagée par deux autres écrivains célèbres, Saint-Grégoire et Procopius.[1]

Nous savons peu de chose sur les mœurs et sur les institutions des anciens Slaves. Les renseignements que nous trouvons dans les historiens latins du bas-empire et dans les anciens chroniqueurs polonais, sont pour la plupart vagues et incomplets; mais nous les mettrons tels quels sous les yeux de nos lecteurs.

Ce que Tacite dit des Germains au sujet de leur manière de vivre nomade et de la forme de leur gouvernement, s'applique également aux Slaves; comme eux, ils n'avaient pas d'habitations fixes, ils ne cultivaient pas la terre, ils vivaient de chasse et de rapines; comme eux, ils élisaient leur roi, et le choisissaient parmi les plus braves de la nation[2]. L'autorité du roi ne durait pas au delà de la guerre qu'il devait conduire. Leurs armes étaient l'arc, la framée et de longues lances. Les hommes, en temps de guerre, conduisaient leurs femmes avec eux. Le soin de celles-ci était principalement de prédire l'avenir. Nos Pythonisses étaient versées dans les arts magiques, et, au dire de notre chroniqueur, elles présageaient *savamment* les événements d'un combat. Lâcher pied devant l'ennemi, c'était selon eux une tache des plus infamante. Le lâche qui avait fui ne devait espérer aucun pardon; tout retour lui était fermé. La plus haute dignité après celle de chef ou de roi, était celle de chevalier : elle ne s'accordait qu'à ceux qui l'avaient obtenue par leur valeur et leurs faits d'armes. Leur religion était celle des païens; ils adoraient leurs dieux dans des lieux déterminés (sans doute par quelque symbole), et qui étaient

1 *Historiæ, octo libri.* I et II, guerre contre les Perses; III et IV, guerre contre les Vandales; V-VIII, guerre contre les Ostrogoths.

2 Tel est le sentiment de Procopius, contemporain de l'empereur Justinien, ainsi que de Constantin Porphyrogénète, empereur de Byzance, qui régnait et écrivait au huitième siècle. D'après ce dernier, des *Supany* étaient à la tête des communes et rendaient la justice.

sacrés pour eux. Cependant ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Ils choisissaient indifféremment soit un champ, soit une forêt, pour le lieu de leur sépulture. Leurs tombeaux étaient recouverts d'un amas de pierres, en forme de pyramides; on en voit encore des restes en Russie. Le monument de Kosciusko, près de Cracovie, est vraisemblablement une réminiscence de cet ancien usage. Quant à la coutume de brûler les morts et d'en renfermer les cendres dans des urnes, il paraît qu'elle était connue dans le pays, mais qu'elle ne fut jamais généralement adoptée.

Les Slaves étaient frugaux, se contentant de peu. Le commerce d'échange leur fournissait les choses de première nécessité. Ils ne possédaient rien en propre, si ce n'est l'arc, la framée et la lance. Ils se servaient de mauvais vêtements de peaux qui leur descendaient jusqu'aux talons. Ils n'amassaient pas de trésors, pas de butin, pas de riches vêtements. C'est le sort des armes qui décidait de toutes les contestations, de toutes les disputes. Les parties se rendaient sur le terrain, dans un lieu public, et le vainqueur avait nécessairement le bon droit de son côté.

Pomponius-Mela, dans la description qu'il nous donne de la Sarmatie, compare les Sarmates aux Parthes; mais comme leur ciel est plus rude, dit-il, leur caractère l'est aussi. Puis il ajoute, les Sarmates sont belliqueux, libres, indomptés et tellement cruels, qu'afin que les femmes soient plus habiles à tirer de l'arc, ils leur brûlent la mamelle droite aussitôt après leur naissance. Monter à cheval, chasser, tendre l'arc, sont les occupations des jeunes filles sarmates. Celles d'entre elles qui n'ont pas donné la mort à quelque ennemi, sont déshonorées et condamnées à rester vierges (sans doute jusqu'au moment où elles auraient mérité leur pardon par leur belle conduite dans quelque affaire).

D'après Mathias Michow, les dieux que les Polonais adorèrent, sont Jupiter, Mars, Pluton, Vénus, Diane et Cérès. Jupiter s'appelait *Jessa;* Mars, *Liada;* Pluton, *Nya*[1]*;* Vénus, *Dzidzililya;* Diane, *Dzeviana;* Cérès, *Marzana.* Puis, à l'exemple des Grecs,

[1] *Nya* avait son temple à Gnesne; *Leli* et *Poleli* avaient le leur à Lysagora; Cracovie possédait plusieurs temples.

avec lesquels, ajoute notre historien, ils ont plus d'un trait de ressemblance, ils adorèrent *Pogoda*, c'est-à-dire la déesse des saisons; *Pogwisd*, le Zéphire; *Leda*, mère de Pollux et de Castor, et ces deux jumeaux, qu'ils nommèrent *Leli* et *Poleli.*

Tels étaient, d'après Michow et quelques autres chronographes, les faux dieux qui avaient un culte chez les anciens Slaves. Mais la nomenclature qu'ils nous en donnent, ne nous semble pas à l'abri de la critique. Mathias Michow, qui dit tenir une partie de ses renseignements de ses aïeux, a sans doute confondu la religion des Polonais du huitième et du neuvième siècle, c'est-à-dire telle qu'elle était avant l'établissement du christianisme, avec la religion des anciens Slaves. Ce sont deux choses qu'il s'agit de distinguer. Jupiter, Mars, Pluton, etc., n'étaient que des dieux implantés, sinon par la victoire, du moins par les nombreux commerçants que la Grèce, l'Italie et Marseille même envoyaient de par le monde pour vendre ou échanger les produits de leur industrie; c'étaient des dieux exotiques, à peine déguisés sous un costume slave; mais ce n'étaient pas des dieux nationaux, des dieux autocthones. Une religion primitive est naturellement de la plus grande simplicité. Un peuple, à l'état barbare, ne reconnaît qu'un bon et un mauvais esprit, Orosmase et Ahriman, le bon et le méchant Manitou. Le paganisme des Grecs était une religion par trop raffinée pour avoir quelque chance de succès auprès d'un peuple grossier qui n'avait pas même d'habitations fixes. Ce n'est vraisemblablement que vers le sixième ou le septième siècle, époque de leurs premiers établissements, que le polythéisme grec parvint à s'introduire dans le pays.

ÉMILE HAAG.



Biographie.

CH. W. HUFELAND.[1]

Ch. W. Hufeland naquit à Langensalza en Saxe, le 12 août 1762. Son père y exerçait alors la médecine et la charité avec autant de zèle que de succès. La guerre de sept ans venait de finir; l'Europe, minée au dedans par le relâchement des mœurs et l'impiété des doctrines, ressemblait à un édifice dont les fondations recèlent un magasin à poudre, tandis que le faîte s'élève encore vers le ciel un instant avant l'explosion. Néanmoins, ce qui fait encore aujourd'hui la force de l'Allemagne, je veux dire *les traditions religieuses du foyer et de la vie domestiques*, subsistait alors intact dans le sanctuaire des familles, malgré les funestes écarts de la science et les défections de l'autorité. Hufeland naquit au sein d'une famille profondément chrétienne; l'aurore de la littérature allemande, qui devait briller jusqu'à sa tombe, éclaira son berceau. Klopstock prenait place à côté de Milton et du Dante; Lessing était occupé à creuser et à semer de fleurs l'abîme du doute; Wieland, Herder, Schiller et Gœthe furent les proches devanciers et les contemporains de Hufeland. Sa mort vient de marquer le terme d'une période de temps dont la splendeur a été vive, mais courte. La saison des fruits sera-t-elle aussi abondante que celle des fleurs?

Sans m'arrêter longtemps aux détails de la première éducation de Hufeland, je rapporterai à ce sujet ce que j'ai recueilli de sa

1 Nous empruntons ces détails sur Hufeland à une brochure qui vient de paraître en français à Berlin, chez G. Eichler, sous le titre: *Ch. W. Hufeland, Esquisse de sa vie et de sa mort chrétiennes*, par A. de Stourdza. Prix : 1 fr.

bouche. Le précepteur de son enfance, nommé Restel, était un homme religieux, mais lourd à force d'être grave, et d'une extrême sévérité. Il reprochait souvent au petit Wilhelm son incapacité et son ignorance; «on ne fera jamais rien de toi,» disait-il; et l'enfant non-seulement obéissait à ce maître morose, il avait foi dans des paroles qui humiliaient son orgueil sans décourager son génie. En se ressouvenant ainsi du passé, Hufeland, au déclin de sa vie, rassasié de jours et de bonnes œuvres, exprimait encore vivement sa reconnaissance envers son ancien maître. «Je lui dois ce que je suis! s'écriait-il avec un affectueux sourire; il m'enleva toute présomption et me conduisit au but par un rude sentier.»

Le jeune Hufeland étudia le latin et le grec *à la rigueur*, comme cela se pratiquait encore de ce temps-là. Son maître lui apprit à prononcer le grec selon la méthode de Reuchlin, qui n'est autre que la prononciation de la langue grecque usuelle, restée vivante dans la bouche des descendants de Périclès et de Léonidas. Je l'entendis un jour lire à haute voix l'Évangile selon S. Jean, et je fus charmé de la douceur et de l'euphonie de son langage, que le docte Érasme et ses nombreux disciples eussent désavoué. Hufeland se souvenait aussi d'avoir été dans son enfance redressé plus d'une fois selon les préceptes de Salomon. Il conseillait les voies de douceur en matière d'éducation, mais sans en exclure les corrections corporelles, comme dernière et légitime ressource. Il ne pouvait souffrir ces déclamations banales, qui n'aboutissent qu'à déifier l'orgueil de l'enfance, en lui inspirant l'horreur du châtiment au lieu du remords de la faute, auquel on substitue un faux point d'honneur. Un jour de jeunes penseurs débattaient en sa présence cette grave question. Le vieillard les avertit de se tenir en garde contre les opinions extrêmes, et conclut par ces paroles : «Au demeurant, je ne crois pas, mes amis, que mon frère et moi nous ayons si mal tourné, parce qu'il est arrivé à nos parents et à nos maîtres de nous infliger, bien malgré eux, quelques punitions méritées.»

Hufeland passa sa première jeunesse à Weimar auprès de son

père, devenu médecin de la duchesse Amélie. Il fit ses études médicales à Iéna, les acheva à Gœttingue, et fut promu au grade de docteur par cette célèbre université en 1783. Marchant sur les traces de Boerhaave et de Haller, de Hoffmann et de Blumenbach, ce jeune homme envisagea toujours sa vocation sous un point de vue religieux. Une piété sincère, douce et tolérante servit à féconder son génie, à réchauffer son zèle, à nourrir en lui la persévérance. Aussi exerça-t-il son art, qu'il chérissait, avec un succès étonnant. Dès les premières années de sa laborieuse carrière il conçut l'idée de sa *Macrobiotique*, ouvrage devenu si célèbre, et il ne l'abandonna jamais. Il s'en occupait tous les matins immédiatement après avoir élevé son âme à Dieu. C'était dans ces moments de calme qu'il travaillait à l'ouvrage favori de toute sa vie, et se livrait en paix aux méditations et aux recherches sur les mystères de la vie humaine. On sait combien ses sages préceptes sur l'art de la prolonger ont fait de bien. Jamais livre n'a mieux révélé l'harmonie de la médecine du corps avec celle de l'âme, et les rapports de la longévité avec la tempérance.

En 1793 la réputation du jeune Hufeland lui valut une chaire de professeur à l'université d'Iéna.

Jeune, Hufeland ne se départit jamais du régime qu'il prescrivait aux autres. Quoique doué d'une sensibilité exquise, il savait la maintenir dans de justes bornes. Il n'eut jamais qu'une passion: c'était l'amour de l'humanité.

Appelé à enseigner publiquement, il cultiva la science avec ardeur, et devina bientôt le secret de la rendre aimable à ses auditeurs. Il y eut affluence à ses éloquentes leçons. Travail consciencieux, clarté, simplicité : voilà ce qui captivait ses disciples.

Ennemi du paradoxe et des systèmes exclusifs, Hufeland ne se laissa jamais entraîner au torrent des théories éphémères. Il n'employait aucun des prestiges qui éblouissent communément la jeunesse, et n'enseigna jamais que des doctrines suffisamment constatées par l'expérience. Philosophe éclectique en médecine, il s'appliqua sans relâche à prémunir ses auditeurs contre le

danger de ces spéculations audacieuses, où l'on se permet d'oublier que toute erreur en médecine est une question de vie et de mort pour nos semblables, et qu'il y va souvent de la santé de toute une génération. Avec de tels principes, immuables comme la vérité, Hufeland ne pouvait éviter d'entrer tour à tour en lice avec les opinions en vogue :

Il combattit l'erreur, sans regarder le nombre.

Mais il le fit avec une si parfaite abnégation de tout amour-propre, que ses adversaires les plus fougueux le trouvaient toujours inaccessible à tout sentiment d'aigreur, incapable de blesser, exempt de rancune, docile à la voix de l'expérience, mais inflexible contre les sophismes les plus spécieux.

N'étant pas médecin, je ne saurais retracer ici les combats qu'il eut à soutenir. Le plus rude, sans contredit, fut celui que suscita le système de Brown, dont la vogue prodigieuse avait entraîné les plus fortes têtes, et *séduit jusqu'aux élus*, pour me servir d'une expression de l'Évangile. Le monde savant était devenu Brownien ; les étudiants désertaient en foule les anciennes écoles et couraient se ranger sous la bannière de la nouvelle doctrine. Les innombrables infirmités de notre espèce, rangées sous deux catégories, devaient, disait-on, se ployer aux dimensions de ce nouveau lit de Procuste. Encore si le système de Brown n'eût pas franchi l'enceinte et les bancs des écoles ; mais il envahissait les hôpitaux, il acquérait force de loi aux dépens des malades ; l'erreur faisait des dupes et des victimes en même temps. Ce fut alors que Hufeland s'éleva contre elle de toute la puissance de sa conviction. Il combattit les Browniens avec les armes de la science, et prédit que l'entraînement universel serait de courte durée. Cependant l'illustre Pierre Frank, l'Hippocrate du midi de l'Allemagne, le restaurateur des études à Pavie, s'était laissé ébranler. Il enseigna la médecine brownienne, bien que dans ses cours de clinique il avouât quelquefois à ses auditeurs que sa théorie favorite devait se taire devant l'expérience. Son exemple ne put rien sur l'esprit de Hufeland ; il préféra la vérité à l'autorité d'un grand nom. Et trente ans plus tard, lorsque Hufeland, dans un âge

avancé, alla visiter Vienne, Frank, beaucoup plus vieux, parvenu au terme de sa carrière, l'accueillit avec joie, porta sa santé à un dîner, et confessa, en présence de l'élite des médecins de la capitale, que jadis, dans la question brownienne, lui, Frank, avait erré, pendant que son hôte et confrère s'était seul maintenu inaccessible à un système dangereux et faux. L'aveu était noble, et fit goûter une douce satisfaction à Hufeland. C'était le prix de sa modeste persévérance. Jamais il ne cherchait la gloire, qui pourtant se retrouvait toujours sur son chemin.

En 1800, Hufeland fut appelé à Berlin, après avoir refusé l'invitation de se rendre en Russie. Plus tard Frank accepta les mêmes offres du gouvernement russe sous le règne de l'empereur Alexandre, et contribua puissamment à fonder les études médicales dans ce vaste empire, où son séjour a fait époque et porté fruit.

Hufeland, premier médecin du roi de Prusse, s'attacha irrévocablement aux destinées, aux revers et à la gloire de sa nouvelle patrie. Son dévouement lui valut une confiance sans bornes de la part du roi et de la reine Louise, cette princesse aimable et révérée, dont le nom seul réveille de si grands souvenirs; car elle fut l'objet des hommages de l'Europe entière et des sombres ressentiments de son oppresseur. Hufeland vit naître les princes et princesses de la maison royale; il fut appelé à soigner leur éducation physique; il suivit le roi à Kœnigsberg après les désastres de 1806, heureux de partager le sort de ce vertueux monarque et de rendre un culte à l'adversité. Pendant son séjour dans l'ancienne Prusse, dans ces sables du Nord que la main de l'homme a rendus fertiles, Hufeland opéra de belles cures. Il aimait plus tard à se rappeler un jeune Israélite qu'il avait guéri de l'épilepsie en lui conseillant l'usage assidu des bains de mer. Ce jeune homme, dix ans après sa guérison, vint le surprendre à Berlin en lui exprimant sa reconnaissance de la manière la plus touchante. Ce fut encore à Kœnigsberg que s'opéra, sous sa direction, une cure magnétique vraiment merveilleuse, en ce qu'elle guérit la malade sans aucun incident merveilleux. C'était une

personne du peuple, atteinte du mal que l'on désigne sous le nom grec de *photophobie*. L'irritabilité des yeux était telle, que cette pauvre femme, réduite à se confiner dans une cave pour fuir les traits de l'astre du jour, éprouvait au moindre reflet de lumière des douleurs aiguës. On avait employé vainement tous les remèdes connus pour vaincre la ténacité de la maladie. Hufeland et le professeur Kluge résolurent de recourir au magnétisme. La patiente, loin d'y croire, se moquait des manipulations de ses bienfaiteurs. Six semaines de traitement assidu n'avaient encore produit aucun effet sensible. Néanmoins Hufeland proposa de continuer encore pendant trois semaines; et avant l'expiration de ce terme, la malade fut guérie au point de supporter le grand jour.

Un résultat aussi complet acheva de convaincre Hufeland de l'efficacité formidable du magnétisme animal, envisagé comme agent et moyen curatif. Il s'en est expliqué plus d'une fois dans son fameux *Journal de médecine pratique*, mais sans dissimuler les graves inconvénients et les dangers inhérents aux cures magnétiques. En effet, l'emploi du magnétisme animal dans certaines maladies ébranle et met en péril le système nerveux des malades, tente la curiosité du médecin, absorbe trop son temps et ses facultés; enfin, il n'amène que trop souvent des crises violentes, pires que le mal que l'on veut guérir, et développe des influences morales qui tiennent de la fascination.

Dès l'année 1795 Hufeland avait entrepris de publier le journal scientifique que nous venons de citer, et continua ce travail sans interruption jusqu'à la fin de ses jours. La vaste série de ce précieux ouvrage périodique offre le résumé des progrès et des erreurs de la science médicale pendant quarante ans; de cette science qui doit être en même temps une vertu et un art consacrés au soulagement des infirmités humaines, d'après les préceptes de l'expérience et de la religion. L'éditeur persévéra toute sa vie dans la voie d'un éclectisme éclairé et consciencieux; il admit dans son journal les observations des hommes les plus habiles; il combattit sans relâche les systèmes exclusifs, mis en

vogue aux dépens de la santé publique; il attaqua successivement les usages et les fausses traditions qui s'opposent au développement de l'enfance et à la prolongation de la vie humaine, et parvint plus d'une fois à opérer des réformes salutaires dans le régime des familles, des armées et des nations. Ce fut dans cet esprit de sagesse et de charité ardente qu'il écrivit sa *Macrobiotique*, traduite depuis dans toutes les langues; son livre intitulé: *Conseils aux mères de famille sur les premières années de l'éducation physique des enfants;* sa *Caractéristique des eaux thermales de l'Allemagne*, et une foule d'autres écrits également bénis de Dieu. A côté de tant de travaux pratiquement utiles, Hufeland n'abandonna jamais les hautes régions de la science. Il recueillit laborieusement, durant une longue suite d'années, des notions authentiques et précieuses sur le mouvement de la population. Son *Traité de la parité numérique des naissances dans les deux sexes*, résume toutes les observations antérieures, établit et constate l'existence d'une loi immuable des générations, et fournit au Droit naturel, sur la question de la polygamie, une solution strictement conforme aux préceptes de la religion; solution précieuse, parce qu'elle repose sur *des faits* et brave désormais tous les sophismes d'une fausse philosophie.

Père de famille affectueux et vigilant, Hufeland écrivit un livre sur l'éducation intellectuelle des femmes, d'après sa propre expérience. Ami du progrès, mais toujours en garde contre le sophisme, le paradoxe et l'imposture, il soutint bien des controverses importantes avec une douceur égale à sa fermeté. Exempt de fiel et de rancune, docile à la voix de la vérité, Hufeland désarma successivement tous ses adversaires, parce que son cœur ne connut jamais l'inimitié. Les annales de la science conserveront le souvenir de plusieurs amendes honorables que lui firent ses collègues, après de longues discussions, où jamais Hufeland ne tint compte des torts personnels.

Pendant les dernières années de sa vie il se vit encore obligé de se prononcer contre les rêveries mystiques de quelques médecins et contre les empiétements de l'homœopathie. Il signala le

danger de ces doctrines abstraites, qui, sous prétexte de guérir toutes les maladies du corps par des influences mystérieuses sur l'âme, ne tendent à rien moins qu'à rejeter toute médecine rationnelle, et à méconnaître les dons précieux que le Créateur nous a faits, en communiquant aux objets naturels une vertu curative, analogue à nos infirmités et à nos besoins. Les paroles graves et sévères que Hufeland énonça par écrit sur cette épineuse question, prouvèrent que sa piété était exempte de fanatisme, et qu'il savait subordonner la science à la foi, sans rejeter pour cela les enseignements de l'expérience, renfermée dans ses limites, et sans abjurer le libre exercice des facultés de l'esprit humain.

Quant à l'homœopathie, qui soulève de nos jours tant de disputes envenimées par l'irritation et la mauvaise foi, Hufeland protesta contre elle en tant qu'on la considère comme un système exclusif et nouveau. Il rappela les notions que l'ancienne médecine possédait depuis longtemps sur les propriétés homœopathiques de certains médicaments, et renvoya les sectateurs de Hahnemann au lit des malades, pour se convaincre de l'insuffisance de leur traitement. En effet, quel est de nos jours l'homœopathe consciencieux qui renoncerait par système aux grandes ressources de l'art à la veille d'une crise, lorsqu'une inflammation menaçante l'avertit de ne point se jouer de l'existence de son semblable, cloué sur un lit de douleurs.

Enfin parut le dernier ouvrage scientifique de Hufeland. Il y travailla pendant les deux dernières années de sa vie. Ce devait être le résumé de cinquante-trois ans d'études, de méditations et d'activité bienfaisante.

Intimement pénétré de l'importance de notre existence ici-bas, rapportant tout à une cause finale, et n'ayant jamais cessé de marcher en la présence de Dieu, Hufeland envisageait sa vie comme une mission d'en haut, dont il allait rendre compte. C'est dans cet esprit de fidélité et d'onction qu'il écrivit sa propre histoire. Cette autobiographie a été trouvée dans les papiers du défunt, entièrement écrite de sa main. Nous souhaitons qu'elle soit bientôt publiée. Ce fut par le même motif qu'il publia, deux

mois avant l'heure suprême, son *Enchiridion medicum* ou Manuel de médecine, *legs d'un demi-siècle d'expérience*, ainsi qu'il intitula lui-même ce travail. En me le montrant sorti de dessous presse, il me dit : voilà mon dernier ouvrage, et il appuyait avec intention sur ce mot : *dernier!* Lorsqu'il m'adressait ces solennelles paroles, le son de sa voix était pénétrant, et son front, couronné de cheveux blancs, avait quelque chose de suave et d'inspiré.

Il ne m'appartient pas de juger du mérite de ce manuel, qui embrasse toutes les souffrances physiques de l'homme, leurs symptômes et le mode de traitement, avec une clarté et une concision que les gens de l'art ne se lassent point d'admirer.

Six mois sont à peine écoulés depuis la publication de ce livre, et déjà l'on procède à la troisième édition.

Nous n'avons considéré jusqu'ici dans Hufeland que le médecin et le savant. Essayons maintenant de peindre l'homme d'État, l'homme privé et le chrétien.

Le roi le plaça à la tête du département de médecine, au ministère des cultes et de l'instruction publique, en qualité de conseiller d'État. Malgré la faiblesse de sa vue et l'état chancelant de sa santé, Hufeland voua aux fonctions de sa place toutes les lumières d'un esprit élevé, toute la chaleur d'une âme aimante. Sans s'occuper du train journalier des affaires, il contribua de son génie et de son expérience à toutes les mesures de perfectionnement. Avocat zélé du mérite, n'aspirant à rien pour lui-même, et n'ayant constamment en vue que le bien de l'humanité, Hufeland fit beaucoup pour le progrès des bonnes études, le triomphe des saines doctrines et le lustre croissant de l'université de Berlin récemment fondée. Son intervention y attira de toutes parts des professeurs habiles, et lui-même ne discontinua pas d'enseigner en public autant que ses forces le lui permettaient. L'activité paisible et inaperçue de cet homme ressemblait à ces eaux thermales qu'il a si bien décrites; à ces sources merveilleuses, cachées modestement dans le fond des vallées, auprès desquelles on renaît et l'on oublie ses douleurs.

N'étant point initié aux secrets de l'organisation politique et sociale de la Prusse, je dois me borner à en admirer les beaux résultats : cette cohésion des parties les plus hétérogènes qui s'y manifeste de plus en plus, cet ordre dans les finances et dans la justice, ce grand système de défense nationale, par le moyen des landwehrs et d'une armée toujours jeune, toujours renouvelée; cette vaste sollicitude qui pourvoit à l'éducation de l'enfance, dans les grandes villes comme dans les plus chétifs hameaux; enfin, cette vigilance scrupuleuse qui préside aux examens définitifs des médecins, théologiens, légistes, militaires, et de tous les agents de l'autorité. Je ne saurais donc entrer ici dans de plus amples détails sur les travaux de Hufeland comme fonctionnaire de l'Etat. Qu'il nous suffise d'ajouter que sa constance et son ardeur ne se démentirent jamais; qu'il sut renfermer son activité dans la sphère de ses attributions, sans toutefois rester étranger aux intérêts généraux de sa patrie, de l'Europe et de la chrétienté. Comme homme privé, Hufeland donna plus d'une fois un libre essor aux sympathies généreuses qui venaient s'emparer de sa belle âme, suivant le cours rapide des événements.

En voici un exemple mémorable:

En 1826, la Grèce soulevée contre l'islamisme menaçait ruine. Après quatre ans d'une lutte acharnée, les forces de cette poignée de chrétiens semblaient s'être évanouies avec leurs espérances. Autour d'eux, au lieu de pitié et de secours, on n'entendait que les clameurs des partis; les uns promettaient l'apothéose aux opprimés, les autres lançaient sur eux l'anathème. En France, en Russie l'on quêtait pour les victimes d'une guerre d'extermination; en Angleterre tout demeurait glacé; l'Allemagne émue restait encore immobile. Ce fut alors que Hufeland éleva sa voix. Il somma ses compatriotes de secourir des chrétiens, des frères dans la détresse. Cet appel d'un vieillard fut entendu et accueilli avec transport d'un bout de l'Allemagne à l'autre. Les dons pécuniaires lui arrivaient de toutes parts; car il avait eu le courage d'énoncer le premier un sentiment unanime. L'impulsion donnée aux esprits fut puissante et durable; dans les principales villes

de l'Allemagne on se mit à quêter pour adoucir les infortunes des chrétiens d'Orient. Hufeland, du fond de son cabinet, soutenait l'élan de la charité publique, et transmettait à fur et mesure les fonds rassemblés à M. Eynard, devenu célèbre par son actif dévouement à la cause des Grecs. « Les bonnes pensées viennent d'en haut ! » me disait un jour Hufeland, en parlant de cet épisode de sa vie; « un matin, je venais d'achever, comme de coutume, la lecture des journaux, je me sentis le cœur navré des souffrances de nos frères d'Orient; je me dis : non, tu ne peux rester plus longtemps spectateur impassible de tant de calamités. Ce fut un trait de lumière; j'allai soumettre mon projet au roi, au comte de Bernstorff. On approuva mes intentions parfaitement étrangères à la politique, et le même jour je fis insérer mon appel dans les journaux. — Dieu le bénit, et nous parvînmes à réunir une somme de 150,000 écus ou 500,000 francs.[1] »

Hufeland avait peu connu le comte Capo d'Istrias; néanmoins il l'aimait, en vertu de cet instinct des âmes généreuses qui les porte à sympathiser avec tout ce qui est grand. Il suivait de l'esprit et du cœur ce magnanime citoyen, engagé dans une carrière épineuse qui devait aboutir au sacrifice. Il pleura sa mort, et prit la plume pour défendre sa mémoire. L'insulte et la calomnie, dont on a essayé de la ternir, l'indignaient. Il eût désiré posséder toutes les notions historiques et locales nécessaires, afin de donner un corps et une voix à son intime conviction.

Souvent il se plaisait à évoquer le souvenir des grandes actions de Capo d'Istrias, à rappeler cette gravité de mœurs antique et ce mépris des richesses et des jouissances de la vie, qui distinguèrent si éminemment le président-martyr. J'aimais à mon tour à m'entretenir avec Hufeland des détails moins connus de cette belle vie, qui n'a été pendant trente ans qu'un exercice continuel d'abnégation. Nous le suivions dans son austère jeunesse, entiè-

1 Après que cette œuvre fraternelle eut été achevée, on recueillit encore quelques fractions arriérées, environ 3000 écus. Hufeland proposa d'en fonder une bourse (*stipendium*) destinée à défrayer les études d'un jeune Grec pauvre à l'université de Berlin. Aucune miette ne fut perdue, selon le précepte de Jésus-Christ.

rement vouée aux intérêts de sa terre natale; dans ce naufrage subit des plus chères espérances[1], appelé à servir le grand empire et le généreux monarque, vers lesquels l'attirait sa conviction religieuse et politique; ce même homme, engagé dans la grande lutte contre le despotisme militaire de Napoléon, toujours à la hauteur des grandes affaires, homme d'État dans les camps, homme de retraite et de recueillement au milieu des cours, négociateur habile et prévoyant dans le conflit des passions et des intérêts. Enfin, nous le contemplions occupé à remplir sa dernière tâche sur la terre; trop clairvoyant pour s'abuser sur les périls et les piéges qui l'attendaient, mais résigné d'avance à combattre et à mourir pour la cause qu'il avait embrassée, et ne voulant, pour prix de son dévouement, que l'amour d'un peuple malheureux qu'il venait arracher aux serres de l'anarchie. Nous l'admirions, intrépide et seul, au milieu des factions les plus opposées, debout sur des monceaux de ruines, traçant d'une main les éloquents plaidoyers qu'il adressait sans cesse à la conférence de Londres en faveur de la nation grecque, repoussant de l'autre la liste civile qui lui était offerte par le congrès national; signalant hautement les dangers de l'état provisoire du pays, et réclamant pour la Grèce une extension de limites nécessaire à sa sécurité. Ce même homme, enfin, occupé à fonder des asiles pour les orphelins, sans qu'il en coûtât un denier à la Grèce, jetant dans le gouffre creusé par de funestes emprunts les derniers restes de sa modique fortune, et prêt à y laisser sa vie dès qu'il eut prévu que le contrecoup de la révolution de juillet allait ébranler le sol de sa patrie, en même temps qu'une scission violente s'effectuait entre la Belgique et les Pays-Bas.

Ainsi s'entendent les âmes privilégiées même dès cette vie de ténèbres, nonobstant la diversité de leurs vocations et de leurs destinées! Que sera-ce donc, lorsqu'elles auront atteint le terme de leurs communs sacrifices, de leurs vœux et de leurs efforts?....

Hufeland aima toujours le calme de la vie privée. Associé néanmoins aux vicissitudes de nos temps de révolution, il suivit

1 Lors de la paix de Tilsit, qui raya la république ionienne de la liste des États.

partout la fortune du monarque qu'il chérissait. Les événements de 1813 le rejetèrent dans les camps. Malgré la répugnance qu'il éprouvait à voir son fils unique militaire, Hufeland consentit à le placer sous les drapeaux libérateurs du sol national; mais cette dette sacrée une fois acquittée, il détermina son fils à renoncer au métier des armes.

Inébranlable dans ses opinions, sans prétendre les imposer aux autres, Hufeland fit preuve d'inflexibilité de principes et de caractère, dans une circonstance de sa vie qui mérite d'être rapportée. Le roi, voulant lui donner un nouveau témoignage de son estime, lui fit proposer des lettres de noblesse pour lui et ses descendants. D'autres, à sa place, eussent été flattés d'obtenir la particule magique. Mais il n'en fut pas de même de Hufeland. Bien qu'il lui en coûtât de décliner une offre partie de si haut et faite avec tant de bonté, il déclara respectueusement ne pouvoir l'accepter sans déroger à ses principes, et se hâta de soumettre par écrit à Sa Majesté les motifs de ce refus, si étrange en apparence. Exempt de toute morgue plébéienne, écrivait-il, comme de toute ambition nobiliaire, je désire rester ce que je suis, d'après ma conviction religieuse. Je respecte les institutions de ma patrie et de mon siècle; mais je les subordonne pour moi-même et les miens aux vérités immuables du christianisme. Or, il me semble qu'il serait dangereux pour mes descendants de sucer avec le lait des préjugés qui nourriraient en eux l'orgueil, et leur feraient croire que la naissance les place au-dessus de leurs semblables. Au surplus, comme chrétien, j'abhorre et je réprouve de toute mon âme l'usage du duel; je le crois incompatible avec la loi évangélique, tendant à déifier l'orgueil, ce grand ennemi de Dieu, auquel un préjugé barbare oblige d'immoler des victimes humaines. Je ne saurais donc, sans blesser ma conscience, accepter pour mes enfants et petits-enfants un honneur qui les forcerait peut-être un jour de violer les préceptes de la charité chrétienne. Du moins ce ne sera pas moi qui y contribuerai jamais. — Telle fut en substance l'apologie de ce *noble* vieillard, d'ailleurs si humble et si tolérant.

Père de sept enfants, Hufeland leur donna constamment l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. La reconnaissance envers Dieu, le pardon des offenses, l'égalité d'humeur par principe religieux, l'aversion pour tout ce qui sent l'étalage et l'appareil en matière de dévotion; enfin, une fidélité à toute épreuve dans l'accomplissement des moindres devoirs : tels furent en lui les principaux traits de la physionomie du chrétien. Et ces traits étaient embellis par le charme d'une suave humilité, qui est à la beauté de l'âme régénérée ce que la grâce et la pudeur sont à la beauté terrestre. La Providence le fit passer par le creuset des douleurs intimes; il offrit à Dieu son cœur blessé dans ses affections, et combattit avec succès son penchant naturel à la mélancolie. Cependant la perte d'un œil dans la force de l'âge et des plus glorieux travaux, l'attente d'une cécité complète, qui paraissait inévitable selon les oracles de l'art, de fréquentes palpitations de cœur et une extrême irritabilité des systèmes sanguin et nerveux, tout semblait concourir à rendre la lutte plus pénible. Il vainquit néanmoins tous ces ennemis de la paix intérieure de son âme par le secours de l'étude, de la prière et de la méditation journalière de la parole de Dieu. D'ailleurs jamais homme ne s'appuya moins que lui sur ses propres forces, et ne pratiqua plus fidèlement la soumission de la volonté à la grâce du Rédempteur.

Toujours prêt à mourir, toujours étonné de vivre encore, et attentif à remplir sa mission ici-bas, Hufeland vit avec gratitude approcher l'époque de son jubilé semi-séculaire, à dater de sa promotion au doctorat.

Rien de plus touchant que la solennité avec laquelle les Allemands ont coutume de célébrer ces époques de la vie publique et privée de leurs souverains, de leurs pasteurs, de leurs savants et de leurs magistrats. Mais le jubilé de Hufeland émut tous les cœurs, occupa tous les esprits. Longtemps avant le 24 juillet 1833 ses nombreux disciples, disséminés sur la surface de l'Europe, depuis les bouches de l'Elbe jusqu'au Pont-Euxin et aux vallées du Caucase, se concertèrent pour frapper une médaille en son honneur, lui adresser des vœux et des hommages una-

nimes. Le docteur Sachs publia une brochure qui n'avait pour objet que d'avertir ses collègues des approches de cet heureux événement.

Le roi et son auguste famille s'associèrent à l'élan universel et spontané de l'estime publique. Les détails de la fête furent publiés dans le temps. Hufeland passa ce jour à la campagne et en famille, entouré uniquement de ses enfants et petits-enfants, pendant que les facultés, les académies, les sociétés savantes étaient en émoi, que les félicitations, les diplômes, les vers latins, les missives particulières arrivaient de toutes parts à Berlin. L'université de Gœttingue solennisa ce jour à double titre; car c'était elle qui avait conféré le grade de docteur à Hufeland en 1783. Eh bien, pendant que toutes ces démonstrations de joie et de respect lui étaient ainsi prodiguées, l'aimable vieillard, objet de tant d'hommages, disait à ceux qui l'entouraient: «En vérité, c'est trop, mes amis; je ne puis me persuader que tous ces témoignages de considération s'adressent à ma personne. Il me semble que j'y suis pour peu de chose.» Ce furent ses propres paroles, qui portaient l'empreinte de la sincère humilité de son cœur.

Vers ce temps, un de ses proches demanda à Hufeland quelle était son opinion sur les services qu'il avait rendus à la science médicale? Le sage vieillard lui répondit avec une simplicité admirable: En repassant dans mon esprit la série de mes travaux, je trouve que les résultats utiles à la science que j'ai eu le bonheur d'obtenir, se réduisent à quatre objets principaux: La *Pathogénie*, doctrine de la formation des maladies; la *Macrobiotique*, ou hygiène préservative de la vie humaine; l'*Étude et l'emploi des eaux minérales de ma patrie;* enfin, ce que j'ai appelé la *Physiatrique*, ou l'application des procédés curatifs de la nature à la guérison des maladies par le secours de l'art. C'était ainsi que lui-même résumait son activité scientifique, avec le calme réfléchi d'un esprit observateur. Et cependant que de choses ne pourrait-on pas ajouter à ce modeste sommaire! Ses préceptes sur l'éducation, ses efforts soutenus pour introduire

en Allemagne les lieux de dépôt des corps morts, et prévenir des accidents funestes, sa persévérance à ramener partout l'usage des bains publics, ses recherches sur la vaccine, l'inspiration du génie qui lui fit deviner, dès 1800, que ce préservatif, d'ailleurs si recommandable, n'aurait qu'une efficacité limitée à un certain temps; enfin, les longs et rudes combats qu'il eut à soutenir contre les faux systèmes et contre la fougue impétueuse de leurs adhérents. Il fonda une société médicale qui porte son nom. Pénétré de la plus tendre compassion pour ceux de ses collègues que l'âge et les infirmités avaient réduits à l'indigence, il conçut l'heureuse idée de créer une caisse de secours destinée à subvenir à leurs besoins. Cette pieuse fondation, qui porte également son nom, est alimentée par des contributions volontaires; le capital se monte présentement à plus de 20,000 écus de Prusse. Peu de temps avant sa mort, Hufeland y adjoignit un fonds de secours pour les veuves de médecins dans la misère. Il consacra à cette œuvre 3000 écus de ses propres deniers, fruit de la première édition de son dernier ouvrage. Toute la carrière de cet homme fut remplie d'œuvres de vérité et de charité!

Hufeland était né poëte et musicien. Sans savoir lire les notes, il jouait de mémoire toutes les mélodies qui l'avaient frappé, et faisait des vers pleins de grâce sous l'inspiration de la foi, de l'amitié, de la tristesse du cœur et d'une espérance immortelle. Jamais il n'eut le temps de cultiver ces dons du ciel; car sa vocation et les souffrances de l'humanité l'absorbaient, et il n'osait s'accorder les jouissances de l'imagination que par forme de délassement passager.

Ces productions fugitives, où l'homme épanchait ses sentiments les plus intimes, ces éclairs d'une imagination gracieuse et féconde que des études austères et un travail souvent aride n'avaient pu éteindre, appartiennent à la famille de Hufeland. Elle y retrouvera la trace des diverses situations de sa vie et l'écho de ces causeries familières, sur lesquelles l'oracle de la médecine répandait le charme de sa bonhomie, l'aménité de son langage et la richesse de ses souvenirs.

En effet, quoiqu'il aimât mieux écouter que parler, et ne prétendît jamais dominer la conversation, Hufeland racontait quelquefois le passé dans son cercle de famille. Ce fut là que je l'entendis parler de ses nombreux voyages en Allemagne, de son séjour en Suisse, dont les majestueux reliefs s'étaient gravés dans sa mémoire; de ces belles rives du Rhin qu'il avait habitées pendant les orages de la révolution française; des fertiles plaines de la Lombardie, arrosées et protégées par les Alpes; enfin, de la Hollande qu'il avait été visiter en 1810, sur l'invitation de Louis Bonaparte, dont la santé réclamait les lumières de la science. Par un concours d'événements extraordinaires, Hufeland, appelé à donner ses avis sur la maladie d'un prince vassal du grand empire, dut assister à l'agonie politique de ce royaume éphémère, et vit s'effectuer sous ses yeux l'abdication et l'évasion du chef de l'État. Année mémorable, en ce qu'elle fut l'apogée de la grandeur de Napoléon, et l'époque de la mort prématurée de la reine Louise, que Hufeland, alors absent, n'eut pas la consolation de soigner pendant sa dernière maladie.

A mesure que Hufeland se sentait approcher du terme de son pèlerinage, il redoublait de zèle pour l'étude, de patience dans les afflictions et de gratitude profonde envers Dieu. L'élévation de l'âme et l'action de grâce étaient devenues sa pensée habituelle. Les longues discussions commençaient à le fatiguer; mais son esprit ingénieux savait se prêter à toutes les convenances sociales; jamais on n'allia plus parfaitement la vivacité et la promptitude de l'esprit avec une inaltérable douceur. Sa conversation avait l'urbanité et la lucidité de ses ouvrages; il ne courait jamais après l'expression, préférait toujours la plus simple, et ignora toute sa vie ce que c'était que le désir de briller, de faire effet. Sa parole était semblable à une eau limpide, qui coule de source et réfléchit constamment l'azur des cieux, parce que rien ne la trouble dans son cours.

Hufeland était un homme de haute taille; il marchait lentement, se tenait droit, la tête haute; son front, où brillaient la sérénité et une intelligence supérieure, était ordinairement levé vers le ciel.

Son premier abord avait quelque chose de grave et de roide; mais à peine avait-il proféré quelques paroles, qu'on se sentait rassuré et séduit. Le son de sa voix était doux et agréable; il s'énonçait avec grâce, et son élocution allemande n'avait rien de ces intonations gutturales qui blessent si souvent l'oreille de l'étranger. Indépendamment de la justesse et de l'abondance des idées, il y avait dans la conversation de Hufeland une mélodie de l'âme, qu'on ne se lassait jamais d'écouter, parce qu'elle allait au cœur. Son œil bleu exprimait une pieuse mélancolie, tandis que son sourire était affectueux et bienveillant. On ne sait comment cette vue presque éteinte lançait parfois des éclairs d'intelligence, et se reposait sur vous en vous pénétrant. Sevré depuis longues années des vives jouissances que nous procure le spectacle de la création, Hufeland y suppléait par celles d'une imagination restée jeune et pure, comme ses sentiments et ses mœurs. Je pense qu'il avait acquis près du lit des malades une *seconde vue*, une force d'intuition qui dominait la faiblesse de ses organes. En l'étudiant, on apprenait à mieux connaître les ressources d'une âme d'autant plus expansive qu'elle était fortement recueillie; et d'autant plus puissante qu'elle savait se soustraire à l'empire des impressions du moment. Le reflet de la pensée de Hufeland venait colorer et animer la pâleur habituelle de son visage. Jamais la colère ni la haine n'en contractèrent les traits durant une longue vie. Cet aveu lui échappa au lit de mort.

Malgré la défaillance de ses forces physiques, ce vieillard aimait à surmonter ce qu'il appelait *la paresse du corps*. « Souvent, me disait-il un jour, j'éprouve en m'éveillant la tentation de rester au lit et de ne rien faire. Mais c'est un mauvais penchant; dès que je l'ai réprimé, ma journée porte fruit, et le malaise physique se dissipe à l'aide du travail. »

Longtemps avant sa mort, Hufeland avait fait son testament. L'expression de ses dernières volontés achève de le peindre tel qu'il fut jusqu'à son dernier soupir. Sa dernière maladie dura vingt-six jours et fut douloureuse. Le Seigneur jeta l'or dans le creuset; il appesantit une dernière fois sur son serviteur sa main

paternelle. A l'âge de 74 ans révolus Hufeland subit une opération cruelle (la ponction de la vessie). Celui qui avait toujours compâti aux souffrances de ses frères, reçut sa part des déchirements de la chair. Aussi longtemps que dura la dernière épreuve, aucun de ses nombreux collègues qui se pressaient autour de sa couche ne surprit en lui le moindre mouvement d'impatience ou de révolte contre sa croix.

Il rendit l'esprit, entouré des siens, après un sommeil précurseur de la paix des justes. Cette belle tête de vieillard, couronnée d'une auréole de cheveux blancs et marquée du sceau mystérieux de la mort, conservait l'expression de douceur et de majesté qui l'animait durant sa vie.

On fit aussitôt l'ouverture du testament pour pouvoir remplir en tous points les dernières volontés du défunt. En effet, rien n'y avait été oublié.

« Que mes funérailles, écrivait-il, soient paisibles comme a été ma vie. On ne procédera à inhumer mon corps qu'après que les signes certains de la mort auront été constatés. Je prie mes enfants, ma femme et tous ceux qui furent chers à mon cœur, de ne donner de larmes à notre séparation qu'en s'attachant à la céleste pensée : que leur père et leur ami n'a pas cessé d'exister, qu'il vit avec eux en union intime, qu'il n'a fait que passer de la région des choses visibles à celle des choses invisibles ; enfin, qu'il est retourné vers notre Père commun, dans notre patrie permanente, où tous un jour nous nous retrouverons.

« Je souhaite qu'en descendant mon corps dans la tombe, on chante le cantique : *Jésus, ma confiance et mon espoir!*

« On érigera sur ma tombe une pierre funéraire adossée au mur d'enceinte. En voici le dessin et l'inscription ci-annexés. Une croix noire en fonte s'élèvera au-dessus. »

L'épitaphe choisie par Hufeland est ainsi conçue ; à la partie supérieure de la croix : JE SUIS LA VÉRITÉ ET LA VIE ; CELUI QUI CROIT EN MOI, BIEN QU'IL MEURE, VIVRA : AINSI PARLE LE SEIGNEUR. Plus bas, des deux côtés, sous la branche transversale :

CHARITÉ	CHARITÉ
LUMIÈRE	FOI
VIE	ESPÉRANCE.

Au pied du signe rédempteur, ces paroles de S. Paul : *Novi autem, cui credidi* [1]. Puis les nom et prénoms avec la date de la naissance et du décès :

CHRISTOPH WILHELM HUFELAND,

NÉ LE 12 AOÛT 1762, MORT LE 25 AOÛT 1836.

Toutes ces pieuses dispositions furent, comme on le pense bien, fidèlement exécutées.

Mais ce que l'illustre défunt ne pouvait ni prévoir ni prescrire, ce qui ne se voit pas toujours aux obsèques des potentats et des héros, c'était l'affluence des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui pendant trois jours se pressaient autour du cercueil, le saluaient de leurs larmes et le couvraient de monceaux de fleurs. De jeunes orphelins ouvraient le cortége funèbre; la foule des assistants était grande, mais silencieuse et recueillie; un ministre de l'Évangile prononça sur cette tombe des paroles pleines de foi, de vérité et d'onction.

Nous ne saurions mieux terminer ces réflexions si imparfaites, qu'en rapportant ici mot pour mot l'exhortation touchante que Hufeland adresse à ses enfants, dans l'acte renfermant l'expression de ses dernières volontés.

Après avoir tout réglé et distribué, sans oublier aucun de ses proches, de ses amis et de ses domestiques, il termine ainsi son testament :

« Mais voici ce qui est plus précieux que tous les biens terrestres : mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres; ne souffrez jamais que la méfiance, la désunion et les disputes s'élèvent entre vous. Soyez fermes dans votre foi en Dieu, en sa parole et en Jésus-Christ son Fils.

1 Timoth. II, v. 12. Les mêmes que Bossuet ne cessait de proférer un moment avant sa mort.

« Vivez en Dieu, et que tout ce que vous ferez, soit fait en lui. Ayez-le toujours présent à votre pensée et à votre cœur; gardez-vous de jamais acquiescer au péché; priez et travaillez, vous remettant du reste à la Providence divine, qui prend soin de vous.

« C'est ainsi qu'a vécu votre père; c'est à l'aide de cette foi que Dieu l'a conduit, par les peines et les combats de cette vie, au terme désiré. C'est grâce à cette foi qu'il peut maintenant, au déclin de ses jours, envisager avec joie et confiance l'éternité qui l'attend.

« Je reconnaîtrai à votre foi que vous êtes mes enfants, et par elle vous honorerez dignement ma mémoire. Je vous quitte donc avec le ferme espoir de vous retrouver là-haut, devant le trône de Dieu. »



Littérature.

LE COUVENT DE SAINTE-CATHERINE A BRESLAU,

PENDANT LE SIÉGE DE 1806.[1]

UN CHAPITRE DE MON HISTOIRE,

PAR HÆRING (WILLIBALD-ALEXIS).

Avec l'année qui s'écoule il y aura trente ans que j'ai passé plusieurs semaines dans un couvent de femmes. Peut-être qu'après trente ans encore on regardera comme un mythe l'existence d'un couvent catholique dans la protestante Allemagne; peut-être qu'à moi-même, si par hasard j'étais du nombre des survivants, ces souvenirs à moitié effacés ne m'apparaîtraient plus que dans un crépuscule fabuleux, presque comme un conte de ma nourrice. C'est là pourquoi j'entreprends de fixer sur le papier ceux d'entre eux qui surgissent encore devant l'homme fait, dans toute la fraîcheur de l'enfance. Ils pourront à un écrivain postérieur fournir quelques traits épars pour la peinture des mœurs d'une époque qui n'est déjà plus, et peut-être auront-ils quelque prix, tirés qu'ils sont d'un coin obscur, dans lequel le petit nombre seulement pénètre de nos jours.

La bataille d'Iéna avait été livrée. Au lieu de la victoire à laquelle on s'attendait, on reçut à Breslau, ma ville natale, la nouvelle d'un désastre dont on pouvait à peine calculer la grandeur. Une sombre rumeur avait précédé la triste certitude. Une agitation sourde régnait dans la ville. On se souvenait encore des auda-

1 Tiré de *Pénélope*, album pour 1837. Leipzig, chez Hinrichs.

cieuses assurances que les officiers avaient données en partant; il résonnait encore dans toutes les oreilles, ce chant des cavaliers du camp de Wallenstein, que l'on avait fait chanter au théâtre pour représenter l'ardeur de nos guerriers absents, pendant qu'un peu tard, il est vrai, on collectait pour leur faire des manteaux; et maintenant tout cela se trouvait faux, inutile, perdu. Dans toutes les classes de la population il n'y avait qu'une voix, la même horreur, la même colère, la même aigreur, peut-être aussi la même absence de ressources. Les armées ennemies se portaient en avant; mais elles nous laissèrent un mois pour rattraper le temps perdu. Quelqu'un avait-il jusque-là pensé à la seule possibilité d'un siége pour Breslau? c'est ce dont on pouvait douter en voyant tous les préparatifs qui se firent alors seulement pour mettre la place en état de défense. Je me rappelle qu'on me mena hors des portes, où ils abattaient les arbres de nos belles allées pour en faire des palissades. Il y avait presse de curieux, surtout d'écoliers. On nous disait: regardez bien cela, car de votre vie vous ne verrez rien de pareil! — On n'était pas alors plus avancé qu'aujourd'hui dans la divination politique. — Une autre fois (on approvisionnait la place en toute hâte), je me rappelle comment sur un pont étroit, nous fûmes surpris tout à coup par un troupeau de bœufs qu'on conduisait à la ville sous escorte militaire, et comment, pressé contre un pilier, j'eus plus à souffrir de ces amis que de tous les ennemis qui vinrent nous assiéger. Dois-je regarder cette rencontre imméritée, ainsi que celle de même genre que je fis bientôt après, comme un présage de ma vie future? c'est ce que je laisse à d'autres à décider. De toutes manières je trouve dans ces premiers événements que je me plais à décrire, la source de bien des faits qui décidèrent de ma destinée.

Vers la mi-novembre les premiers corps d'armée ennemis s'approchèrent de la ville. Je ne crois pas que beaucoup de familles aient émigré; au contraire, il en vint un grand nombre de la campagne. Il faut l'attribuer d'un côté à ce que le souvenir des inconvénients d'un siége avait eu, pour les habitants de Breslau, le temps de s'effacer depuis la guerre de sept ans, et de l'autre,

à ce que dans les petites villes et à la campagne, on craignait plus les excès de l'ennemi, qu'on ne redoutait sa fureur guerrière à l'abri des murailles d'une forteresse célèbre. En général, on voyait poindre alors déjà en Silésie quelques lueurs de cet enthousiasme belliqueux et actif, qui plus tard dans toute la monarchie se dressa comme un géant du milieu des ruines et des décombres. Le corps franc du prince de Pless en est au moins *un* exemple. Un comte de Pückler se brûla la cervelle de contrariété, parce qu'un plan qu'il avait conçu pour l'armement général des chasseurs silésiens, ne fut pas convenablement appuyé. On s'attendait à la plus rigoureuse résistance; on ne rêvait que revanche et victoire. Cependant mon tuteur fit dire à ma mère qu'il était temps que chacun songeât pour soi et les siens à ses provisions et à sa sûreté.

C'étaient là des soins nouveaux et inaccoutumés. Qu'est-ce qui donnait la sûreté? L'architecture de ville libre impériale de Breslau nous avait démontré depuis longtemps qu'il ne fallait la chercher, en cas de malheur, que dans les vieilles maisons bâties à l'épreuve de la bombe. Le plus grand nombre d'entre elles ont des rez-de-chaussée voûtés, ordinairement utilisés pour des boutiques. C'est là que se retranchèrent leurs heureux habitants, ou plus bas encore sous les voûtes des caves. On se garantissait avec des poutres ou des sacs de laine, ou bien par une couche de fumier disposée dans les greniers. La maison que nous habitions ne possédait pas cet avantage. Bâtie elle-même sans solidité, elle attenait au contraire à un quartier où les maisons, presque toutes en bois et serrées les unes contre les autres, présentaient une proie facile à l'incendie, et doublaient les dangers du bombardement au lieu de les diminuer. Lorsque je me représente ces antiques masures poussées les unes contre les autres et se grimpant mutuellement sur les épaules, avec leurs balcons pourris vers l'extérieur, comme elles étaient là, inesthétiques, si l'on veut, mais si pittoresques, dans beaucoup d'endroits de la vieille ville, par exemple sur les bords de la petite rivière d'Ohlau, je ne puis assez m'étonner qu'un bombardement, qui fut des plus sérieux, n'ait pas détruit entièrement cette partie historique de la cité. Un seul incendie

ne devait-il pas les réduire toutes en cendres ? Et pourtant elles bravent maintenant encore les brandons enflammés, et se rient depuis des siècles des ordonnances de police, qui aujourd'hui voient du danger dans la dixième partie de la hardiesse avec laquelle elles sont construites.

Mais outre les maisons des particuliers, il y avait plus d'un refuge. Presque tous les bâtiments appartenant à la commune ou à l'État, même ceux élevés depuis peu, sont construits dans le vieux style patricien, ce qui, sans compter la solidité, était peut-être une affaire de point d'honneur. Parmi eux il faut ranger le grand nombre de couvents de moines et de religieuses, qui en 1806, s'ils n'avaient plus leur antique splendeur et leurs vieux priviléges, subsistaient pourtant encore dans leur intégrité. Mais leurs habitants ne se dissimulaient pas que les réquisitions fréquentes qui avaient frappé leurs biens et vidé leurs cuisines et leurs caves, n'étaient que les précurseurs d'un destin plus fatal. Ils pressentaient la sécularisation qui les menaçait, à peu près comme l'Anglais clairvoyant prévoit qu'un jour les Indes orientales doivent lui échapper. Cela faisait que, plus sensés qu'obstinés, et peu semblables à d'autres qui opposent à la prochaine cessation de leurs droits un entêtement d'autant plus indomptable que cette perte est pour eux inévitable, ils cherchaient volontiers à se créer des relations avec le monde hors de leurs couvents. Avec les fonctionnaires publics surtout, et avec leurs familles, ils avaient un commerce qui, s'il n'était pas opposé à leurs institutions, n'était certainement pas dans leur esprit. Si ces pauvres gens y mirent autant de prudence que leur prévoyance était louable, ce n'est pas là la question. Mais les personnes dont ils cherchaient à se concilier d'une manière bien innocente la faveur, ne pouvaient empêcher la catastrophe. Ceux qu'une main barbare lança tout à coup hors de leurs silencieux asiles dans un monde étranger, ne trouvèrent que çà et là, à la campagne, des cœurs amis qui surent s'intéresser à eux de la manière qu'il fallait.

Deux couvents de Dominicains, une confrérie d'hommes sous l'invocation de Saint-Adalbert, et une de dames, sous celle de

Sainte-Catherine, étaient attenants les uns aux autres dans la même rue, la rue Sainte-Catherine. Une muraille élevée séparait de la ville les parvis de ce dernier sanctuaire. Aujourd'hui le couvent de Sainte-Catherine est un établissement d'accouchement; on a laissé subsister la muraille. Déjà comme enfant j'avais pénétré, avec celles qui prenaient soin de moi, dans l'enceinte sacrée, dont la règle défendait l'entrée à tout homme, hors au confesseur. On m'y donna des pâtisseries et des images de saints sur papier satiné; mais ce n'était pas par esprit de prosélytisme. Les bonnes religieuses aimaient bien mieux entendre des nouvelles du monde. Maintenant on voulut interdire l'entrée du sanctuaire au jeune garçon qui grandissait trop, et déjà je devais rester planté dans le parloir à la haute grille, avec son tour circulaire, pendant que ma sœur aînée, qui venait demander un abri pour nous, était introduite dans l'intérieur. Mais la guerre fait rompre la règle même d'un couvent. L'excellente prieure accorda un asile à ma famille dans une cellule qui se trouvait vide, et à moi, on me raya une année de mon âge. Bien des familles furent ainsi charitablement reçues dans des couvents, qui ouvrirent leurs avant-cours avec une bienfaisance désintéressée, surtout à des pauvres. Les murailles épaisses et les croisées solides des cloîtres présentaient sans doute un refuge plus assuré contre les bombes, que les maisons des particuliers construites en général avec plus d'économie; cependant je ne sais si une pieuse croyance n'attribuait pas aussi plus de sécurité à ces saintes demeures.

Si l'on me trouve de la prédilection pour les scènes de nuit, cela vient peut-être du vivant souvenir d'une aventure que j'eus alors. La ville était déjà cernée, les premiers coups de canon tonnaient, tout était en mouvement, et avec cela une orageuse et pluvieuse nuit de novembre qui commençait; c'est en ce moment que nous nous mîmes à empaqueter dans une voiture le peu d'effets et de provisions que la petitesse de notre réduit monacal nous permettait d'emporter. Cinq personnes, sans compter le cocher, ajoutaient à la charge que traînait un seul cheval; car le brave homme n'osait se hasarder à en conduire deux par le vacarme

que faisait l'artillerie. La route n'était pas longue, mais quelle route! Des visages craintifs, des portes barricadées, de rares lumières aux fenêtres, le bruit du tambour, la générale, des torrents de pluie, les gémissements du vent, la canonnade enfin de loin comme de près. Le marché neuf était encombré de bœufs de la Podolie, qu'on avait encore pu faire entrer; et notre cocher timide et de mauvaise volonté, était obligé de se faire faire place à chaque pas et par le bétail et par les conducteurs, qui juraient. La rue Sainte-Catherine elle-même, dans laquelle nous débouchâmes, était déjà en partie occupée. Les bœufs nous suivaient, et quand nous parvînmes à la porte du couvent, elle était depuis longtemps en état de siége. Les sous-officiers qui avaient escorté le convoi faisaient pleuvoir sur elle des coups de marteau et des jurons, de manière à couvrir presque le bruit du canon. Ces sous-officiers prussiens du vieux temps avaient une puissance dans les jurements qu'on ne connaît plus aujourd'hui que par tradition, et ici ils avaient un motif. Ils devaient ou voulaient faire passer la nuit à leurs bestiaux dans l'avant-cour du couvent; mais les nonnes, qui ne se souciaient pas de ce genre de cantonnement, avaient soigneusement verrouillé leur porte. Aux projectiles verbeux des assiégeants elles en opposaient de beaucoup plus efficaces, un silence absolu. La porte ne pouvait être forcée, on ne pouvait escalader la muraille; elles avaient l'avantage, et nous seuls nous étions dans le désavantage le plus complet. Que pouvaient de faibles voix de femmes demandant à entrer, couvertes qu'elles étaient par le clapotement d'une pluie battante, les hurlements du vent, le bruit du canon, la rage d'une soldatesque furieuse, et les beuglements d'un troupeau de bœufs effrayés? Pour comble de malheur le voiturier lui-même fut tellement intimidé par la vivacité toujours croissante de la canonnade, qu'il se mit aussi à jurer contre nous, contre la nuit, contre la fortune, et qu'il ne voulut pas attendre un instant de plus. Au milieu des sous-officiers furieux, du bétail remuant, il nous fallut déballer les lits, les ustensiles de cuisine, les pots à beurre, les sacs de riz, de farine, de graines, tout ce qui se trouvait dans la voiture, le plaçant dans la boue,

où nous pouvions, car notre homme avait affaire à son cheval, que le canon effarouchait de plus en plus. Nous déclarant que la vie lui était plus chère que l'argent, il partit avec la voiture, et la pluie de redoubler de plus belle. Enfin, quand nous étions mouillés jusqu'aux os — qu'on se figure dans cette situation une mère avec ses deux enfants — une petite fenêtre s'ouvrit dans la tour et on nous fit signe d'aller de côté. Une poterne latérale tourna silencieusement sur ses gonds, et nous et nos effets nous voici dans le couvent. Les bœufs ne pouvaient, d'après les lois de la physique, passer par la même ouverture; mais comment il se fit que les sous-officiers ne trouvèrent pas le chemin, c'est ce dont il m'est impossible de rendre compte aujourd'hui.

Cependant ce n'était pas tout d'avoir pénétré dans le couvent. Il se passa du temps jusqu'à ce que la sœur portière vînt à nous, et, sans échanger une parole, nous conduisît en montant et descendant maint escalier, à travers salles et corridors, rendus plus sombres par le peu de lumière que sa lanterne projetait sur les voûtes élancées, les hauts piliers et les niches mystérieuses au fond desquelles étincelait l'image de quelque martyre bigarré de couleurs éclatantes. Les verrous et les serrures rendaient un bruit sinistre en se refermant derrière nous. Personne ne vint à notre rencontre, car les religieuses étaient au chœur à chanter leurs heures; derrière les murailles retentissantes ces chants ressemblaient à des cantiques funéraires. Enfin nous parvînmes, épuisés comme nous étions, à la sombre cellule, froide et vide, qui nous était destinée, et nous fîmes nos préparatifs pour passer la nuit, dont l'artillerie prussienne, qui tonnait de tous nos remparts pour attester aux ennemis notre vigilance, menaçait de faire une nuit sans sommeil; mais la fatigue était trop grande : nous dormîmes comme des princes.

L'attaque de la ville cessa, il est vrai, dès le lendemain matin, et les communications se rétablirent; mais vers le commencement de décembre le blocus n'en devint que plus étroit. Dans l'intervalle on avait augmenté les approvisionnements et renforcé la garnison; on savait que cette fois ce serait sérieux. Ce sérieux

était malheureusement l'ouvrage de nos compatriotes. C'étaient en grande partie des Bavarois et des Wurtembergeois qui, sous le commandement de Lefebvre et de Jérôme, frère de Napoléon, composaient l'armée des assiégeants.

Nous étions faits aux canonnades; mais le silence de la musique à la parade, et surtout celui des horloges et des cloches, donnaient au tout une physionomie sévère et désagréable. Les cloches, dans une vieille ville impériale, ramassée sur elle-même, appartiennent à notre entourage ordinaire. Ce sont les voix du passé, qui résonnent gravement du sein d'un autre monde au milieu du tumulte du marché. Pour l'habitant d'une grande ville, transplanté tout à coup dans une de nos antiques cités, elles peuvent être un avertissement assez peu agréable; mais quand on y est habitué, pour celui qui d'heure en heure, même tous les quarts d'heure, les a constamment entendues sonner dans l'ordre que leur a assigné la vieille coutume; pour celui qui depuis son enfance est accoutumé aux successions régulières de leurs sons graves et aigus, pour celui-là leur silence subit fait l'effet d'une artère qui cesse de battre. Mais ce vide dans l'air n'était que trop tôt remplacé par d'autres bruits, par les décharges des mortiers, le sifflement des bombes, leur chute bruyante et les sons glapissants, qui pendant la nuit annonçaient souvent aux citoyens qu'elles avaient mis le feu et que l'incendie faisait des progrès. Cependant le bombardement lui-même n'était rien en comparaison des spectacles nocturnes que nous nous donnions nous-mêmes. A force de boulets rouges et de poix enflammée, nous réussîmes à mettre le feu successivement à tous nos faubourgs, et je vois encore la rouge lueur d'une nuit terrible où tout le ciel était en feu. La lumière sanglante colorant ces vieilles murailles grises, pénétrait jusqu'au fond des plus sombres allées, des réduits les plus obscurs. Quatre mille tas de bois dont on ne pouvait se servir, et dont on ne voulait pas que l'ennemi profitât, furent incendiés par nous dans cette nuit mémorable.

Nous nous étions arrangés comme nous avions pu dans notre petite cellule du second étage. Rien n'était grand en elle que sa

hauteur, la fenêtre et le poêle. Ce dernier nous servait de cuisine, un coffre était notre garde-manger. La cellule avait issue, comme presque toutes celles du couvent, sur le long corridor qui conduisait au chœur de l'église. Il était très-élevé, mais il y régnait un continuel crépuscule : la lumière n'y parvenait que par une seule fenêtre en ogive située de notre côté. Je n'avais qu'à coller mon œil aux fentes de la porte, quand sonnait l'heure de la prière, et de chacune des cellules, s'ouvrant sans bruit des deux côtés de l'allée, je voyais se glisser, la tête penchée, bréviaire et crucifix à la main, de blanches figures qui formaient peu à peu d'elles-mêmes une longue et muette procession. Le soir surtout le coup d'œil était imposant, lorsque chaque religieuse tenait à la main sa lanterne encadrée dans de larges barreaux de bois peints en vermillon, et que toutes ces lumières, se projetant d'un rouge éclatant sur la blancheur des habits, se perdaient peu à peu dans l'obscurité. Vis-à-vis notre cellule était une grande figure sculptée en bois; c'était Saint-Jean-Baptiste, autrefois le patron commun de deux États voisins, mais auquel la Silésie seule est restée fidèle, tandis que la Bohème l'a échangé contre Saint-Népomuc, qui est plus moderne et plus répandu. Il faut que cette image ait eu une vertu particulière. Nous remarquâmes que toutes les fois qu'on craignait pour la nuit un redoublement de canonnade, on faisait brûler une lampe devant le Saint.

Quant à l'aspect extérieur, rien n'avait été mis à la moderne dans notre couvent. Ce n'était pas le goût des Jésuites, mais bien le sombre caractère du moyen âge, qui respirait dans les voûtes, les escaliers, le cloître et le réfectoire. Peut-être qu'aujourd'hui ces lourdes masses ne me paraîtraient plus si imposantes; mais alors toutes mes idées de sûreté et d'utilité se résumaient dans d'épaisses murailles et de fortes voûtes, et lorsqu'un an après j'allai à Berlin, je ne pouvais concevoir qu'on voulût vivre dans une ville où il n'y a pas de maisons à l'abri de la bombe. Comme on avait passé d'un état d'entière insouciance à tous ces malheurs de la guerre, et que proprement on ne savait pas au juste ce qu'on avait à redouter, on s'imaginait que, pourvu qu'on eût par-dessus

la tête un couvercle voûté, on était à l'abri de tout : de l'incendie, de l'assaut et du pillage. Que les bombes eussent pu aussi bien faire leur entrée par ces hautes fenêtres, on n'y songeait même pas. Mais le bâtiment principal du couvent seul était voûté; il y avait des dépendances, qu'on était pourtant aussi obligé de visiter quelquefois, et où des poutres seules et des planches nous séparaient du ciel. L'air de bois pourri qu'on respirait dans cette partie délabrée, avait aussi son haut goût de moyen âge. Ce n'était que le cœur bien serré qu'on traversait en courant cette galerie de bois, s'attendant toujours à ce que les bombes choisiraient cet instant même pour y tomber. Mais il en advint comme en beaucoup d'autres circonstances, que cet endroit fut préservé de tout projectile, tandis que nous en reçûmes plusieurs dans notre asile.

Ordinairement on ne me laissait pas seul, ce qui n'était pas une précaution ridicule dans ces temps critiques. Cependant cela arrivait de temps à autre. Un soir je fus obligé de m'en revenir seul par un cloître désert et à moitié ruiné, qui entourait une cour sauvage, encombrée d'orties. Je hâtai mes pas; mais ils n'en retentissaient que plus sonores sur le pavé de briques et se répétaient en écho sous les cavaux humides. Il était tard et pas un être humain de loin ni de près. On ne tirait même pas, ce que j'eus préféré en ce moment. Il me fallut tourner un coude. Un géant énorme se présente à ma rencontre : ombre colossale, qui grandissait sur le plancher éclairé ou se rapetissait, suivant que la lumière d'une lampe, qui brûlait derrière un pilier, était ou non agitée par le vent. Cette apparition, à laquelle je ne pouvais échapper, car j'étais obligé d'aller en avant, cette apparition me remplit d'une terreur telle que je m'élançai hors d'haleine, et quand j'arrivai dans la cellule, j'étais pâle comme la mort. Je ne sais si précédemment on m'avait fait passer rapidemeut devant ces vilaines figures, si le jour elles restaient cachées dans l'ombre, et si elles apparurent alors pour la première fois dans toute leur horreur à l'enfant effrayé; mais depuis ce moment, rien au monde ne m'eût fait passer tout seul devant les géants, et quand d'autres me condui-

saient, j'avais soin de fermer les yeux de toutes mes forces. C'étaient d'affreuses poupées de bois, peintes de couleurs tranchées et d'une grandeur colossale. Les nonnes les appelaient les quatre géants, et n'aimaient pas à en parler. Si des images de cette espèce donnent le frisson en plein jour à de grandes personnes, comme le font les crucifix d'un rouge ardent dans le pays de Salzbourg et le long du Danube, blâmera-t-on un enfant d'avoir pris la fuite, quand, de nuit, un aussi étrange spectacle vint tout à coup frapper ses regards? Le souvenir de cette soirée me poursuivit longtemps. Et pourtant je n'avais pas eu conscience d'un élément de terreur qui ne manquait pas; je veux parler des pierres tumulaires avec leurs inscriptions monacales à demi effacées, sur lesquelles je marchais sans y prendre garde. Mais la simplicité de ces symboles de mort n'agissait pas encore sur mon esprit enfantin.

Beaucoup plus significative et plus sérieuse était pour nous la niche murée, située sur un escalier tournant. Ce n'était pas sans une muette terreur que je passais devant elle; car ma sœur aînée, qui avait déjà lu des romans, pensait elle-même qu'il pouvait y avoir quelque chose là-dessous. Le mur dans lequel était pratiquée la niche, était extrêmement épais, et au soin et à la coquetterie avec laquelle il était décoré de peintures, on reconnaissait aisément qu'on avait voulu la dissimuler aux yeux des passants. L'amie que nous avions parmi les religieuses, interrogée par nous à ce sujet, n'en voulut rien savoir et se hâta de changer de conversation. Ma bonne m'avait conduit une fois voir les *Croisés*, et on m'avait persuadé que c'était pour de bon qu'on murait toute vive la pauvre fille. Peut-être ma logique d'enfant venait-elle en aide à mon imagination, et je me figurais qu'il y avait précisément dans un couvent une nonne mûre pour cette opération, et que, joignant l'agréable à l'utile et au nécessaire, on préférait entreprendre l'opération sur le théâtre, au moment où le personnage de la pièce devait subir le même châtiment. Pourquoi dans l'enceinte de ce cloître une malheureuse n'aurait-elle pas été condamnée à cette mort si cruelle, mais si romantique? Il n'y a là rien d'impossible; cependant je ne sais si la curiosité des habi-

tants postérieurs parvint à tirer un squelette de l'épaisseur de ces murailles.

Cette niche nous rappelait bien des traditions confuses ainsi que des événements mieux attestés de l'ancienne histoire de la Silésie, et tout cela charmait la longueur du soir dans notre triste cellule. C'étaient de nobles demoiselles qui avaient disparu dans des couvents dont on savait les noms, c'étaient des trésors enfouis par les chevaliers du Temple, du temps des persécutions dirigées contre l'ordre. J'en ai consigné une réminiscence dans une de mes nouvelles, *le Trésor du Templier*. Mon père lui-même avait eu une aventure qui, racontée en pareille circonstance, entre les sifflements des bombes et de la tempête, était de nature à pouvoir exciter l'émotion. En tournée d'inspection avec le ministre de Silésie, comte de Hoym, il se trouvait une fois dans le parloir d'un couvent de notre province. Pendant qu'il est occupé à dresser ses protocoles, une jeune nonne s'approche rapidement de la grille et, joignant les mains, s'écrie : « Au nom de Jésus-Christ, sauvez-moi ! » Mais au même instant entraient des religieuses plus âgées : elle disparaît de la grille et sort entourée de ses compagnes. Toute recherche, si elle eût d'ailleurs été dans les attributions de mon père ou même dans celles du ministre, toute recherche eut été infructueuse ; car il ne savait pas le nom de l'infortunée, et n'avait pas eu le temps de remarquer ses traits. Et puis, il ne manquait pas en ce temps-là de religieuses qui nourrissaient en secret le désir de quitter leur couvent, sans que pour cela le gouvernement usât du droit de les relever de leurs vœux. Plus tard cela eut lieu, il est vrai, en quelques endroits ; mais ce n'était jamais sans une vive opposition de la part du clergé. Une de ces malheureuses avait réussi à se faire expédier de Berlin l'ordre de son élargissement. Elle avait été victime de la sévérité de son père. Le jour tant désiré approchait ; toutes les âmes tendres de la ville y prenaient intérêt, et quelques-uns de nous réussirent à être présents à la cérémonie. Le magistrat demanda à la nonne si c'était son inébranlable volonté de quitter le couvent. Elle répondit que oui. La supérieure prit à son tour la parole et lui fit

de chaudes exhortations au nom du Sauveur offensé, de la religion violée, de la coutume foulée aux pieds et de la sainteté du serment. L'autre persista dans son impénitence et dans sa résolution mondaine. Alors l'abbesse prononça anathème sur elle, et les religieuses, saisies d'horreur, lui tournèrent le dos. « Puisqu'il en est ainsi, dit le fiscal, dépouillez ici l'habit religieux et rentrez dans le monde. » La nonne détacha sa ceinture, son vêtement monacal glissa par terre, et, couverte d'une robe de coton brun, elle apparut sans grâce et d'une vulgarité choquante de manières. De ce moment l'intérêt qu'on avait eu pour elle disparut; on s'attendait à ce que, vêtue de blanc, elle developperait une taille divine; mais hélas! c'est ce que la pauvre fille n'avait pas : et ce fut un bonheur. Car s'il en eût été autrement, la mode aurait pris tellement des résignations d'habits, que les couvents eussent été dépeuplés bien avant leur dissolution officielle. Mon père fut aussi chargé un jour de l'agréable mission de choisir entre trois candidats joufflus, qu'un couvent d'hommes avait proposés pour la dignité d'abbé, celui auquel le gouvernement pourrait la confier sans inconvénients. Mais il assura qu'il était encore plus aisé de faire honneur à leurs tables pliant sous le faix des mets, que de découvrir une étincelle d'intelligence sous ces lourdes masses de chair. A chacun de ces prélats de Saint-Gall il eût fallu un berger *Jean-Bendix*.

La nécessité brise le fer même, et un bombardement français la règle sévère d'un couvent catholique. Le danger commun profita à la sociabilité. Si l'on songe à l'épouvantable ennui qui doit régner dans un conciliabule de religieuses sur le retour, que ne soutient plus dans leur retraite l'ardente foi du vieux catholicisme, mais qui, isolées au milieu d'une grande ville, ne sont pas sans entendre quelquefois l'écho de ce qui se passe au dehors; si l'on pense que, peu satisfaites de ce qui parvient jusqu'à elles, elles sont en proie sans cesse à la curiosité d'en savoir davantage, on comprendra quelle révolution ce doit être que l'admission au sein même du sanctuaire, d'une famille protestante. Après les bombes, nous étions les objets les plus constants de l'attention générale.

Ces enfants de la nature, car comment leur contester ce titre, prenaient à tâche de se faire remarquer de nous; on se disputait presque à qui nous approcherait. Au reste, pour se bien représenter cette communauté, il faut éloigner toute idée romanesque; rien de semblable à de pâles figures de phthisiques, dans les traits amaigris desquelles vous auriez lu l'histoire d'un amour malheureux, ou tout autre événement tragique, qui leur eût fait chercher loin du monde un port à l'abri des tempêtes. Les temps où c'était la coutume dans les familles nobles d'enfermer dans des cloîtres les filles qu'on ne voulait pas doter, étaient passés dès lors; bien rare était-il aussi qu'une belle et noble fleur brisée par le destin vînt y trouver asile. D'ordinaire les couvents de la Silésie se recrutaient dans les campagnes. Les grosses filles aux joues rouges des paysans envahissaient peu à peu ces fondations pieuses, que la riche noblesse d'autrefois n'avait pas instituées pour la progéniture de leurs serfs. Ceux-ci mettaient une sorte d'orgueil à voir leurs propres enfants grandir pour être leurs maîtres. Pour les seuls campagnards bigots de Glatz il pouvait y avoir des motifs religieux : nos fraîches jeunes filles renonçaient au monde avant de le connaître ; il ne pouvait être question là d'un désir sincère et douloureux d'y retourner; au moins dans notre couvent de Sainte-Catherine je ne vis rien de pareil.

Une seule de ces religieuses était d'autre extraction : la sœur Josèphe, fille d'un officier autrichien, sortait d'une noble famille napolitaine. Quel était son nom, c'est ce que je pourrais aussi peu vous dire que les voies et moyens qui l'amenèrent à prendre le voile. Elle n'était pas sans culture intellectuelle, écoutait avec intérêt ce qui se passait dans le monde, entendait le français et dévorait les romans que ma sœur lui procurait : elle alla jusqu'à lire l'Héloïse de Rousseau. Avec cela le meilleur cœur, et je possède d'elle, en revanche des cadeaux que nous lui faisions, une histoire approuvée de tous les ordres religieux réguliers, avec la représentation de leurs costumes. Mais on se ferait d'elle une bien fausse idée, si on se la représentait tant soit peu intéressante; elle prenait beaucoup de tabac, était d'une corpulence remarquable,

et on ne lui disait même plus sœur Josèphe, mais mère Josèphe, ce qui était un titre honorifique qu'on ne donnait qu'à celles d'entre les religieuses que leur âge rendait plus respectables. Elle était au couvent notre amie et notre protectrice particulière.

L'état ennoblit. C'est ce que prouvait la prieure, qui, tout de basse extraction qu'elle était, n'en remplissait pas moins avec dignité les fonctions de sa charge; elle était mesurée dans ses manières, et savait, comme cela est si rare chez les parvenus, ne pas vouloir être grande dans les petites choses. Elle était pour les autres une mère active et prévoyante, sévère envers elle-même et sans aucun accès de népotisme, quoiqu'elle eût sa propre sœur parmi les nonnes. Les devoirs d'une prieure n'étaient pas peu de chose à cette époque. La nôtre allait souvent jusqu'à se refuser le cordial salutaire auquel sa dignité lui donnait droit, je veux dire le café! C'était beaucoup; car j'ai pu me convaincre par moi-même de ce qu'était le café pour ces dames [1]. Ma mère avait invité l'abbesse avec quelques-unes des plus considérées parmi les religieuses, à le prendre avec elle une après-dînée. Aucune ne résista à la tentation. Pour moi, ce me fut une rude besogne de leur baiser la main à chacune, à mesure qu'elles entraient, comme cela se pratique en Silésie. Elles voulurent bien le souffrir; par contre la prieure dit en partant à ma mère : tout était bien bon; et elle lui serra la main, et la sous-prieure fit de même, et après, toutes les religieuses dans l'ordre de leur dignité.

Les sœurs de Sainte-Catherine ne menaient pas une vie de fainéantes. Les revenus amaigris du couvent ne permettaient plus qu'un ordinaire très-simple. Elles étaient obligées de se procurer à leurs frais leur bois, leur déjeûner, même leurs habillements; et celles qui, comme le plus grand nombre, n'avaient rien à tou-

1 La mère Josèphe épanchait sa douleur sur la dureté du temps dans une lettre qu'elle écrivit à ma sœur, un an après, à Berlin. L'ordinaire refrain de l'époque, les plaintes sur les cantonnements intolérables, remplit d'amertume la pauvre recluse, et ce n'est pas sans émotion que je lis les lignes suivantes: « Le 1.er octobre les Français devaient avoir tout évacué; c'est ainsi qu'on nous remet d'une semaine à l'autre, et en définitive il n'y a rien de vrai. Si seulement l'Angleterre voulait faire la paix, pour que le café redevînt moins cher. »

cher du dehors, étaient contraintes de se faire un petit pécule du travail de leurs mains. Dans ces circonstances il ne suffisait pas que la prieure eût une dignité toute spirituelle ; il lui fallait des talents administratifs : du reste leur constitution était démocratique-républicaine. Les sœurs élisaient leur abbesse, dont le pouvoir ne durait que trois ans, à moins qu'elle ne fût réélue ; mais quand on était content d'elle, cela arrivait toujours. L'âge seul donnait naissance à une certaine aristocratie ; les plus vieilles avaient quelques priviléges, comme par exemple, d'être entourées par des sœurs plus jeunes, auxquelles on donnait alors dans la conversation le nom de *filles*. Le service divin au chœur n'était pas non plus peu de chose. Une novice, qui s'était présentée par vocation, fut obligée de se retirer après l'année d'épreuve, parce que sa constitution ne lui permettait pas d'être agenouillée aussi longtemps qu'il fallait. Des religieuses même, qu'une pratique de plusieurs années aurait dû y avoir habituées, étaient forcées de convenir que c'était une pénitence plus rude que la privation du sommeil et que le devoir de quitter si souvent en hiver leurs lits chauds, pour aller chanter et prier dans la froide chapelle. Quant au chant, elles n'avaient pas de belles voix, ce que nous regrettâmes souvent.

Cependant leur vie n'était pas dépourvue entièrement de tout plaisir mondain : quelquefois dans l'année elles allaient faire des parties de campagne à leurs biens. On y mettait naturellement toutes les précautions possibles ; on s'enfermait dans des voitures bien closes ; on s'efforçait de conserver le couvent, sinon à la campagne même, au moins pendant la route. Mais les voitures de ces dames dataient du dernier, sinon de l'avant-dernier siècle ; de plus, elles restaient, hors ces rares circonstances, inutilisées et sans doute aussi mal gardées dans leurs fermes, et il en résultait souvent que, pendant leurs excursions, le plancher vermoulu de ces lourdes machines venait à se rompre au beau milieu de la route, et que les nonnes infortunées tombaient par le trou. Le cocher s'arrêtait, il est vrai, mais on n'en était pas plus avancé ; car, consciencieuses comme elles étaient, elles ne souffraient pas qu'il ouvrît la portière,

ni qu'un homme les profanât de son regard, même pour leur tendre une main secourable. Pendant que le valet de ferme dételait les chevaux et gallopait jusqu'au prochain village pour chercher une autre voiture, les pauvres filles restaient dans la plus cruelle des positions, debout dans leur voiture, sans pouvoir bouger et les jambes pendantes à terre, abandonnées jusqu'au-dessus des genoux aux regards des passants. Mais la règle avait été observée et elles n'avaient pas soulevé leurs voiles.

Tout le calendrier du moyen âge catholique avait été mis à contribution par les saintes personnes. Nous avions une Dominique, les sœurs Raimonde et Osanna, une Agnès et une Ludovique, Czeslao, Magdeleine, Séraphine et Amanda. L'une était mélancolique; on n'entendait d'elle, quand on la rencontrait dans le corridor désert, que le monotone : *loué soit Jésus-Christ.* Sa figure immobile portait les traces d'une grande beauté, et son intrépidité était remarquable. Une bombe qui tomba dans la cour, lança ses éclats par la fenêtre de sa cellule. Elle se contenta de reculer sa chaise et continua à travailler. — Une autre avait été frappée d'un coup d'apoplexie. Elle en était demeurée muette et balbutiait avec une peine qui faisait mal, ces seuls mots : « Juste Jésus! ah, mon Dieu! » — Une troisième était tombée en enfance. La vénération du paganisme pour ceux qu'un dieu a frappés, semblait avoir passé dans la congrégation chrétienne. La folle vivait tranquille dans sa cellule et était bien soignée; on lui donnait des jouets de bois de peuplier; elle construisait des maisonnettes et des jardins, et roucoulait à qui mieux mieux avec une paire de tourterelles dont on lui avait fait cadeau; la seule heureuse : elle ne s'inquiétait pas du siége.

Celui-ci devenait de jour en jour plus sérieux. Pour défendre régulièrement Breslau avec tous les ouvrages avancés, on dit qu'il faut 20,000 hommes. La garnison, y compris les invalides et les chasseurs, tant royaux que seigneuriaux, qu'on avait mis en réquisition en toute hâte, ne montait pas à un tiers de ce nombre. De plus on ne pouvait pas trop compter sur le régiment de *Thiele*, composé entièrement de Polonais. Toutefois la place avait un

boulevard bien redoutable dans le désir ardent de la population de tenir jusqu'au dernier moment, et de sauver, auprès du roi, l'honneur de la capitale de la Silésie. Mais on ne savait pas encore convertir en monnaie courante ce noble métal, l'enthousiasme des citoyens. Les commensaux de notre couvent partageaient le patriotisme général. Pas une voix ne s'éleva pour préférer une honteuse reddition et le retour de l'ordre aux calamités d'un siége. « On ne nous a pas commandé de prier pour le roi, disait la prieure, mais nous le ferons tous les jours de tout notre cœur; car il est le dernier qui en ces temps de dissolution et de confusion, veuille encore nous protéger. »

Moins on savait de ce qui se passait au dehors dans notre forteresse étroitement serrée, et plus gigantesques croissaient les bruits qui soutenaient nos espérances. Plusieurs assauts avaient été repoussés du corps même de la place; le bruit de la mousqueterie glapissait à nos oreilles, et j'avais même pu me rassembler une petite collection de balles qui étaient tombées dans notre jardin. Il est vrai que la plupart des sorties furent malheureuses; mais nous savions combien de cent mille Russes étaient en marche. Nous anéantîmes les Français trois ou quatre fois jusqu'au dernier homme; le prince de Pless frappait du pied la terre et il en sortait des armées: la Silésie allait être le tombeau de la gloire de Napoléon. Tout cela se réduisit à la tentative du brave partisan dont nous venons de parler, qui, avec sa troupe, armée seulement en grande partie de fourches et de faux, essaya de secourir la ville. Il pénétra hardiment jusqu'auprès des faubourgs ; mais les signaux qu'il nous fit furent inutiles; c'est en vain que militaires et bourgeois conjurèrent le gouverneur de tenter une diversion : il répondit que c'était une feinte des assiégeants, et le prince dut se retirer battu. Ce fut là la seule chance qui nous vint du dehors : on n'en profita pas. Ceux qui y voyaient clair, savaient bien que le soulèvement de la Pologne intercepterait tous les secours venant du Nord. Glogau avait succombé, et tous les jours les batteries de l'ennemi se garnissaient de nouvelles pièces. Enfin Vandamme, le terrible Vandamme parut lui-même devant la ville.

Le sort de Breslau ne fut pas aussi dur que l'avait été cinquante ans plus tôt celui de Custrin, par les bombes des Russes, ou que le fut, quelque vingt ans plus tard, celui de la citadelle d'Anvers. Mais si on a égard à l'histoire des siéges de cette époque, ce qu'elle eut à souffrir, est hors de toute proportion avec les autres villes. C'est aux maisons et non aux remparts qu'en voulaient les assiégeants, et si peu de soldats restaient sur la place, il en périssait d'autant plus de bourgeois. Jour et nuit l'incendie hurlait dans nos rues et rivalisait avec le fracas du canon. Les bombes détruisaient des maisons entières, et d'innombrables pignons qui se dressaient hauts et pittoresques, furent culbutés sur le pavé. Le vainqueur, étonné d'une résistance qui arrêta pendant plusieurs semaines la rapidité de sa course triomphale, semblait vouloir forcer ce dernier boulevard plutôt par la terreur que par la force. Mais on prétendait chez nous que le frère de Napoléon, qui devint depuis roi de Westphalie, éprouvait souvent une pitié, que son impérial frère, s'il l'eût connue, eût formellement désapprouvée. Quand les bombes avaient allumé, il faisait cesser le feu, pour que les bourgeois eussent le temps d'éteindre, et c'était à ces actes de ménagement ou à leur absence qu'on jugeait si Jérôme était ou non au camp. De plus, l'ennemi ne cessait de nous envoyer des parlementaires pour nous intimider. C'étaient des heures bienheureuses, souvent une ou deux seulement, pendant lesquelles les reclus grimpaient hors de leurs caves, respiraient au grand air, et faisaient leurs affaires avec la rapidité du vent. On allait aux nouvelles et aux provisions; on visitait les cachettes de ses amis, voir qui vivait encore, se serrer la main et se sauver bien vite. Malheur à eux, ou plutôt malheur à leurs proches, s'ils se laissaient surprendre par les premières balles hors de leurs cavernes. Nous profitions de ces moments pour renouveler nos vivres, qui s'en allaient diminuant. C'est ainsi qu'un jour nous étions assis dans la cellule autour de notre frugale soupe.... un sifflement, un craquement épouvantable se fit sur nos têtes, et au moment d'après chacun se précipitait involontairement vers la porte, qui s'était ouverte. Nous avions tous senti une pression comme si la voûte

s'abaissait et nous avec elle dans l'abîme. Si cela n'était pas encore, à chaque instant la bombe devait briser le plafond et tomber dans la soupière. Mais la voûte résista, le projectile fut arrêté dans sa chute, et, revenus à nous-mêmes, nous l'entendions bondir et danser sur nos têtes, nous attendant à chaque instant à ce qu'il éclaterait et lancerait au loin la flamme et la destruction. Nous n'étions pas seuls : la moitié du couvent était sur pied ; dans le corridor on ne voyait que pâles visages, que bras tordus. La folle riait, la muette murmurait son « juste Jésus, ah mon Dieu ! » Cent voix, se dominant les unes les autres, criaient à la fois qu'il fallait monter sur le toit et éteindre la bombe avant qu'elle n'éclatât et ne mît le feu. Tous avaient des conseils, mais personne n'agissait. « Envoyez-y les gardiens ! où sont les gardiens ? » criait-on de toutes parts, et la supérieure dirigeait sur nous ses yeux enflammés, et tout le monde nous regardait avec reproche, car les gardiens, ma mère les avait envoyés à notre maison de la ville pour chercher du bois. Tout cela fut l'affaire d'une minute ; celle d'après, une image voltigeait à bas des marches de l'escalier. « Sœur Osanna ! » s'écria-t-on étonné, et la jeune nonne, tenant dans ses bras la bombe, s'avançait vers nous en souriant doucement. Pendant la consternation générale elle était montée au grenier, avait jeté un torchon mouillé sur la bombe qui bondissait encore, et avait éteint le brandon fatal avant qu'il ne fût trop tard. Sœur Osanna avait sauvé le couvent.

Je me souviens aussi d'une nuit terrible de décembre que nous passâmes dans notre cellule. Un ouragan sauvage le disputait aux balles à qui déchirerait les airs. Ciel et terre tremblaient, et les épaisses murailles du couvent étaient ébranlées jusqu'en leurs fondements. Tout priait : on demandait que les bombes n'allumassent pas d'incendie, au moins cette nuit-là, car on n'eût pu l'éteindre et il eût consumé la moitié de la ville. Nous nous étions couchés tout habillés sur lits et sophas, et nous ne pouvions trouver le sommeil. Minuit avait sonné, lorsqu'on frappa doucement à notre porte ; elle s'ouvrit avant qu'on eût répondu. Le plus désagréable visage, pâle comme un spectre et les dents s'entrecho-

quant, entra et nous souhaita le bonsoir. C'était notre voisine, quoique nous n'eussions avec elle que peu de rapports. « Mon Dieu, que voulez-vous à cette heure, sœur Ludovique? » lui demanda-t-on. — « Je voulais seulement apporter une pomme à Guillaume. » — Sur l'observation qui lui fut faite, que ce n'était pourtant guère l'heure de manger et de distribuer des pommes, la pauvre fille répondit en se laissant tomber sur un escabeau : « C'est que j'avais aussi par trop peur. »

Quand la canonnade devint plus forte de jour en jour, et que plusieurs bombes encore se frayèrent un passage à travers le toit, détruisant tout sur leur route, on commença à ne plus regarder les voûtes de l'étage supérieur comme présentant des garanties suffisantes, et — infraction scabreuse à la règle du couvent! — on réunit les couchettes de toutes les nonnes au réfectoire. Celui-ci était triplement voûté, et garantissait certainement de tout danger venant d'en haut; mais s'il avait pris fantaisie aux boulets d'entrer par les hautes fenêtres gothiques, nous n'avions rien à leur opposer que quelques paillassons et quelques tapis que nous avions fixés aux croisées par de petits clous. Sur les mines un peu craintives que nous fîmes à ce sujet, notre amie, celle qui avait lu l'Héloïse, en fit une d'une bien heureuse sécurité, et, nous montrant une petite image de Marie : « Celle-ci, dit-elle, saura bien nous défendre ici. » Cette vierge avait opéré des miracles. Dans cette vaste et haute salle, tous les soirs les matelas se rangeaient à terre à la file les uns des autres; à nous aussi, et à beaucoup d'autres qui avaient trouvé un refuge au couvent, la charité de nos hôtesses nous y accorda une petite place. Toute gêne avait disparu, ainsi que la règle, à laquelle personne ne songeait plus depuis longtemps. Plus de cinquante femmes, tant religieuses que mondaines, assises, couchées ou agenouillées sur leurs matelas ou sur leurs lits, faisaient, sans s'inquiéter les unes des autres, leur toilette à la lueur incertaine de quelques lanternes suspendues aux piliers. Heureusement que cette communauté de dortoir, le comble de l'extraordinaire commandé par les événements, avait une bonne dose de comique pour tempérer le sérieux de la po-

sition. Ce fut là encore que celles qui vivaient isolées avant, apprirent à se connaître; la crainte et les dangers qu'on partage sont de bons moyens de civilisation. Il est vrai que tous deux croissaient encore par la contagion de la terreur; mais au moins on avait la consolation de penser que, les forces de toutes étant réunies, on supporterait plus aisément ce qui ne pouvait s'éviter. Soit parce qu'elles se croyaient plus en sûreté, soit à cause du sentiment dont nous venons de parler, plusieurs habitantes des caves vinrent grossir notre nombre. Parmi elles, la femme du commandant de Schweidnitz, que son mari avait envoyée à Breslau pour lui épargner les inconvénients du siége de son imprenable forteresse; car Schweidnitz tiendrait jusqu'au dernier homme! Il rendit la place le troisième jour. — La femme d'un officier d'état-major recevait tous les jours un message des remparts sur la situation des choses, et ce à quoi on devait s'attendre. La nouvelle passait de bouche en bouche ou plutôt de lit en lit, jusqu'à ce qu'au bout opposé elle arrivât grossie sans aucun doute du centuple. — Le parloir avait été occupé jusque-là par la famille du chancelier (l'homme d'affaires du couvent). Ils avaient un arrangement singulier; la mère et la fille demeuraient en deçà, le fils et le père de l'autre côté de la grille. Regards et paroles pouvaient s'échanger; mais à dîner il fallait mettre le plat dans le tour, dont on présentait l'ouverture tantôt à la partie masculine, tantôt à la partie féminine des convives. Les nuits les plus terribles, ces dernières descendaient aussi les passer avec nous.

Le reste de la ville ne manquait pas non plus de semblables associations, où toutes les règles de convenance étaient oubliées, où toute différence d'état et de sexe disparaissait devant l'étroitesse de l'espace, sans que ce fussent partout des communautés religieuses qui donnassent, comme chez nous, l'exemple de la libéralité. Les habitants de Breslau aimaient plus tard à se rappeler ces scènes où l'humanité triomphait des usages établis. Remarquable surtout fut la vie commune de plusieurs centaines d'individus dans l'église souterraine de l'ordre de Malte. Elle était dévastée à cette époque, profanée qu'elle avait été, dit-on, par les Suédois, qui

en avaient fait une écurie. Au-dessus de la première s'élevait une église d'architecture gothique. Des familles de toutes conditions habitaient cette obscure retraite dans l'harmonie la plus parfaite, et avaient chacune leur place marquée au pied près. Les ordonnances de police que cette petite république avait adoptées, étaient suivies avec une exemplaire exactitude. La sacristie servait de cuisine commune. La vie qu'on menait dans cette préoccupation continuelle de crainte et de périls, parut pourtant si attrayante, qu'un jeune homme voulut se faire unir à sa fiancée en ce lieu même, malgré les grondements du canon, et rien ne put l'empêcher de célébrer son mariage avec les convives que le hasard lui avait donnés. Ce qui augmentait le romanesque de la chose, c'est que le jeune marié, Silésien de naissance, avait fait le tour du monde et passé la plus grande partie de sa vie à l'île de Ceilan. L'historien Manso a jugé ce fait assez remarquable pour le consigner dans son intéressante histoire du siége de Breslau; il y dépeint aussi la nuit la plus grandiose de sa vie : quand du haut de la tour de Sainte-Marie-Magdeleine, il contemplait le bombardement. Plusieurs voulaient braver le danger et méprisèrent ces réunions. La chronique de la ville savait bien des histoires sur les bravades des uns et les pressentiments qui avaient fait éviter à d'autres le danger. Voici ce qui arriva au poëte Burde, avantageusement connu par sa traduction de Milton. En vain sa famille, qui s'était réfugiée au rez-de-chaussée voûté, le pressait-elle de partager son asile. Enfin, bien avant dans la nuit, lorsque déjà il était couché, la bonne vient encore le supplier de descendre. Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il se rendit, et qu'il se décida à aller tranquilliser les siens; mais à peine a-t-il quitté sa chambre, qu'une bombe y pénètre, éclate au beau milieu de son lit encore chaud, et lance par la fenêtre les livres et les papiers de l'écrivain.

Une seule des nonnes de notre couvent avait refusé de descendre au réfectoire : la vieille et sourde sous-prieure passait les nuits seule avec les gardiens, transis de froid, dans les cellules abandonnées, et parcourait sans crainte les corridors retentissants;

elle haussait les épaules sur les terreurs de la nouvelle génération. Du temps de Laudon on avait bien autrement tiré; ce qu'on en faisait de nos jours ne valait pas la peine d'en parler. Je ne sais si cette *laudatrix temporis acti* est descendue au tombeau avec la triste conviction que même le feu de l'artillerie avait dégénéré; les canons eux-mêmes n'ayant pu réussir à lui tonner aux oreilles les progrès de la civilisation, les voix humaines durent renoncer à la convertir. — Je me souviens parfaitement de la consternation dont fut cause l'épouvantable fracas que nous fit encore une bombe; mais c'est là mon dernier souvenir de couvent. Les cinquante têtes et les cinquante corps s'éveillent en sursaut, et — ô terreur! — au même moment le projectile, d'un rouge ardent, entre lui-même par la porte basse. C'en était donc fait de nous, si par bonheur ce n'eût été la lanterne rouge de la sœur portière, qui avait fait son entrée en même temps que le coup nous avait effrayé. Et pourtant je ne sais trop si aucune de nos dames, cloîtrées ou non cloîtrées, se permit de rire de l'ironie du sort ou de nos imaginations de dormeurs, qui nous firent voir un boulet rouge entrant tranquillement par une porte entrebâillée.

La fête de Noël fut triste : les bonnes religieuses plaignaient les enfants de ne recevoir pour cadeaux que des flocons de neige et des boulets; mais tout le monde craignait également un présent du Ciel, qui dans d'autres circonstances eût été désiré, je veux parler d'un froid sec. Si les fossés étaient venus à geler, on avait à redouter un assaut que les forces eussent manqué pour repousser. On craignait aussi dans ce cas la désertion des soldats polonais.

Nos appréhensions furent vaines; le bombardement devint moins intense au commencement de la nouvelle année; après plusieurs intervalles de repos, vint une suspension d'armes et la capitulation s'ensuivit : Breslau se rendit après que la dernière vache fut mangée. Des forteresses plus célèbres, qui n'avaient pas même ce motif, avaient ouvert leurs portes à la première sommation. Outre la faute de n'avoir pas secouru le prince de Pless, on reprocha au gouverneur d'avoir trop peu fait, s'il songeait à une résis-

tance sérieuse; trop au contraire, s'il ne voulait pas tenir plus longtemps. Dans le premier cas il eût dû raser entièrement les faubourgs, l'ennemi lui en avait laissé le temps; et s'il l'eût fait alors, cela eût moins coûté, et les malheureux habitants de ces maisons eussent pu sauver au moins leurs meubles. Pour ces derniers ce fut un immense sacrifice qui ne servit à rien. Non-seulement la moitié de nos boulets qu'on eût dû réserver pour l'ennemi, étaient employés à démolir nos propres maisons; mais les assiégeants se firent de ces ruines des boulevards pour leurs batteries, tandis que, telle était l'opinion générale, ces frêles bâtiments, restés debouts, n'eussent pu servir tout au plus qu'à loger ses tirailleurs, et auraient nui plutôt à son artillerie, si tant est qu'il eût voulu la disposer derrière des murs fragiles, exposés en plein au feu des remparts.

Les militaires furent unanimes dans leurs regrets et leur colère. De simples soldats, souvent même des hommes étrangers à la province, brisèrent avec rage leurs fusils, et les jetèrent dans les fossés, pour ne pas les rendre à l'ennemi. Les bourgeois, qui avaient beaucoup souffert, surtout par le service intérieur de la place, dont ils s'étaient chargés volontairement, ne témoignèrent aucune joie; le son même des cloches, quand pour la première fois elles se firent entendre, n'excita pas les sentiments de liberté et de délivrance. Les riches négociants seuls pensèrent autrement. Pour nos religieuses, elles se montrèrent d'un désintéressement noble et digne, quand leurs hôtes les quittèrent. Et pourtant ce n'était pas sans terreur qu'elles envisageaient l'avenir, qui, elles aussi, devait tôt ou tard les chasser de ces murs. Le plus grand nombre vécut assez pour voir cette catastrophe; elles se dispersèrent à la campagne. Quelques-unes seulement, et parmi elles l'héroïne à la bombe, furent admises dans les communautés bienfaisantes des Urselines et des sœurs de Sainte-Élisabeth, qui, lors des temps de maladies, ont justifié plus tard leur conservation par leur actif dévouement.

Une désolation d'un autre genre se montra à nous dans les faubourgs, quand les portes nous furent rouvertes. Leurs malheu-

reux habitants demeurèrent longtemps encore dans des espèces de grottes, sous les débris et les ruines. Les galeries souterraines de la tranchée, recouvertes de poutres calcinées, étaient des chambres d'apparat en comparaison des trous où des familles entières vivaient accroupies. Ce qui révoltait plus bien des gens, c'était la dévastation des églises, dont l'ennemi faisait ordinairement son quartier général. Les ossements déterrés gisaient épars, et les cercueils retournés avaient servi de bancs et de tables à jeu. Une chose plus triste encore, c'était la certitude que, dans ces guerres désastreuses, nos compatriotes allemands se montrèrent plus cruels et plus despotiques que les Français eux-mêmes. Le nom des Bavarois et des Wurtembergeois (le peuple disait Wittembergeois) resta longtemps la terreur des paysans silésiens. Pour montrer jusqu'à quel degré de folie peut aller l'insolence d'un soldat oisif, voici une scène, assez peu intéressante du reste, de cette malheureuse époque. Un cavalier bavarois, après avoir demandé avec furie et consommé tout ce que la pauvre cabane d'un de nos paysans peut offrir, ne sut pas imaginer une plus grande volupté pour lui-même, ou une vexation plus humiliante pour le malheureux chez lequel il logeait, que de s'étendre sur le poêle et de forcer le cul-de-jatte octogénaire qui gardait la ferme, à lui tourner continuellement avec le doigt la molette de son éperon; fatigué, le vieux demanda si ce n'était pas assez, mais l'insatiable l'obligea à continuer pendant la journée entière.

Breslau eut moins à souffrir. Ce fut là que le prince Jérôme trouva bientôt après les délices de Capoue. Le texte de toutes les conversations resta longtemps les fêtes brillantes, les galantes aventures et les bains de vin du Rhin de l'énervé, mais irrésistible débauché. La gloire de plus d'une belle de grand nom partagea le sort des forteresses de l'Elbe et de l'Oder, que l'on croyait encore imprenables lorsque déjà l'ennemi en était maître. Mais le courage du prince était problématique. Nous admettons que l'esprit de parti seul a pu inventer cette fable d'un tailleur qui le poursuivit dans sa fuite de chambre en chambre, et qui pourtant ne voulait que lui essayer un habit neuf. Mais les deux chevau-

légers qui, la carabine inclinée, veillaient jour et nuit à cheval aux portes de son palais, devaient affaiblir nécessairement la foi qu'on pouvait avoir en son intrépidité. [1]

1 Il nous semble que c'est une chose que les habitants de Breslau auraient pu voir devant les portes des châteaux de tous les souverains.

(*Note du Traduct.*)

Mélanges.

LES MONUMENTS DE MUNICH.

Depuis que l'envie des voyages nous porte en Allemagne, on a beaucoup parlé, beaucoup trop même, des monuments que le roi de Bavière a fait élever dans sa ville de Munich. On s'est plu à porter aux nues son amour des beaux-arts, sa libéralité, sa magnificence pour les artistes, le bon goût qui avait présidé à toutes ces constructions nouvelles. Quelques-uns même ont poussé la complaisance à donner à la capitale de la Bavière les noms fastueux de *Florence*, d'*Athènes allemande*. C'est qu'il y a une certaine classe de gens, et même assez nombreuse, dans lesquels une idée, une phrase, une parole une fois émise, trouvent tant de plaisir à se stéréotyper, qu'ils croiraient manquer à la vérité s'ils modifiaient jamais, même après examen, les émotions qu'ils ont une fois ressenties. Quand les touristes ont passé le Rhin la première fois, pour aller à la découverte de l'Allemagne, ils ont rapporté de leurs explorations des phrases bien sonores, des enthousiasmes bien chauds pour cette moderne Herculanum, trouvée inopinément debout au pied des montagnes du Tyrol. Depuis ces temps ils se sont persuadé qu'il n'y avait rien au monde au-dessus de Munich, et ont transmis après eux à une foule d'autres cette admiration conventionnelle, avec laquelle ils font à si bon marché des frais de science et de voyages. Nous ne savons réellement sur quels fondements peut reposer une pareille admiration; il suffit cependant qu'elle soit partagée par un certain nombre de personnes pour que nous leur devions d'expliquer les motifs de notre dissidence.

On peut, ce nous semble, considérer Munich sous trois points de vue différents : comme capitale d'un royaume de quatre millions d'habitants, comme ville, et enfin comme ville renfermant un certain nombre d'édifices monumentaux.

Une position centrale ou du moins aussi centrale que possible, à laquelle viennent aboutir des routes, des canaux, des rivières surtout, enfin des voies de communication de toute espèce, qui facilitent la circulation, les approvisionnements, l'accroissement de la population et les développements du commerce et de l'industrie, nous paraissent des conditions indispensables. Il faut aussi à la principale ville d'un pays, des capitaux, des banques; dans son voisinage, des fabriques, des matières premières, la possibilité d'une grande activité industrielle. Or, Munich ne réunit aucun de ces avantages. Acculée au fond de la Bavière contre les montagnes du Tyrol, dans un pays peu productif, elle n'est baignée que par l'Isar, mauvaise rivière, tout au plus bonne à porter des flottages de bois; les routes qui y conduisent sont en petit nombre et assez mal entretenues.

Comme ville, qu'est-ce que Munich? elle n'a ni forme ni caractère, rien qui y attire, rien qui y retienne. La partie vieille, ce qu'on appelle proprement *la ville*, est sale, mal pavée, plus mal éclairée encore, sans alignements, sans régularité. Les faubourgs, que l'on s'est plu à décorer du nom de *ville neuve* (Neustadt), ne sont que des rallonges bâties dans la boue. Malheur à l'imprudent qui s'aventure, un jour de pluie ou après la chute du jour, dans ces rues non pavées; il se perd au milieu des mares d'eau, à travers lesquelles il faut se diriger au hasard. Ces allées, plutôt semblables à une route qu'on perce dans la campagne qu'aux rues d'une ville, et surtout d'une capitale, ont à peine çà et là quelques maisons construites, et qui, selon toutes probabilités, resteront encore longtemps dans leur isolement; car, malgré le désir de leur roi, les Munichois ne se hâtent pas d'aller y bâtir.

Jetons maintenant un regard sur les monuments si fastueusement prônés de la capitale de la Bavière; sur ces édifices pour lesquels le roi Louis a inutilement dépensé tant de millions, et

qui auraient dû déjà, d'après lui et son architecte, M. de Klenze, faire de Munich l'Athènes ou la Florence de l'Allemagne. Quand le roi actuel était à Rome, il singeait l'amour des arts, parce qu'il entendait autour de lui parler les artistes, qui sont toujours en si grand nombre dans la capitale du monde chrétien. Pour s'inoculer davantage sans doute toute cette poésie de l'art qu'il était venu conquérir, il avait commencé par se matérialiser un peu, croyant peut-être que le meilleur moyen d'égaler en talent ces jeunes gens, devenus sans le savoir les camarades et les commensaux du prince bavarois, était de les imiter en quelques points. Il faut prendre garde de trop demander à l'imitation, car on court risque souvent de dépasser ses modèles : c'est ce qui arriva au prince Louis. La majorité des artistes était, suivant le langage du temps, libérale; ce qui ne veut dire autre chose, sinon que, sans s'occuper beaucoup de réformes politiques, elle se permettait quelquefois de fronder les gouvernements et de douter de la haute sagesse des gouvernants. Le prince Louis devint alors un révolutionnaire exalté, voltairien en diable, athée même quelquefois dans ses beaux moments. On était loin de s'attendre alors qu'il expierait plus tard ses anciennes peccadilles en encombrant les prisons de son royaume, suivant les processions, rétablissant les couvents, et surtout faisant faire amende honorable, à genoux devant son portrait, à des écrivains ou à des étudiants suspects d'avoir de mauvais principes ou d'avoir pris part à des associations défendues. Si les artistes de Rome se permettaient de temps en temps quelques folies de jeunesse, lui, se plongeait énergiquement dans la débauche et s'enivrait comme un *Bursche*. Enfin, quand il crut suffisamment avoir perfectionné son éducation, il revint en Allemagne, avec quelques pièces de détestables vers et l'envie de bâtir.

Maintenant, qu'a-t-il fait dans sa ville de Munich? où sont ces monuments tant vantés, élevés par le roi Louis pour la gloire de l'Allemagne et de la Bavière? quelle page nouvelle a-t-il ajoutée à l'histoire de l'art? Parlons d'abord de la *Glyptothèque*, de ce musée de sculpture où se trouve, il est vrai, une magnifique collection, mais qui mériterait d'être mieux logée. Les salles,

dont chacune a une décoration différente, sont ornées de peintures et de fresques dues aux meilleurs artistes de l'école de Munich. Quelques-uns de ces morceaux sont d'une grande beauté. Malheureusement cette copie d'un modèle grec n'a aucune forme extérieure. Vu d'un peu loin, l'édifice ne ressemble pas trop mal à un cénotaphe. Que ce palais, avec les trésors qu'il renferme, soit placé loin de la ville, dans une plaine de boue qui ne se bâtira jamais, c'est là son moindre défaut; mais nous craignons vraiment qu'on ne nous réponde par un sourire d'incrédulité, quand nous dirons que les mesures avaient été si bien prises, les proportions si justement calculées pour coordonner la Glyptothèque avec les autres édifices qui devaient s'élever sur cette place, qu'on s'est aperçu après sa construction qu'elle était trop basse. Alors qu'a-t-on fait? et je laisse à deviner ce moyen nouveau à tous les architectes et ingénieurs du monde: on a enlevé tout autour six pieds de terre, afin de l'exhausser. Qu'est-il résulté de cette singulière combinaison? Le monument a perdu, par cette élévation tout à fait anormale, ses proportions originaires; et aujourd'hui il n'a plus ni forme ni caractère, et cependant il est encore, malgré ces défauts, un des plus beaux de la capitale.

Non loin de la Glyptothèque, dans une autre plaine de boue, en dehors du rayon de toutes les habitations, est la *Pinacothèque*, destinée à recevoir les plus beaux tableaux de la galerie de Munich et de celle de Schleisheim, et surtout ces chefs-d'œuvre de la vieille école allemande, donnés à si bon marché par les frères Boisserée. Pour les loger convenablement, il fallait un autre local que celui de la galerie actuelle de Munich, que ce long corridor qui tourne autour du *Hofgarten*. C'est dans ce but qu'on prépare la Pinacothèque avec tout le luxe imaginable. Les salles se décorent de stucatures, de fresques de Schnorr, de sculptures de Schwanthaler et d'autres artistes distingués. Tout autour règnent de petites coupoles dans lesquelles on a représenté l'histoire de la peinture. Ces décorations ont été confiées aux peintres les plus habiles. Les sujets sont bien exécutés; mais pour donner une idée du bon goût qui a présidé à toute cette architecture royale, qu'il

nous suffise de dire que les coupoles sont tellement hautes qu'il sera impossible, quand les échafaudages seront enlevés, de voir de la galerie les sujets qui y sont représentés. Un autre défaut, plus grand encore que celui que nous venons de signaler, c'est que cet édifice n'a que fort peu d'espace pour sa grandeur extérieure : à part quelques salles, tout est sacrifié à des escaliers et à des simulacres de portiques.

Mais c'est dans ce qu'on appelle la *résidence* que se révèle au plus haut point le bon goût des architectes royaux. C'est là que les contre-sens s'amoncellent d'une manière vraiment prodigieuse. Sans revenir encore sur cette remarque, que c'est par une sorte de fatalité que tous les édifices de Munich se trouvent précisément soit en dehors de la ville, soit près des portes, nous demanderons si sous un ciel aussi nébuleux, sous ce climat froid et dans un endroit élevé de 1700 pieds au-dessus du niveau de la mer, il convenait bien d'aller chercher pour modèle d'un château royal, celui du palais Pitti à Florence; si, sous cette température humide et brumeuse de la Bavière, des terrasses italiennes sont bien à leur place ? Mais ce n'est pas tout encore : les salles intérieures, bien que décorées des fresques admirables de Schnorr, peintes d'après les cartons de Cornelius, n'offrent rien en fait d'architecture qui doive séduire, ou répondre à l'idée qu'on a pu se faire d'un palais dont on a si fastueusement parlé, et pour la construction duquel ont été englouties des sommes immenses. L'une d'elles entre autres, celle dite des *Niebelungen*, qui fait le coin de la place du théâtre et de la rue de la Résidence, n'est point coupée à angles droits, et présente ainsi un renfoncement qui est d'un effet fort désagréable. Au dedans on cherche en vain sa destination : on n'y trouve qu'une foule de petits appartements étranglés, peu commodes, et qui n'ont rien de grandiose; car on a tout sacrifié à une salle d'audience, pompeusement appelée salle du trône, dans laquelle sont écrits en lettres d'or ces mots : *gerecht und beharrlich* (juste et ferme), et à l'étage supérieur, à une salle de gala, nommée la salle des fleurs (*Blumensaal*). Pour plus de disparate, cet édifice nouveau se trouve accolé, on ne sait com-

ment, aux vieux bâtiments où la royauté bavaroise fait aujourd'hui sa résidence.

Nous avons parlé du palais Pitti; voici un extrait de la description qu'en fait Charles de Brosses dans ses charmantes lettres qu'il écrivait d'Italie à ses amis de Bourgogne : « Le palais Pitti donne sur une place longue et étroite, dont il occupe tout un des grands côtés, aussi sa façade est-elle énormément longue, toute d'une venue et sans ornement, à moins que l'on ne veuille prendre pour tels les masses de pierre rustique et inégale dont elle est entièrement construite. »

Et plus bas :

« Les appartements du dedans ne répondent, ni pour les ameublements, ni même pour les tableaux, qui y sont en très-grand nombre, à ce que j'en attendais. »

Une grande partie de cette description peut parfaitement s'appliquer au palais de Munich.

Il nous a toujours semblé que pour les grands monuments publics, pour les résidences royales surtout, il fallait un grand espace, afin qu'ils pussent se développer à la faveur d'une perspective à la fois grandiose et avantageuse; que les édifices qui règnent autour devaient se coordonner avec le monument principal. Or, on a complétement manqué à ces règles importantes dans la construction de la résidence royale de Munich. L'aile principale, élevée d'après le modèle du palais Florentin, n'a vue que sur la place du théâtre, et vis-à-vis, pour reposer les yeux, est une sale et noire bâtisse où l'on frappe la monnaie. Quant à la perspective, elle n'est pas mieux ménagée : d'un côté une place non pavée, sans régularité; à droite, la rue étroite de la résidence, à gauche, les couloirs qui séparent le palais du théâtre. Où trouver dans cette disposition cette belle perspective qui, sans aller plus loin, fait du palais de Versailles un des plus beaux qui existent; celle qui rehaussait si bien le château des Tuileries avant qu'il prît l'envie de gâter par un jardin de mauvais goût l'admirable travail de Philibert de Lorme ?

Enfin, il faut dire quelques mots de la chapelle byzantine qui doit

se trouver près le château, au bout du jardin de la cour. C'est le bijou du roi de Bavière; c'est là qu'il aime à se trouver au milieu de ses architectes et de ses ouvriers. La chapelle est, comme le nom l'indique, construite dans le goût byzantin. Elle est formée de deux coupoles ornées de peintures. L'intention du peintre a été évidemment de représenter dans l'une l'histoire de l'ancien Testament, dans l'autre celle du nouveau. On ne pourrait qu'applaudir à cette idée, si elle avait été exécutée d'une manière complète; mais pourquoi avoir omis Moïse dans la coupole où l'on a peint l'histoire de l'ancien Testament? pourquoi S. Paul ne paraît-il pas dans l'autre?

Le théâtre, qui forme un des côtés de la place de la résidence, est assez bien ordonné; mais la toiture est bien la plus disgracieuse qui se puisse voir; elle ressemble exactement à deux tricornes superposés l'un sur l'autre.

Parlerons-nous, pour terminer, de ces froides peintures étalées sous les colonnades du Bazar, où les artistes ont prodigué avec affectation le bleu du ciel, parce que c'est la couleur nationale de la Bavière; de l'Odéon, grande maison carrée, où tout est sacrifié à une salle de concert; de l'église protestante, près de la porte de Charles (*Karlsthor*)? Nous aurons alors passé en revue tous les monuments élevés par le roi Louis, le grand restaurateur des arts en Allemagne; et nous demanderons à ceux qui s'extasient encore sur ces créations nouvelles, s'ils sont bien francs dans leur admiration, et si, au lieu de juger par eux-mêmes, ils n'ont pas quelquefois trop complaisamment écouté des enthousiasmes factices.

L. N.

LE DINOTHERIUM GIGANTEUM.

M. Klipstein, professeur d'histoire naturelle à l'université de Giessen, vient de trouver dans le terrain tertiaire des bords du Rhin, un exemplaire en parfaite conservation du *dinotherium giganteum*, l'animal le plus curieux de la faune antédiluvienne, au dire de tous les zoologistes, non-seulement par ses dimensions

colossales, mais encore, et surtout, par la structure de son crâne. Ce fossile, l'un des plus beaux que l'on possède en Europe, est en ce moment exposé à Paris aux regards d'une foule de curieux et de savants.

Cuvier fut le premier qui décrivit quelques débris de cet animal; il avait même essayé de reconstruire son squelette, mais les ossements qu'il avait pu recueillir étaient trop insignifiants pour qu'on pût en espérer la reproduction d'une image fidèle; ils se composaient de deux fragments fortement endommagés de la mâchoire inférieure, et de quelques dents molaires. Comme ces dents avaient quelque ressemblance avec celles des tapirs actuels, il donna à l'animal le nom de tapir gigantesque. En 1829 un naturaliste allemand, qui a rendu à la zoologie de grands services, M. Kaup, directeur du musée de Darmstadt, publia successivement et à de courts intervalles, la description de trois mâchoires inférieures et d'un fragment de mâchoire supérieure, trouvés dans les couches de sable tertiaire d'Eppelsheim, près d'Alzey, dans la province rhénane du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

De toutes les découvertes que notre siècle doit au progrès des sciences, il n'en est pas qui ait excité plus vivement la curiosité des gens du monde comme celle des savants, que l'existence de toute une création ensevelie dans les entrailles de la terre. Avant même qu'on connût toute l'importance de ses résultats pour l'étude des sciences naturelles, ce phénomène devait nécessairement réclamer l'attention de tout homme sérieux, par la raison qu'il se rattache intimement à la question de l'origine et du développement de notre planète.

On fut longtemps sans avoir une idée exacte de ces débris d'animaux et de végétaux que le hasard faisait découvrir au milieu des circonstances les plus diverses, tantôt dans une localité, tantôt dans une autre. A défaut de données certaines, on eut recours à des hypothèses plus ou moins extravagantes pour expliquer leur origine. Cependant les sciences naturelles, qui marchaient à grands pas dans la carrière pratique de l'analyse et de la raison, ne pouvaient se contenter de théories dénuées de tout fondement réel.

La géologie surtout, c'est-à-dire l'étude de l'écorce terrestre, quoique encore dans les langes de l'enfance, faisait pressentir que tous ces débris organiques, enfouis dans les couches de la terre, ne pouvaient s'y être disséminés au hasard. A Cuvier était réservée la gloire de résoudre l'énigme qui depuis longtemps préoccupait les esprits. Il comprit que c'était la terre elle-même qu'il fallait interroger sur les corps qu'elle renferme. Les environs de Paris, si riches en fossiles de toute espèce, et qui depuis sont en quelque sorte devenus le sol classique de la zoologie antédiluvienne, offraient à son génie un vaste champ d'études et de méditations; et il parvint, à force de pénétration dans les jugements qu'il portait sur ses comparaisons, à refaire des animaux complets avec des débris d'ossements qu'il découvrit. La géologie, dont les principes lui avaient servi de point de départ, a plus tard emprunté à la science de la création antédiluvienne ses résultats les plus certains, ses classifications les plus arrêtées.

Nous renvoyons les personnes qui désirent étudier la nature du *dinotherium giganteum*, ainsi que les conditions géologiques dans lesquelles ces débris ont été retrouvés, au travail intéressant de MM. Kaup et Klipstein, accompagné d'un atlas, et intitulé: *Description du dinotherium giganteum*, précédé d'un essai géologique; Paris, 1837, à la librairie F. G. Levrault.

Nouvelles diverses.

Les fabriques, qui avaient beaucoup souffert par suite de la dernière révolution de Pologne, commencent à refleurir. Un grand nombre d'ouvriers émigrent de Silésie en Pologne. Des commandes considérables ont été faites de l'intérieur de la Russie à Varsovie, et tout annonce qu'elles seront suivies bientôt de nouvelles, non moins importantes. Cette circonstance contribue à ce qu'il règne aujourd'hui plus de calme et une espèce de contentement en Pologne. Des changements successifs s'opèrent dans l'administration civile de ce royaume; ainsi les voïvodies, qui existaient jusqu'à ce

jour, ont été supprimées, et le pays a été divisé en gouvernements, à l'instar de ceux qui existent en Russie. Par là le gouvernement est centralisé davantage. On parle aussi de modifications importantes dans le système des douanes.

Les travaux de fortifications près de Varsovie sont achevés; ceux de Modlin et des autres places frontières sont sur le point de se terminer. Les troupes, dont le nombre est assez considérable dans le royaume, reçoivent une solde plus élevée que celles qui sont stationnées dans l'intérieur de la Russie. Elles contribuent de cette manière à raviver les affaires, en ce que les marchands et les artisans trouvent dans l'armée un grand nombre de consommateurs.

(*Gazette d'Augsbourg.*)

— Les cendres des treize jeunes gens qui avaient été fusillés en 1809 dans le Brunswick, pour avoir combattu dans le corps de Schill contre les Français, ont été transférées en cérémonie le 9 mars, et déposées dans un monument funèbre, élevé à la place où ces braves sont tombés, il y a vingt-huit ans, sous les balles de l'ennemi commun. Le colonel de Puckler, un des membres du corps de Schill, a suivi, à la tête des officiers, le convoi, qui se composait de plus de 30,000 personnes. L'inhumation a eu lieu avec grande solennité, et le colonel de Puckler a fait à cette occasion une allocution touchante.

Le monument se compose d'une pierre tumulaire, surmontée d'une croix de fer, entourée d'une couronne de lauriers. Sur l'une des faces de la pierre on lit : *ils combattaient pour la liberté allemande ;* sur l'autre : *paix à leurs mânes et béatitude éternelle à leurs âmes.* (*Morgenblatt.*)

— On a reçu récemment ici des provinces rhénanes une nouvelle fort désagréable, qui sans doute donnera lieu à beaucoup de discussions : l'archevêque de Cologne, M. de Wischering, ancien vicaire général de Munster, a depuis quelques semaines fait donner l'ordre à ceux des jeunes gens qui se livrent à l'étude de la théologie catholique, et qui poursuivaient ces études à Bonn, ou qui avaient l'intention de les y commencer, de ne suivre les leçons

d'aucun des professeurs de la faculté de théologie catholique de Bonn, hormis celles du professeur Klée, connu par de nombreux écrits ayant trait à l'histoire des dogmes. — Par cette mesure la plupart de ces professeurs sont destitués de fait, et la majeure partie des étudiants que frappe cette défense, notamment les plus pauvres, qui n'ont guère le moyen de fréquenter une faculté étrangère, sévèrement orthodoxe, sont mis dans le plus grand embarras. Cette défense a été connue à Bonn au moment même où l'on a reçu de Berlin le programme des cours qui seront donnés pendant l'été, revêtu de l'approbation du ministère de l'instruction publique. Aussi a-t-elle produit beaucoup de sensation. — On sait qu'à une autre époque déjà, il a existé une assez grande divergence d'opinion au sujet de la question qui a donné lieu à une démarche aussi importante; divergence qui avait même amené une correspondance très-animée entre l'autorité supérieure et l'archevêque. Ce dernier a cru de son devoir, par le sentiment de sa position et de sa dignité, de préserver ces jeunes gens qui ne sont pas encore prêtres, ou qui ne veulent pas le devenir, du poison de l'hérésie d'Hermès, dont il regarde les professeurs exclus comme les conservateurs et les propagateurs. Mais on n'est nullement d'accord pour savoir si l'archevêque est compétent de décider dans cette affaire, et si, à l'effet de *sauver ses ouailles*, selon ses idées, il a le droit, aux termes du concordat, de prendre de semblables mesures. Une démarche éclatante paraît presque inévitable de la part du gouvernement; cependant, si elle a lieu, elle ne pourra assurément être autre chose qu'une opposition paisible à des prétentions non fondées.

La bonne harmonie qui règne entre le gouvernement et la population catholique des provinces rhénanes, harmonie à la consolidation et au maintien de laquelle on travaille constamment avec le plus grand zèle, et à laquelle a tant contribué le feu comte Spiegel de Dasenberg, ancien archevêque de Cologne, homme doué des plus belles qualités, d'un esprit tolérant, et d'une véritable charité chrétienne, ne sera pas troublée, nous l'espérons, par cet incident; car il est impossible de croire qu'un catholique

impartial puisse jamais nier que l'unique but du gouvernement prussien n'ait toujours été de montrer dans sa politique, à l'égard des affaires religieuses, qu'il est animé d'une même bienveillance, d'un même sentiment de justice envers toutes les communions chrétiennes. (*Berliner Zeitungsblatt.*)

— Après de longues études et de nombreux essais, M. H. Rapp, de Francfort, est enfin arrivé à découvrir une nouvelle force motrice, qu'il est parvenu à appliquer aux remorqueurs sur les chemins de fer. Cette force motrice est primitive, et elle remplace celle produite par la vapeur en l'adaptant à un mécanisme construit dans ce but. Elle offre les avantages suivants : nul danger d'explosion ; économie de moitié dans les frais de construction ; absence complète de toute espèce de combustible ; il ne sera pas nécessaire de s'occuper du transport de ce matériel ; deux hommes suffiront pour diriger la machine ; elle pourra être arrêtée ou mise en mouvement à chaque instant ; dans toutes les circonstances elle pourra remplacer les moteurs à vapeur.

L'inventeur de ce procédé est sur le point de s'adresser aux divers souverains de l'Europe, pour obtenir le brevet d'invention et d'importation dans leurs États.

(*Gazette des postes de Francfort.*)

— On écrit de Braunfels, que la maison princière de Solms-Braunfels vient d'essuyer une perte bien douloureuse. Le prince régnant, Guillaume, est mort en cette ville, le 20 mars, après une longue et pénible maladie, à l'âge de 79 ans, dans la cinquante-quatrième année de son règne. Le prince Frédéric-Guillaume-Ferdinand, son fils aîné, né le 14 décembre 1797, lui a succédé.

— On écrit de la Hongrie, pour nous donner quelques détails au sujet du dernier combat qui s'est livré entre la fameuse bande de brigands, commandée par Schubri, et un détachement de lanciers autrichiens. M. le comte de Schaffgotsch, colonel des hulans de Schwarzenberg, ayant été averti que la bande de Schubri se

trouvait aux environs des cantonnements de son régiment, fit partir immédiatement quelques lanciers sous les ordres de deux capitaines, comte de Kesselstadt et baron de Schirnding. Ces deux officiers parvinrent bientôt à découvrir la bande, et ils la firent attaquer sur-le-champ avec vigueur et résolution; malgré le désavantage du terrain et la vive fusillade engagée par les brigands, qui avaient chargé leurs armes avec du gros plomb et des balles hachées, les lanciers exécutèrent plusieurs charges brillantes contre eux, et les repoussèrent jusqu'à une forêt, où l'arrivée de la nuit et l'impossibilité de pénétrer dans les bois avec de la cavalerie, mirent fin à la poursuite. Il y eut des deux côtés des morts et des blessés, et les prisonniers disent que ce fut Schubri lui-même qui se donna la mort avec la main gauche, après avoir perdu le bras droit par un coup de sabre. Les capitaines, comte de Kesselstadt et baron de Schirnding, et le lieutenant de Wendt, se sont battus avec une bravoure héroïque, les deux premiers eurent leurs chevaux tués sous eux, et furent légèrement blessés de coups de feu.

— On mande des bords du Rhin, sous la date du 27 mars, que des lettres particulières, du 24 de ce mois, portent qu'on n'y parle depuis deux jours que des actes d'insubordination auxquels se seraient livrées une partie des troupes de la garnison de Saint-Pétersbourg. Les détails varient beaucoup, et l'on ne savait jusqu'à quel point ce bruit pouvait être fondé. La version la plus accréditée, comme la plus répandue, était, qu'un des régiments de la garde avait refusé tout à coup, à la fin des manœuvres, d'exécuter un commandement; que l'empereur était accouru et s'était entretenu quelque temps avec plusieurs sous-officiers venus devant le front de la colonne et qui se plaignaient de leurs officiers, en réclamant la démission de ceux-ci; que les mécontents n'avaient pas été satisfaits des assurances que l'empereur leur donnait, d'examiner lui-même les affaires, et qu'ils avaient persisté dans leur désobéissance; on ajoute enfin que le régiment rebelle avait été désarmé par les autres troupes, et sévèrement puni.

(*Gazette de Harlem.*)

— Le 15 mars on a décapité à Schwitz le nommé Jäggi (*heimathlos*[1]), âgé de 22 ans. Ce malheureux était condamné pour vol et incendie. Le *Freie Schweitzer* fait au sujet de cette exécution les réflexions suivantes : « La législation de la plupart des cantons n'aurait pas permis de condamner Jäggi à la peine de mort. Son éducation, sa position, sa jeunesse, quelles circonstances atténuantes dont on aurait dû tenir compte! Aux termes d'un article additionnel de la constitution, les *Heimathloses* n'ont pas le droit de se pourvoir en grâce. — Quel article! et comme il caractérise bien l'esprit et le cœur du législateur! L'infortuné Jäggi est mort résigné et confiant dans la miséricorde divine. Tout concourt à prouver qu'avec sa jeuuesse et ses bonnes dispositions on aurait pu en faire un homme meilleur, si on l'eût placé dans un établissement de correction. » (*Freie Schweitzer.*)

— Dans sa séance du 15 mars, le grand-conseil du canton de Soleure a entendu et discuté le rapport que lui avait présenté le gouvernement, sur la part proportionnelle des corporations religieuses aux dépenses scolaires. Il résulte des renseignements soumis à l'assemblée, que la plupart des couvents se déclarent trop pauvres pour pouvoir fournir une contribution quelconque. Deux des plus riches, Saint-Joseph et Maria-Stein, offrent un subside de 100 à 150 fl. par an. Ces offres n'ont pas satisfait le grand-conseil, qui a ordonné au petit-conseil d'inventorier tous les biens ecclésiastiques, afin d'asseoir sur ce relevé les bases de la contribution à prélever. Un amendement, qui proposait de faire examiner par le petit-conseil la question de savoir si l'on ne pourrait pas réduire le personnel de quelques couvents, sans préjudice pour ces établissements et pour le pays, a été également adopté. (*L'Helvétie.*)

— Il n'existe pas en Suisse de canton où les instituteurs primaires soient aussi bien rétribués qu'à Bâle-Campagne. C'est à peine si l'on en trouve un seul qui touche moins de 450 fl. d'ap-

1 On nomme ainsi en Suisse les individus qui n'ont pas droit de bourgeoisie dans le canton où ils résident.

pointements, non compris le bois et le logement; le traitement de la plupart d'entre eux s'élève de 500 à 600 ou 700 fl. Tandis que sous l'ancien gouvernement bâlois aucune commune, si l'on en excepte Liestal, ne possédait plus d'une école primaire, aujourd'hui tous les villages qui comptent plus de 120 élèves, en possèdent deux. Tous les instituteurs du canton sont soumis à la surveillance d'un inspecteur des écoles, qui est tenu de visiter au moins une fois par an toutes les écoles du canton; et afin qu'une éducation scientifique plus relevée ne soit plus l'apanage exclusif de la classe aisée, on a créé quatre écoles de district, dans lesquelles huit maîtres sont chargés d'enseigner à 164 élèves les langues, les sciences naturelles, les mathématiques, l'histoire et la géographie. (*Journal de Bâle-Campagne.*)

— La fabrication de la toile est menacée d'une grande crise. Presque tout le lin d'Allemagne est importé en Angleterre pour en revenir filé, et à un prix très-haut. La belle filature anglaise, qui produit un tissu si égal et si serré, et dont il existe déjà plusieurs machines dans le Wurtemberg, donne un fil beaucoup plus parfait que celui qui se fait à la main. Il en arrivera que le prix de la toile de lin descendra peu à peu, à peu près au niveau de celui des toiles de coton; et ce sera à la vérité un avantage pour le pauvre, qui pourra se procurer plus aisément un article de première nécessité. Mais en revanche il est à craindre qu'un très-grand nombre de fileuses, qui avaient déjà tant de peine à subvenir aux besoins de leur existence, ne se voient tout à coup dénuées de toute ressource, et réduites, au moins pour quelque temps, à la plus affreuse misère. (*Gazette universelle suisse.*)

— On écrit de Francfort, qu'à la date du 10 mars dernier fut ouverte, chez MM. de Rothschild et Bethmann, une souscription pour les actions du chemin de fer qui doit être construit sur la rive droite du Mein, et se diriger de Francfort à Wiesbade, par Castel (faubourg de Mayence, sur la rive droite du Rhin) et Biberich. — Le montant de la souscription proposée par les deux

maisons de banque est fixé provisoirement à 500,000 florins (1,500,000 francs). Quoiqu'aucun actionnaire ne pût souscrire pour plus de 10,000 florins, le total des signatures apposées depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, représente déjà un capital de dix millions de florins. L'affluence des actionnaires est telle, que MM. de Rothschild et Bethmann se sont vus obligés de faire garder leurs comptoirs par la gendarmerie.

— Le 12 mars, à Anspach, on put admirer pendant plusieurs heures le beau et rare spectacle de plusieurs soleils apparaissant à la fois au firmament par l'effet de la réfraction. Vers les quatre heures de l'après-midi on a aperçu le premier de ces soleils, réfracté du côté sud du véritable globe lumineux ; il jetait des rayons vifs et éclatants, aux couleurs diversement prismatisées de l'arc-en-ciel ; au bout de vingt minutes il disparut. Peu après un autre soleil se fit voir à la droite, vers le nord : il était aussi beau que le premier, et sa durée a été aussi prolongée. Pendant ce phénomène le soleil était parvenu à son zénith, et il était entouré d'une auréole éclatante. Vers les cinq heures il se forma des deux côtés de son disque une clarté assez faible, qui passait aux nuances de l'iris, et qui se prolongea presque jusqu'au moment du coucher de l'astre lumineux. L'horizon était vaporeux, mais nullement rougeâtre. Dans la soirée la lune apparaissait comme voilée d'une espèce de gaze. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'auréole très-étendue, qui entourait le soleil vers le soir, ressemblait beaucoup à l'aurore boréale qu'on a observée dernièrement aussi à Anspach. L'un et l'autre de ces phénomènes tiennent peut-être plus qu'on ne croit à des causes à peu près analogues.

— A Vienne en Autriche, le 15 mars, à quatre heures quarante-cinq minutes du soir, on a ressenti une secousse de tremblement tellement violente, qu'aux étages supérieurs des maisons les meubles ont été déplacés, et qu'à l'université les professeurs et les étudiants se sont enfuis des auditoires. Au centre de la ville le bruit continuel des voitures et des équipages a fait qu'on

ne s'est aperçu de rien; mais dans la Jægerzeile beaucoup de personnes se sont arrêtées tout court, effrayées de cette crise imprévue. Plusieurs maisons sont lézardées, mais on n'a heureusement aucun accident à déplorer. C'est le long du Danube, et aux vieilles boucheries que la secousse s'est fait sentir le plus fortement. Les cloches ont tinté dans quelques églises.

— La route du Simplon, dans le Valais, toujours si dangereuse vers la fin de l'hiver, l'est surtout cette année. Le 14 mars, quarante-huit hommes avec dix chevaux étaient occupés à ouvrir le chemin, lorsque tout à coup une énorme avalanche enveloppa trente-cinq de ces malheureux, et les ensevelit sous la neige. Vingt-deux seulement purent être retirés vivants, les treize autres ont péri. Du 13 au 17 mars, sept chevaux de relais furent lancés dans les précipices, et on n'en put sauver que quatre. Une chaise de poste, que fort heureusement les voyageurs avaient pu abandonner à temps, s'est également perdue, sans qu'on ait pu jusqu'ici en retrouver un seul débris. (*Schweitzer Beobachter.*)



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Encyclopädie der gesammten medizinischen und chirurgischen Praxis : Encyclopédie pratique des sciences médicales et chirurgicales; deuxième édition. Leipzig, chez Brockhaus.

Cet ouvrage, d'une haute importance pour les praticiens, se composera de deux volumes grand in-8.°, publiés par livraisons, dont huit ont déjà paru. La première édition, imprimée en 1834, obtint un succès si rapide, tant en Allemagne qu'à l'étranger, qu'elle fut toute enlevée dans l'espace de dix-huit mois, et qu'il fallut s'occuper immédiatement de la nouvelle que nous annonçons. Les faits nombreux, les observations intéressantes et neuves, recueillies soigneusement dans cette Encyclopédie, en font un livre précieux, non-seulement aux jeunes adeptes de la science médicale et chirurgicale, mais encore aux professeurs et aux docteurs les plus instruits; et malgré qu'elle semble avoir été rédigée bien plus dans un but d'utilité commune, que pour l'instruction des étudiants, on peut néanmoins la considérer comme une théorie lucide et très-complète des diverses branches de l'art; de la pratique des accouchements, de l'ophtalmologie et des règles de la chirurgie opératoire. — Les savants les plus distingués ont concouru, sous la direction de M. G. F. Most, à la rédaction de cet ouvrage, dont la deuxième édition s'enrichit encore de nouveaux faits, et la partie la plus soignée, comme aussi la plus nécessaire, est celle qui décrit le mécanisme de toutes les grandes et petites opérations, les précautions à prendre pour assurer leurs succès, prévenir les accidents, et le mode de traitement qui doit les suivre.

Jahrbücher der Geschichte und Politik : Annales d'histoire et de politique, rédigées par une société de littérateurs et de publicistes, sous les auspices de L. K. H. Poelitz (numéros de février et mars 1837). Leipzig, chez Hinrichs.

Parmi les articles qui composent ce recueil, nous citerons celui de M. Murhard, de Cassel, dont notre numéro de janvier a traduit les observations de haute économie sur le produit du sucre en Allemagne. Aujourd'hui M. Murhard examine cette question; savoir : si la puissance industrielle d'un État doit être comptée ou non comme un élément de sa fortune? —

Nous remarquons un autre article du lieutenant-colonel Blumrœder; c'est l'exposé d'un projet de discussion sur les avantages et les désavantages des machines employées par les fabricants, avec des considérations sur l'influence politique de ce genre d'industrie.

Parmi les publications les plus récentes dont les Annales d'histoire et de politique ont rendu compte, nous ne devons pas passer sous silence une brochure qui vient de nous parvenir, et qui a pour titre :

Karl August Böttiger : Notice biographique sur Charles-Auguste Bœttiger, publiée par son fils le D.r K. W. Bœttiger, professeur d'histoire et bibliothécaire du roi de Bavière. Leipzig, chez Brockhaus.

Né à Reichenbach, dans la Saxe, en 1760, Bœttiger perdit, par l'incendie de Géra, la modeste fortune qu'il tenait de son père. Il avait alors achevé ses études, et fut placé d'abord, en qualité de gouverneur, auprès d'un jeune homme riche; plus tard il fut appelé aux fonctions de recteur du gymnase de Bautzen, d'où il passa à Weimar en qualité de directeur du gymnase de cette ville, place qu'il occupa jusqu'en 1804. Il noua pendant sa vie d'études et d'honorables travaux, des liaisons d'amitié avec Herder, Gœthe, Wieland, Schiller, etc.

Il quitta, en 1804, le gymnase de Weimar pour remplir, à l'institut des Pages, les attributions de préfet des études jusqu'en 1814, époque à laquelle cet établissement fut réuni à l'école militaire des Cadets.

Boettiger n'en continua pas moins ses fonctions, auxquelles il joignit bientôt les titres de conseiller aulique et d'inspecteur des musées royaux. Son existence fut dévouée tout entière à de nombreux travaux littéraires et scientifiques; beaucoup de journaux furent enrichis de ses articles, et ses cours d'archéologie, dans la galerie des antiques à Dresde, attiraient autour de lui une foule d'auditeurs. Heureux de ses affections de famille, car il avait trouvé dans son épouse une fidèle compagne, toujours prête à ranimer ses petites faiblesses, indulgente pour ses légers défauts, aux petits soins pour tout ce qui concernait les détails intérieurs de ménage et l'éducation de ses enfants; il mourut en 1835, le 17 novembre, après une courte maladie qui ne dura que dix jours. Sa mémoire fut honorée des regrets des personnages les plus distingués qui l'avaient connu, et son fils, en écrivant cette biographie, a su réunir les qualités de l'historien avec les expressions des sentiments les plus affectueux de la piété filiale; il emprunte lui-même à Tacite ces simples, mais touchantes paroles: *Hic libellus, honori patris mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Werke des tschinesischen Weisen Kung-fu-tsu und seiner Schüler, etc.: Œuvres du philosophe chinois Confucius et de ses disciples, traduites en allemand par W. Schott. Halle, chez G. Winkler.

L'idée qu'on se forme aujourd'hui de cette philosophie est généralement fondée sur les traductions plus ou moins exactes que les missionnaires ont faites de quelques-uns des livres appartenant à l'école de Confucius. La situation de cette classe particulière d'Européens les obligeait, lorsqu'ils étaient admis près de la cour de Pékin, à lire et à étudier, autant que le permettaient les progrès qu'ils avaient pu faire dans la connaissance de la langue, les monuments littéraires qu'un long espace de temps a comme consacrés dans la partie savante de la nation, qui sont devenus la base de l'administration et la règle de la politique, et qui, par les exercices et les amplifications dont ils ne cessent de fournir la matière, forment pour ainsi dire le noyau de toute la littérature chinoise. Obligés de se rendre familiers avec les textes antiques, pour se voir admis au

rang des lettrés, les missionnaires furent également dans la nécessité de recourir, pour en pénétrer le sens, aux commentaires les plus autorisés. Bientôt il se présenta une occasion de déployer l'érudition chinoise qu'ils avaient puisée à cette double source. La valeur attachée à certaines cérémonies religieuses, celle aussi qu'on doit assigner aux termes des livres anciens, où il en est fait mention, devint un sujet de graves contestations entre les théologiens. Il s'agissait au fond de savoir si l'existence d'un créateur intelligent, d'un Dieu rémunérateur, avait été connue des anciens Chinois. Selon les uns, Confucius, ses précurseurs et ses disciples avaient de tout temps admis les plus hautes notions sur la constitution de l'univers, et avaient sacrifié au vrai Dieu dans le plus ancien temple du monde. Selon d'autres, les hommages des Chinois s'adressaient à des êtres inanimés, à des inscriptions insignifiantes, ou tout au plus à des mânes grossiers, à des génies sans intelligence. Les premiers soutenaient que le déisme antique de la Chine approchait de la pureté du christianisme; les seconds prétendaient que le fétichisme absurde de la multitude dégénérait chez les lettrés en matérialisme et en athéisme systématique. Aux textes péremptoires invoqués par ceux-ci, ceux-là opposaient des gloses d'interprètes accrédités et d'une signification tout à fait contraire.

Mais outre que dans tout ce débat, comme dans ceux qui ont eu lieu jusqu'ici sur les mêmes sujets, on resta bien loin d'épuiser la matière et de prendre les précautions que dicte la critique, en distinguant les temps et les circonstances, la succession des écoles et des divers interprètes, la philosophie de Confucius fut toujours exclusivement la thèse des recherches et de la discussion. Une telle discussion est trop épineuse, et elle nous entraînerait à de trop longs détails, pour que nous essayions même de pressentir le résultat où elle pourrait conduire.

L'attention des Chinois constamment tournée vers les études philosophiques, et les institutions qui obligent tout homme qui aspire aux emplois à lire à fond les anciens textes, à les méditer, à les apprendre par cœur et à se mettre en état de les expliquer, ont fait éclore chez un peuple qui a le goût des livres et l'usage d'une sorte de typographie, un nombre incroyable de commentaires littéraux, historiques, dogmatiques, où les interprètes se copient ou se contredisent les uns les autres, par l'envie de dire du nouveau et par la difficulté d'en trouver à dire. Ce serait une vaste et fâcheuse lacune

dans l'histoire de l'humanité, si par indifférence ou par paresse nous négligions les nombreux écrits où sont ouvertes tant de sources d'instruction, ceux du moins qui sont placés à notre portée, dans les bibliothèques de l'Europe, et qu'une étude de l'idiome dans lequel ils sont composés, continuée pendant quelques années, peut mettre sans réserve à notre disposition.

Le livre qu'a publié M. Schott est le signe d'une tendance favorable aux progrès d'une étude intéressante, et qui appelle les efforts et le zèle des hommes spéciaux; son travail est judicieux; il s'est essayé à traduire en allemand la partie du *Lun-Yu* que M. Marsham avait mise en anglais. Mais nous pensons qu'il rendrait aux lettres un service signalé, s'il se mettait en état de lire par lui-même les textes anciens et les commentaires de toutes les époques, de manière à pouvoir refaire, rectifier, étendre la faible ébauche qui a été tracée jusqu'ici. C'est à un disciple de nos savantes universités d'Allemagne qu'il appartient de surmonter les difficultés d'une pareille tâche. La connaissance du sujet est la première condition d'un pareil travail, et il est incomparablement plus facile à un métaphysicien d'apprendre le chinois, qu'il ne le serait aux jeunes sinologues de France ou de l'étranger de se familiariser avec les idées de Schelling, de Fichte ou de Hegel. C'est du Nord, pays des fortes et persévérantes études, que nous pouvons attendre la lumière qui doit jaillir sur ces puits de science que l'intelligence humaine n'a pas encore sondés.

Geologie oder Naturgeschichte der Erde, etc.: Géologie populaire ou l'Histoire naturelle de la terre, mise à la portée de tout le monde, par M. de Léonhard, professeur à Heidelberg. Stuttgart, chez Schweizerbart, 1836.

Non-seulement les trois branches de l'histoire naturelle se tiennent intimement, mais encore l'histoire de l'homme, de l'homme individu et des peuples, s'y rattache. La constitution du globe et ses révolutions ont modifié, et modifient certainement encore le règne végétal et le règne animal, par conséquent aussi l'homme et les événements qui résultent de ses actes. Considérée sous ce rapport, l'étude de la géologie est donc plus généralement utile qu'on ne l'avait cru jusqu'à ce jour, où elle fait des pas de géant. Pour se débarrasser de l'accou-

trement romanesque des hypothèses, elle avait besoin du secours des autres sciences dont elle est maintenant l'égale.

M. de Léonhard a donc rendu un véritable service à la science et aux voyageurs par la publication que nous annonçons. Plus il y aura d'observateurs, plus la science s'enrichira de faits, au moyen desquels on pourra connaître par quelles révolutions successives le globe a acquis sa forme actuelle. Le plaisir des voyageurs ne sera-t-il pas augmenté, lorsqu'ils étudieront la géologie dans les contrées dont la beauté du paysage les attire déjà, en Italie, en Suisse, dans le Tyrol, sur les bords du Rhin, etc.? Il a rendu un véritable service à tous ceux qui doivent avoir des connaissances géologiques, au théologien, à l'historien, au géographe, au botaniste, à l'archéologue, au paysagiste, au mineur, au forestier, à l'agriculteur, au médecin, au militaire, etc.

Nous avons attendu jusqu'à ce jour pour rendre compte de cet ouvrage, parce que nous voulions avoir plusieurs livraisons sous les yeux. Voyons comment cet auteur, qui a déjà publié plusieurs traités de géologie, a envisagé la science pour la mettre à la portée de tous. Il suppose que ses lecteurs ne savent ni la minéralogie, ni la chimie, ni la physique; il doit donc à chaque instant empiéter sur le domaine de ces diverses sciences. Afin d'exciter la curiosité de ses lecteurs, il commence par la partie romantique et dramatique de la géologie, par l'exploitation des mines. Voici comment il entre en matière :

« *Comment est faite dans son intérieur cette terre dont la surface est habitée par l'homme?* Pour répondre à cette question dans son ensemble, nous sommes réduits à une sphère d'observations très-bornée. L'écorce de la terre est mise à nu par de profondes coupures, par les vallées, les éboulements de rochers, résultats de catastrophes plus ou moins violentes, telles que les tremblements de terre, les éboulements de montagnes, les inondations. Quelquefois le mineur a pénétré à de grandes profondeurs, et partout où l'homme a travaillé, on a l'occasion d'acquérir quelques connaissances plus exactes. Il y a des contrées où les rivages seuls sont les localités où le regard de l'observateur puisse pénétrer à une certaine profondeur. Ailleurs, la côte, semblable à une muraille nue, offre de grandes facilités pour observer les couches des masses et la nature des roches. Lorsque les flots agités et les brisants rongent les rochers et les excavent,

les différentes couches se distinguent parfaitement. Les carrières, principalement celles qui sont vastes, sont aussi très-instructives. *Les exploitations des mines* surtout nous fournissent les faits les plus importants pour les recherches géologiques. Il y a entre la géologie et l'exploitation des mines des rapports si intimes, que l'art du mineur doit être au premier rang parmi les notions préliminaires de notre science. Cette profession a un caractère tout à fait particulier; elle exige une patience infatigable, une application opiniâtre, une vigilance continuelle, beaucoup de courage et de résolution. J'espère qu'il y en a parmi vous qui désireront acquérir quelques notions à cet égard.»

Il fait connaître ensuite les époques des plus antiques exploitations; les divers moyens employés pour descendre dans les mines; les différents obstacles que les mineurs ont à vaincre; les dangers auxquels ils sont exposés à cause des gaz; et enfin les manières d'attaquer le rocher, soit avec le pic, soit avec le fer, soit avec la poudre. L'usage de cette dernière s'est tellement répandu, que dans le district de Freiberg on en consomme de 12 à 1400 quintaux par an. Dans la seule mine de Galléga, au Mexique, on en brûle 384 quintaux par an. Dans les mines de fer de la Suède on décharge des batteries entières, et le sol des environs est ébranlé. A Dannémora on met le feu à midi à toutes les mines qui ont été chargées. Cet usage a donné lieu à une curieuse méprise; dans un livre publié dernièrement à Paris, on avance que chaque jour, précisément à midi, on entend de fortes détonations dans les mines de Dannémora, et qu'il est *bien difficile d'expliquer ce phénomène*....

Dans les leçons qui suivent, il donne les notions indispensables de physique, de chimie et de minéralogie. Il arrive ensuite aux roches, commençant par celles d'une origine neptunienne, en déterminant leurs âges respectifs.

Cet ordre nous paraît très-convenable pour une Géologie populaire. Plus tard nous rendrons compte des autres livraisons. En attendant nous manifesterons avec M. Élie de Beaumont le désir que cet ouvrage soit traduit dans notre langue. J'ajouterai que les gravures ne sont point au-dessous du texte. Les sujets sont tous bien choisis, et l'exécution a été soignée par de bons artistes.

P. Lortet.

LIVRES FRANÇAIS.

LA SCIENCE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, ou Principes de la formation du progrès et de la décadence de la richesse, et application de ces principes à l'administration des nations, par Michel AGAZZINI; un volume in-8.°

Sans nous arrêter à la division adoptée par M. Agazzini, qui établit dans l'histoire économique quatre périodes; savoir : 1.° celle de l'association humaine dans l'état sauvage; 2.° celle où l'échange s'établit antérieurement à l'éducation, au travail; 3.° celle où l'emploi des produits, l'éducation, le travail, viennent aider au développement; 4.° celle, enfin, où sous l'empire des lois qui la gouvernent et la protégent, une nation s'ouvre des communications nouvelles, soit que pour sa circulation intérieure elle se serve d'un représentant de la valeur de la monnaie, soit qu'elle emploie le numéraire ou le papier qui en fait la fonction en multipliant le signe, nous nous attacherons au principe de la richesse, ou plutôt de la valeur des produits et de leur prix.

Le premier qui éveilla la pensée que l'économie publique, dans ses rapports avec les productions, pouvait être regardée comme dépendant du prix attaché à la production, rapport toujours indépendant de la valeur, fut le maître de M. le baron Louis, M. Harel de la Vertu, qui lui-même était élève de M. de Calonne; de sorte que, pour bien connaître la richesse publique, il faut admettre la différence du prix et de la valeur.

Le premier il entrevit que la valeur était intrinsèque, indépendante des circonstances qui peuvent altérer le prix, qu'il appelait avec raison *valeur relative*. Selon lui, la valeur intrinsèque résulterait du besoin; la valeur relative, du prix. Cette première distinction abstraite, sans application pratique, peut aider à distribuer systématiquement les richesses, ou plutôt leur appréciation. Mais quand on voudra se rendre raison de la position d'une nation, soit vis-à-vis d'elle-même, soit vis-à-vis d'un autre peuple, l'on ne sera que faiblement éclairé, et c'est à des résultats dont on aura d'avance resserré les données, qu'on sera conduit par la solution du problème. M. Agazzini ne l'a conçu que dans la possibilité de discuter et de classer les

divers éléments qui peuvent entrer dans la valeur. C'est ainsi que le chimiste, par l'analyse, peint formulairement le corps qu'il veut apprécier.

On ne peut refuser à M. Agazzini la justice due à une consciencieuse exploration des conditions du problème dans des données fort restreintes; mais il faut convenir toutefois que ces abstractions ne sont d'aucune utilité pratique, soit pour le législateur, soit pour celui à qui est confié le soin de l'administration, et que c'est en dehors de cette circonscription qu'il faut chercher les éléments d'une solution. Mais c'est surtout quand l'auteur examine l'action délétère de l'impôt, et veut fixer le moment où, soit le cultivateur, soit le propriétaire, se voit forcé d'abandonner son domaine, parce que l'excès de l'impôt dépasse le profit naturel de ses labeurs, qu'on remarque combien il est embarrassé. Cela vient de la difficulté de fixer une limite légale, qui, une fois dépassée, rend l'impôt improductif, parce qu'on ne peut plus demander l'excédant à la terre.

Aristote, avant les doctrines économiques modernes, avait assigné pour cause à la valeur des objets leur plus ou moins grande abondance sur le marché. D'après lui, la valeur d'un objet s'accroît ou par le besoin ou par l'abondance du numéraire, et diminue dans les conditions contraires : c'est à la sagacité de l'intérêt particulier à faire l'équation.

Le travail va naturellement se porter là où les besoins le réclament le plus impérieusement; c'est donc à rechercher les objets d'une plus grande consommation, et qui payeront plus largement la peine, qu'il faut s'attacher de préférence. Le principe universellement admis, que la valeur est en raison directe des désirs, de la nécessité, de l'abondance, de la rareté, ne suffit pas à notre auteur. Il trouve que c'est dans la comparaison de l'offre à la demande qu'il la faut chercher. Mais l'offre et la demande ne tendent-ils pas sans cesse à s'équilibrer avec l'abondance et le besoin des objets livrés au marché?

Le savant auteur de l'ouvrage *sur la monnaie*, ouvrage faussement attribué à Galiani, a considéré avant Smith le travail comme élément de la valeur. M. Agazzini, en admettant ce principe, l'élargit encore et admet en outre l'influence des dépenses.

Outre ces conditions, la rareté ou l'abondance des objets, les besoins qui déterminent l'offre ou la demande, l'auteur veut encore ajouter le juste droit de leur production. Ce point de vue embarrasse

la question, sans donner une plus claire idée de la valeur. Il veut que la valeur des choses soit déduite des droits inhérents aux moyens de production, et, outre les intérêts matériels, veut faire entrer pour élément dans son évaluation la vraie propriété et la possession acquise conformément au droit et à la morale.

Ainsi il ne faut pas s'étonner si M. Agazzini définit *la valeur* d'une chose *le droit de la recevoir*. Par une déduction simple il conclut que, pour avoir *le droit de recevoir* ou de déterminer la valeur, il faut procurer au possesseur un bien égal à son travail ou au capital dépensé. La valeur qui naît du droit a pour éléments constitutifs le dommage souffert par celui qui perd l'objet qu'il cède, balancé par le bien qu'il reçoit de l'objet donné en retour. Il admet une *valeur naturelle* des marchandises, il entre même dans de très-longs détails pour développer cette thèse, et pour expliquer comment aussi cette valeur naturelle dépend d'une foule d'éléments accessoires; mais en établissant une équation entre la demande et l'offre, du droit de vendre et de celui d'acquérir, naît une autre équation qui tend, comme limite, à fixer la valeur.

Que d'efforts ne fait-il pas pour équilibrer sans cesse les objets et les valeurs! Mais c'est surtout lorsque les valeurs sommées représentent la richesse que les conditions se compliquent. C'est l'écueil de tous les systèmes. Quand on se borne à exposer des principes, on n'a devant soi qu'une table rase, on est à son aise; mais quand les faits se présentent avec toute leur inflexibilité et veulent avoir raison, les systèmes chancellent; on écarte les faits, quelquefois on les dissimule et on conclut. C'est ce qui se présente assez fréquemment dans l'histoire de l'économie. Toutefois nous devons dire que M. Agazzini n'a pas imité en cela quelques-uns de ses devanciers. Il est quelquefois embarrassé comme les autres; mais dans ce cas il s'abstient de conclure ou ne conclut que dans des limites fort restreintes. Il a aussi souvent un peu trop invoqué la méthode mathématique; car ses démonstrations sont loin de se montrer toujours avec la rigoureuse précision de la science, quoiqu'elles en empruntent ordinairement et le langage et la forme.

La Bible, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, accompagné des points-voyelles et des accents toniques, et des notes philologiques, géographiques et littéraires, par S. Cahen; tome VIII: *les Rois*. Paris, chez l'auteur, vieille rue du Temple, n.° 78, et chez F. G. Levrault, libraire, à Strasbourg. Prix: papier ordinaire, 6 fr.; papier vélin, 9 fr.

Si cette publication a dès ses commencements fixé l'attention publique, c'est qu'elle offrait plus d'un genre d'intérêt. Ceux qui veulent connaître la Bible sans étudier l'hébreu, trouveront dans M. Cahen un interprète fidèle et un commentateur consciencieux, qui n'a rien voulu laisser sans explication, et qui a eu quelquefois le courage d'avouer la stérilité de ses recherches sur tel passage resté obscur; par là, du moins, il y appelle l'attention des philologues et provoque leurs méditations. A qui veut étudier l'hébreu, M. Cahen offre encore un guide sûr; ses notes grammaticales indiquent la racine des verbes et leurs conjugaisons. Voulez-vous savoir ce qu'ont pensé sur tel passage les rabbins les plus célèbres? connaître les mœurs et les usages des Juifs, l'état actuel de la science biblique en Allemagne? lisez les notes de M. Cahen. Son ouvrage doit recueillir en France et à l'étranger de nombreuses sympathies parmi les hommes qu'un étroit système religieux n'empêche pas de s'occuper sous un point de vue rationnel de la Bible, source de toutes les religions révélées; parmi ceux qui, cherchant avant tout la vérité, encouragent par tous les moyens possibles les efforts de ceux qui s'y consacrent; et cependant, malgré les améliorations successives que M. Cahen a apportées à son travail, il paraît qu'il n'a pas trouvé partout et toujours ce que tout homme consciencieux est en droit d'attendre de ceux qui devraient le plus apprécier des efforts tels que les siens. C'est qu'en France l'étude biblique n'est plus même au point où l'a laissée Richard Simon et J. Leclerc. Depuis Voltaire il s'est formé deux classes d'adversaires à toute étude rationnelle des Écritures saintes; tandis que les uns affectent un superbe dédain, les autres, dans un extrême opposé, s'enveloppent de leur piété, fort respectable du reste, pour interdire toute discussion, tant sur la rédaction que sur le contenu de la Bible, et lors même qu'ils approuvent certaine proposition, ils en regardent la publicité

comme dangereuse; de là un silence absolu de leur part sur de semblables productions; c'est la guerre la plus acharnée qui puisse être faite à un ouvrage. Il a fallu toute la persévérance du nouveau traducteur et interprète de la Bible, tout le zèle dont il est animé, la conscience qu'il a dans son œuvre, pour qu'il ait pu résister jusqu'ici, lui isolé, sans protection d'aucune coterie, à tant de chances contraires. «Le public, dit-il lui-même (avant-propos du tome VIII, p. 8), a soutenu nos efforts. Mais notre position tout exceptionnelle d'Israélite, à la fois encouragé par des Israélites et des Chrétiens, et amèrement critiqué par les uns et les autres, nous a mis dans l'obligation d'étudier notre liste de souscription, comme le voyageur consulte sa carte et le marin sa boussole.» C'est là une situation bien fâcheuse pour celui qui tour à tour se voit obligé de répondre à la critique, et de la provoquer quand elle affecte un silence hostile; pour celui qui compte parmi ses adversaires des hommes dont les opinions religieuses s'excluent. Mais n'ayons pas moins de courage que lui; et puisqu'un public éclairé a su lui prêter son appui, et le mettre à même de publier une partie notable de la Bible, espérons qu'il terminera le reste successivement.

A mesure que cet ouvrage se répand, les préjugés s'affaiblissent, et déjà la nouvelle liste des souscripteurs montre des noms d'ecclésiastiques respectables. Ce qui prouve que la vraie piété s'allie fort bien à cet esprit de recherche, qui, loin de nuire à la religion, la fait briller de son plus bel éclat.

ENCYCLOPÉDIE DES CONNAISSANCES UTILES; deuxième édition, revue et corrigée, publiée sous la direction de M. HUSSON; tome I.er, in-18, avec planches. Paris, chez Krabbe.

Les ouvrages de ce genre se multiplient chaque jour et sous toutes les formes; leur importance est vivement appréciée par le public français, qui semble se résigner peu à peu à devenir sérieux et positif. — Leur mérite réel ne saurait être controversé; nous voyons les talents les plus connus prêter tour à tour à chacune d'elles le concours de leurs lumières. Mais à une époque où l'instruction tend surtout à se populariser, on n'avait pas encore remarqué la difficulté réelle pour un grand nombre de familles d'acquérir des ouvrages de longue haleine et d'un prix hors de portée des moyens ordinaires.

C'était donc rendre un service à tous, que d'offrir au meilleur marché possible une Encyclopédie d'un format portatif, à 1 fr. 20 c. le volume de 400 pages, avec plusieurs planches. On remarque parmi ses collaborateurs : MM. Ampère, Arago, Bory de Saint-Vincent, Saint-Marc Girardin, J. Janin, Lherminier, Ch. Nodier, Villenave, etc. C'est pour l'avenir de cette publication une garantie de succès infaillible.

De la Jonction du Danube au Rhin, a l'Aar (en Suisse), au Neckar et au lac de Constance, par H. Molineau; in-8.° Amsterdam, chez Diederichs frères.

M. H. Molineau, secrétaire-général de la Compagnie du canal du Danube au Rhin, nous ayant bien voulu communiquer son travail, qu'il ne comptait pas alors livrer à la publicité, nous l'avons reproduit presque en entier dans notre livraison d'avril 1836. Aujourd'hui que l'auteur, après l'avoir enrichi de développements plus étendus, s'est décidé à former un volume de son important mémoire, nous n'avons plus besoin d'insister sur le haut intérêt qui s'y attache, et nous invitons nos lecteurs à se reporter à l'article que nous avons inséré sous le même titre en avril 1836.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

(Littérature. — Sciences — Industrie. — Jurisprudence — Politique. — Théologie — Philosophie. — Histoire — Géographie — Voyages. — Médecine — Physiologie.)

LITTÉRATURE.

Das Ausland: l'Étranger; feuille quotidienne, journal des sciences, de la littérature, des mœurs étrangères; 10.e année, 1837, rédigée par le D.r Ed. Wiedenmann. — Ce recueil forme par an 12 cahiers ou 366 numéros, avec plusieurs cartes ou planches lithographiées; in-4.° Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Die Brüder von Neapel: les Frères napolitains; histoire de pirates, par F. Bartel; 2 volumes in-8.° Nordhausen, chez Fürst.

Diavoletto, der Schwarze von La Bagarria: Diavoletto, le Noir de Bagarria; scènes du treizième siècle, à l'époque des Vêpres siciliennes, par G. Vertrant; 2 volumes in-8.° Nordhausen, chez le même.

Scandinavische Bibliothek: Bibliothèque scandinave, contenant les morceaux choisis les plus remarquables de la littérature ancienne et moderne du Danemarck, de la Norwège et de la Suède, rédigée par Schepeler et Ganler; 1.re année, 2.e cahier; grand in-8.° Leipzig, chez Rein.

Neue Schlesische Blätter, für Unterhaltung, Kunst und Literatur: Nouvelles Feuilles silésiennes, de sciences, de littérature et d'arts, rédigées par Th. Brand; 3.e année, 1837. Breslau, chez Friedlænder.

Portugiesische und deutsche Gespräche, zum Gebrauche beider Völker: Dialogues portugais et allemands, à l'usage des deux nations, par E. Th. Bœsche. Hambourg, chez Hoffmann et Campe.

Die Kinder des Grabes: les Enfants du tombeau; légende de la vieille Allemagne, par F. de Breitenstein. Leipzig, chez Rein.

Handbuch der französischen und deutschen Conversationssprache: Manuel de la conversation française et allemande, par Ed. Coursier; 2.e édition. Stuttgart, chez Neff.

Ferro-Ferrini, oder der Brudermord: Ferro-Ferrini, ou le Fratricide, par L. Delarosa. Nordhausen, chez Fürst.

Les deux Mondes, par G. d'Eichthal, membre du bureau d'économie publique à Athènes; servant d'introduction à l'ouvrage de M. Urquhart: la Turquie et ses ressources. Leipzig, chez Brockhaus.

Der Erzähler; le Conteur, rédigé par H. J. H. Meyer; 17.e année, 1837. Hambourg, chez Herold.

Friederichs des Grossen sämmtliche Werke: Œuvres complètes de Frédéric le Grand, en un volume, recueillies et publiées par le D.r J. M. Jost.

Christina, Königin von Schweden, und ihr Hof: Christine, reine de Suède, et sa cour, par W. Grauers, professeur de philosophie et d'histoire à l'académie de Münster; tome I.er, 2.e partie, grand in-8.o Bonn, chez Weber.

Das Haus-Lexikon: Dictionnaire des familles; manuel complet des connaissances humaines nécessaires à toutes les classes de la société; tome V, 29.e cahier (*Mar-Mil*). Leipzig, chez Breitkopf et Hærtel.

Jenaische allgemeine Literatur-Zeitung: Journal d'Iéna, littérature universelle, 33.e année, 1837, formant chaque année quatre volumes grand in-4.o, composés de 12 cahiers ou 240 numéros. Iéna, au Bureau.

Briefwechsel zwischen Schiller und Göthe: Correspondance entre Schiller et Gœthe, en 6 volumes. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

SCIENCES — INDUSTRIE.

Neue Annalen der Mecklenburgischen Landwirthschafts-Gesellschaft: Nouvelles Annales de la Société agricole du Mecklembourg, 21.e année, 1836; 12 cahiers in-8.o Rostock, chez Œberg.

Blätter für Handel und Industrie: Feuilles de commerce et d'industrie, 2.e année, 1837. Leipzig, chez Wigand.

Novorum actorum Academiæ Cæsareæ Leopoldino Carolinæ naturæ curiosorum, voluminis XVII supplementum, sistens H. R. Gœpperti systema filicum fossilium. Cum tabulis lithographicis XLIV, grand in-8.o Breslau et Bonn, chez Weber.

Der Hamburger Beobachter und das Archiv für Wissenschaften und Künste: l'Observateur hambourgeois; archives des sciences et des arts, 21.e année, 1837, publié par F. Menck. Hambourg, chez Herold.

Theoretisch-praktisches Comptoir-Handbuch, nach Mac-Culloch: Manuel théorique et pratique du commerçant, d'après Mac-Culloch, par L. R. Schmidt, livraisons IV à VI, avec cartes et plans. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Allgemeine Garten-Zeitung; eine Zeitschrift für Gärtnerei und alle damit in Beziehung stehende Wissenschaften: Annales universelles du jardinage considéré dans ses rapports avec les autres branches de la science botanique, publiées par une société de pépiniéristes et de botanistes allemands et étrangers, sous la direction de Fr. Otto, inspecteur du jardin des plantes de Berlin; 5.e année, 1837. L'année se compose de 52 numéros, ornés de gravures sur bois. Berlin, chez Ranck.

JURISPRUDENCE — POLITIQUE.

Wetzlar'sche Beiträge für Geschichte und Rechtsalterthümer: Mémoires de Wetzlar, sur l'histoire et les antiquités du Droit, par P. Wigand. Wetzlar, chez Wigand.

Englands Gesetzgebung im Fallitenwesen: Législation anglaise concernant les faillites, par F. C. Feller, professeur de commerce à Leipzig. Leipzig, chez Hinrichs.

Vorschule zum Cicero: Études sur Cicéron, par F. Schirlitz, 4.e et 5.e livraisons. Wetzlar, chez Wigand.

Juristisches Wochenblatt für die preussischen Staaten: Journal hebdomadaire de la jurisprudence des États prussiens, publié avec approbation du ministre de la justice; 3.e année, 1837. Berlin, chez Jonas.

Rechts-Lexikon für Juristen aller deutschen Staaten, enthaltend die gesammte Rechtswissenschaft: Dictionnaire du Droit, à l'usage des jurisconsultes de tous les États de l'Allemagne, contenant toutes les parties de la science; publié, avec le concours des légistes les plus distingués, sous la direction du Dr Julius Weiske. Leipzig, chez O. Wigand. — L'ouvrage entier formera 6 volumes. Le tome Ier est sous presse.

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE.

Die sieben Worte Jesu Christi am Kreuze : les sept Paroles de Jésus-Christ sur la croix, traduit du latin du cardinal Robert Bellarmin, par un prêtre du diocèse d'Augsbourg. Vienne, chez Herold.

Die Bibel, oder die ganze heilige Schrift des alten und neuen Testaments, nach der deutschen Uebersetzung D.r *Martin Luthers :* La Bible, ou les saintes Écritures de l'ancien et du nouveau Testament, d'après la traduction du D.r Martin Luther, avec une préface du D.r Hüffel. Carlsrouhe et Leipzig, au Bureau de la Bible *dite de Carlsrouhe.*

Allgemeine Kirchen-Zeitung; ein Archiv für die neueste Geschichte und Statistik der christlichen Kirche, etc. : Journal de l'Église universelle; archives de l'histoire moderne et de la statistique de l'Église chrétienne, avec un recueil de pièces justificatives relatives à l'histoire et à la jurisprudence ecclésiastiques; fondé par E. Zimmermann, continué par le D.r K. G. de Brettschneider et G. Zimmermann; 16.e année, 1837, grand in-4.° Darmstadt, chez Leske.

Theologisches Literaturblatt : Journal de la littérature théologique; 14.e année, 1837. Darmstadt, chez Leske.

Philothea; ein Sonntagsblatt für religiöse Belehrung und Erbauung: Philothée; journal du dimanche, religieux et instructif; 1.re année, 1837, rédigé par le D.r Schamberger. Wurtzbourg, chez Stahl.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — VOYAGES.

Weltgeschichte : Histoire universelle de K. F. Becker; 7.e édition, revue et considérablement augmentée; publiée par J. W. Lœbell, avec une continuation, par J. G. Woltmann et K. A. Menzel; 9.e livraison, tome V. Berlin, chez Duncker et Humblot.

Deutsche Vaterlandskunde : Géographie de l'Allemagne; manuel à l'usage de ceux qui veulent étudier cette contrée, par Buechele, 9.e livraison. Stuttgart, chez Rieger.

Kortüm's Register zu der Geschichte des Mittelalters : Tablettes du D.r F. Kortüm, pour servir à l'étude de l'histoire du moyen âge; grand in-8.° Berne, chez Jenny.

Abriss der biblischen Geographie und Alterthümer, etc. : Abrégé de l'histoire de la géographie et des antiquités bibliques, d'après des documents et des tableaux historiques. Hambourg, chez Hoffmann et Campe.

Allgemeine Geschichte vom Anfang der historischen Kenntniss bis auf unsere Zeiten: Histoire universelle, depuis le berceau des connaissances humaines jusqu'à nos jours, par Ch. de Rotteck; tome I.er: histoire ancienne; tome II: histoire du moyen âge; tome III: histoire moderne; 12.e édition; revue avec soin d'après l'édition originale. Fribourg en Brisgau, chez Herder.

MÉDECINE — PHYSIOLOGIE.

P. J. Hensler, der Menschen-Magnetismus in seinen Wirkungen auf Gesundheit und Leben: du Magnétisme humain et de sa puissance sur le système vital, et la thérapeutique médicale. Wurtzbourg, chez Stahl.

Jahrbuch für Physiker, Chemiker, Mineralogen, Techniker, Pharmaceuten, Fabrikanten, Œkonomen, und alle Freunde der Naturwissenschaften und Technologie: Annales des physiciens, des chimistes, des minéralogistes, des artistes, des pharmaciens, des fabricants, des économistes, et de tous les amis des sciences naturelles et des arts; publiées par Helszler, professeur de physique à Prague; 1.re année, 1836, 2.e partie. Grætz, chez Damian et Sorge.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

MAI 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Sciences historiques.

NIEBUHR.

(*Premier article.*)

L'HISTOIRE, dans l'immense variété de ses travaux, n'offre point d'entreprise plus grande et plus pénible que celle de reconstruire une société morte avec des documents incomplets, épars et mutilés. Quand on songe à tout ce qu'il faut de vigueur et d'étendue d'esprit, de capacité et de patience de travail, pour embrasser sous ses diverses faces, et reproduire dans sa forme réelle la société même au milieu de laquelle on vit, celle dont tous les membres fonctionnent sous nos regards, et s'offrent sans obscurité à notre analyse, l'on est épouvanté de toutes les conditions de talent et de science que doit remplir l'historien d'une société anéantie depuis des siècles. Vue pénétrante et sûre, qui perce d'un coup d'œil les ténèbres du passé; instinct divinateur, qui sente de prime abord la vérité enfouie sous un mot ou un débris; patience active et infatigable, qui fouille tous les monuments, et qui rassemble et compare, sans se lasser jamais, les moindres résultats de ses recherches; force d'imagination, enfin, et de sentiment, qui sache rendre aux découvertes de la science la vie et le mouvement, et refaire un corps et des membres avec de la poussière : tout cela est immense, et tout cela cependant n'est qu'une partie peut-être des qualités que rappelle à l'esprit l'idée de l'historien érudit.

Et il n'y a rien là d'exagéré, si l'on y réfléchit bien. Dans une œuvre semblable presque tout est à recréer, et à recréer non pas

au gré de l'imagination ou de la fiction poétique, mais dans la sphère du vrai; non pas avec les documents riches et variés d'une époque récente, à laquelle nous tenons encore par toutes nos traditions, mais avec les indications vagues et confuses de temps primitifs ou barbares, avec les récits tronqués et incohérents de sociétés qui ont péri, auxquelles rien ne nous rattache plus, et que nous ne pouvons plus même nous figurer qu'avec peine, à travers un abîme de plusieurs siècles. C'est avec de telles données qu'il s'agit de reprendre, pour ainsi dire, tout un peuple par la base, et de le réédifier, autant qu'il est possible, tel qu'il a été dans son développement réel. Un pareil travail ne va à rien moins qu'à rechercher minutieusement, à retrouver et à ramener au jour tout ce qui est entré autrefois dans la vie intérieure et extérieure d'un peuple, dont le temps a réduit les monuments en lambeaux.

On comprend sans peine que, pour arriver là, il a fallu que la science eût acquis toute sa maturité et qu'elle se fût développée et perfectionnée dans ses diverses branches. Aussi n'est-ce que de nos jours que l'on a tenté d'une manière complète, et sur de larges proportions, des travaux de cette nature; et parmi les hommes qui ont imprimé le mouvement, et dont les œuvres sont devenues le modèle d'un nouveau genre historique, on doit placer au premier rang l'illustre professeur Niebuhr. Ce savant homme a entrepris de restaurer l'histoire du peuple romain, depuis son origine jusqu'à la bataille d'Actium. On ne pouvait choisir un plus magnifique sujet pour une œuvre de haute érudition. Il y a en effet tant de choses à refaire encore, à expliquer et à coordonner dans cette histoire romaine! Est-il un historien qui ait jamais jeté un jour satisfaisant à travers tous les nuages qui enveloppent le berceau de Rome? en est-il un qui ait jamais débrouillé les ténèbres où se perdent les *gentes* et les *curies*, les *patriciens* et les *plébéiens*, les *patrons* et les *cliens*? où est le livre, en un mot, qui nous ait révélé, avec clarté et vérité, la nature et l'influence de la religion romaine, ses rapports avec la politique, et la lutte sans fin des deux ordres, et tant d'autres choses qui étaient parties intégrantes dans l'organisation de Rome, et sans lesquelles on ne peut

la comprendre? Je ne crois pas, pour ma part, que ce livre ait existé jusqu'ici, et je n'en excepte pas l'ouvrage, un peu trop vanté, de Montesquieu.

C'est ce vide que Niebuhr a essayé de combler, et si l'entreprise était belle et grande, elle n'était pas facile. Il ne suffisait pas là du talent et de la science, qui savent découvrir et mettre en lumière la vérité : il fallait surtout ce rare courage qui ose combattre l'erreur de front, quand elle est en possession de tous les esprits depuis des siècles, et qu'elle s'est identifiée à tous les travaux des savants. Niebuhr ne recula point devant cette pénible tâche; il prit hardiment corps à corps des opinions reçues par une longue tradition de préjugés; et, armé d'une immense érudition, il refit, d'après les règles du bon sens et d'une critique pleine de sagacité et de profondeur, l'histoire des origines de Rome. Il est vrai que l'attrait du sujet dut à lui seul soutenir le courage de l'historien, et lui procurer des jouissances de beaucoup supérieures à toutes les contradictions. Nulle part, en effet, l'on ne trouve cet intérêt si profond et si puissamment gradué, que présente l'histoire de Rome antique; et un esprit comme Niebuhr, susceptible d'un vif enthousiasme pour toute grandeur morale, dut se sentir irrésistiblement attiré vers ce peuple, qui a laissé une empreinte si profonde sur le sol où il a vécu, et dont l'existence offre le tableau le plus vaste, le plus grandiose et le plus dramatique de toute l'histoire du monde.

D'ailleurs, Niebuhr avait été préparé par toute sa jeunesse à un travail de ce genre; il nous apprend lui-même combien l'exemple et les conseils de Voss agirent sur son esprit dès son enfance. « Avec Voss, dit-il, commence une nouvelle ère pour l'intelligence de l'antiquité.... il comprit et interpréta Homère et Virgile, comme s'ils n'eussent été que des contemporains, séparés de nous par l'espace. Son exemple agit sur beaucoup de monde; sur moi depuis mon enfance, et cet exemple se fortifia encore par les encouragements personnels de ce vieil ami de ma famille. » Ce fut à cette école que le futur historien de Rome puisa un goût décidé pour l'antiquité, un besoin ardent de la retrouver

et de la comprendre telle qu'elle fut, et de la reproduire avec une pleine vérité. Aussi, de bonne heure, toutes ses idées et toutes ses études se tournèrent-elles instinctivement vers ce but; il étudia avec un inconcevable amour les langues et les littératures antiques, il s'en imprégna, il en absorba, pour ainsi dire, la substance, et depuis longtemps, la philologie et l'érudition lui étaient devenues des instruments familiers, quand il songea à écrire l'histoire de Rome.

Le caractère et l'influence de son époque achevèrent de décider sa vocation; il était impossible qu'un esprit comme le sien ne profitât point aux leçons terribles et savantes des révolutions. « Alors, comme il le dit, l'examen critique de l'histoire romaine et la découverte des formes méconnues de la constitution furent des fruits mûris par le temps; une multitude de circonstances favorables se réunirent pour en avancer les progrès. » En effet, les temps étaient mûrs; tant d'épouvantables commotions sociales, tant d'essais d'organisation politique et civile, tant d'idées jetées en avant par la philosophie du dernier siècle, avaient donné à l'histoire de profonds enseignements; elle avait fait un pas gigantesque dans l'intelligence des sociétés. Ce fut sous l'empire de ces circonstances inouïes que Niebuhr commença son travail; et l'on doit remarquer qu'il fut le premier ou l'un des premiers qui entrèrent dans cette nouvelle voie historique, ouverte par la philosophie et les révolutions. Les premiers volumes de son ouvrage parurent dès 1811 et 1812, lorsque l'Europe tremblait encore sous le fracas des armes et des conquêtes, et que les esprits n'avaient encore pu se rasseoir après tant de bouleversements. L'ouvrage jeta un vif éclat en Allemagne, et y trouva de passionnés admirateurs et des critiques acharnés. Mais l'auteur ne se laissa point enivrer par les louanges des uns, ou décourager par les attaques des autres; il poursuivit son œuvre avec une admirable patience, et, en avançant toujours, refondit et perfectionna son premier travail. Il atteignait l'époque des guerres puniques, et ses découvertes se montraient de plus en plus profondes et dignes de l'admiration des savants, lorsque la mort vint le frapper[1]

1 Niebuhr est mort à Bonn, au mois de janvier 1831, à l'âge de 54 ans.

dans un âge peu avancé encore, avant qu'il eût pu achever le prodigieux monument auquel il avait consacré son existence et son génie.

La critique ne saurait aborder avec une étude trop sérieuse une œuvre de cette taille; pour la faire comprendre tout entière, il faut plus qu'en exposer et en discuter les résultats; car il n'y a là qu'une face des choses : il faut surtout en découvrir et en faire connaître la méthode. La puissance du génie n'est pas seulement dans la conséquence et les produits de son travail; elle est bien plus encore dans sa marche et ses procédés. Essayons donc d'abord de reconnaître et de constater la méthode de Niebuhr; nous en rechercherons ensuite les résultats.

Un des caractères dominants de cette méthode, c'est l'étude des sources originales, à l'exclusion de tous les travaux modernes: Niebuhr ne cherche l'antiquité que chez elle, il ne veut la retrouver que dans ses propres monuments et ses débris. Tous ces vastes amas de commentaires, de gloses, d'annotations, de dissertations, de mémoires, entassés depuis trois siècles sur l'histoire et la littérature de Rome, il les dédaigne et les jette de côté. C'est à peine si deux ou trois savants, Perizonius, Scaliger, Beaufort, échappent à ce mépris et sont cités quelquefois : encore le doivent-ils moins à leur science qu'à leur esprit d'innovation et à la hardiesse de quelques vues, longtemps négligées ou mal comprises, qu'ils ont les premiers mises au jour. Du reste, tout ce qui est de science moderne sur l'histoire romaine, le professeur allemand n'y recourt pas, ou n'en fait point usage; il s'attache à revoir, à contempler l'antiquité en elle-même, sans aucune préoccupation récente, à la comprendre comme par intuition, en face des décombres qu'elle a laissés sur le sol. Il s'en tient donc aux documents originaux, comme aux copies les plus fidèles, quelque mutilées qu'elles soient, et se fiant à la puissance de son imagination et à la pénétration de son regard, il les remue et les fouille en tous sens, pour leur demander ce qu'ils renferment; il n'entre ainsi dans ses vues ou dans ses découvertes rien qui ne lui ait été inspiré par le spectacle immédiat des temps qu'il veut reproduire : tout lui vient de

la source. C'est un tableau d'après l'original, une vue prise sur les lieux, et si le peintre n'est pas encore tout à fait fidèle, du moins est-il sûr d'approcher plus près de la vérité que celui qui n'a fait que copier une copie.

On ne peut nier que cette marche ne soit la plus naturelle et la plus vraie. Elle rend à l'historien érudit quelque chose des avantages dont jouit l'historien contemporain; elle le replace au milieu des temps et des faits, en relation immédiate avec les choses qu'il veut reproduire et les hommes qu'il veut peindre; et, dans ce contact intime et exclusif avec les idées, le langage, les formes de l'époque, il doit se révéler à l'historien bien des secrets, se dévoiler bien des énigmes, qui resteraient inextricables pour un esprit moins dégagé des idées récentes, moins indépendant à l'égard de la science moderne et de ses vues ou de ses opinions. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'en se renfermant si obstinément dans les documents originaux, cette méthode doit se priver souvent de secours très-précieux. Sans doute l'on ne doit pas chercher préalablement sa science et ses opinions dans les travaux modernes; mais pourquoi ne les mettrait-on pas à profit, quand on a fait soi-même un travail consciencieux sur les originaux? Autrement, tout serait sans cesse à recommencer pour l'esprit humain; chacun s'enfermant dans son individualité et s'isolant de tout ce qui fut avant lui, il n'y aurait plus dans la science que des résultats individuels, et par conséquent très-bornés, au lieu de ces résultats généraux et complets que doit produire à la fin l'ensemble des travaux de plusieurs esprits et de plusieurs siècles. A cet égard, Niebuhr n'est pas à l'abri de tout reproche: on désirerait que, moins préoccupé, moins amoureux peut-être de ses propres vues et de ses propres découvertes, il daignât consulter aussi quelquefois, ou du moins mentionner, ne fût-ce que pour les combattre, des savants du premier mérite, tels que ses contemporains Schlegel et le professeur Wachsmuth, dont les travaux sur l'histoire romaine méritaient bien quelque attention.

Au reste, si Niebuhr est tout à fait exclusif à l'égard des modernes, il n'en est pas de même avec les anciens. Il était impossible

d'embrasser d'une manière plus complète tout ce que l'antiquité nous a transmis sur l'histoire de Rome. Le savant professeur n'oublie et ne repousse aucune autorité; il interroge tout, le dernier des écrivains et le plus obscur des monuments. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse sont les appuis les plus ordinaires de son travail; mais il ne s'en tient pas à leur récit : il n'est pas un historien, pas un poëte, pas un archéologue, pas un grammairien ou un rhéteur, qu'il ne consulte et où il ne puise quelque donnée inconnue avant lui. Cicéron et Varron, Plutarque et Polybe, Ennius et Virgile, Festus et Servius, et une foule d'autres, de tout rang et de tout mérite, viennent, chacun à son tour, apporter son contingent; et l'on peut dire qu'il n'est pas une phrase, pas un hémistiche, relatif aux origines de Rome et perdu dans quelque écrivain de l'antiquité, qui n'ait été examiné, comparé à d'autres documents, et qui n'ait servi à éclaircir quelque doute, à compléter quelque indication, à rectifier quelque erreur.

Ce n'est pas tout : les monuments de l'art ont été mis à contribution comme ceux de la littérature. Niebuhr ne pouvait négliger une source aussi importante : il sentait trop bien que l'art est l'un des produits les plus caractéristiques du génie d'un peuple, et que nulle part mieux que là on ne pouvait retrouver ses origines, ses affinités avec d'autres nations, ses relations d'amitié ou de guerre, en un mot, tout ce qui regarde le point de départ de sa civilisation, ses développements et les influences qu'elle a subies. Aussi va-t-il fouillant tout ce que le sol de l'Étrurie et de Rome renferme de richesses en ce genre; il consulte avec un soin minutieux tous ces précieux restes de l'antiquité; et depuis les cloaques et les canaux jusqu'aux vases de Céré, depuis les murs cyclopéens de Volterra jusqu'à la louve du Capitole et la colonne rostrale de Duilius, il demande au moindre débris d'où il vient, de quel temps il est et ce qu'il signifie, mis en rapport avec les événements de l'histoire.

Niebuhr eut le rare bonheur de pouvoir faire par lui-même, et sur les lieux, cette étude de haute archéologie, complément nécessaire de l'étude des livres. Une sorte de disgrâce le fit nommer,

en 1816, ambassadeur de la cour de Berlin près du souverain pontife; ce fut pour l'historien antiquaire la meilleure fortune du monde. Sa haute position lui donnant partout un accès facile, il passa sept ans à Rome, occupé à recueillir des impressions de tout genre et à rechercher le peuple romain sur la terre qui le vit naître, et où il a laissé une si profonde empreinte de sa grandeur. Pendant ce temps Niebuhr étudia peu les livres; car les lieux et les monuments suffisaient, et au delà, pour absorber toutes ses facultés et tous ses soins. Alors, en respirant l'atmosphère des vieux *Quirites*, et en foulant la poussière de leurs os et les débris de leur génie, il lui semblait revivre au milieu d'eux, assister sur le Forum à leurs orageux Comices, ou prendre part aux graves délibérations du sénat dans la Curie. Ce magnifique horizon romain, ces collines si fameuses, ce fleuve glorieux, l'enceinte et le *Pomœrium* de la ville éternelle, ses remparts et ses aqueducs, ses portes et ses rues, redevenaient pour lui des choses familières; il reconnaissait tout cela, en constatait l'emplacement, et en déterminait l'étendue, comme un homme qui eût vécu, il y a vingt-cinq siècles, sur les bords du Tibre. C'est ainsi que l'étude des lieux devenait pour lui un contrôle vivant de l'étude des livres, et que l'une expliquait, rectifiait, complétait ou confirmait l'autre. Et c'est là, il faut l'avouer, l'un des procédés les plus féconds que l'on puisse employer pour explorer et ressusciter les origines d'un peuple: lors du développement primitif des nations la géographie est la moitié de leur histoire; le sol et le climat, qui plus tard obéissent ou sont paralysés dans leur influence, commandent à ces époques originelles et déterminent presque toutes les conditions d'existence d'une société.

C'est avec cette étude si infatigable de tous les documents, cette recherche si minutieuse de tous les débris, que l'historien allemand acquit, sur l'histoire de Rome, la science la plus vaste et la plus complète que jamais personne ait possédée; et nous ne croyons pas qu'à aucune époque, une œuvre d'érudition ait réuni, sur une plus large échelle, les conditions de tout genre qui peuvent la fonder sur une base inébranlable. Cependant il ne faut

pas croire qu'il y ait là encore tout ce qu'il faut pour refaire l'histoire dans son entière vérité; non, toute la science du monde n'oserait prétendre à un pareil succès, et Niebuhr ne s'est point fait illusion à cet égard. « Il serait ridicule, dit-il, de vouloir lutter comme historien contre Tite-Live, ou même de s'imaginer qu'avec des matériaux plus abondants on pourrait recomposer les parties perdues de son ouvrage : mais ce n'est point une idée présomptueuse que de se flatter de pénétrer, à force de recherches et de méditations, le sens de notices isolées et peu nombreuses, et d'en faire ressortir, en les combinant, l'image des époques pour lesquelles une histoire plus parfaite nous manque; image aussi complète, aussi vivante pour les choses essentielles, que celle qui se forme sans difficulté de matériaux plus riches et déjà noblement mis en œuvre. » Le savant historien ne veut donc que reconstruire l'ensemble d'une histoire mutilée, « sans prétendre à une exactitude de détails, qui d'ailleurs n'aurait pour nous aucun prix. »

Mais ce n'est pas assez, pour atteindre un pareil résultat, que de recourir à tous les documents; il faut savoir surtout les apprécier et les employer, chacun selon sa valeur. Sous ce rapport Niebuhr a déployé le plus rare talent, et l'indépendance, la sagacité et la justesse de la critique, sont un des traits les plus frappants de sa méthode. Chez lui il n'y a plus rien de cette idolâtrie qui s'est mise si longtemps à genoux devant tout écrit venu des Grecs ou des Romains. Il demande hardiment compte à chacun de ses opinions, des sources où il a puisé, de la manière dont il a mis en œuvre ses matériaux, sans s'inquiéter quel nom il porte, et quelle vénération lui ont acquise les traditions classiques. Ce n'est plus d'ailleurs le temps où « la prétention d'examiner quel degré de confiance méritent les anciens écrivains et quelle est la valeur de leur témoignage, eût étonné, comme venant d'une perverse témérité; où le but était uniquement de concilier ce qu'ils nous disent, et cela contre toute évidence; où l'on osait tout au plus, dans quelques cas particuliers, avec autant de ménagement que possible, et sans tirer à conséquence pour l'avenir,

considérer l'une de ces autorités comme de moindre valeur que les autres. » Un jour devait arriver, où ces oracles de l'antiquité perdraient quelque chose de leur crédit, lorsque l'on en viendrait à les interroger sévèrement. Tant qu'ils ne furent jugés que par de purs littérateurs, des hommes qu'enchantaient la beauté de la forme et les charmes du langage, ils purent sans peine emporter une admiration exclusive. Ce fut là le sort de Tite-Live en particulier : la magnificence et la pureté de son style, l'entraînement de sa narration, la variété et la vivacité de ses tableaux, cachèrent longtemps aux regards ce qui pouvait manquer à sa science historique; les littérateurs, transportés par tant de beautés supérieures, n'osaient pas même se douter qu'il y eût rien à reprendre dans un ouvrage où l'intérêt est si vif et si entraînant.

Cependant la critique grandissait petit à petit et sortait des superficies pour descendre au fond des choses; de jour en jour elle perdait un peu de son vieux respect pour les anciens, et hasardait quelque doute sur des faits ou des hommes qui étaient restés jusque-là à l'abri de toute attaque; enfin elle entra franchement dans une voie de libre examen et de discussion indépendante; et sous ce rapport Niebuhr est un de ceux qui ont montré le caractère le plus décidé et le plus hardi. Ce n'est pas qu'il se laisse entraîner au scepticisme, ou qu'il ait cet instinct de destruction, qui animait l'histoire soi-disant philosophique du dernier siècle. Non, son doute est plus légitime: il le règle sur la valeur des témoignages, et s'il ne croit pas légèrement, ce n'est que pour mieux construire son édifice; car sa mission, à lui, n'est pas de détruire, mais d'édifier. Aussi professe-t-il pour Tite-Live la plus haute admiration; il ne méconnaît aucune des qualités réelles de ce grand historien qui « légua à la littérature romaine un chef-d'œuvre d'une dimension colossale, auquel la littérature grecque n'avait rien à comparer, auquel aucune littérature moderne ne pourra jamais rien opposer. » Mais, en rendant pleine justice à Tite-Live, et en faisant usage de son livre, comme du meilleur, après tout, qui existe sur l'histoire romaine, le savant professeur ne s'aveugle pas sur ses défauts; il sait faire la part des goûts

littéraires de l'historien ancien, de ses préjugés politiques, de sa position, de sa croyance, des opinions de son temps, du but qu'il s'est proposé en écrivant son ouvrage; enfin, de tout ce qui a pu l'influencer de gré ou de force. Dès lors il le contrôle par d'autres témoignages, et mesure la créance qui lui est due d'après la nature et le caractère des faits qu'il raconte, et d'après la valeur des autres autorités dont le récit s'accorde avec le sien. Il en est de même pour tous les écrivains que Niebuhr met à contribution; chacun d'eux est jugé et apprécié d'après sa position, son époque, sa tendance, la nature et le but de son travail; et son témoignage n'est reçu que quand la discussion et la comparaison ont amené les résultats les plus vraisemblables et les plus conformes à l'ensemble des choses.

Un trait qui distingue éminemment le professeur de Bonn dans cette exploration de tant d'écrivains mutilés et réduits en lambeaux, c'est l'usage habile qu'il fait de la philologie. On peut dire que cette science, la plupart du temps si vaine et si creuse, est devenue entre ses mains un puissant instrument de découvertes. Il a une intelligence si profonde des textes, une si étonnante sagacité pour les rétablir et les expliquer, qu'il en fait jaillir à chaque instant quelque trait de lumière; et c'est avec un véritable plaisir qu'on le voit, au moyen de quelque interprétation aussi neuve que naturelle, rectifier des noms propres, éclaircir ou compléter des faits obscurs ou incomplets, et même éclairer parfois d'un jour inattendu des institutions jusque-là mal comprises. La philologie, mais une philologie qui sait percer l'écorce et l'enveloppe de la parole, pour s'enfoncer jusqu'à la racine des choses, devient ainsi un puissant auxiliaire de l'histoire, et l'un des plus féconds procédés que puisse mettre en œuvre tout écrivain qui étudie l'antiquité.

Cependant le point de vue le plus saillant de la méthode de Niebuhr, c'est la conjecture ou l'induction. On sent au premier coup d'œil qu'un travail, tel que celui dont nous parlons, ne pourrait se compléter autrement, et qu'avec des documents imparfaits, tronqués et sans suite, il est inévitable que l'historien devine ou conjecture souvent. Sans doute, c'est là un procédé

sujet à erreur; on peut se tromper sur la valeur des données que l'on prend pour base de ses conjectures, et plus encore sur les conséquences que l'on en tire. Mais il ne faut pas non plus s'exagérer les inconvénients de l'induction; elle a ses règles, qu'un esprit ferme et prudent n'oublie jamais. S'il n'est pas permis d'inventer l'histoire au hasard, il est très-permis de partir des indications ou des fragments incomplets que nous ont laissés les historiens, pour en tirer des conséquences en rapport avec leur propre récit, très-probables d'après l'ensemble des faits, et souvent confirmées par d'autres indications d'une nature différente. L'essentiel est de savoir s'imposer des bornes, et de se prémunir sans cesse contre l'esprit de système. Or, à notre avis, Niebuhr a fait en général un usage fort habile de ce procédé : une sévère critique pourrait bien lui reprocher encore quelques hypothèses plus ou moins ingénieuses ou hardies (celle, par exemple, où, s'appuyant sur le surnom de *Priscus* du roi Tarquin, il le fait d'origine latine); mais qui pourrait se flatter de n'errer jamais en semblable matière? Du reste, nous pourrions citer une foule de ces conjectures, comme celles sur la civilisation des Étrusques, sur la fondation de Rome, sur son Calendrier, sur les *Gentes*, etc., où l'historien allemand déploie une sagacité, une justesse de vue et une profondeur admirables; et, en résumé, nous ne craignons pas de le dire, toute la partie conjecturale de son histoire porte le même caractère. Niebuhr est un des premiers qui aient compris toute la valeur et toute la portée de la conjecture historique, et qui en aient fait l'un des plus puissants instruments que possède aujourd'hui la science, pour rétablir avec quelque suite l'origine de l'humanité et des peuples.

A l'induction historique se rattache la méthode d'analogie, qui n'en est qu'un pendant. Seulement, la première s'appuie sur les données que lui fournit l'histoire même qu'il s'agit de reconstruire, et l'autre se fonde sur des exemples, des analogies puisées à des sources étrangères. Elle est basée sur ce principe très-simple et très-vrai, que tous les peuples, dans leur développement normal, parcourent à peu de chose près une carrière analogue, et que

par conséquent l'on doit retrouver chez tous, surtout aux époques analogues de leur existence, des faits et des institutions qui se ressemblent. Jamais historien ou érudit n'a recouru aussi fréquemment et avec autant d'assurance que Niebuhr à ce moyen de découverte et de critique; on pourrait l'appeler le créateur de la méthode d'analogie. Nous aurons occasion ailleurs de signaler une foule de restitutions qu'il a faites à l'histoire romaine avec le secours de l'histoire grecque, ou de celle du Moyen Age. Ici nous nous bornerons à constater le fait le plus important; c'est cette méthode d'analogie qui a amené Niebuhr à reconnaître que les origines du peuple romain ne reposent que sur d'antiques poëmes, travestis en histoire.

Quand on trouve partout la poésie et les chants religieux et héroïques au berceau des nations, il est fort naturel, ce nous semble, de conclure qu'ils ont dû se trouver aussi au début de l'histoire romaine, où la fiction éclate si évidemment à chaque page. Serait-il donc plus étrange de voir la poésie à la naissance de Rome, qu'à celle des Grecs, des Égyptiens, des Chinois, des Germains, des Scandinaves et de tous les peuples connus? Cependant il est des savants qui ne peuvent se faire à cette idée. Ils admettent bien que l'histoire de Rome primitive est remplie d'erreurs, de fictions, de fables de tout genre; mais ils ne peuvent admettre que toutes ces inventions soient le fait de la poésie, qu'il n'y ait là rien autre chose que ces traditions originelles, traduites en épopées, qui se chantent et se transmettent chez les peuples, jusqu'à ce qu'une civilisation plus haute vienne émousser ou détruire la naïve simplicité de leur croyance; ils n'y voient que des allégories, qu'ils prennent la liberté d'expliquer à leur mode, ou des additions absurdes, de stupides erreurs, produites à la longue par la barbarie des temps ou l'ignorance des chroniqueurs, interpolées petit à petit à la véritable histoire, et qu'une critique éclairée doit traiter impitoyablement. Niebuhr, au contraire, y voit un produit de la poésie et de cet amour du merveilleux, qui domine tous les peuples à leur berceau, qui formule leurs croyances en symboles ou en légendes, et qui les fait passer, par le chant ou

la tradition orale, à travers de nombreuses générations; le savant professeur ne nie pas qu'il ne se soit glissé au milieu de ces inventions poétiques, d'autres inventions, enfantées par la vanité ou l'ignorance, et qui ne tiennent en rien aux premières, qui leur sont de beaucoup antérieures; il le démontre même plus d'une fois, et en particulier pour les guerres contre les Étrusques, dans le poëme de Romulus; mais du reste l'ensemble de cette histoire est à ses yeux tout mythologique et poétique; et, pour le dire franchement, cette opinion nous paraît la plus probable et la mieux fondée. L'historien allemand, en effet, n'a pas seulement pour lui la raison d'analogie; il s'appuie encore sur d'autres preuves beaucoup plus positives, et qu'il est bien difficile, selon nous, de contester : ainsi le souvenir de ces poëmes primitifs, conservé chez les Romains eux-mêmes à l'époque de leur plus haute civilisation; ainsi les débris qu'on en retrouve jusque sous la prose de Tite-Live, qui les a copiés, ou qui n'a fait que reproduire les chroniqueurs qui les avaient copiés : ainsi le témoignage de plusieurs écrivains, et surtout de Cicéron et de Denys d'Halicarnasse, qui disent de la manière la plus formelle, que de leur temps ces antiques traditions se chantaient encore dans de vieux hymnes sacrés.

Cette différence d'opinion sur l'origine de la plus ancienne histoire de Rome a donné lieu aussi à une grande différence dans la manière de l'envisager et d'en faire usage. Ceux qui repoussent toute idée de poésie, s'attachent à dégager ce qu'ils appellent le fond historique des erreurs plus ou moins grossières qui s'y sont mêlées, ou à expliquer d'une manière naturelle et vraisemblable les faits qui leur paraissent allégoriques. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que Romulus, au lieu d'être enlevé au ciel par Mars, son père, pendant un orage, ce qui sentirait par trop le miracle, est massacré par les sénateurs, qui emportent sous leur robe les lambeaux de son corps, ce qui est sans doute beaucoup plus simple, plus vrai, et aussi plus historique; il en est de même pour tout ce qui porte le caractère du merveilleux. Niebuhr repousse avec le dernier mépris cette méthode arbitraire et dépourvue de tout fondement. Après avoir exposé « les traits essentiels

de la narration traditionnelle telle qu'elle fut pendant des siècles pour les Romains qui la regardaient comme sacrée, telle que la célébraient les chants religieux, » il montre comment prit naissance ce besoin d'expliquer les vieilles traditions, et de travestir le merveilleux en choses raisonnables.

« Il vint un temps où la simple crédulité perdit sa force, où l'autorité de l'histoire véritable acquit d'autant plus d'importance, que déjà elle comprenait un plus long espace, et que la vie politique et la grandeur de la nation avaient pris plus d'accroissement. Alors parurent des écrivains qui commirent les plus lourdes fautes, non-seulement envers cette tradition, mais envers toutes celles de l'antiquité. Ce sont ceux que Denys et Plutarque citent avec éloge comme étant plus sensés; ceux qui racontaient des choses vraisemblables et recherchaient toujours ce qui était croyable. Le censeur L. Pison, contemporain des Gracques, s'il n'est, comme je le crois, l'auteur de cette méthode (qui cependant avait eu des exemples chez les Grecs), est à coup sûr celui de tous les annalistes qui en fait l'usage le plus décidé.... Tout le vœu de ces historiens était de gagner à l'histoire les temps mythologiques; ils partaient de la supposition, que sous les récits poétiques il y avait toujours un noyau de sèche vérité, et leur système était de parvenir à le découvrir en le dégageant du merveilleux, etc.

« Sans doute on peut ôter au merveilleux, qui est l'essence de ces vieux récits, son caractère original; on peut tant omettre, tant changer, qu'à la fin on obtiendra pour résultat un événement possible; mais aussi il faudra bien se persuader que le résidu ne sera nullement un fait historique. Les récits mythologiques de ce genre sont des formes vaporeuses, ou même une *fata morgana*, dont l'image primitive est invisible, dont la loi de réfraction nous est inconnue; et, n'en fût-il pas ainsi, nul esprit ne serait doué d'assez de savoir et de sagacité pour parvenir à démêler les traits primitifs au milieu du mélange bizarre de ces formes. Cependant, différentes des songes, ces images magiques ne sont pas dépourvues d'un fond caché de réalité. »

L'historien allemand, comme on voit, ne nie pas que cette

poésie des antiques traditions ne recouvre plus ou moins de vérité historique; il le reconnaît surtout bien formellement depuis le règne de Tullus Hostilius. Mais sa pensée est que l'on ne pourra jamais dégager cette vérité du merveilleux qui l'enlace par tous les points et qui lui est intimement uni, et qu'ainsi l'on doit respecter la vieille légende, et la rapporter telle qu'elle a été crue par les peuples, parce qu'il n'y a point d'autre histoire vraie ni possible sur les époques mythologiques et poétiques. La méthode du savant professeur consiste donc à conserver les traditions originelles dans toute leur pureté, après en avoir constaté le caractère merveilleux; et selon lui ce n'est qu'avec infiniment de réserve que l'on peut en essayer l'explication, quand elle se présente en quelque sorte d'elle-même et d'une manière toute naturelle.

Ce procédé, croyons-nous, est le seul vrai et le seul admissible. Quelques fictions que renferme l'histoire d'un peuple, c'est tronquer son existence que de ne point les rapporter fidèlement : elles sont une partie intégrante de son histoire, car c'est là sa croyance sur sa propre origine, sur ses ancêtres, sur son premier développement; erreurs ou vérités, ces traditions ont été sacrées pour lui, elles ont influé sur sa destinée, sur sa politique, sa religion, ses mœurs, et en les mutilant ou les faisant disparaître, on se prive soi-même de la plupart des causes qui peuvent seules expliquer la vie d'une nation.

J. Sarazin.



Philosophie.

ESSAI

SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.[1]

SECONDE PARTIE.

Analyse des principaux ouvrages de Hegel.

La Phénoménologie de l'esprit.

§. I.

La Préface.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la *Phénoménologie de l'esprit* est le premier grand ouvrage où Hegel ait commencé à exposer sa propre philosophie. Il l'appelait ses *voyages de découvertes*, voulant indiquer par là que c'est à travers ces recherches qu'il était arrivé à la conscience explicite de la vérité, telle qu'il la concevait. Quoique cet ouvrage se ressente naturellement, dans plusieurs de ses parties, des circonstances au milieu desquelles il fut composé, son auteur n'en a jamais rien désavoué, et au moment même où la mort est venue mettre un terme à ses travaux, il s'occupait à le reviser. Mais son intention n'était pas d'y rien changer d'essentiel. Il n'eut que le temps de retoucher la préface. Cette préface s'occupe de la forme générale de la philosophie.

1 Voyez le cahier de janvier 1837, p. 16.

C'est une sorte de dissertation sur la connaissance scientifique, dont nous allons présenter ici la substance.

Nous savons déjà que Hegel admet avec Schelling, que l'esprit a en lui la plénitude absolue et concrète de la vérité; mais que, quant à la méthode, à la place de l'intuition intellectuelle de celui-ci, il a mis le développement de l'idée ou le mouvement dialectique. « La véritable forme, dit-il, sous laquelle la vérité existe, est le système scientifique; son véritable élément est la notion. Le moment est venu d'élever enfin la philosophie au rang de science. Je n'ignore pas, ajoute-t-il, qu'à cette tendance de la philosophie de se revêtir de formes rigoureusement scientifiques, est opposée une façon de penser assez répandue et fortement enracinée dans les convictions de notre temps. » Hegel veut désigner ici ce besoin de la foi intellectuelle, cette philosophie de l'intuition et du sentiment, dont Jacobi surtout s'était fait l'apôtre, que Schelling aussi favorisait à certains égards, et qui, dans son aversion pour toute philosophie démonstrative et réfléchie, s'était fortifiée de la réaction qu'avait fait naître l'abus du raisonnement et de la spéculation. « Si la vérité, dit Hegel[1], n'existe que dans ce qu'on appelle tour à tour intuition, savoir immédiat de l'absolu, religion, il s'ensuit que la philosophie devra prendre une tout autre forme que celle de la notion. De ce point de vue l'absolu ne doit pas être compris, mais senti, et à la place de la notion se met le sentiment, l'intuition de l'absolu. » Cette paix et cette sécurité que l'esprit a perdues par la réflexion, il les demande maintenant non au savoir, mais au sentiment, à la foi; pour réédifier ses convictions, au lieu de laisser un libre cours à la pensée qui saura bien, en allant jusqu'au bout, guérir les maux qu'elle a faits, il s'adresse à l'inspiration, à l'extase. Ce n'est plus dans la réflexion, mais dans l'édification que l'esprit cherche son salut. Il est devenu si pauvre en apparence que, semblable au voyageur qui, égaré dans le désert, ne demande au ciel qu'un peu d'eau pour étancher sa soif brûlante, il n'aspire qu'au simple sentiment du divin. Pour se contenter de si peu, dit Hegel, quelle

1 Préface de la Phénoménologie, p. 7.

ne doit pas être la grandeur de sa perte! A cette indigence de la foi, il oppose la richesse de la science, bien supérieure à cet enthousiasme qui prétend se placer au-dessus d'elle. Il plaide cette cause avec une verve et une originalité qui se refusent à toute analyse, et il espère de la marche toujours progressive de l'esprit humain que la tendance contraire ne prévaudra pas. « Il n'est pas difficile de voir, dit-il, que notre temps est une époque d'enfantement et de transition à une période nouvelle. L'esprit a rompu avec son passé, et est occupé à se transformer, à se créer un monde nouveau. » On sait que l'idée du progrès est une des bases de la philosophie de Hegel. Il la développe ici d'une manière fort intéressante. L'esprit humain n'est jamais en repos; il est toujours en mouvement; mais, dans ce mouvement progressif, il y a des moments plus décisifs que les autres, des moments où, par un dernier effort, tout un monde nouveau apparaît au jour. C'est ainsi qu'un édifice longtemps et insensiblement ébranlé, s'écroule tout à coup, et qu'un autre s'élève sur ses ruines. Pendant longtemps des parcelles presque imperceptibles s'en détachaient, sans que la physionomie de l'ensemble en parût sensiblement altérée: une dernière secousse, conséquence de ce qui avait précédé, en a déterminé la chute. C'est ainsi encore que l'enfant, après avoir été lentement nourri au sein de sa mère, respire tout à coup et naît au jour. Au crépuscule du matin les ténèbres se dissipent insensiblement, l'aube blanchit le ciel d'orient, et soudain un rayon part et remplit l'univers de sa clarté, et le soleil se lève radieux, et laisse apparaître le monde avec des formes déterminées. Mais de même que l'enfant nouveau-né n'est pas encore un homme, que l'édifice n'existe pas encore quand ses fondements viennent à peine d'être posés sur de récentes ruines, que le gland n'est pas encore le chêne, ainsi le principe, la notion d'un ensemble nouveau qui doit remplacer un monde vieilli, n'est pas encore cet ensemble. Ce principe d'une science nouvelle, d'une forme nouvelle de la science, est le produit d'une longue succession de formes diverses, le prix de travaux et d'efforts multipliés. « C'est, comme s'exprime Hegel, le tout faisant retour à lui-même et

redevenu notion simple.» C'est à dire, après que l'idée concrète ou l'esprit s'est développé dans une certaine direction par une suite de transformations, ou, si l'on veut, de manifestations, le système qui en a été le résultat, et qui a servi de support à tout un monde de croyances, de convictions, d'institutions, commence à ne plus suffire; le travail même de l'esprit, qui ne s'arrête jamais, le mine, l'ébranle et le renverse pour le renouveler, et dans ses débris se trouve le principe d'un système nouveau plus large, plus complet. Ce principe est à la fois le résumé des précédents développements, et le principe primitif de l'esprit sous une forme plus parfaite, et le commencement d'une nouvelle série de formations plus riches. C'est le phénix renaissant de ses cendres, mais rajeuni, grandi, plus fort, plus puissant.

L'ordre, l'ensemble, le système qui sortira de ce principe, Hegel l'appelle un *monde nouveau*. Or, tandis que d'un côté ce monde nouveau n'apparaît d'abord qu'enveloppé dans son principe, d'un autre côté la conscience conserve encore le souvenir de la richesse du passé. Le nouveau système n'a encore rien de déterminé, nulle forme bien distincte. Il est peu compris par la foule, et a l'apparence d'une doctrine tout ésotérique, accessible seulement à quelques initiés. Car il n'y a que ce qui se présente sous des formes bien définies, qui soit universellement intelligible et qui puisse devenir la propriété de tous. Le reproche qu'on fait à la science nouvelle d'être incomplète, informe, peu détaillée, ne saurait atteindre son essence même. Il faut lui laisser le temps de se développer.

Après une critique de la philosophie vulgaire du temps, Hegel annonce qu'il va, par anticipation, exposer quelques propositions de la philosophie nouvelle, dans la double intention d'en préparer l'intelligence, et de contribuer à déraciner certaines habitudes qui font obstacle à la connaissance philosophique. Les principes qu'il expose ici ne trouveront leur justification que dans le développement du système; mais il peut être utile de les indiquer d'avance.

Et d'abord il importe surtout, dit Hegel, de saisir et d'ex-

primer le *vrai*, non pas seulement comme *substance*, mais aussi et au même titre comme *sujet*. Tâchons de comprendre cette proposition : *le vrai est à la fois substance et sujet*. Hegel parle une langue à lui, qu'il faut apprendre de lui-même. Pour cela il faut voir, dans son Histoire de la philosophie, de quels termes il se sert pour exprimer des idées déjà connues. Or, en exposant le système de Spinoza, Hegel dit[1] : « Le principe de l'idéalisme de ce philosophe est : ce qui est *vrai*, c'est la substance unique dont les attributs sont la pensée et l'étendue; et cette unité absolue est réelle, est la *réalité* — c'est-à-dire Dieu. » Il ajoute plus loin[2] : « La philosophie de Spinoza manque du principe de la subjectivité, de l'individualité, de la personnalité. L'idée de Spinoza est identique au ὄν, à l'être *un* et absolu des Éléates. Cette idée de la substance absolue est une idée orientale, et le commencement de toute véritable philosophie. Il faut, pour philosopher, commencer par être Spinoziste. » Hegel lui-même a donc commencé par être Spinoziste; mais il n'en est pas resté là. « L'idée de Spinoza, dit-il[3], doit être considérée comme véritable, comme fondée. La substance absolue est le vrai, mais elle n'est pas le vrai tout entier; il est nécessaire de la considérer comme active et vivante, et par là-même de la déterminer comme esprit. » Or, c'est précisément ce que l'auteur avait voulu dire dans la préface de la Phénoménologie, par cette proposition qu'il déclare fondamentale : *le vrai est à la fois substance et sujet;* la réalité absolue n'est pas seulement à considérer avec Spinoza comme une substance générale, abstraite, mais encore comme esprit, comme intelligence. Spinoza devra être complété par Fichte. « Si le système, continue Hegel[4], qui concevait Dieu comme la substance unique, a révolté le siècle où il parut, c'est qu'on sentait que de cette manière périssait la conscience individuelle. » En caractérisant la philosophie de Fichte[5], qui plaçait l'absolu dans

1 Histoire de la philosophie, tome III, p. 372.
2 Là-même, p. 375 et 376.
3 Même ouvrage, tome III, p. 377.
4 Pénoménologie, p. 14.
5 Histoire de la philosophie, tome III, p. 614.

le *moi* et la réalité dans la pensée, Hegel dit sur ce même sujet: « La conscience personnelle s'est toujours soulevée contre la substance absolue, parce qu'elle n'y trouvait pas sa liberté, son individualité. » Or, c'est du besoin d'assurer cette liberté, cette personnalité, de considérer la substance comme sujet, comme esprit, qu'est née la philosophie de Fichte. Hegel ajoute : « La substance vivante est l'être qui est en vérité sujet; — le vrai est le tout; et le tout n'est que l'essence s'achevant par son développement. L'absolu est essentiellement résultat, et il n'est qu'à la fin ce qu'il est en réalité. Le commencement, le principe, ou l'absolu tel qu'il est énoncé d'abord, n'est que le général, et les mots *le divin*, *l'absolu*, etc., ne disent pas ce qui y est renfermé. Mais le résultat est identique au principe : il est actuellement (*für sich*) ce que le principe est virtuellement (*an sich*). » Ces propositions anticipées sont ici de véritables énigmes, que la suite seule peut expliquer.

Hegel revient ensuite à ses réflexions sur la méthode et sur le sujet de la Phénoménologie. Le savoir n'est véritable que comme système. Le principe du système est facile à réfuter, parce qu'il est toujours incomplet par cela même qu'il est commencement et qu'il n'exprime que la généralité. Une véritable critique ne peut s'exercer que sur son développement. Dire que le vrai n'est réel que comme système, que la substance est essentiellement sujet, c'est dire que l'absolu est *esprit*. Voilà l'idée la plus sublime à laquelle la philosophie se soit élevée; elle appartient au temps moderne et à sa religion. L'idéal, le spirituel est seul la réalité, la vraie essence des choses. L'esprit qui, en se développant, se sait comme esprit, est la science. La science est la réalité, l'empire qu'il se construit dans son propre élément. La genèse de la science en général ou du savoir, est le sujet de la Phénoménologie de l'esprit. Le savoir, tel qu'il est d'abord, ou l'esprit immédiat, est sans esprit, c'est la conscience sensualiste. Pour devenir savoir véritable, il a une route longue et difficile à parcourir. Cette génération de la science n'a rien de commun avec cette préparation psychologique par laquelle on commence

vulgairement l'étude de la philosophie; ni avec cette autre méthode qui débute aussitôt, comme d'inspiration, par le savoir absolu.

On le voit, la phénoménologie n'est pas seulement une histoire des métamorphoses et des manifestations par lesquelles l'esprit s'élève vers la science; la genèse du savoir est le savoir lui-même, et ce n'est que par là qu'on peut y arriver, comme ce n'est que par là que l'esprit y est parvenu. Il ne s'agit pas seulement de préparer l'individu à la science, en prenant pour point de départ la conscience vulgaire : il s'agit de considérer l'esprit en général, ce que Hegel appelle assez singulièrement l'*individu universel* et aussi l'esprit du monde, dans ses manifestations progressives, afin de comprendre sa forme définitive et absolue. L'esprit individuel est l'esprit incomplet, une forme concrète : toute son existence est déterminée par une forme prédominante, où les autres formes n'existent qu'en germe et confuses. Dans un esprit plus avancé, cette forme inférieure n'apparaît plus que comme un degré pour s'élever plus haut, comme un passé, un souvenir. L'individu traverse rapidement les divers degrés que l'esprit général a dû parcourir : c'est une route tracée, aplanie. C'est ainsi que des connaissances qui autrefois occupaient les hommes mûrs, sont devenues un exercice, un jeu pour l'enfance des écoles. Le passé est la propriété de l'esprit universel, qui est *la substance de l'individu*. De la part de celui-ci l'étude est l'effort qu'il fait pour s'approprier et absorber tout ce que celui-là a acquis; et par ce même travail de l'individu, l'esprit général, comme substance, acquiert la conscience de lui-même : par là il se développe et se réfléchit.

Nous n'anticiperons pas sur la philosophie religieuse de l'auteur; mais nous devons demander ici : qu'est-ce que cet esprit général ou universel, la substance de l'individu, la substance considérée comme sujet, cet esprit absolu, qui ne se développe et n'acquiert la conscience de lui-même que par le travail de l'individu de se rendre compte de son développement? Cet esprit n'est évidemment qu'une fiction, l'esprit humain pris en général

et considéré comme un individu imaginaire, ou c'est Dieu, la substance absolue de Spinoza, uni au *moi* absolu de Fichte. Quelques propositions prises dans les *Leçons sur la philosophie de la religion*[1] viennent à l'appui de cette dernière explication. « L'objet de la religion est le même que celui de la philosophie, l'explication de Dieu. Dans la philosophie religieuse nous considérons l'idée dans sa manifestation infinie comme esprit; l'esprit qui ne se manifeste pas, n'est pas.... Il ne saurait y avoir deux espèces de raison, deux espèces d'esprit; il n'y a pas une raison divine et une raison humaine, un esprit divin et un esprit humain qui soient absolument différents. La raison humaine, la conscience de son être, est raison en général. Le divin dans l'homme, l'esprit, en tant qu'il est esprit de Dieu, n'est pas un esprit qui demeure au delà des étoiles, au delà du monde; mais Dieu est présent partout, et comme esprit dans tous les esprits. »

Dans ce mouvement progressif de l'esprit vers la connaissance de lui-même, tout est important. Puisque la substance de l'individu, puisque l'esprit universel (*der Weltgeist*) a eu la patience de parcourir ces formes dans la succession des siècles, et que ce n'est que par ce long travail qu'il a pu acquérir la conscience de lui-même, l'individu ne saurait comprendre la substance à un moindre prix.

La *phénoménologie* est la première partie de la science, et ainsi nommée, parce qu'elle n'expose que les manifestations de l'esprit dans l'élément de l'existence immédiate ou de l'expérience. Elle conduit l'esprit jusqu'au moment où cesse l'opposition de l'être et du savoir, et où il reconnaît son identité avec la substance. Depuis lors, dans son mouvement ultérieur, l'esprit se développe comme pensée pure, comme savoir simple, et il n'y a plus d'autre différence entre les formes qu'il revêt successivement, que celle du contenu. Le mouvement de l'esprit dans la première sphère est l'objet de la phénoménologie; celui de la seconde sphère est l'objet de la logique ou de la philosophie spéculative.

1 *Vorlesungen über die Philosophie der Religion*, p. 5, 18, 24.

Mais puisque la phénoménologie ne présente que le système de l'apparence ou des apparences successives de l'esprit jusqu'au moment où à l'expérience succède la science, et que celle-ci seule est vraie, pourquoi s'en occuper, et ne pas aborder aussitôt la vérité? A quoi peut servir la connaissance du *faux*, et y a-t-il une transition du faux au vrai? A cela Hegel répond qu'il n'y a rien de faux dans l'expérience, et que la vérité n'est pas une monnaie toute prête que l'on puisse aussitôt mettre en caisse. De même que l'esprit a dû passer par ce premier état pour se connaître, de même, pour saisir la vérité et la comprendre, il faut, pour arriver au savoir, avoir passé par l'expérience, par la phénoménologie qui la représente. En mathématiques un théorème est le résultat de tout ce qui l'a précédé, le fruit de la connaissance. En philosophie il y a plus : non-seulement on ne peut se mettre en possession de la vérité que par la connaissance de tous les moments antérieurs qui y conduisent; mais l'être même que la vérité représente ne devient que par là. Le même mouvement produit la connaissance et l'être. Telle est la grande différence entre la vérité philosophique et la vérité mathématique. Des abstractions sont le seul élément, le seul contenu de celle-ci; l'objet de la philosophie est le réel, l'être dans son idée: c'est le travail qui engendre et parcourt ses différentes phases, et c'est le mouvement qui fait sa vérité. Les moments passés, les formes vieillies et renouvelées n'ont rien de faux : elles sont toutes essentielles et nécessaires. La vérité n'est pas une statue qui se dégrossit et dont on jette au loin les rognures. « Les diverses manifestations de l'esprit sont la réalité, le mouvement, la vie de la vérité. C'est une danse bachique, où tous les membres partagent la même ivresse; et comme chacun, en se détachant, se réduit immédiatement, ils offrent en même temps l'apparence d'un repos simple et diaphane. »

Pour ce qui est de la méthode de ce mouvement ou de la science, elle sera exposée dans la logique, ou, pour mieux dire, elle est la logique même ou la philosophie spéculative; « car, dit Hegel, la méthode n'est autre chose que la construction du tout

dans son essentialité pure. » Les anciennes méthodes philosophiques aussi ont vieilli selon lui, et ne sont plus qu'une forme qui a fait son temps et qui a été réduite et rajeunie en une forme nouvelle. Depuis longtemps déjà on ne fait plus usage en philosophie de la méthode mathématique. L'argumentation ordinaire n'est pas non plus la forme qui convienne à la vérité. Il ne suffit plus d'établir une proposition, de la déduire d'un principe et de montrer la fausseté de son adverse : cette méthode ne peut fournir qu'une connaissance extérieure et non la connaissance intime de la vérité. Elle doit être bannie de la philosophie. Mais d'un autre côté il ne s'agit pas de la remplacer par une prétendue inspiration et par l'extase prophétique, qui n'est que l'absence de toute méthode et qui méprise la science. Hegel condamne en même temps le formalisme de la philosophie de la nature, c'est-à-dire de l'école de Schelling : ce vain formalisme, dit-il, qui s'imagine avoir compris et exprimé la nature et la vie d'une formation, en lui donnant pour attribut quelqu'une des modifications de la substance absolue, en disant que c'est la subjectivité, ou l'objectivité, ou le magnétisme, l'électricité, la contraction ou l'expansion, etc. L'application de ces formules est appelée la *construction*, et son but est d'expliquer l'organisme de l'univers. Hegel fait une critique très-vive de cette méthode, qu'il compare à un squelette étiqueté ou aux rangées de boîtes d'une boutique d'épicerie. La vraie méthode est celle qui suit dans toutes ses manifestations la vie de l'esprit et le mouvement propre de l'être dans l'idée. Tandis que le formalisme ne donne qu'une table des matières, un registre, la vraie méthode donne le contenu même.

Tout ce que Hegel dit ici sur la méthode est anticipé. La nature du mouvement dialectique ne saurait être comprise que par ce mouvement lui-même, par la spéculation. Hegel s'élève encore, en finissant, contre plusieurs mauvaises habitudes assez communes dans les études philosophiques. De ce genre est, selon lui, la présomption de croire qu'il y a des vérités incontestables qu'il serait inutile d'examiner de nouveau, et sur lesquelles on peut hardiment poser l'édifice ; chacun s'imagine pouvoir se livrer

immédiatement aux recherches philosophiques, parce que chacun croît posséder en soi la mesure de toute vérité, la raison naturelle. D'un autre côté on oublie que tout ce qu'une science particulière a de vérité, ne mérite réellement ce nom qu'autant qu'il est le produit de la philosophie.

Hegel fait évidemment la critique de la philosophie de Jacobi, lorsqu'il parle de ceux qui prétendent mettre à la place du mouvement dialectique la révélation immédiate du divin dans le cœur de l'homme et le sens commun, qu'ils regardent comme un équivalent parfait de la philosophie proprement dite. Selon son habitude il se sert, pour repousser cette prétention, d'une comparaison assez triviale. Tout à l'heure il a comparé ceux qui croient pouvoir faire de la philosophie tout naturellement, à des gens qui se jugeraient capables de faire des souliers parce qu'ils en ont la mesure au pied. Maintenant il dit que la philosophie du sens commun est à la vraie philosophie ce que la chicorée est au café. On a beau dire que toute vérité est dans le cœur, dans la conscience; cela ne suffit pas : l'essentiel c'est de la mettre au jour. Si l'on veut se contenter de l'expression des grandes vérités sans les comprendre, sans en connaître le fondement et la génération, la philosophie devient inutile. Il y a longtemps que ces vérités se trouvent dans le catéchisme, dans les proverbes du peuple, partout. Mais à ces vérités, si elles sont imparfaitement saisies, il n'est pas difficile d'en opposer d'autres. De là trouble et confusion, d'où l'on ne croit pouvoir sortir qu'en déclarant que ce qui est généralement reçu est vrai, et que le reste n'est que sophisme. Sophisme, rêverie, tel est le reproche banal qu'on adresse à la philosophie lorsqu'elle ose être d'un autre avis. On en appelle au sentiment, comme à un oracle infaillible, et l'on croit en avoir fini avec les dissidents. Mais ne voit-on pas qu'en agissant ainsi on oublie le fondement et la fin de toute véritable culture, qui est l'accord de toutes les consciences?

Quel accueil le public fera-t-il à cette philosophie nouvelle, qui paraît si opposée aux tendances de l'époque? Cette question

doit surtout préoccuper un auteur qui regarde son œuvre comme le résumé du travail des siècles, et sa pensée comme la dernière manifestation de l'esprit universel. Malgré les apparences contraires, Hegel espère, et il doit l'espérer, que son essai de présenter la science dans l'élément qui lui est propre, saura se faire accueillir par la force de la vérité. Il est convaincu qu'il est de la nature de celle-ci de se faire jour quand le moment est venu, et qu'elle ne paraît qu'alors, que par conséquent elle ne paraît jamais trop tôt, et qu'elle trouve toujours un public mûr et disposé à la recevoir : l'individu qui la produit solitairement a besoin du succès, et de voir sa conviction devenir une conviction universelle.

§. II.

L'Introduction.

C'est un des caractères communs à la philosophie de Schelling et à celle de Hegel, d'être hostiles à toute théorie des facultés de connaître, de repousser comme inutile et comme illusoire tout ce que depuis Kant on est convenu d'appeler la critique. Hegel a exposé son opinion sur ce point dans l'Encyclopédie[1]. Il traite le même sujet dans l'Introduction à la Phénoménologie, qui dans son système doit tenir lieu de la critique. « C'est une chose naturelle, dit-il, de penser qu'avant d'aborder la science même, la connaissance réelle, il est nécessaire de s'entendre au préalable sur la nature même de la connaissance, considérée comme l'instrument par lequel il s'agit de s'emparer de l'absolu, comme le moyen par lequel l'absolu est examiné. » N'y a-t-il pas plusieurs manières de connaître, et si l'on ne détermine pas avant tout la nature et l'étendue des facultés intellectuelles, n'est-il pas à craindre qu'au lieu de la vérité on n'embrasse que les nuages de l'erreur? Une limite infranchissable ne se place-t-elle pas entre le sujet et l'objet? Car, si la faculté de connaître est l'instrument pour s'emparer de l'absolu, on voit aussitôt que l'emploi de l'instrument

1 §. X.

ne laisse pas la chose telle qu'elle est, mais lui imprime une forme qui n'est pas la sienne. On sait que d'après Kant la matière fournie par l'intuition est transformée par la pensée, et qu'il y a toujours dans les notions qui en résultent un élément subjectif. Ou si l'on considère la faculté de connaître simplement comme un *medium* passif, à travers lequel la lumière de la vérité nous arrive, alors même nous ne la recevons pas telle qu'elle est en elle-même, mais telle qu'elle se transmet à travers l'instrument. Dans l'un et l'autre cas, la connaissance que nous obtenons est donc imparfaite. Or, l'étude de l'instrument, la critique, peut-elle remédier à cet inconvénient? fournira-t-elle le moyen de déduire des résultats ce que l'instrument y a ajouté, et d'obtenir ainsi la vérité toute pure? Certainement non. Oter à l'absolu la forme que la pensée lui a donnée, c'est retourner sur ses pas et revenir au point d'où l'on est parti. Ne vaut-il pas mieux commencer l'œuvre immédiatement et avec une pleine confiance dans l'esprit? Sans cette confiance la critique elle-même ne nous la donnera point. Elle-même suppose déjà bien des choses comme vraies, et appuie sur elles ses hésitations et son examen. Il faudra donc faire la critique de la critique. En effet, ne suppose-t-elle pas les idées de connaissance, de faculté, la différence du sujet et de l'objet, la réalité de la faculté de connaître, d'un côté, et la réalité absolue de la substance objective de l'autre. La critique fait une supposition inadmissible: savoir que le sujet connaissant est réel, et néanmoins hors de l'absolu, hors de la vérité.

A ces objections de Hegel contre la critique, il y a deux réponses : d'abord elles ne prouvent quelque chose qu'autant qu'on se place à son point de vue, qu'on admet la base de la philosophie de Hegel; alors, sans doute, toute crititique devient inutile. En second lieu, lui-même n'est arrivé à ce résultat qu'après s'être livré à des recherches analogues à celles de la Critique : tant il est vrai que l'examen de nos facultés de connaître est le commencement obligé de toute philosophie.

Au lieu donc de toutes ces vaines discussions, continue Hegel, qui ont pour objet la nature et l'étendue de la connaissance, il

faut montrer comment la conscience naturelle devient science véritable et absolue : tel est le but de la Phénoménologie de l'esprit. Elle présente la série de transformations que l'âme parcourt comme autant de stations que la nature lui a marquées, pour devenir esprit, en arrivant par la complète expérience d'elle-même à la connaissance de ce qu'elle est en soi. Il résultera de cet exposé que la conscience naturelle n'est que la notion du savoir, et non le savoir réel. Mais comme d'abord et immédiatement elle se croit le savoir réel, le développement d'elle-même qui lui ravit peu à peu cette croyance, est à son égard un progrès négatif. C'est pour elle le chemin du doute, du désespoir. Ce n'est pas ce scepticisme qui doute seulement pour mieux examiner, et qui se révolte contre l'autorité : c'est un scepticisme qui embrasse toute l'étendue de la conscience naturelle, et ce n'est que par là que l'esprit devient capable de reconnaître la vérité. Du reste le mouvement par lequel la conscience reconnaît qu'elle n'a pas la vérité, n'est pas purement négatif. Ce mouvement ne s'arrête pas au scepticisme qui se termine au néant : il s'élève au-dessus du désespoir. Son dernier et véritable résultat est une *négation déterminée*, forme nouvelle, qui sert de transition à la science.

La science tend vers un terme nécessaire : il est là où elle ne peut plus aller au delà d'elle-même, où l'idée répond à l'objet, l'objet à l'idée. La marche vers ce but est irrésistible, et nulle station antérieure ne saurait satisfaire l'esprit. Hegel entre ici dans quelques détails sur la méthode spéciale de la Phénoménologie; mais ce qu'il a dit ne saurait être compris que par son application même. L'histoire du développement progressif de la conscience est la route vers la science, science elle-même. Le mouvement de l'expérience ou de la conscience dans sa marche vers le savoir absolu se fait de telle sorte, que le moment ou le degré, qui apparaît comme une négation de ce dont il est le résultat, est en même temps un résultat positif quant à ce qui suit; ou, en d'autres termes, ce qui était d'abord l'objet de la conscience, devient ensuite savoir de l'objet, et ce savoir est dès lors lui-

même l'objet de la conscience. C'est en changeant ainsi d'objet que la conscience s'avance vers la connaissance d'elle-même, et en avançant ainsi vers sa véritable existence, elle arrive à un point où se dissipe l'apparence d'avoir en elle quelque chose d'étranger, où elle reconnaît l'identité de l'idée et de l'être, et où, ayant compris sa véritable nature, elle devient savoir absolu.

J. WILLM.



Histoire littéraire.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE,

PAR MENTZEL.

FRAGMENTS TRADUITS PAR LE MARQUIS DE LA GRANGE.

(*Deuxième article.*[2])

Nationalité.

La littérature est devenue de nos jours la manifestation la plus éclatante de notre nationalité, aussi nous semble-t-il plus facile d'expliquer celle-ci par la littérature que de suivre une marche inverse. Que nous est-il resté pour signaler notre existence? Presque rien que des livres. Semblables aux Grecs, qui dans les derniers temps ne se distinguaient plus que par les sciences et par les arts, nous n'avons également rien autre chose qui nous rende dignes de porter le nom allemand. Ne sommes-nous point l'unique nation qui ne vive réellement que dans les livres? le saint empire se réunit-il ailleurs aujourd'hui qu'à la foire de Leipzig? En effet, c'est dans cette affinité secrète pour les livres que se montre le trait le plus saillant de notre caractère: nous l'appellerons *disposition méditative.*

Déjà dès les temps les plus reculés les Allemands furent un peuple fantastique; au moyen âge ils devinrent mystiques; aujourd'hui ils vivent entièrement dans les régions de l'intelligence. A toutes les époques ils manifestèrent une vigueur et une séve

1 Voyez tome VIII, p. 31.

exubérante de génie, qui surgissait au dedans, et s'inquiétait peu de ce qui se passait au dehors. A toutes les époques les Allemands furent moins habiles que d'autres nations dans la vie pratique, mais plus indigènes dans le monde intérieur; et toutes leurs vertus et leurs vices doivent être attribués à cette concentration intime, à ces dispositions méditatives et contemplatives : ce sont elles, avant tout, qui font de nous un peuple littéraire, et qui impriment en même temps à notre littérature un cachet particulier. Les écrits des autres nations sont plus pratiques, parce que leur genre de vie l'est également; les nôtres ont une teinte surnaturelle ou antinaturelle, quelque chose de visionnaire et d'étrange, qui ne s'accorde pas bien avec ce monde, parce que nous n'avons jamais devant les yeux que notre monde intérieur et ses merveilles; nous sommes plus fantastiques que d'autres nations, non-seulement parce que notre imagination s'élance du réel dans le prodigieux, mais encore parce que nous prenons nos rêves pour la réalité. De même que la puissance imaginative, notre sensibilité flotte de la sentimentalité niaise de famille jusqu'aux extravagances des sectes piétistes; mais notre intelligence s'égare bien plus loin dans les espaces azurés, et nous sommes décriés partout comme spéculateurs et fabricateurs de systèmes. Cependant, tandis que nous ne savons jamais réaliser jusqu'à un certain point nos théories ailleurs que dans la littérature, nous donnons au monde des mots une supériorité disproportionnée sur la vie elle-même, et c'est avec raison qu'on nous prodigue les épithètes de pédants et de rongeurs de livres.

A vrai dire, ceci n'est qu'une face obscure, et à cet égard nous ne voudrions pas nous faire illusion. Toutefois les résultats de nos efforts méditatifs se montrent sous un point de vue plus brillant, quoique les étrangers savent beaucoup moins les apprécier. Nous tendons vers la culture universelle de l'esprit, et ce n'est pas en vain que nous lui sacrifions l'énergie dont nous aurions besoin pour agir, ainsi que notre orgueil national. Les connaissances que nous acquérons pourraient devenir facilement plus salutaires au genre humain que certaines prétendues grandes actions; et

l'envie d'apprendre des étrangers, devrait nous faire plus d'honneur qu'une victoire remportée sur eux. Il y a dans notre caractère national un attrait tout particulier vers l'humanité, nous voulons saisir toutes les choses humaines précisément dans leur centre et deviner dans la multiplicité infinie de la vie l'énigme de l'unité cachée. C'est pourquoi nous attaquons le grand œuvre de la science de tous les côtés à la fois. Nous avons un goût inné pour tout; notre esprit rapproche, malgré leur plus grand éloignement, les objets qu'il est avide de connaître, et perce la profondeur la plus intime de tous les mystères de la nature, de la vie et de l'âme. Il n'y a point de nation qui soit douée d'un tel esprit d'universalité que la nation allemande, et ce qui ne réussit point à un effort individuel, est atteint par un effort collectif. De nombreux organes sont divisés dans les masses et servent à étendre pour tous les bornes du savoir.

Cette disposition méditative des Allemands a toujours été unie à une grande diversité de séve intellectuelle. Leurs richesses intérieures ne semblent pouvoir se développer complétement que lorsqu'elles ne sont enchaînées par aucune règle. Plus que dans toute autre nation, la nature a fait éclore dans la nôtre une abondance inépuisable d'esprits originaux. Chez aucun peuple il ne se rencontre autant de systèmes, d'opinions, de goûts et de talents divers, de manières et de styles différents pour le penseur et pour le poëte, pour l'orateur et pour l'écrivain. On voit que les esprits manquent de toute espèce de règle et de contrainte; ils ont crû çà et là comme des plantes sauvages, dissemblables de nature et de formes, et leur réunion dans la littérature offre un mélange baroque. Ils parlent la même langue, comme ils vivent sous le même ciel; mais chacun se distingue des autres par un accent qui lui est propre. Le naturel l'emporte, bien que la discipline sévère de certaines écoles veuille extirper cette prétendue barbarie. La nature jette des pousses vigoureuses sous la serpette du jardinier. L'Allemand possède peu de flexibilité sociale, mais son individualité en est d'autant plus énergique : elle veut se faire jour librement, jusqu'au caprice et jusqu'à la caricature. Le génie fran-

chit toutes les digues, et l'esprit de la mère patrie prédomine même chez le vulgaire. Si l'on considère la littérature des autres peuples, on y remarquera plus ou moins d'amour pour la règle, ou de goût pour les jardins à la française. La littérature allemande seule est comme une forêt primitive, comme une prairie couverte d'herbes sauvages. Chaque esprit ressemble à une fleur distincte par une couleur et par un parfum particuliers; les plus basses seules forment des classes tout entières, les plus élevées réunissent seules en elles les formes de beaucoup d'autres espèces; une grande partie de la nation se trouve personnifiée dans quelques-unes, et l'humanité elle-même semble ouvrir son œil immense à l'apparition de génies rares, de ces génies qui s'asseyent sur les hauteurs de la race humaine, et révèlent la loi qui sommeille dans les masses.

Le génie ne fait que naître, et tout ce qu'il y a de riche et d'original dans le monde fantastique des Allemands, doit être attribué aux influences immédiates de la nature. La grande diversité des races teutoniques, des différentes classes et de leur degré de culture, peut agir immédiatement sur les écrivains par le moyen de l'éducation et des habitudes sociales; mais cette diversité n'est elle-même qu'une conséquence du caractère natif du peuple; caractère qui dans toutes les circonstances a rendu l'établissement des règles impossible. Le peuple allemand, parmi tous les autres, a toujours présenté la diversité la plus grande, le morcellement et les nuances les plus riches, aussi bien extérieurement qu'intellectuellement. Cette diversité a toujours été alimentée par les rejetons vigoureux et éternellement jeunes, qui partaient d'en bas, je veux dire du peuple; elle ne s'est jamais soumise à aucune normalité qu'on voulait lui imposer d'en haut; avec elle tout ce qu'il y a d'excellent qui distingue le génie allemand, a pris à la fois un essor libre et sauvage.

Une seule chose est commune à la masse de nos écrivains, c'est le peu de cas qu'ils font de la vie pratique et la suprématie de la contemplation intérieure, cependant c'est précisément pour cela même que les idées se sont d'autant plus diversifiées. Dans les bornes étroites de la vie pratique les idées auraient dû se grouper

en un petit nombre de partis pour tendre à des buts simples; mais dans le monde infini de l'imagination et de la spéculation tout esprit original trouve la carrière la plus libre. Les Allemands recherchent instinctivement cet élément de liberté; à peine sortons-nous une fois de nos rêveries, et saisissons-nous la vie pratique, et cela n'arrive encore que pour rentrer dans le domaine de l'imagination et des théories, tandis que les Français se servent d'une idée de la philosophie naturelle, afin de l'appliquer à la médecine ou aux arts mécaniques. L'Allemand, au contraire, aime à employer les expériences physiques pour bâtir avec elles de merveilleuses hypothèses. Le Français invente des tragédies à la seule fin d'agir sur les sentiments politiques de sa nation. Il ne reste aux Allemands de leurs actions et de leurs expériences que des tragédies. Les Français ont une langue pauvre, mais d'excellents orateurs. Nous pourrions beaucoup mieux parler, cependant nous nous bornons à écrire; ceux-là parlent, parce qu'ils agissent; nous écrivons, parce que nous ne faisons que penser.

Ce qu'il y a d'original, de caractéristique et d'opposé à toute normalité dans la littérature allemande, est encore, comme au temps des chroniques, pure naïveté, et plus peut-être que ne peut s'en douter certain auteur, qui a eu sous les yeux les Grecs, les Romains, les Anglais ou les Français. Mais quoiqu'il soit facile de démontrer rigoureusement cette naïveté des écrivains allemands, il faut cependant bien se garder de la confondre avec la soi-disante probité germanique; certes, il règne encore parmi nos auteurs beaucoup de bonhomie et de droiture; l'on pourrait déjà le reconnaître à cette patience infatigable, quoique souvent infructueuse; à cette prolixité; à ces efforts manifestes vers un enseignement plus lucide, lors même qu'on se défierait avec raison de tant d'assurances d'honnêteté et d'affection; mais ces protestations sentimentales ne montrent-elles pas elles-mêmes trop évidemment que nous sommes déjà sortis de l'état d'innocence?

La langue des Allemands est l'expression parfaite de leur caractère; elle a suivi leur esprit dans toutes ses profondeurs et dans sa compréhension la plus étendue; elle répond admirablement à

la diversité des esprits, et donne à chacun le mode particulier qui lui est propre, et une manière plus tranchée pour se distinguer qu'aucun autre idiome ne pourrait le faire. La langue gagne à cette diversité d'emploi; la variété et la multiformité lui appartiennent et lui siéent bien : un parterre de fleurs a quelque chose de plus noble qu'un simple gazon, et les pays les plus beaux offrent précisément la plus riche variété de sites et de températures. Tous les essais tentés pour imposer aux écrivains allemands un usage normal de la langue, ont échoué honteusement, parce qu'ils étaient contraires à sa nature. Chaque auteur écrit comme il peut, chacun doit dire de lui-même avec Gœthe : « Je chante comme l'oiseau qui vit sur les rameaux. »

C'est assurément un trait caractéristique de la nation, que nos savants et nos poëtes n'ayent encore adopté aucune orthographe qui fasse autorité. Combien de mots ne sont-ils pas écrits tantôt d'une manière et tantôt d'une autre! quel arbitraire ne prédomine-t-il pas dans les mots composés! et qui en fait un sujet de reproche, si ce n'est les grammairiens, par qui les auteurs se laissent aussi peu endoctriner que les artistes par les professeurs d'esthétique?

Cependant la multiplicité et la diversité des systèmes grammaticaux nous paraissent seulement insignifiantes comparativement à celles des rhétoriques et des poétiques, à la richesse infinie de styles et de manières, où il n'est donné à aucun peuple de nous égaler. Il peut rester indécis, si aucune autre langue a une physionomie plus caractéristique; mais il est certain qu'il n'en existe point où tant de physionomies et d'individualités diverses soient réellement exprimées. Ce mode illimité de manifestation, ainsi que plusieurs autres traits distinctifs de notre nature, ont pris naissance dans nos antiques forêts, et c'est en eux que consistent toute la perfection et l'indépendance de notre poésie. Plus le ton de la conversation est épuré, et plus les poëtes sont pitoyables, comme en France; plus le style de la chaire est mauvais, et plus les poëtes sont originaux, comme en Allemagne. Chaque nouvel Adelung devient ridicule devant un nouveau Gœthe, un nouveau

Schiller, un nouveau Tieck. Les titans n'ont pas besoin de leçons d'escrime, car ils forcent chaque parade. Le grand poëte, le penseur profond, n'obéissent qu'à leur génie; le vulgaire, à la seule impulsion de sa nature, et le manque total d'une règle absolue et d'un public qui s'érige en tribunal, éloigne pour tous la contrainte d'une censure attique ou parisienne.

En général, la langue allemande, par suite du progrès des temps, a gagné d'un côté et perdu de l'autre; depuis un demi-siècle elle a perdu sa pureté, une multitude de mots primitifs, une richesse admirable de tours délicats et harmonieux; en revanche elle a fait un usage d'autant meilleur de ce qui lui est resté. Il est sorti de cet idiome appauvri et moins sonore un nombre infini de pensées et de poésies qui nous font regretter les accords plus mélodieux dont nous sommes privés; cependant des maîtres distingués par leur habileté à le mettre en œuvre, ont su imprimer à ce langage nouvellement épuré un caractère de beauté qui lui est propre, et l'on a également recommencé à le parer des trésors des temps anciens. Ce n'est pas un des moindres mérites des romantiques, que d'avoir remonté la langue allemande sur le vieux diapason, autant que son organisme instrumental peut le permettre aujourd'hui.

Cette renaissance vivace, organique de la pureté originelle du langage, qui doit étouffer les plantes parasites étrangères, est le plus beau témoignage de l'énergie innée de notre nationalité, en opposition avec cette énergie prétentieuse par laquelle nous nous sommes efforcés d'imiter les autres nations. Ce développement de la langue primitive des Allemands rejette tout à fait dans l'ombre les essais mécaniques des puristes. Rien de plus déplorable que ce purisme d'un Campe et de quelques autres, qui tentèrent de ressusciter dans la grammaire le système des atomes, banni de la philosophie, et de réunir les syllabes par une cohésion qui n'existe point dans l'organisme de la langue allemande, mais seulement dans l'analogie des mots étrangers; qui nous ont fait des mots avec des syllabes, de même que Voss a créé avec des mots une langue qui n'est ni grecque ni allemande, et qu'il faudrait retraduire en grec, afin de pouvoir la comprendre.

Le purisme est digne d'éloge, lorsque par un mot allemand il nous rend parfaitement intelligible et claire une idée exprimée par un mot étranger. Mais il est toujours à repousser, lorsque l'expression exotique a un sens plus étendu et plus lucide, ou lorsqu'il signale une idée tout à fait étrangère à notre idiome, car la transmission des idées est le principal but du langage; la clarté des expressions en est le moyen. Si nous augmentons nos idées d'une idée étrangère, employons toujours le mot étranger. La pensée ne doit point s'appauvrir, afin que la langue puisse vanter sa pureté.

Si nous devons rejeter le faux purisme, le véritable, celui que Luther a mis en œuvre avec tant de vigueur, est méritoire au plus haut degré. Sans doute qu'indépendamment des mots étrangers que nous devons honorer comme les vêtements d'idées nouvelles et exotiques, il s'en trouve encore un grand nombre qui se sont glissés dans notre langue au préjudice de mots allemands tout aussi bons et par conséquent meilleurs pour nous; mais une vanité ou un amour de néologisme, également ridicules, nous portent à faire usage de ces mots intrus, qui n'expriment souvent que des idées anciennes et bien connues. Le savant est fort aise de montrer qu'il connaît les langues de l'antiquité; le voyageur, qu'il a entendu des idiomes étrangers; le vulgaire, qu'il fréquente les hommes sages et expérimentés, ou qu'il est versé dans l'étude des bons livres; l'exclusif du grand monde désire que ses hautes pensées soient séparées de celles du peuple par un langage étranger, et le peuple cherche à se distinguer en singeant à son tour ce parlage exotique. Voilà ce qui a produit en Allemagne cette confusion de langues, la honte de la nation et de la littérature, qu'il faut absolument repousser du moment où il ne devient point indispensable d'emprunter des mots nouveaux pour des idées nouvelles. Puissent les puristes nous affranchir à jamais de cette barbarie! Chaque siècle nous délivre au moins de la folie de ceux qui l'ont précédé. Klopstock remarque avec beaucoup de sagacité qu'au temps de Charles-Quint on adopta des locutions espagnoles, sans doute par reconnaissance pour cette belle maxime de l'em-

pereur, *que la langue allemande est une langue propre aux chevaux*, et afin que les Allemands pussent hennir un peu plus mélodieusement en sa présence. Nous connaissons le sort qu'ont éprouvé ces locutions, et nous entrevoyons aussitôt la destinée qui atteindra, un jour à venir, les mots nouvellement adoptés; destinée si triste qu'il faudra que quelqu'un vienne nous raconter que jadis, c'est-à-dire de notre temps, on a fabriqué un langage de tel ou tel idiome, mais que la langue, qui une fois déjà n'avait point pu le supporter, eut encore de nos jours à souffrir de nouvelles calamités.

Bien que la langue allemande soit sortie victorieuse de la lutte qu'elle eut jadis à soutenir avec des langues étrangères, elle n'en a pas moins, et à cause de cela même, négligé les moyens de perfectionnement qu'elle aurait pu trouver en elle. Durant la période qui s'écoula entre Luther et Lessing, c'est-à-dire précisément pendant le cours de cette lutte, l'ennui qui pesait sur cette époque imprima à la langue allemande un caractère durable de phlegme. C'est là l'origine de cette phraséologie prolixe et funeste, qui se sert de plusieurs mots pour rendre ce qui serait plus simplement et plus énergiquement exprimé par un seul; comme, par exemple, former une réclamation, au lieu de réclamer; dresser une information, pour informer; mettre en ligne de compte, au lieu de compter.

Pour peu que l'on renonce à ces paraphrases lourdes et traînantes, que l'on restreigne le plus possible, par des réticences licites, l'emploi des auxiliaires *être*, *avoir* et *devenir;* que l'on remplace les imparfaits et les participes peu sonores des verbes réguliers par des modes équivalents et plus harmonieux, qu'il est facile d'emprunter à des verbes irréguliers, notre langue s'en trouvera tout à coup singulièrement embellie.

Un autre inconvénient, qui remonte à la même époque, est l'abus de la terminologie. Qu'on lise un ouvrage philosophique de Hegel, et qu'on se demande, s'il se rencontrera jamais une nation qui veuille adopter un pareil langage!

A la vérité, depuis Lessing et Wieland, et particulièrement de notre siècle, la langue s'est beaucoup améliorée; elle a renoncé

de plus en plus à ce vieux et ennuyeux phlegme, ainsi qu'à la pédanterie scientifique; elle est devenue plus souple, plus limpide, et peut se vanter avec raison de s'être créé un rhythme plus agile. Je ne crois pas cependant qu'elle s'arrête à ce degré de developpement, et je vois déjà en idée sourire le lecteur, qui dans cinq cents ans s'avisera de feuilleter mon livre et fixera ses regards sur ce passage.

Le génie et le mérite des productions allemandes ne dépendent point d'ailleurs absolument de l'idiome; à l'exception de la poésie, presque tout ce que notre littérature a enfanté de grand sous le rapport scientifique depuis la réformation, a été écrit en latin, sans que pour cela ce soit moins allemand. Il est vrai que nos aïeux reçurent au moyen âge, avec la langue latine, la première impulsion vers les sciences; mais ils surent se l'approprier et l'élever du style naïf des chroniques, à la profondeur des théories mystiques, à d'admirables considérations sur la nature, à l'art gothique, à la législation et à la jurisprudence. Sous l'expression latine on retrouve partout l'esprit allemand, et je ne saurais, comme Wachler et quelques autres, si je voulais m'occuper spécialement de notre ancienne littérature nationale, en exclure les ouvrages composés en latin par nos ancêtres.

Influence de la littérature étrangère.

Le goût bien connu des Allemands pour l'imitation prédomine aussi dans leur littérature. On se fait à la fois un bonheur et un sujet de reproche de boîter et de bégayer à la suite des étrangers. On dispute depuis plus de mille ans sur ce phénomène de notre caractère national, comme sur un penchant du cœur que la morale semble réprouver. Déjà du temps des Romains il existait deux partis en Allemagne, les imitateurs et les puristes. Ils sont méprisables, les singes qui sautent après des oripeaux étrangers; ils sont méprisables, les êtres dégénérés qui rougissent d'être Allemands. Le préjugé qui fait considérer le type de la nature alle-

mande comme une manière d'ours et de rustre, n'a pu se produire et se conserver que chez des esprits véritablement plébéiens. Mais ils sont ridicules, les fous qui voudraient épurer un mot originairement allemand de toute crasse étrangère, établir un système de douanes morales autour de nos frontières et commander au soleil même de ne répandre ses rayons que sur l'Allemagne.

La culture de l'esprit est un bien commun comme la lumière; son heureuse influence s'étend, avec des modifications appropriées à chaque climat, sur tout le globe terrestre. Le commerce unit tous les pays et en répand les produits matériels; la littérature doit de même disperser les trésors intellectuels des peuples; chaque contrée doit recevoir d'une autre ce qui convient à sa nature et ce qui la fait prospérer; il faut aussi transplanter dans l'esprit d'une nation ce qui lui est compatible et ce qui peut le développer d'une manière plus noble.

S'il y a certaines choses qu'une nation seule peut posséder et qui par cela même constituent son individualité, il existe des biens d'un ordre fort supérieur, qui n'appartiennent exclusivement à personne, mais qui forment la propriété commune de toute la race humaine. L'apparition seule du christianisme châtie le zèle des puristes. Il nous faudrait donc répudier l'histoire tout entière pour nous purifier des influences étrangères, puisque notre nouvelle culture repose sur la civilisation romaine du moyen âge. Il nous faudrait courir nus dans les forêts, pour peu que nous voulussions nous dépouiller de tout ce que nous avons reçu des étrangers. Mais sans parler de l'enseignement mutuel des peuples, enseignement fondé sur la nature, et se rattachant à l'antiquité historique la plus reculée, les Allemands se font surtout remarquer par une préférence extraordinaire pour tout ce qui est étranger, et par un rare talent d'imitation, qui les conduisent en même temps à des exagérations et à un oubli dénaturé de leurs propres avantages.

La source la plus profonde de ce penchant est cet attrait vers l'humanité tout entière qui distingue le caractère allemand; nous sommes absolument cosmopolites. Notre véritable nationalité, c'est

de n'en vouloir avoir aucune, mais de chercher à faire prévaloir sur ce qui individualise chaque nation, quelque chose d'universel et de commun à toute la race humaine. Nous avons un besoin incessant de réaliser en nous l'idéal d'un peuple normal et philosophe; nous cherchons à nous approprier la culture de chaque nation, à cueillir toutes les fleurs de l'esprit humain. Ce penchant est plus fort que notre orgueil national, tant que nous n'y plaçons point cet orgueil national; d'autres peuples aussi se donnent pour des peuples modèles, et sans cette croyance il n'y aurait point d'orgueil national; cependant ils sont loin de vouloir se renier eux-mêmes, mais ils tâchent seulement d'imposer leur type à tous les autres. D'autres peuples également savent apprécier ce qui est étranger, mais ils ne se répudient point eux-mêmes. Cette abnégation volontaire a aussi son avantage et son principe naturel. L'amour est toujours et essentiellement un renoncement énergique de soi-même. Rien ne nuit plus que l'égoïsme à l'intérêt pour ce qui est étranger, et à l'amour même, d'où jaillit tout progrès; rien ne préjudicie plus à la culture intellectuelle que la vanité nationale. Il faut une certaine résignation pour pouvoir parfaitement sympathiser avec ce qui est étranger. Si nous recherchons les obstacles qui chez tant de peuples ont entravé les progrès de la culture, nous les trouverons moins dans leur rudesse native que dans leur contentement d'eux-mêmes et dans les préjugés de leur orgueil national; les peuples les plus nobles ont toujours été les plus tolérants; les plus vils, toujours les plus vains.

Cependant ce n'est point seulement cette direction philosophique de notre esprit, ni la capacité d'apprendre, ni la soif de savoir, ni le besoin de développement, ni la tendance vers l'idéal, mais c'est encore certain élan poétique, certain penchant romantique, qui nous font aimer ce qui est étranger. Je ne sais quel charme de poésie y répand pour nous sa magie et captive notre imagination. Ce qui est étranger, fût-ce même quelque chose de fort inférieur à ce que nous possédons depuis longtemps, peut seul éveiller en nous une disposition romantique. Aussi faisons-nous aux étrangers tant d'emprunts qui ne servent en rien à notre

développement, et notre imagination commence par rendre préjudiciable un penchant que l'esprit devrait approuver tout en le modérant. Dès que l'imagination nous entraîne, nous commettons toujours deux fautes à la fois : celle d'un abandon aveugle et servile, et celle d'une aveugle méconnaissance de nous-mêmes. Nous avons la faculté poétique de devenir nos propres mystificateurs, de nous transformer également en personnages dramatiques, et de nous livrer à une illusion étrangère. Beaucoup de savants se croient tellement dans l'ère grecque, beaucoup de romantiques tellement au moyen âge, beaucoup de politiques tellement à l'époque française, beaucoup de théologiens tellement aux temps bibliques, qu'ils semblent ne plus rien savoir de ce qui se passe autour d'eux. Cet état de choses a quelque ressemblance avec la folie et y conduit souvent. Les gens possédés de cette monomanie exploitent les ressources peu communes que leur offrent notre caractère et notre langue. Ils savent à merveille reproduire artificiellement dans notre littérature les idiomes étrangers, et chassent de la langue allemande l'esprit qui lui est propre, pour y introduire des idoles étrangères; ils se moquent de tous ceux qui n'imitent point leur exemple, et s'irritent quelquefois lorsque la nature ne veut point se soumettre à l'art; cependant de semblables exagérations se détruisent les unes par les autres. S'il n'existait au dehors de nous qu'un seul peuple, il est probable que nous concentrerions sur lui toutes nos études jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien de nous-mêmes; mais comme il y en a beaucoup que nous imitons tous successivement, et comme ils sont en contradiction réciproque, l'équilibre se trouve toujours rétabli. C'est ainsi que l'esprit de convenance si délicat de la gallomanie à dû faire place à l'*humour* acerbe de l'anglomanie, la grécomanie classique à l'orientalisme déréglé, le plat libéralisme au romantisme mystique, et *vice versâ*. Les diverses phases de notre fureur d'imitation ne dépendent pas seulement des oppositions au dehors des chefs-d'œuvre étrangers, mais encore des motifs déterminants qui ont agi en nous. Les mêmes modèles se présentent toujours et tous à la fois devant nos yeux; cependant nous nous intéressons aux

uns, tandis que nous demeurons aveugles pour les autres. Cela dépend du mouvement intime et progressif de notre nature, ainsi que du grand mouvement extérieur de l'histoire. Dans ce qui est étranger, nous nous intéressons toujours à ce qui harmonise davantage avec notre degré de culture et avec notre disposition actuelle. Lorsque notre esprit commença à s'affranchir des liens étroits de la foi, les anciens, si lucides et si sensés, devinrent nos modèles. Lorsque le sentiment, ou entièrement méconnu ou froissé, se révolta contre la tyrannie d'une aride clarté et d'un plat rationalisme, le moyen âge dut de nouveau nous servir de modèle. Lorsque l'Allemand eut la conscience de sa propre pesanteur, il alla à l'école du Français léger; lorsque dans son sommeil politique quelques songes lui apparurent, les images de l'Angleterre et de l'Amérique, ou celles des républiques de l'antiquité, l'obsédèrent incessamment. Lorsqu'enfin il sentit tout ce qu'il y avait d'incommode et de contraire à la nature dans ses habitudes tudesques, une sorte d'instinct dut le ramener jusqu'à la légèreté, et même jusqu'à la nudité grecque. Lorsque, victime du destin et de l'adversité, il tomba dans l'indigence, le confortable et le bien-être matériel des habitants de la Grande-Bretagne durent exciter son émulation.

Mais, semblables à des enfants insensés, nous brisons nos jouets, ou nous jetons à l'écart le rudiment dès qu'il ne nous est plus agréable ou nécessaire. Personne ne s'attache plus servilement, personne aussi n'est plus ingrat que nous; personne plus que nous ne sait si complétement méconnaître le vrai mérite, et personne ne sait si facilement attribuer à autrui ses propres torts. Il y a cinquante ans, nous regardions les Français comme des espèces de demi-dieux; il y a dix ans, nous les considérions presque comme des démons. Nous étions assez bêtes pour ramper devant eux, et encore plus bêtes pour les mépriser. Après les sots qui donnèrent aux enfants des nourrices françaises, et même à leurs mères des appartements arrangés à la mode française, surgirent d'autres sots, qui, avec une imprudence et une imbécillité dignes des Scythes, foulèrent aux pieds les plus nobles fleurs de la so-

ciabilité française. Des politiques allemands prirent une mine édifiante et prêchèrent contre l'antechrist gaulois; plusieurs historiens se rencontrèrent assez simples pour chercher à se tromper eux-mêmes, ainsi que les autres, en attestant que les Français, descendus d'ignobles races asiatiques, ne méritaient point l'honneur d'être appelés Européens. Les partis continuèrent à se reprocher mutuellement leurs idolâtries d'une manière aussi barbare. Les classiques injurient le moyen âge et l'Orient; les romantiques se croisent encore quelquefois contre les païens de l'antiquité.

L'engouement pour la littérature étrangère se manifeste d'abord par les traductions. Il est notoire qu'on traduit prodigieusement en Allemagne, et qu'il existe même des fabriques pour ce genre d'industrie. Tandis que sur trente ouvrages des meilleurs de nos écrivains, un seul est mal traduit à l'étranger, les œuvres complètes des auteurs de second ordre de l'Angleterre et de la France sont traduites deux ou trois fois. Bien plus, on leur fait, comme à Walter Scott, l'honneur d'imprimer sous leur nom ses propres productions; incontestablement la gloire est de notre côté. Dussions-nous à beaucoup d'égards rester inférieurs aux étrangers, nous ne partageons pas du moins avec eux cette indifférence étroite et exclusive, ce dédain prétentieux et ignare des productions exotiques; il est honorable pour nous de connaître les notabilités de la Grande-Bretagne, il n'est point honorable pour les Anglais de ne rien savoir des notabilités allemandes.

Les traductions sont certainement préférables aux imitations, et celui qui nous traduit un poëte étranger, a sans doute plus fait que celui qui se borne à le copier dans ses propres poésies; par le même motif les traductions libres valent aussi beaucoup moins que les traductions fidèles. Cependant on est si exigeant pour la fidélité, qu'il est impossible de l'atteindre complétement. Une traduction ne peut jamais être exacte dans toutes ses parties; pour l'être dans quelques-unes, il faut qu'elle sacrifie les autres. Aussi les traducteurs se divisent-ils en deux classes. Les uns sacrifient le sujet à la forme, ou bien la pensée à la parole, le sens à l'harmonie; les autres font précisément le contraire; les

uns veulent reproduire la beauté et l'euphonisme de l'expression étrangère, les autres seulement sa clarté et sa lucidité. Les premiers prédominent. La grâce du rhythme corrompt l'oreille et fait oublier la défectuosité du sens. La plupart des traductions métriques sacrifient hardiment le sujet pour sauver l'harmonie, la versification et la rime. On ne peut guère supporter les traductions littérales, mais dissonnantes, et si, pour la rendre fidèlement, on travestit un poëte en prose, personne n'a souci de le lire. On a peut-être tort en cela. Sans doute qu'une grande partie du charme de la poésie consiste dans le rhythme et dans les vers; mais ce n'est qu'autant qu'il s'y rencontre des images et des inspirations qui en font toute la magie, autrement l'harmonie n'est qu'un vêtement extérieur qui ajoute à leur beauté. Si ces images se montrent effacées, si ces inspirations sont obscurcies ou défigurées, l'harmonie perd aussitôt son prestige : voilà ce qui trop souvent échappe à nos traducteurs de poésies; ils reproduisent artificiellement le mètre des poëtes antiques, le nombre et l'enchaînement des rimes des auteurs romantiques. Pour venir à bout de ces difficultueuses entreprises, ils immolent inconsidérément la clarté et même la vérité, ils brisent et faussent la construction, ils omettent et ils embrouillent, souvent même ils emploient des images et des locutions tout à fait différentes, parce que la véritable construction et le mot propre ne veulent point se prêter à la mesure ni à la rime. La ressource universelle est la tautologie[1]; la cheville offre-t-elle un sens analogue, le traducteur croit avoir atteint sont but, pourvu que la rime et la mesure tombent bien à l'oreille. Mais les tautologies ne lui sont point du tout permises. Il ne doit pas se servir d'un mot analogue, mais du mot propre; si la rime ou la mesure en demandent un autre, il n'a aucun droit à l'indulgence, car ce n'est pas la rime, mais le sens qui est le but principal.

C'est au triste état de choses que je viens de signaler qu'il faut attribuer la diversité surprenante des traductions d'un seul et même

1 La tautologie est la répétition inutile d'une même idée en termes différents. (*Note du Traducteur.*)

auteur, et ensuite la prodigieuse monotonie des différents auteurs, lorsqu'un même traducteur les reproduit.

Nous possédons plusieurs traductions du Dante, du Tasse, de Pétrarque et du Camoëns, qui s'éloignent singulièrement les unes des autres, et dont presque chaque vers est construit et rimé d'une manière différente, tandis qu'au contraire Homère, Hésiode, Théocrite, Eschyle, Aristophane, Virgile, Horace, Ovide, Shakespeare, etc., se ressemblent dans les traductions de Voss comme les œufs d'un même panier. Dans l'un et l'autre cas, le caractère de l'original est faussé, lors même que l'harmonie du langage est rendue avec tant d'habileté.

Les imitations sont incontestablement un résultat de la reconnaissance de supériorités étrangères. Pourquoi ne devrions-nous point imiter ce qui est utile, ou beau, ou noble? Cependant nous retombons communément dans le défaut de ne vouloir imiter que les formes, au lieu des choses. Nous devrions nous efforcer de faire prévaloir dans notre époque une culture aussi harmonieuse que celle que les Grecs se sont jadis appropriée à leur manière. Mais nous nous rendons ridicules lorsqu'à force d'art nous imitons les formes grecques, sans ranimer avec elles l'esprit et la vie d'où elles découlèrent. Nous devrions formuler nos relations sociales d'après notre propre caractère, avec autant de grâce, avec autant de délicatesse que l'ont fait pour eux-mêmes les Français. Mais nous sommes de véritables singes, lorsque nous contrefaisons lourdement les politesses et les gracieusetés françaises. Nous devrions chercher à penser et à agir avec la liberté et la mâle énergie des Anglais ou des Américains; mais non attendre notre salut d'une imitation puérile de leurs formes extérieures. Nous devrions ressusciter pour nous l'habileté et la profondeur du génie du moyen âge, et non affecter péniblement un costume et un langage gothiques.

Les imitations de pure forme ressemblent aux modes et ont la même destinée; elles prévalent exclusivement pendant un court espace de temps, et l'on passe pour un original lorsqu'on ne s'y conforme point. Plus tard elles paraissent toutes ridicules. Le

goût des Grecs a jadis aussi dominé à Rome. Mais qui hésitera à priser infiniment plus haut la vigueur et la gravité des Romains dans les productions intellectuelles qui leur appartiennent en propre, que l'affectation de la finesse attique dans leurs imitations grecques? Depuis longtemps déjà les Français ne nous semblent plus que comiques avec leurs tragédies antiques; mais bien que nous nous regardions comme beaucoup plus habiles dans l'art de copier, les postiches de Voss, quoique reconnues pour des modèles, n'en sont pas moins ridicules. Nous avons depuis longtemps donné raison au brave Cervantes; cependant beaucoup de nos romantiques préparent les matériaux d'un nouveau Don Quichotte, et Lamotte-Fouqué lui-même en a décrit une foule sans s'en douter.

L'expérience de tant de modes successives qui se contredisent et s'anéantissent réciproquement, paraît avoir produit des résultats avantageux; malgré la multiplicité des partis encore prédominants, on commence cependant à chercher à les concilier. Après avoir étudié tour à tour toutes les nations, après avoir admiré et imité les Romains et les Grecs, les Français et les Anglais, les Italiens et les Espagnols, nous sommes aujourd'hui pour un moment rentrés dans nos foyers domestiques, et nous revenons à résipiscence. Nous remarquerons que toujours, dès que nous avons commencé à connaître une nation, nous l'avons admirée avec exagération et servilement imitée; mais que nous nous sommes promptement refroidis de cet excès d'enthousiasme, et qu'ensuite une réflexion plus calme a rehaussé à nos yeux et nous a approprié ce qui chez les étrangers était digne d'être imité, et ce qui pouvait l'être avantageusement. Nous distinguons insensiblement de cette espèce de singerie d'automate le don excellent de faire revivre en nous l'esprit d'autres nations et des siècles passés, la faculté poétique de nous rendre accessibles à toutes les illusions étrangères. Dans l'une (la singerie d'automate), toutes les oppositions se placent les unes à côté des autres; dans l'autre (ce don et cette faculté), elles se détruisent mutuellement. L'imagination peut nous transporter un moment en Grèce, un

instant après à Londres, cependant nous demeurons toujours en Allemagne. Dans la fougue de notre enthousiasme nous avions commis la faute de dépouiller notre individualisme, et de nous élancer tout entiers à l'étranger; nous ferons observer aujourd'hui qu'en ouvrant tous nos sens à ce qui est étranger, nous apportons dans nos investigations une manière toute particulière de saisir les choses, la plupart du temps une prédisposition intime, fantastique et profonde, et tandis que nous leur laissons un libre essor, elles ne font que combiner par une heureuse assimilation les avantages de l'étranger avec notre nationalité. La véritable fusion des supériorités intellectuelles qui échurent à certains peuples ou à certaines époques, et qui demeureront toujours la plus haute expression de la culture; cette fusion, dis-je, il faut cependant la distinguer complétement de celle qui ne repose que sur des formes et sur des genres hétérogènes. Depuis que nous avons apprécié à leur juste valeur non-seulement l'antiquité classique, mais encore les temps romantiques et l'Orient, l'exemple puissant de Gœthe a introduit, notamment parmi nos jeunes poëtes, un goût d'amalgame dans les genres qui doit être sévèrement réprouvé. Gœthe se plut à se jouer avec les genres étrangers, et chercha à se montrer virtuose non-seulement par leur diversité, mais par leur mélange baroque. C'est ainsi qu'il composa le *Divan oriental*, création antico-romantique, qui dans sa pensée n'était guère plus vraie qu'une illusion d'optique, et qui s'explique au mieux par sa *Théorie des couleurs.* Que l'on pardonne ce jeu à son inventeur, il n'en est pas moins de mauvais goût de le sanctionner comme genre, de le continuer et d'en faire quelque chose de sérieux. Lamotte-Fouqué, Ernst, Schultz et beaucoup d'autres encore, ont fait un mélange bariolé d'Homère, d'Ossian, des Nibelungen, de l'Edda, du Tasse, de l'Arioste, etc. Notre poésie lyrique s'est montée au diapason de tous les instruments nationaux de l'univers, et cela produit un effet bizarre d'entendre le même poëte seriner tantôt des ghasèles orientales, tantôt des hymnes à la manière d'Alcée, tantôt de vieilles romances allemandes ou castillanes.

Et comme j'ai exprimé fort nettement mon opinion sur ce sujet

dans l'examen des *Tableaux de l'Orient*, par Stieglitz, j'en citerai ici quelques fragments :

« La littérature allemande ressemble à une maison de fous, quelques centaines d'insensés y singent grotesquement le costume et les mœurs, le langage et les idées de cent peuples divers des temps anciens ou modernes. Ces maniaques français, anglais, italiens, espagnols, romains, grecs, turcs, persans, indiens, chinois, iroquois, mais tous au fond d'excellents Allemands, s'amusent à représenter dans leurs jeux l'histoire du monde. Ce qu'il y a de plus extravagant là dedans, c'est qu'ils se montrent fort graves. Encore si c'était une mascarade, ce serait le plus joyeux carnaval ; mais les fous prennent la chose très-sérieusement.

« Nous pourrions avec toute espèce de raison nous approprier la poésie d'autres peuples ; car tout ce qui est beau appartient à celui qui le reconnaît pour tel. Grâces soient donc rendues aux hommes qui nous ont ouvert les trésors de la poésie orientale ; mais je ne veux point dire par là que nous devions imiter ridiculement cette poésie, ni que tout sténographe habile puisse prendre la plume et nous engager à le considérer comme un second Hafis. Sans doute que nous serions disposés à nous réjouir à la vue de tableaux de l'Orient que des peintres indigènes auraient ébauchés pour nous ; mais si un barbouilleur versé dans son métier s'avise de reproduire, avec sa froide et plate détrempe, ces images d'une animation chaleureuse et d'une grande fraîcheur de coloris, en vérité, ne sera-ce point une pure folie ? que peut-il y avoir de plus réjouissant que de voir un peuple se représenter lui-même dans sa belle individualité ? quoi de plus repoussant que la copie ridicule et prétentieuse d'étrangers dont on ne pourra jamais saisir l'originalité ? Hafis et Stieglitz, Montenabbi et Stieglitz, Firdusi et Stieglitz, Dschami et Stieglitz, Kalidasa et Stieglitz !

« Il n'y a qu'un seul cas où l'imitation ne choque point, c'est lorsqu'un grand poëte s'empare d'une forme étrangère pour y développer un génie supérieur ; mais c'est ce que n'a pas fait Stieglitz. Toutes les pensées et toutes les images que nous trouvons en lui, sont empruntées à des poëtes de l'Orient et platement co-

piées sur des originaux. Il ne s'y rencontre rien de neuf, rien de profond, rien d'élevé, et en général rien qui lui appartienne en propre, excepté çà et là quelque fadeur sentimentale qui convient fort peu au sujet. Il nous conduit d'abord en Arabie et fait combattre des hordes dans le désert, ce qui nous vaut plusieurs traits bien connus du caractère indigène; mais combien ses tableaux ne sont-ils pas délayés, décolorés et ternes, pour peu qu'on les compare aux sept pléiades rayonnantes et aux Moallakat[1] gravées en lettres d'or dans le vieux temple de la Mecque? pourquoi donc cette imitation grêle et mesquine, puisque nous possédons l'original dans la charmante traduction de Haxtmann? Stieglitz nous transporte ensuite en Perse et nous représente des scènes d'intérieurs de harem, des descriptions de bazars, de jardins embaumés, etc., que nous connaissons beaucoup mieux par les originaux. Où trouver dans tout cela la magnificence d'un Zoroastre, l'imagination d'un Firdusi, la sainteté d'une Schirin, la douce ivresse d'un Baki? Encore une fois, ce ne sont que copies.

« Mais lors même que ces copies nous reproduiraient les traits gracieux des originaux, nous devrions rejeter ce genre tout entier et cette monomanie servile. Que sont, si on les compare aux originaux, les copies même d'un Thomas Moore, d'un Buckert et d'un Platen, qui ne manquent point d'ailleurs de véritable poésie? Elles ne peuvent soutenir la parallèle. Cependant il est d'autant plus honteux qu'à mesure que le goût des imitations s'accroît, on semble oublier davantage les modèles. Nous ne possédons qu'une seule édition de la traduction de Schirin, par Hammer; ce poëme divin, au-dessus duquel il n'y a rien qu'Homère et Shakespeare, tandis que l'imitation comparativement insignifiante de Lalla Boock, de Moore, a déjà été reproduite trois ou quatre fois dans notre langue. D'excellentes choses ne sont point encore traduites ou ne le sont qu'en partie, ou le sont fort mal; mais qui se soucie des

1 Moallakat signifie en arabe *suspendues*. C'est ainsi qu'on appelle les sept poëmes d'une époque antérieure à la vérité, mais presque contemporaine à Mahomet, qui, à cause de leur perfection, sont exposées à tous les regards et suspendues dans le temple de la Mecque. (*Note du Traducteur.*)

originaux? qui y porte son attention? Si le *Divan oriental* de Gœthe avait produit cet effet, ce serait une œuvre méritoire; cependant il n'a fait que montrer à nos jeunes poëtes combien il était facile, en affectant l'orientalisme, de formuler un livre de poésies qui dussent tout leur succès à la mode. Stieglitz, bien qu'imitateur de Gœthe, n'a pas même rougi de s'infatuer de ses propres tableaux de l'Orient, comme s'il eût fait don au monde de quelque merveille qui exigeât toute sa reconnaissance. Il nous décrit avec un respect édifiant de lui-même la marche que suivit son esprit pour découvrir la grande idée des tableaux de l'Orient, et cependant il a encore la naïveté d'avouer que la fréquente contemplation des gravures orientales de la bibliothèque de Berlin fut la source principale de son enthousiasme. Voilà ce qui caractérise parfaitement la tendance fantastique et visionnaire de notre moderne poésie. Loin de la réalité, loin de la nature et de la vie, les poëtes n'étudient que dans les livres, ils prennent toutes leurs idées sur le papier pour les y ensevelir de nouveau, ils ne saisissent que des ombres pour en tirer des silhouettes : c'est ainsi que finalement tout ce qu'il y a de beau dans la réalité, de grand dans l'antiquité, de séduisant dans la nature éternellement jeune, l'imagination maladive de nos poëtes le traduit en une image faussement reproduite d'une image fausse qui ne ressemble que de bien loin au type original. Il faut attribuer à cela ce manque de naturel dans les livres sur la nature, ces caricatures dans les ouvrages sur des nations et sur des époques, qui, aussi loin que le papier s'étend, répandent leurs mensonges sur le monde. »

Littérature.

LA LÉGENDE DE MÜNCHENBERG

PRÈS SALTZBOURG.

FRAGMENTS EXTRAITS DU *PHŒNIX*.

(Traduit de l'allemand des Chroniques D'ADELHEID VON STOLTERFLOTH.)

Au centre d'un pays plat, hérissé de blés qui ondulent, à travers de grands espaces où le regard se perd, voyez-vous apparaître une petite ville, debout sur une montagne ardue, sèche et roide, comme un nid d'oiseau de proie perché au faîte d'un roc isolé? — C'est Saltzbourg, la reine de l'ancien cercle de Bavière; Saltzbourg, la cité germaine, avec ses maisons brodées de ciselures comme un voile de fiancée; avec sa cathédrale de l'an 1000, sœur de la Babel inachevée de Cologne, dont les flèches dentelées percent la nue.

Puis, au bas, c'est la Saltz, fleuve capricieux qui enlace le pied du mont de ses rubans argentés. Sur ses bords de longues forêts se déroulent, qui jettent de loin aux promeneurs de la grève les harmonies indistinctes de leurs vieilles solitudes.

Venez, au tomber du soir, quand le crépuscule embaumé flotte sur les bruyères, à l'heure indécise où la lune s'égare entre le Münchenberg et les jardins de Mirabel; venez vous asseoir tout seul, en face de ce manoir à demi ruiné, que les paysans ne montrent que de loin; c'est le *burg* de Rauhnstein. Les tours féodales, sur lesquelles les âges en passant jettent un pli de leur manteau, ont survécu à l'effet des temps; elles se dressent encore lézardées de haut en bas; et on dit que par leurs meurtrières béantes un

spectre échevelé se montre tous les ans dans la nuit qui précède la fête des morts; et que des voyageurs attardés y ont entendu des voix mystérieuses faire d'étranges récits.

Quoi qu'il en soit, voici parmi les traditions de la contrée celle qui m'a semblé la moins chargée de fictions.

I.

En 1148, Conrad III, empereur d'Allemagne, dont l'armée avait été défaite en Palestine par les Musulmans, était rentré dans ses États avec un petit nombre de croisés. L'un d'eux, Bernhard de Rauhnstein, riche et puissant seigneur, qui comptait sous sa bannière de comte un grand nombre de vassaux, venait d'épouser une jeune fille sans naissance et sans fortune, mais d'une rare beauté; et lassé qu'il se sentait de sa longue vie guerrière, il avait résolu d'aller finir ses jours au fond d'un vieux manoir, héritage de famille, qu'il n'avait pas revu depuis près de deux ans.

L'âge des deux époux n'était guère assorti. Mais Bernhard de Rauhnstein avait compté, peut-être légèrement, sur ses richesses et ses soins, pour se faire aimer de Gisèle. Et peut-être aussi un sentiment de jalousie, qu'il ne voulait pas s'avouer, l'avait-il déterminé à venir cacher son trésor derrière les murs d'un castel fortifié, où il se proposait de ne recevoir aucun étranger du voisinage. La comtesse de Rauhnstein regretta la cour de Conrad III, où hauts barons, comtes et chevaliers lui offraient leur encens. Force fut pourtant de se soumettre; et un mois après les noces son époux l'emmena dans sa solitude féodale.

La route fut longue de fatigue et d'ennui; quelques serviteurs servaient d'escorte, et plus d'une fois aux abords du manoir de Rauhnstein, où l'on arriva de nuit, Gisèle avait témoigné ses craintes ou son impatience.

« Seigneur, disait-elle, tout est bien triste à cette heure; la nuit est froide, et nous sommes entourés de précipices; si nos chevaux déviaient d'un seul pas, ce serait fait de nous.

— « Rassurez-vous, reprit Bernard, en mettant pied à terre; le péril est moindre que vous ne croyez. Ces roches sont basses,

et le brouillard seul nous montre des précipices. Mais jetez-moi la bride de votre cheval, et je vais le guider moi-même; tous les chemins ici me sont connus comme autant de vieux amis.

Une heure après, le petit cortége arriva au pied du *burg* de Rauhnstein; un des varlets donna trois fois du cor, et le vieux chapelain Walter vint lentement, avec quelques hommes d'armes, interroger les nouveaux venus; car pendant l'absence des maîtres il était resté seul chargé de régir leurs biens et leurs vassaux. »

— « Soyez le bienvenu sous le toit de vos pères, mon noble seigneur! s'écria le vieux prêtre, en reconnaissant Bernhard et son épouse. Dieu est partout, à la cour comme aux camps! mais c'est ici surtout qu'il doit recevoir vos prières, car ici vos aïeux reposent sous les dalles de la chapelle, où j'ai appelé sur vous toutes les grâces du Ciel en vous conférant le saint baptême. »

— « Merci, mon père, répondit Bernhard; Dieu vous a entendu, puisqu'après m'avoir donné une épouse selon mon cœur, il nous réunit pour toujours après tant de fatigues. »

En achevant ces mots, ils entrèrent tous trois dans une large et sombre salle lambrissée de chêne; un grand feu pétillait dans l'immense cheminée, où la moitié d'un arbre tordait ses branches sèches entre la flamme et les cendres. Un reflet rougeâtre courait sur les noirs lambris, et deux lampes gothiques, pendues à la voûte, éclairaient faiblement les objets. Gisèle se retrouvait avec peine dans cette demeure, si peu en harmonie avec ses vingt-cinq ans et son goût pour le monde. Bernhard ne s'aperçut point du nuage qui passait sur le front de sa femme; tout entier aux émotions de son cœur, il saluait avec amour la salle où ses premiers pas s'étaient essayés. Le passé revivait pour lui dans les moindres objets, et de grosses larmes coulaient, sans qu'il s'en aperçût, le long de ses joues brunies.

Le chapelain observait seul Gisèle assise près du feu. Le vieillard voulut lui parler, mais un frisson involontaire retint les paroles sur ses lèvres. — « Elle est belle, pensa-t-il, mais belle sans grâces, sans douceur; il y a dans son regard quelque chose

de fatal, qui me repousse d'elle au lieu de m'attirer. Oh, ce n'est pas ainsi que la mère de mon cher Bernhard fit son entrée au château; elle avait vingt ans, la douce créature, et lorsque son époux lui dit, c'est ici que l'on m'a bercé, c'est ici que je suis né et que je veux mourir, elle se prit à pleurer, et jetant ses bras à son cou, elle lui dit : Ainsi soit comme vous le désirez; ce que vous avez tant sujet d'aimer, je le veux aimer aussi. »

Le cœur du bon chapelain s'attendrit à ce souvenir, et, se tournant vers son noble maître, dans lequel il croyait toujours voir l'enfant aux blonds cheveux qu'il avait tant de fois bercé sur ses genoux, il lui serra la main en silence.

Le reste de la soirée se passa triste et sombre comme le temps. Gisèle accueillait d'un sourire dédaigneux tous les anciens serviteurs du château, et pas un mot bienveillant ne sortit de ses lèvres fortement comprimées. Il n'était pourtant sortes d'attentions que Bernhard n'eût pour elle, et son regard semblait lui demander sans cesse un sourire joyeux, ou une parole amie.

Lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre à coucher, le chapelain rapprocha sa chaise de celle de son cher Bernhard, et tous deux commencèrent une de ces causeries du cœur, qui font couler les heures aussi vite que les minutes. Walter l'interrogea vaguement, mais avec adresse, sur son mariage et sur son bonheur. Il apprit que, séduit par la beauté de sa femme, Bernhard s'était décidé à l'épouser, quoiqu'elle fût pauvre et sans naissance; il put remarquer aussi combien l'amour l'aveuglait sur la réalité de son bonheur, et il le quitta avec un serrement de cœur dont il ne put pas se rendre compte.

Les mois se passèrent, le soleil d'avril vint réchauffer les murailles humides du vieux manoir, et dorer les plaines et les coteaux dont il était entouré. Gisèle avait peine à reconnaître dans les sites ravissants qui s'offraient sans cesse à ses yeux, l'âpre et morne nature qu'elle avait saluée, en arrivant, de mille malédictions. Elle touchait au terme d'une grossesse; sa physionomie semblait s'être adoucie, un peu d'amour maternel s'y laissait voir chaque fois qu'une paysanne passait près d'elle, portant un tout petit enfant;

et chacun se disait, elle sera meilleure aux pauvres lorsqu'elle sera mère. Walter l'entourait de respect et d'égards, mais il s'efforçait en vain de l'aimer. — « Mon Dieu, se disait-il souvent, agenouillé sur les dalles de la chapelle, je suis injuste, je le sens; car elle ne m'a pas fait de mal, et pourtant je ne puis trouver pour elle dans mon cœur ni vœux ni prières.... Et quand, la tête haute, l'œil brillant de joie et d'orgueil, Bernhard lui parlait de son bonheur, de ses espérances, il étouffait un soupir et ne songeait plus à lui dire : « Dieu t'a béni, mon fils. »

Cependant le château prenait un aspect moins triste, moins solitaire; on faisait des préparatifs et de nombreuses invitations pour les fêtes du baptême. Gisèle mit au monde, dans les premiers jours du mois de mai, un fils, qui fut tenu sur les fonts de baptême par un jeune et beau seigneur, arrivé tout exprès quelques jours auparavant, avec une sœur du comte de Rauhnstein.

De grandes largesses furent faites aux vassaux; les repas et les danses se succédèrent durant toute une semaine, et l'on offrit aux églises des dons considérables, en reconnaissance de l'immense bienfait que Dieu venait d'accorder au seigneur de Rauhnstein.

Le jeune enfant reçut en naissant le nom de son père et celui de son parrain, Ludwig d'Aspenau; et lorsque le château eut repris sa solitude première, on vit sans cesse Gisèle, son fils dans ses bras, parcourir les jardins qui entouraient Rauhnstein. Mais si son amour pour cet enfant semblait s'accroître chaque jour, il en était de même aussi de sa froideur et de son éloignement pour le comte son époux. C'était à peine si dans une journée il pouvait obtenir la permission d'embrasser son fils une seule fois. — « Je ne puis lui en vouloir, disait-il souvent au chapelain; c'est son grand amour de mère qui la rend froide et égoïste pour tout ce qui n'est pas son enfant. » — Et le vieux Walter soupirait et prenait tout bas en profonde compassion le sort de son vertueux seigneur; car non-seulement il n'avait ni les caresses de sa femme et de son fils pour ramener le sourire sur ses lèvres, mais les choses étaient arrivées à ce point, que toute l'autorité seigneu-

riale avait comme passé de ses mains dans les mains de la châtelaine. Il ne se plaignait pas, le noble guerrier, et un baiser donné à son fils le consolait de tout; seulement Walter put remarquer qu'il cherchait plus souvent dans les souvenirs de sa gloire passée un peu du bonheur qu'il demandait en vain à tout ce qui l'entourait.

On disait la messe dans la chapelle, et malgré le grand âge du chapelain, il officiait exactement. Ces instants et ceux des repas étaient à peu près les seuls où l'on se réunit en famille. Ils recevaient peu de visites, et en faisaient encore moins. Cependant la toilette de Gisèle, qui avait été jusque là assez négligée, occupait alors une partie du temps qu'elle donnait à son fils; elle semblait prendre plaisir à se parer de ses robes de cour et à poudrer sa longue chevelure; elle parcourait, ainsi vêtue, ses sombres appartements et ses riants jardins. Les paysans s'inclinaient avec respect devant elle; mais aucune bénédiction n'accompagnait ses promenades, aucun sourire ne saluait son passage, et l'on riait, lorsqu'elle était loin, du fard épais qu'elle se prodiguait.... « Hélas! disait le chapelain, on voit bien qu'elle n'a pas été habituée à porter toujours des plumes et des diamants, autrement elle ne serait pas si empressée à ployer sous leur poids quand l'étiquette ne le demande pas. »

Mais Gisèle s'embarrassait peu de ce qu'on pouvait dire d'elle. Hors l'amour qu'elle portait à son fils, on eût pu croire que son âme et sa pensée n'habitaient pas le même lieu que son corps; et lorsqu'elle priait durant la messe, des mots inintelligibles sortaient de ses lèvres d'une pâleur bleuâtre, comme si l'esprit du mal avait soufflé entre elle et Dieu.

On était au 30 septembre, un violent orage venait d'éclater sur le château, et la pluie, qui tombait par torrents, fouettait les vitraux plombés des longues fenêtres. Il pouvait être six heures du soir. Tout était triste et morne dans la grande salle, où, la tête appuyée sur ses deux mains, Bernhard écoutait avec un profond recueillement le bruit du tonnerre. Cette voix de Dieu lui rappelait celle de la guerre, et toute sa jeunesse repassait devant

lui parée de gloire et de danger : Gisèle, durant ce temps de nobles souvenirs, berçait son fils et voilait ses yeux de ses doigts caressants, pour qu'il n'aperçût pas les éclairs qui traversaient à chaque instant la salle. Quand l'orage eut cessé, Gisèle tourna la tête vers son mari : il semblait avoir oublié qu'elle fût là. Elle se pencha vers son fils, lui donna un baiser, se rapprocha encore de lui, et commença de chanter à demi-voix, imprimant au berceau le mouvement qu'elle donnait à sa voix.

Dors, petit ange
Aux beaux yeux
Bleus!
Dors sous la soie et sous la frange,
Rêve d'étoiles et de fleurs!
A toi le rire, à moi les pleurs!

Dors, petit ange
Aux beaux yeux
Bleus!
Dors sous la soie et sous la frange,
Qu'importe l'orage et l'effroi,
Ta mère est là, veillant sur toi!

— « Qu'est-ce que les chiens ont donc à aboyer? » dit le comte, en se levant tout à coup, et il ouvrit une fenêtre. Un des chiens de garde venait de briser sa chaîne et bondissait autour d'un homme qui cherchait à l'éloigner par des menaces ou par des caresses. « Qui va là? » dit le comte avec quelque brusquerie.

— « Un pauvre pèlerin, » reprit une voix humble et presque tremblante.

— « Il faut heurter à la porte et mes gens viendront vous ouvrir, » répondit le comte avec douceur.

— « J'y vais aller moi-même, » se hâta d'ajouter le chapelain. « Seigneur, dit-il, un moment après, en introduisant un homme de petite taille, couvert d'un long manteau brun, et dont les vêtements et la barbe ruisselaient de pluie : seigneur, ce pauvre homme vient d'essuyer tout l'orage, permettez qu'il se chauffe au foyer. »

— « Que la bénédiction du Ciel veille sur cette maison, » dit le pèlerin, en prenant place sous le large abri de la cheminée; et il allongea ses jambes vers le brasier à demi éteint. — « Holà, du bois! s'écria le comte, et que l'on prépare à souper pour ce bon serviteur de Dieu.... Êtes-vous de ce pays? » ajouta-t-il en se tournant vers lui.

— « Non, mon seigneur, reprit le pèlerin; je suis de Rome et je viens de la terre sainte. — Et où allez-vous à présent? — Je retourne à Rome. — Eh! mais vous avez perdu votre chemin. — Je voulais visiter les saintes abbayes qui se trouvent dans toute cette partie de l'Allemagne; après la terre sainte et Rome, l'auguste demeure de notre révérend père le pape, je ne connais pas un coin de terre où la religion soit plus en faveur qu'ici; je me rendais au bourg prochain lorsque l'orage m'a surpris; mourant de froid et de faim, je me suis réfugié sous votre toit, que Dieu en soit béni, je ne pouvais trouver meilleur gîte et plus vénérables hôtes. »

Lorsque le pèlerin réchauffé eut pris place à table, au milieu de la famille, on fut émerveillé de son air de jeunesse et de sa bonne mine : il avait de grands yeux bleus qui s'abaissaient incessamment du ciel à son assiette d'étain; et lorsqu'il commença les récits de ses pieux voyages, Gisèle cessa de tourner aussi souvent son regard vers le berceau de son fils, et au lieu de se retirer avec son enfant, comme elle faisait toujours à pareille heure, elle témoigna le désir que le pèlerin continuât son récit. Le comte regarda sa femme en souriant; car il était ravi de la voir prendre plaisir à quelque chose, et il pensa que la venue de ce pieux jeune homme pourrait porter bonheur à sa maison.

On veilla assez longtemps dans la nuit, et, prêt à se séparer, le pèlerin s'approcha du berceau du petit Ludwig; il écarta les rideaux, étendit sa main vers lui pour lui donner sa bénédiction. — « Vous avez là, seigneur, un bien bel enfant. Dieu a béni votre vieillesse en plaçant auprès de vos cheveux blancs de si beaux cheveux blonds. »

— « Dieu est toute bonté, » répondit Bernhard, et un éclair de joie brilla dans ses yeux.

— « Ma fille, dit alors le chapelain, en voyant un des bracelets de Gisèle glisser à terre, doucement le long de sa robe et tomber aux pieds du pèlerin, vous perdez un de vos joyaux. — Merci, mon père, reprit-elle avec un accent plein de dépit; vos yeux voient mieux que les miens. »

Le pèlerin ramassa le bracelet, et en le lui rendant, il changea avec elle un regard que Walter chercha vainement à comprendre.

Le pèlerin prit congé de ses hôtes; il devait partir le lendemain au point du jour. Quand il fut sorti, la comtesse souleva lentement son fils dans ses bras, et le chapelain remarqua qu'elle serrait quelque chose dans son sein; mais il y prit peu garde.

Le lendemain le ciel était pur, et le soleil brillait de tout son éclat sur les fleurs à demi courbées par l'orage.

— « Vous vous parez comme pour un jour de fête, » observa Bernhard, en voyant son épouse se parer de ses plus riches atours.

— « Et n'est-ce pas un jour de fête, seigneur, reprit-elle, en lui montrant le ciel; voyez comme les nuages font place à l'azur; voyez, le soleil brille comme une gerbe d'or.... Et les oiseaux, les entendez-vous; ils chantent, ils sont joyeux.... Ainsi fais-je, seigneur, et c'est pourquoi je me pare, afin que mes vêtements soient en harmonie avec la joie de mon âme! »

— « Que Dieu vous maintienne longtemps en semblable humeur (et le comte la baisa au front); je n'ai pas souvent le bonheur de vous voir sourire, encore moins celui de vous entendre parler ainsi; voulez-vous mon bras, nous descendrons au jardin, notre fils dort encore et sa nourrice est près de lui. »

— « Comme vous voudrez, seigneur, » répondit-elle, et une légère nuance d'humeur passa sur ses traits si gracieux l'instant d'auparavant. Le comte ne s'en aperçut pas; il était arrivé à cet âge où le cœur ne fait plus percevoir aux yeux une foule de ces riens imperceptibles qui décèlent souvent les choses les plus cachées.

Il y avait à peine un quart-d'heure que Gisèle et son époux se promenaient, échangeant quelques phrases souvent inachevées et presque toujours insignifiantes, tant la gêne avait tout à coup pesé sur leurs paroles, lorsque la comtesse assura qu'elle entendait pleurer son fils. — « Il se sera éveillé, » répondit Bernhard en s'arrêtant pour mieux écouter; mais il n'entendit rien.

— « Ne pourriez-vous aller vous en informer, mon ami, » ajouta Gisèle, en posant sa main sur le bras de son époux.

— « Oui, oui, j'y vais aller.... » Et le comte reprit d'un pas leste et joyeux le chemin du château.... Il y a bien longtemps qu'elle ne m'appelait plus son ami, pensait-il tout ému. « Que le Ciel soit mille fois béni! je vois qu'il veut ramener un peu de bonheur parmi mes jours! »

— « Enfin! » s'écria la comtesse, en sortant de son sein un papier, le même que le chapelain lui avait vu prendre dans le berceau de son fils; puis elle s'enfonça dans une allée détournée, et là, rêveuse et la tête penchée, elle lut et relut bien des fois l'écrit, qu'elle ne quittait des yeux que pour l'approcher de ses lèvres et le couvrir de baisers.

— « Oh oui! c'est un beau jour, un jour de fête, dit-elle, en s'interrompant pour regarder le ciel et les fleurs. Tout semble sourire à sa venue!.... Dieu fasse que personne ne l'aperçoive!.... Et croyant entendre du bruit, elle reploya le papier, le cacha de nouveau dans son sein et retourna dans l'allée, où le comte n'était pas encore de retour; elle s'assit au pied d'un arbre, et se mit à compter ce qui lui restait d'heures jusqu'au soir.... Que la journée sera longue, pensa-t-elle, journée d'attente et de contrainte.... A peine si j'ai pu, durant la nuit, parcourir à la lueur de ma lampe cette lettre qui faisait battre mon cœur si vite, que je croyais qu'il allait se briser! Oh! que l'orage nous a bien servi hier.... et que l'écuyer à été habile dans tout ce qu'il a dit, dans tout ce qu'il a fait. O Ludwig! Ludwig!.... » Elle tressaillit en s'entendant nommer tout haut celui qu'elle aimait; ses lèvres avaient été à son insu l'écho de son âme : et comme elle aperçut son époux revenir lentement, elle fut au-devant de lui, le sourire

sur ses lèvres, pour mieux cacher le trouble de sa conscience. « Notre fils ne s'est point éveillé. — Vraiment, reprit-elle; j'aurais juré que j'entendais sa voix qui gémissait. »

Ils rentrèrent au logis, et la journée se passa comme de coutume, jusqu'à l'heure de midi, où l'on se mit à table. Lorsque le dîner fut achevé, Gisèle demanda son fils, et chacun remarqua qu'il était aussi dans ses plus beaux atours.

— « Que te voilà beau, mon enfant! » s'écria Bernhard, en lui tendant ses bras; mais l'enfant détourna la tête, et ses yeux se fermèrent comme pour pleurer.

— « Je ne sais pourquoi cet enfant ne veut jamais me sourire, » reprit le comte, tandis que deux larmes tremblaient au bord de ses paupières.

— « Je le sais bien, moi, interrompit le chapelain en fronçant le sourcil; puis, comme s'il avait eu regret de ces mots, il ajouta: laissez-le grandir, et il vous aimera. »

Gisèle avait pâli aux paroles de Walter, et prenant son fils des bras de sa nourrice, elle le posa sur les genoux de son mari.

L'enfant, docile à la voix de sa mère, tourna ses regards vers Bernhard, qui courbait sa tête pour l'embrasser. — « Cher enfant, disait-il, tu seras ma joie et ma gloire! »

C'était pitié que de voir ce noble seigneur caresser ainsi l'enfant d'un autre, et lui demander du bonheur et de la gloire!.... Le petit avait passé ses doigts dans les cheveux de celui qu'on nommait son père; il promenait sur tout ce qui l'entourait ce regard vague et indifférent que l'on rencontre chez tous les petits enfants. La comtesse paraissait mal à l'aise chaque fois que le chapelain attachait sur elle ses yeux perçants. Chacun se taisait; l'enfant lui-même, immobile et muet, semblait s'identifier à cet instinct, à cette scène de famille.

— « On dirait un saint jour de fête, » dit tout à coup le chapelain, en regardant Gisèle et son fils. A cette voix sonore qui rompait sans transition le silence qui régnait, le comte et sa femme tressaillirent, et l'enfant tendit les bras à sa mère; elle

se leva, le prit et se mit à le bercer sur ses genoux comme pour l'endormir.

— « Allez-vous visiter quelque seigneur du voisinage, que je vous vois en toilette si brillante? continua le chapelain; la soirée sera belle et le soleil a séché les chemins. »

— « Est-ce votre désir? » demanda le comte en se tournant vers sa femme.

— « Nullement, seigneur; tous les jours me sont fêtes, passés entre vous et mon fils. »

— « Et vous n'attendez personne ici? » dit encore le chapelain.

— « Je n'attends personne, reprit le comte, et vous et Gisèle? »

A ces mots, prononcés d'une voix douce et pleine de confiance, Gisèle se troubla, ses genoux faiblirent sous l'enfant, et comme elle ne répondait pas, le chapelain reprit :

— « Attendez-vous quelqu'un, madame? »

Il y avait dans l'accent que le vieillard imprima à sa voix une nuance trop imperceptible de blâme et de méfiance, pour que le comte s'en aperçût. Gisèle seule l'a sentie; son front devint pourpre, et reprenant toute son audace, elle répondit :

— « Non, je n'attends personne, et me veux même retirer plutôt que de coutume. J'ai fait vœu de prier, durant un mois, chaque soir à la chapelle, mon fils entre mes bras; et voilà, mon père, ajouta-t-elle en s'adressant au chapelain, pourquoi j'ai voulu me parer et parer mon fils; Dieu aime qu'on fasse pour lui ce qu'on prend plaisir à faire pour le monde. »

— « Dieu, reprit Walter, est tout amour, tout justice; il voit le fond des cœurs, et s'inquiète peu si les vêtements qui les recouvrent sont de bure ou de soie. »

— « Aviez-vous quelque peine ou quelque crainte ignorée de moi quand vous fîtes le vœu, ma chérie? » interrompit le comte avec bonté.

— « J'eusse voulu, seigneur, vous le tenir caché; car je n'ai ni peines ni craintes réelles ignorées de vous.... Et peut-être traîterez-vous de grande faiblesse et même de folie ce que je vais vous dire, puisque vous l'exigez. »

— « Moi, Gisèle, je n'exige rien, et d'avance je reconnais pour raisonnable et bien fait tout ce que tu as décidé.... Ainsi tu as fait vœu d'aller prier à la chapelle avec ton fils, tous les soirs, durant un mois, il faut y aller et sans y manquer une seule fois.... après quoi tu me diras si ton cœur est plus tranquille. »

— « C'est un rêve, un méchant rêve, que j'ai fait il y a huit jours, reprit-elle, en faisant effort pour ne pas rougir sous les regards scrutateurs du chapelain, qu'elle rencontrait toujours, quelque soin qu'elle prît pour les éviter.... J'étais seule avec vous dans la petite tourelle, où vous avez coutume de vous retirer le soir avant l'heure du souper; vous étiez triste, comme il vous arrive chaque fois que vient le jour des morts; et l'on entendait les cloches tinter, et le ciel était noir, et le vent soufflait et semblait pleurer en passant à travers les branches à demi dépouillées de feuilles; une grande angoisse de cœur, impossible à décrire, m'avait saisie, j'étais assise à vos côtés, et j'écoutais les cloches tinter et le vent gémir.... Tout à coup une voix qui n'avait rien d'humain m'appela trois fois par mon nom; je levai la tête vers vous; la lampe éclairait votre figure, elle était calme, vous n'aviez rien entendu. Je voulus me lever, ouvrir la porte; une main de fer, que je ne voyais pas, me fit rasseoir.... Je voulus parler, je ne pus articuler aucun son, et je vis à la lueur de la lampe, qui faiblissait, vos yeux se fermer, votre tête se pencher.... Vous dormiez, une plus grande terreur s'empara de moi....

« J'étais immobile, sans force, sans respiration, écoutant machinalement les cloches tinter et le vent gémir; les objets fuyaient devant mes yeux et prenaient des formes gigantesques : ce que j'éprouvais alors, je vivrais mille ans, que dans mille ans je m'en souviendrais encore. »

— « Et vous avez fait un vœu pour cela, interrompit le chapelain; où donc était le danger? »

— « N'ai-je pas dit que c'était folie ou faiblesse? reprit Gisèle. Mais je n'ai pas fini; cette voix qui m'avait appelée, je l'entendis encore .... le bruit des cloches et du vent cessa tout à coup, et la voix resta seule dans l'espace avec moi.... *Prends garde au*

jour des morts, Gisèle, disait la voix; *prends garde, un de vous trois mourra ce jour-là!*

« J'étendis ma main vers vous, Bernhard, vous dormiez toujours; je pensai à mon fils alors.... Je voulus courir à son berceau; mais j'étais enchaînée à ma place. Dans mon effroi je fis vœu de passer, durant le mois d'octobre, chaque soir une heure en prière dans notre chapelle, jusqu'au jour des morts.... Dieu entendit ce vœu, car je m'éveillai aussitôt; mais j'étais pâle et froide comme un marbre, et je fus longtemps à me convaincre, tant mon esprit était frappé, que je venais de faire un rêve; rien n'a pu l'effacer depuis de mon souvenir, et je n'ai recouvré un peu de calme, qu'en renouvelant à Dieu le vœu que j'avais fait dans mon sommeil.... C'est aujourd'hui le 1.er octobre, seigneur. »

— « Oui, Gisèle, peut-être ce rêve est-il un avertissement du Ciel; allez prier, placez-nous tous deux sous la protection de notre fils; les enfants sont aimés de Dieu. »

Le chapelain baissa les yeux, comme s'il avait eu regret à je ne sais quelles pensées qui étaient venues s'emparer de lui. Puis il demanda à Bernhard, s'il ne voulait pas aller faire leur promenade accoutumée; et le comte y ayant consenti, tous deux se levèrent, et l'un sur l'autre appuyés, ils descendirent un petit chemin rocailleux qui les conduisit au bord de la Saltz; ils cotoyèrent la rivière, s'entretenant de choses assez insignifiantes, coupées par de longs silences, ainsi que cela arrive d'ordinaire entre personnes préoccupées de graves pensées qu'elles craignent de s'avouer ou de se communiquer.

Lorsqu'ils revinrent au château le jour commençait à tomber, et l'on voyait flotter sur les prairies voisines de la rivière de blanches vapeurs qui grandissaient à vue d'œil, formant par de bizarres caprices des ruines ou des palais.

Le comte avait dans l'âme une tristesse rêveuse, qui donnait à ses sensations plus d'énergie et à ses rares paroles plus d'éloquence.

Il n'avait jamais remarqué les vapeurs qui s'élevaient autour de lui, que pour dire : « Il est temps de rentrer, il y a de l'hu-

midité dans l'air, et ces émanations sont les seules causes des fièvres qui règnent ici. »

« Que cela est beau, dit-il en s'arrêtant et en croisant les bras sur sa poitrine; ne dirait-on pas l'Élysée tel que les anciens nous le dépeignent, et ne croirait-on pas voir passer et repasser de pâles ombres sous les mobiles arcades qui flottent dans l'espace?... Cette vague atmosphère est comme une muette révélation de cette autre vie, vers laquelle nous marchons tous, plus ou moins vite, plus ou moins courageusement. »

Le vieux chapelain s'était arrêté machinalement, ainsi que le comte avait fait; il le regardait avec un intérêt mêlé d'étonnement, et quoiqu'il ne comprît pas ce qu'il voulait dire, il sentait qu'il fallait qu'il fût fortement impressionné pour se livrer à de pareilles réflexions.

— « L'air est froid, » dit-il enfin, espérant le tirer de ses mélancoliques pensées.

— « Je ne sais pourquoi ma tête est brûlante, reprit le comte; jamais soirée ne me parut plus belle, jamais l'air ne frappa si délicieusement mon front et ma poitrine; je voudrais que ces vapeurs aux formes insaisissables ne fussent pas un jeu de la nature; j'aimerais à me glisser au milieu d'elles et à m'endormir paisible dans leur sein. »

— « Voici le vent qui s'élève et pousse les feuilles en tourbillon, interrompit le chapelain; il faut hâter le pas, nous sommes encore loin, et l'on pourrait s'inquiéter de nous. »

— « Gisèle est en prière, » murmura le comte, puis il se remit en marche; il garda longtemps le silence et le rompit pour dire: « Que pensez-vous de ce rêve? »

Il y avait dans cette question isolée l'explication de la tristesse de Bernhard, de ces longs silences qui avaient rendu la conversation jusqu'alors si pénible; une fois cette pensée intime et cachée mise au jour, le comte se sentit comme délivré d'un immense poids, et sans attendre la réponse de son vieil ami, il ajouta: « C'est une singulière et triste chose, n'est-ce pas? »

— « Ni l'un ni l'autre, répondit le chapelain; Dieu seul sait

l'avenir, et il n'entre point dans sa volonté de nous le faire connaître, même par des rêves. Je n'ai rien voulu dire à votre femme du vœu qu'elle a fait.... prier n'est jamais inutile! Nous voici arrivés, et nous la rejoindrons à la chapelle, si vous le désirez; nous unirons un moment nos prières aux siennes, non pour détourner la mort de vous, ou d'elle, ou de votre enfant, mais pour implorer la miséricorde divine. Grâce au Ciel, si la mort doit bientôt frapper ici quelqu'un, ce ne peut être que moi.»

Le comte serra affectueusement la main du bon prêtre, et ils entrèrent dans la cour du château. Ils se dirigeaient vers la chapelle, où la faible lueur d'une lampe indiquait que Gisèle était encore, lorsqu'ils aperçurent la nourrice du petit Ludwig. «Madame a défendu que personne ne la troublât,» dit-elle, en s'avançant vers eux.

— «C'est bien,» reprit Bernhard, et ils entrèrent dans la salle basse du château.

Les deux amis s'assirent près du feu. Au bout d'un quart-d'heure la porte s'ouvrit et Gisèle entra: elle était pâle; mais ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, et il y avait dans toute l'expression de sa figure un mélange de triomphe et d'embarras. Sa voix, tantôt émue, tantôt froide, tantôt impérieuse, rendait dans ses mobiles inflexions toutes les pensées diverses de son âme, et Bernhard, en prenant son fils de ses bras pour lui donner le baiser du soir, resta tout interdit du tremblement qu'il remarqua en elle. «Seriez-vous malade, Gisèle? se hâta-t-il de dire, en la faisant asseoir; cette heure est froide et sombre, j'ai peur qu'il n'en résulte rien de bon pour vous et pour notre enfant.»

— «N'ayez nul souci de moi, seigneur; le froid n'est pas encore venu, et je n'ai souffert en rien durant cette heure de prière. Je suis au contraire plus calme et plus heureuse que je ne l'ai été; la prière est la rosée de l'âme, et j'ai grande foi en ses merveilleux résultats. Pour ce qui est de mon fils, je consens à ne pas l'emmener chaque fois avec moi; son jeune âge a besoin qu'on mesure tout à ses forces, et Dieu ne me fera pas un crime de fausser cette partie de mon vœu; j'aurai soin de dire à cet

effet quelques *Pater* et *Ave* de plus.... Nous allons souper, seigneur,» ajouta-t-elle, comme pour détourner tout aussitôt la conversation.

Le souper fut un inexplicable mélange de gêne, de tristesse et de folle joie, plus sombre que les longs silences qui se faisaient; car elle était forcée, et on le sentait sans se rendre compte pourquoi.

Bien des jours, bien des soirs se passèrent ainsi; Walter et le seigneur de Rauhnstein consacraient à la promenade l'heure que Gisèle donnait à la prière. On était déjà vers la fin d'octobre, et à mesure que le mois avançait, Bernhard devenait plus sombre et plus rêveur; Walter cherchait en vain à le distraire; le vieux comte s'enfermait seul une grande partie de la journée, et le coude appuyé sur la fenêtre longue et étroite de la petite tourelle où il avait coutume de se tenir, il regardait tristement rougir et jaunir, les unes après les autres, les feuilles vertes des chênes. «C'est la vie, disait-il; bien que nés le même jour, on ne meurt pas tous ensemble;» et on l'entendait alors murmurer des mots sans suite, comme s'il eût établi, entre lui et cette nature à moitié expirante, un de ces entretiens dont l'âme et Dieu ont seuls le secret.

II.

C'était la veille du jour des morts, les feuilles tombaient par milliers sur les haies dont les chemins étaient bordés; le vent les emportait, et de loin, en les voyant éparses sur les prairies, on eût pu les prendre pour des fleurs.... Mais les fleurs ne croissaient plus.

La comtesse, fidèle à son vœu, venait d'entrer dans la chapelle; le jour était sombre et presque à son déclin; une lampe brûlait suspendue à la voûte, et ses rayons bleuâtres se projetaient sur la pâle figure de Gisèle. Elle était seule; le froid, qui commençait à se faire sentir, l'avait empêchée depuis plusieurs jours d'emmener son fils. Elle s'agenouilla au pied de l'autel et voulut prier. Mais se relevant presque aussitôt, elle articula à voix basse et sombre ces mots : «Je ne puis.» Mots terribles, qui

révèlent toute l'impuissance d'une âme abandonnée de Dieu. « Non, je ne puis, répéta-t-elle; à quoi bon prier, c'est presque une dérision; autrefois j'aurais dit c'est un sacrilége; mais il y a longtemps de cela, bien longtemps .... et s'il y a un Dieu .... Dieu s'est retiré de moi. »

Elle s'assit; son regard se tourna vers un tableau représentant l'adoration des mages, et elle tomba dans une profonde rêverie. Quelques minutes s'écoulèrent, puis elle se leva, s'approcha du tableau, frappa trois fois le côté droit de la boiserie, et trois coups répondirent aussitôt plus lents et plus sourds. Gisèle pressa un ressort caché dans une des ciselures du panneau, le tableau tourna sur lui-même, et laissa à découvert une boiserie semblable à celle qui ornait les murs de la chapelle. « Est-ce vous? » demanda-t-elle d'une voix basse et mal assurée. « Oui, » répondit une autre voix, « ouvrez. » Gisèle pressa un second ressort caché au fond d'une rosace, et le panneau laissa voir en glissant un escalier, et debout sur les marches de cet escalier un homme dont la taille élevée se dessinait sous un long manteau.

Il entra, posa rapidement sur un banc son chapeau et son manteau, regarda autour de lui, s'assura que la porte de la chapelle était bien fermée; puis, revenant près de Gisèle, il la baisa au front. La comtesse tressaillit, et porta involontairement ses yeux sur le Christ, qui s'élevait pâle et sanglant au-dessus de l'autel.

— « Vous êtes venue bien tard, Gisèle; j'ai cru que vous ne frapperiez jamais. »

— « Est-il donc si tard, mon Ludwig? Je ne le croyais pas, et pourtant la journée m'a été longue à supporter. »

— « Pas autant qu'à moi, Gisèle, pas autant, je le jurerais par tous les saints que l'on fête aujourd'hui; » et le jeune homme attacha sur elle un regard si sombre et si fatal, qu'elle put à peine articuler ces mots : « O Ciel! qu'avez-vous fait? »

— « Rassurez-vous, Gisèle; ma vie seule, si je reste ici, court aujourd'hui quelque danger. »

— « Et vous me dites de me rassurer! » s'écria Gisèle, en posant son front brûlant sur la poitrine haletante du jeune homme.

— « Sans doute, reprit-il en la pressant faiblement sur son cœur; ne sais-je donc pas que vous m'aimez de cet amour qui n'a ni pleurs ni sacrifice, de cet amour que l'on prend pour passe-temps et que l'on quitte de même? ne sais-je pas que vous aimez l'or et le faste plus que toute chose au monde? »

— « Ludwig, interrompit-elle, en passant un bras autour de son cou, ce que vous dites là est mal. Lorsqu'il y a deux ans je devins votre maîtresse, m'offrîtes-vous de devenir votre femme? Ne me dîtes-vous pas que vous étiez pauvre, et qu'une telle mésalliance vous fermerait tout chemin à la fortune. Mais je vous aimais et je vous crus; mais puisque je ne pouvais être votre femme, fallait-il refuser la main du comte de Rauhnstein? il était riche, puissant; mon père m'eût maudite, si j'avais rejeté une telle occasion de le sortir de la gêne où il vivait; et puis, ajouta-t-elle en baissant la voix, j'étais enceinte, et mon père ignorait notre liaison, et je n'avais devant moi que honte et misère. »

— « Ah! que n'ai-je pu couvrir d'or les chemins où vous marchiez? Vous n'auriez pas sacrifié notre amour à l'amour d'un vieillard.... Mais ce vieillard pouvait couvrir votre front et vos épaules de rubis et de diamants.... Moi, j'étais pauvre, et vous n'avez jamais su l'oublier, même alors que tout délirant d'amour je vous tenais dans mes bras, et qu'au milieu des baisers dont j'inondais votre front et vos lèvres, je vous disais : Gisèle, ma bien-aimée, sois à moi, à moi seul! »

— « Pouvais-je vouloir accepter la honte? » balbutia Gisèle, en laissant retomber près d'elle le bras dont elle entourait son amant.

— « Vous avez préféré accepter le crime, reprit-il en se levant. Eh bien, soit! je vous aime encore assez pour être criminel. »

— « Parlez plus bas, Ludwig; j'ai cru ouïr un gémissement. »

— « C'est le vent qui s'engouffre dans l'escalier du souterrain, » reprit-il en se levant.

— « Fermez cette porte, j'ai froid, » et la comtesse s'enveloppa dans sa mante. — Ludwig ferma la porte brusquement et revint s'asseoir, plus pâle et plus agité; ses traits nobles et réguliers étaient fortement altérés.

— « C'est demain le jour des morts, » et la voix de Gisèle, en prononçant cette phrase, faiblit graduellement.

— « Oui, c'est demain le jour des morts, répéta le jeune homme, je le sais, je ne l'ai pas oublié; ce que vous pensiez hier, Gisèle, le pensez-vous encore aujourd'hui? »

— « Je ne me souviens plus de ce que je pensais hier, » reprit-elle.

— « Oh! de semblables pensées ne s'oublient pas, Gisèle. »

— « N'avez-vous rien entendu? interrompit-elle, en se tournant vivement vers la porte du fond .... il m'a semblé qu'une clef glissait dans la serrure. — N'est-elle pas fermée et n'en avez-vous pas la clef? — Oui, la voici; mais Walter en a une seconde. — Walter ne viendra pas, murmura Ludwig. — Mais il a pu la donner au comte, reprit Gisèle. — Imprudente!

Ludwig saisit la clef qu'elle lui tendait, se leva, la remit lentement dans la serrure et revint.

— « Il n'y a personne, dit-elle, je me suis trompée, c'est l'heure où le comte et Walter font leur partie d'échec; et celle où je vais les rejoindre n'est pas encore sonnée. »

— « Le comte et Walter ne sont pas ensemble à l'heure qu'il est, madame. — Et d'où le savez-vous?.... Mais c'est un second gémissement, reprit-elle, en se levant pâle et froide comme un fantôme.... Cette fois je ne me trompe pas.... Ce n'est point le vent! Ludwig!!! non, ce n'est pas le vent. »

— « Ces murs sont moins épais que je ne pensais; ils gardent mal le secret du vivant! Vous aviez raison, Gisèle, la mort seule n'a point d'écho, ni sous la pierre, ni sous la terre. — Qu'avez-vous fait? répéta-t-elle, et sa voix exprimait à la fois la crainte, le blâme, la joie et l'espoir. — Moins que vous n'espérez peut-être, madame. — Que voulez-vous dire .... le comte .... ces gémissements.... Encore une fois, parlez! Qu'avez-vous fait? »

— « Le comte est chez lui, madame. »

— « J'aurais dû m'en douter, » reprit Gisèle, en jetant sur lui un regard dédaigneux.

— « Vous m'aviez parlé de mort, madame, et non pas de

prison; si le Ciel ou le hasard eût jeté sur mes pas le comte au lieu de son chapelain. — Walter! — Oui, Walter; il rentrait, il était seul, il y a deux heures de cela .... il faisait jour; las de la captivité que j'endure depuis plus d'un mois, ne sortant jamais que la nuit, j'avais cru pouvoir respirer un instant l'air pur du jour, et quittant le souterrain qui me sert d'asile, je venais de gravir les derniers degrés de l'escalier, et ne voyant personne dans ce lieu toujours désert, je m'étais assis sur le rocher qui en cache l'entrée; j'admirais derrière les arbres qui croissent à l'entour, les rayons du soleil couchant, et je pensais à vous, Gisèle, à tout ce que je vous ai déjà sacrifié, à tout ce que vous exigez encore. — Et vous me maudissiez. — Non, Gisèle, je vous plaignais, et je me plaignais aussi; car peut-être y avait-il en moi des germes de vertu.»

— «Les minutes me sont comptées; achevez vite, Walter! — Walter était devant moi, lorsque dans le bruissement des feuilles sous ses pas je levai les yeux et rencontrai les siens. Cette tête de vieillard, éclairée par le reflet rougeâtre des nuages, était belle et menaçante; je restai immobile. Il m'avait reconnu, il m'appela, et comme frappé d'une lumière soudaine, il mêla aussitôt votre nom au mien, et levant les yeux au ciel, il sembla lui demander protection et vengeance. Je devinai ce qui se passait dans son âme; je vis le danger qui nous menaçait, nul moyen de vous avertir; nous ne devions nous voir qu'une heure après le coucher du soleil.... Je voulus le retenir: j'employai les menaces, la prière. Il ne répondait à tout ce que je disais que par ces mots: voilà donc pourquoi elle se rend tous les soirs à la chapelle! Je n'hésitai plus, je saisis Walter dans mes bras, j'étouffai ses cris sous ma main tremblante, et je descendis l'escalier en l'entraînant après moi; j'ouvris le caveau dont vous m'avez donné la clef, afin que je pusse y être à l'abri de toute surprise, et je l'y enfermai; le caveau est sous l'escalier, la voix monte, c'est la voix de Walter que vous venez d'entendre!»

— «Personne que moi ne l'entendra.... Mais son absence sera remarquée .... on le cherchera. Et c'est demain le jour des morts! Une nuit, un jour encore, et mon rêve s'accomplira.»

— « J'entends, reprit Ludwig en pâlissant, vous, notre fils, ou lui.... »

— « Oui, Ludwig, moi, notre fils, ou lui.... Soyez ici demain à six heures du soir; si je n'y suis pas, sortez à sept heures par la porte du petit bois et trouvez-vous à celle de la tourelle, j'y viendrai.... Ne tremblez pas ainsi, Ludwig, ajouta-t-elle avec un sourire amer, peut-être sera-ce moi que le Ciel désignera d'ici là pour victime!.... Silence, on vient, j'ai vu briller des torches, on cherche Walter; descendez, descendez vite: à demain.... Je prierai d'ici là, et Dieu m'éclairera!.... »

Le panneau s'ouvrit, Ludwig prit une des lampes qui brûlaient sur l'autel, il descendit, le panneau se referma, le tableau glissa, et Gisèle resta immobile en entendant frapper à la porte, et en reconnaissant la voix de son époux, qui lui criait : « Ouvrez, Gisèle, ouvrez! — Oui, seigneur, répondit-elle, en s'avançant lentement vers la porte.... Il n'a pas la clef, » murmura-t-elle en ouvrant.

— « Vous avez laissé passer l'heure, dit le comte en entrant; qu'est-ce donc qui vous retient si tard? »

— « Est-il donc plus de huit heures?.... En ce cas, c'est que j'ai oublié de retourner mon sablier; je priais, seigneur : c'est grande fête aujourd'hui, et je n'ai pu assister à l'office des vêpres. »

— « Oui, Walter n'a pu les dire, il était appelé près d'un pauvre malade, et malgré son grand âge, il n'a pas hésité. Mais il n'est pas revenu, et l'inquiétude m'a amené vers vous, Gisèle; nous prierons ensemble : j'ai donné ordre que l'on se rendît à la ferme où il est, et j'attends d'un moment à l'autre son retour, ou du moins de ses nouvelles. »

— « Il commence à faire froid ici, seigneur; j'allais rentrer lorsque vous avez frappé: nous attendrons Walter ensemble, si vous le désirez, mais pas ici.... J'ai longuement prié; je suis fatiguée, j'ai froid. »

— « Oui, vous avez longuement prié, vous êtes pieuse comme une sainte, et vous appellerez longtemps la bénédiction du Ciel

sur ma tête et sur celle de notre enfant; j'ai peu l'habitude de prier, c'est une faute peut-être : c'est pourquoi je voudrais prier avec vous, ne fût-ce qu'un instant. »

Bernhard s'agenouilla; Gisèle, pâle et presque sans voix, prit place à ses côtés, une main de fer pressait son cœur; elle articulait des mots inintelligibles, et croyait toujours entendre les gémissements de Walter.

Tout à coup elle tressaillit, se lève, et saisissant le bras de son mari, elle l'entraîna hors de la chapelle, ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche.

Ils montèrent dans la chambre, où la nourrice filait près du berceau, et comme l'enfant dormait encore, ils s'approchèrent du feu, s'assirent en silence, et restèrent ainsi jusqu'à ce qu'un des serviteurs du comte, ayant entr'ouvert la porte, vint annoncer que Walter avait quitté la ferme avant le coucher du soleil.

Le comte tourna vers sa femme un regard plein d'angoisse, et, se levant aussitôt, il donna ordre qu'on le suivît avec des flambeaux, afin de parcourir la route qui conduisait du château à la ferme, et de visiter tous les champs et les bois placés à l'entour.

— « Vous n'en ferez rien! s'écria Gisèle, en retenant le comte; vous n'en ferez rien, seigneur, vous oubliez votre âge et le froid humide qui se fait sentir à l'heure de minuit. »

— « J'ai le corps fait au froid et à la fatigue, Gisèle. L'inquiétude et le chagrin abrègent plus la vie que toutes les fatigues du corps. J'irai, Gisèle; il ne sera pas dit que j'aurai abandonné à des valets le soin de retrouver mon vieil ami. »

— « Partez donc, seigneur; mais ayez crainte des fossés, des arbres et autres embûches de nuit, que la lueur vacillante des flambeaux ne sert souvent qu'à rendre plus dangereuses. Walter s'est sans doute arrêté chez quelque autre malade, et voyant la nuit si noire, il y sera demeuré jusqu'à demain, se fiant peut-être à un enfant du soin de venir vous en avertir, et l'enfant se sera amusé en route. »

— « Peut-être est-ce cela en effet, » dit le comte, en n'achevant pas d'agrafer son manteau ; et comme Gisèle le vit indécis, elle ajouta : « Demain, dès le point du jour, on pourra bien mieux visiter, qu'on ne le ferait à présent, les routes et les chaumières ; ce serait d'ailleurs jeter l'alarme partout. »

— « Vous avez raison, Gisèle, cela serait jeter l'alarme partout ; je vais parcourir seulement le chemin de traverse qui mène par le petit bois à la ferme ; il serait possible que, pour abréger, Walter eût prit cette route, plus courte, mais plus déserte qu'aucune autre. »

— « Ah ! seigneur, interrompit Gisèle, cette route est maudite quand vient la nuit ! Par pitié pour votre âme, n'y allez pas, on l'a dit hantée d'une foule de méchants esprits qui y guettent les vivants au passage ! On raconte là-dessus une effroyable histoire, et chacun y a foi comme en Dieu. — Raison de plus, Gisèle, pour que j'aille sur cette route ; qui voudrait y aller à ma place ? Allons, mes amis, ayez confiance en moi et tous les saints que nous fêtons aujourd'hui ; suivez-moi, nous visiterons le chemin qui traverse le petit bois derrière la chapelle. »

Les domestiques et les paysans s'entre-regardèrent en silence, l'étonnement et l'effroi se peignirent sur leurs visages, et l'un d'eux laissa échapper ces mots : « J'aimerais mieux mourir que de passer par le petit bois à l'heure qu'il est. »

— « Je donnerai une pièce d'or à qui m'y suivra ! » s'écria le comte, en s'avançant au milieu d'eux.

Les paysans reculèrent comme s'ils avaient peur de céder à la tentation ; les valets seuls acceptèrent : ils n'avaient pas été bercés avec les effrayants récits qui depuis leur arrivée faisaient le sujet de toutes les conversations du soir ; la peur n'avait pas grandi avec eux, s'infiltrant pour ainsi dire dans leur sang, et se mêlant à leur existence comme les racines d'une plante à la terre dans laquelle elle croît.

Gisèle fit de vains efforts pour retenir son mari ; il partit, et tellement absorbé par l'inquiétude, qu'il ne s'aperçut pas du mortel effroi qui se peignait sur les traits de sa femme.

Lorsqu'elle fut seule, et qu'elle eut vu disparaître une à une derrière la chapelle chaque torche de résine, elle se laissa tomber sur une chaise, et demeura en proie à tout ce qu'une mauvaise conscience peut ressentir d'angoisses et de terreurs.

(La fin au prochain numéro.)



Mélanges.

UN MOT

SUR LES INSTITUTEURS ISRAÉLITES DE L'ALSACE.

Il y eut un temps dont le souvenir se présente encore vivement à notre mémoire, temps qui appartient à la fois au siècle où nous vivons, sous le rapport de son existence, et à une époque effacée depuis très-longtemps, sous le rapport de l'esprit qui lui fut propre. Ce temps fut celui où trouver en Alsace un instituteur israélite, sachant lire et écrire l'allemand ou le français, était une rareté, et on oserait le dire, une huitième merveille du monde. Pour être un pédagogue bien capable, il fallait posséder la profonde connaissance de la *jüdisch-deutschen Mundart*, savoir enseigner la Bible et *Raschi*, son principal commentaire, ainsi que la *Mischnach* et le *Talmud;* tandis que la grammaire, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, le dessin, etc., étaient regardés comme des capacités inutiles, souvent même préjudiciables, puisqu'elles firent plus d'une fois suspecter la religiosité de certains instituteurs, et leur enlevèrent la confiance de ceux qui eussent désiré leur commettre l'éducation de la jeunesse. Même au commencement de notre siècle il y avait encore dans plusieurs écoles rabbiniques de jeunes théologiens qui, désirant acquérir les sciences profanes, furent obligés de s'enfermer avec précaution dans les réduits les plus cachés, de crainte d'être surpris en flagrant délit, et d'encourir l'anathème, peine terrible infligée à ceux qui s'occupaient d'études mondaines (*neumodischen Studien*). Ce qui recommandait alors le plus pour l'obtention d'une

place lucrative, c'était l'ignorance complète de toutes facultés non théologiques; et rien ne fut alors plus à l'ordre du jour, que d'avoir des rabbins qui ne savaient pas signer leurs noms; il était même assez rare que la langue hébraïque elle-même fût apprise par principes, attendu que les formes grammaticales auraient pu éveiller le goût de l'étude des langues profanes, et renverser par ce moyen les remparts sacrés qui préservent des invasions intellectuelles de l'hérésie.

Cependant le vaisseau du temps, gouverné par le souffle vivifiant du génie, nous a conduits dans ce nouveau monde, appelé 1830. La pulsation du sentiment profond et vivace d'une force plus élevée se fit bientôt remarquer chez tous les peuples de la terre; et en secouant tant de chaînes qui resserraient et comprimaient les corps, tombèrent l'une après l'autre les entraves de l'esprit, et disparurent les préjugés contre l'intelligence qui embrasse tous préjugés dans lesquels les Israélites n'avaient pas la moindre part des persécutions. Notre gouvernement fit surgir partout une organisation mieux entendue et plus efficace de l'instruction publique, et on vit bientôt s'élever en Alsace des écoles israélites dont on n'avait encore aucune idée quelques années auparavant. De vastes localités bien aérées, des élèves proprement vêtus, des murailles tapissées de cartes de géographie et de tableaux élémentaires, un ordre disciplinaire sévèrement observé, formèrent en peu de temps le bel ensemble des nouvelles créations.

Mais au milieu de cet état satisfaisant de l'instruction de la jeunesse, nous voyons cependant prédominer un sentiment tout opposé, et compromettant l'avenir de l'existence religieuse des Israélites. Les instituteurs, dont la plupart sont formés dans les écoles normales, s'exercent dans toutes les connaissances pédagogiques, excepté dans les principes de leur religion; ils subissent un examen plus ou moins rigoureux pour les capacités de l'enseignement, excepté pour la langue hébraïque, l'exégèse de la Bible, l'histoire juive, — tous objets dont ils n'ont que trop souvent des connaissances superficielles.

Pourquoi le consistoire israélite n'établit-il pas à cet effet une commission d'examen à l'instar de celles de l'Allemagne, afin de s'assurer si les instituteurs israélites possèdent les connaissances requises et indispensablement nécessaires à l'instruction des jeunes Israélites, sous le rapport de leur religion, de la langue dans laquelle elle est écrite, et de l'histoire de leurs ancêtres? Si l'instituteur n'est pas suffisamment versé dans ces parties de l'enseignement, nous ne pouvons concevoir le but de ces écoles primaires israélites, qui nécessitent tant de frais et tant de peines, tandis que les Israélites pourraient, comme précédemment, envoyer leurs enfants dans les écoles chrétiennes, pour leur faire apprendre le calcul, l'allemand et le français.

Le point élémentaire de toute éducation, c'est la religion; et cette vérité est tellement reconnue, que la loi du 28 juin 1833 commence par ce principe, en disant: « L'instruction primaire élémentaire comprend nécessairement l'instruction morale et religieuse. » Le gouvernement vient au secours des écoles israélites, parce qu'il voit la nécessité de former des Israélites vraiment éclairés; parce qu'il sait que de l'instruction de la religion, dirigée d'une manière superficielle et sans énergie, il ne peut résulter que des idées perverses et pernicieuses, l'immoralité et le désordre intellectuel; parce qu'il sait que le sentiment religieux, inspiré dans toute sa chaleur et de bonne heure dans l'esprit innocent de l'enfant, est seul capable d'élever pour la société un homme moral, et pour l'État un digne et utile citoyen. L'enseignement de la religion, tel qu'il est entendu dans la plupart des écoles israélites de l'Alsace, répond-il aux nobles et généreuses intentions de la loi? Il est au moins permis d'en douter; car les instituteurs, employant leurs plus belles années exclusivement à l'étude des sciences profanes, à la vérité indispensables, font de l'enseignement religieux, qui leur est étranger, une affaire secondaire.

C'est une maladie perpétuelle qui travaille la société, en ce que, à peine entrée dans la voie des améliorations conquises seulement après plusieurs siècles d'erreurs, elle en dépasse le but si souvent et avec tant d'inclination, qu'au lieu de guérir les maux

anciens, elle en appelle de nouveaux et de plus pernicieux. C'est une maladie qui excite le corps social à jouir sans délai de ce qui a encore besoin de mûrir, à moissonner ce que la semence n'a encore produit qu'imparfaitement; parce qu'il sait rarement mettre un accord parfait entre l'emploi et la jouissance du bien, obtenu par une petite victoire, et après de longs et pénibles combats contre les préjugés hostiles des temps barbares. Cette vérité se montre visiblement dans le sujet que nous traitons. — L'instruction que nous donnons à notre jeunesse est de nature à l'élever aux plus hautes tendances intellectuelles; mais comme ces tendances sont de diverses espèces, quoiqu'elles visent toutes à un but principal, les branches de l'instruction doivent également être diversifiées pour produire un ensemble parfait, pour former l'harmonie spirituelle de ces perfections surhumaines, par lesquelles l'homme se montre véritablement l'image du Créateur. Que les sciences profanes fassent de l'homme extérieur un homme du monde, pour qu'il ressemble à tous les autres sous le rapport humanitaire; tandis que les principes de la religion élèvent l'homme intérieur, sous le rapport de soi-même, comme un être spirituel, à la hauteur que peut atteindre sa force d'âme. Pendant plusieurs siècles l'instruction de la jeunesse israélite n'aspirait qu'à tendre vers ce côté, parce que les relations des Israélites avec le monde étaient trop insignifiantes, trop chétives, pour diriger vers lui leurs forces intellectuelles. Cependant cette circonstance doit-elle suffire, maintenant qu'ils ne sont plus une page arrachée du livre de l'humanité, pour qu'ils dirigent leurs sens uniquement vers l'extérieur, sans s'arrêter à l'intérieur? pour qu'ils ne doivent faire connaître à leurs enfants que le monde matériel, à l'exception du monde religieux? Est-ce une raison pour qu'ils doivent souffrir avec indifférence, qu'égaré par de fausses idées de progrès, on éloigne de plus en plus leur jeunesse des sources de leur religion?

Une autre question, non moins importante, est celle-ci: Pourquoi les Israélites du Haut-Rhin n'ont-ils point encore d'école de travail? Dans la tendance du consistoire israélite de ce dé-

partement, ne se trouve-t-il point de lacune? Dans ses travaux pleins de zèle pour atteindre un but élevé, ne saurait-on démêler aucun symptôme de mollesse ou d'insouciance? N'aurait-il pas trouvé chez les Israélites de la campagne le concours et la sympathie nécessaires à ses efforts? Ses appels multipliés, ses pénibles essais, n'ont-ils obtenu aucun résultat satisfaisant? Les grandes communes israélites du Haut-Rhin ont-elles opposé des obstacles à la fondation de cet établissement, dont elles n'auraient pas un moindre besoin que les communes du Bas-Rhin? Auraient-elles refusé de répondre aux philanthropiques invitations de leur consistoire? — Un seul fait suffira à la solution de toutes ces questions : En 1834, la commune israélite de Ribeauvillé, désespérant des secours qu'elle attendait depuis longtemps et qui devaient venir de haut lieu, et désirant mettre un frein à la misère de plus en plus croissante dans la classe des pauvres, voulut former une société dans le but de propager parmi les Israélites le goût des arts et des métiers. — Effectivement, ce noble projet ne fut pas réduit à rester un vœu stérile; il fut au contraire exécuté avec la plus ardente sollicitude. Six apprentis furent placés chez divers maîtres; on pourvut à leur éducation matérielle et intellectuelle, et on leur prépara déjà une véritable existence bourgeoise. Enfin, pour acquérir à la jeune institution plus de considération et plus de solidité, et afin de gagner aussi certains esprits trop scrupuleux, qui, prévenus par une erreur singulière, crurent devoir à la religion d'empêcher les progrès de cette entreprise, au lieu de les activer, la société sollicita l'autorisation des magistrats compétents, dans la conviction qu'elle produirait le plus grand succès. M. le Préfet du département, avant d'examiner la demande des Israélites de Ribeauvillé, voulut connaître à ce sujet l'opinion du consistoire, afin d'y conformer sa décision à l'égard de cette circonstance importante. Cependant, quelle fut la conduite du consistoire? S'est-il montré reconnaissant envers ses administrés, qui sont entrés dans une si belle carrière de réforme sociale et morale? A-t-il cherché à les encourager à cette œuvre salutaire, et à leur fournir les moyens d'en rendre l'accomplissement moins

difficile? Nullement! Soit jalousie de ce qu'une commune de la campagne a osé devancer la métropole, soit principe, c'est-à-dire une ferme résolution de ne rien faire, et de ne pas permettre qu'on fît quelque chose, le consistoire refusa son consentement, en joignant toutefois à ce refus l'assurance que la ville de Colmar fonderait bientôt une école de travail pour les Israélites de tout le département. C'était bien édifiant; mais qu'est-il résulté de cette promesse? — A Colmar on parle aussi peu maintenant du projet de cette institution que de la réforme relative au service divin israélite, qui est dans un état pitoyable.

Il est possible que les Israélites du Haut-Rhin, plus heureux que les autres par leur situation financière, et aussi moins nombreux, sentent moins le besoin urgent d'une école de travail. Cependant c'est précisément cette circonstance qui devrait leur servir d'aiguillon pour la fondation d'un tel établissement; car il exigerait moins de sacrifices de la part des fondateurs, et ses résultats seraient bientôt d'autant plus sensibles, que le nombre des nécessiteux est très-petit. En effet, tandis que dans le département du Bas-Rhin on ne se ressent encore que bien peu de l'existence et de l'effet de notre excellente école de travail, puisqu'on ne peut y admettre qu'une vingtaine d'apprentis, et que le nombre de ceux qu'on est obligé de refuser devient de jour en jour plus considérable; tandis que cette école est encore loin de son but, une pareille institution fondée à Colmar, non-seulement par esprit d'imitation, mais par la conviction acquise depuis longtemps, que partout elles sont l'œuvre de la philanthropie la plus pure et de la plus noble sympathie pour l'humanité souffrante, serait à nos yeux chose fort bonne. Nous le répétons, l'utilité de ces écoles repose sur la conviction qu'elles aboutissent au développement de toutes les vertus intellectuelles, en versant la force et la vie dans ceux dont l'âme est assoupie et énervée, et en inspirant au plus pauvre le sentiment de sa dignité et d'une noble indépendance. (*Die Wiedergeburt*). S. Bloch.

POÉSIES.

EFFEULLAISON

(Vergänglichkeit),

TRADUIT DE GEORGE JACOBI.

Dites, où sont les violettes
Qui, soulevant leurs jeunes têtes,
Précédaient au printemps la rose en son chemin?
— Mon bel enfant, ta fleur vite s'est défleurie,
Ta violette s'est flétrie,
Sans avoir vu son lendemain.

Dites, où sont les fraîches roses
Que je cueillais encor mi-closes
Pour en faire sa couronne à mon front le matin?
— Ma belle enfant, ta fleur vite s'est défleurie,
Ta fraîche rose s'est flétrie,
Sans voir briller son lendemain.

Menez-moi vers la petite onde
Du ruisseau qui coule et qui gronde,
Où le lis blanc mirait sa tête de satin?
— Le soleil a dardé, la source s'est tarie,
La tête du lis s'est flétrie,
Sans compter plus d'un lendemain.

Je voudrais revoir la feuillée
Où pendait la rose feuillée,
Où les jeunes amants se tenaient par la main?
— Le vent a dépouillé dans une nuit d'orage
Les verts rameaux de leur feuillage
Qu'on n'a plus vu le lendemain.

La jeune fille recueillie,
Qui baisait la rose cueillie,
Pourquoi la vois-je pas revenir au matin?
— La beauté, bel enfant, en passant s'est flétrie,
Ainsi que la rose fleurie
Qui se fane à son lendemain.

Dites, où chante le poëte
Qui chantait rose et violette,
La feuille et le ruisseau, l'ange aimé du matin?
— Un soir on entendit la lyre du poëte
Chanter la veille de sa fête
Sur sa fosse le lendemain.

CHANT DE BERGER

(Des Knaben Berglied),

TRADUIT DE UHLAND.

Je commande à la plaine, moi,
Du haut de mon chalet sauvage,
Le soleil dore son treillage
Avant de luire chez le roi;
Jusques au soir il m'accompagne:
Je suis l'enfant de la montagne!

Du torrent voici la maison!
J'y viens boire quand il bouillonne,
Je m'y plonge quand il frissonne,
Et je l'embrasse en la saison
Où tout s'unit à la campagne:
Je suis l'enfant de la montagne!

La montagne est mon beau séjour;
Que le vent y souffle en sa rage,
Que l'éclair darde dans l'orage,
Que la foudre gronde à l'entour,
La gaîté toujours m'accompagne:
Je suis l'enfant de la montagne!

L'ouragan demeure sous moi;
Le ciel seul couronne ma tête,
Et je puis dire à la tempête:
Entends-tu, je le veux, tais-toi!
Nisa s'endort, c'est ma compagne:
Je suis l'enfant de la montagne!

O liberté! céleste don,
Si l'on te menace en la plaine,
Vite je quitte mon domaine
Aux signaux errants du brandon;
J'ai mon mousquet, j'entre en campagne;
Je suis l'enfant de la montagne!

L'APPRENTI EN ART MAGIQUE
(Der Zauberlehrling),

IMITÉ DE GOETHE.

Mon maître, vieux chef de sorcières,
M'a laissé seul en son logis;
Je veux voir danser les esprits
En ronde autour de ses chaudières,
Danser comme eux, je sais les chants,
Les mots qui charment les amants,
Comment avec de jeunes tiges
Qu'on pile et puis qu'on fait bouillir,
Du trou d'un vase on fait jaillir
Tout un million de prodiges:

Allons! allons!
Les feux s'allument,
Les herbes fument
En mes chaudrons.
Allons! allons!
Que l'onde y coule,
Y bouille et roule,
Et puis s'écoule,
Allons! allons!
En un bain où ma fée et moi nous plongerons.

Affublé de la souquenille
De mon maître riche en palais,
Dresse-toi là, savant balai,
Et fais le beau sous la guenille;
Sur deux jambes tiens-toi debout,
Porte l'eau fraîche à l'eau qui bout

Dans le pot de fer sur ta tête;
Et puis, vite, dépêche-toi,
Je suis sorcier, je serai roi
Près de ma reine qui s'apprête.

Allons! allons!
Les feux s'allument,
Les herbes fument
En mes chaudrons.
Allons! allons!
Que l'onde y coule,
Y bouille et roule,
Et puis s'écoule,
Allons! allons!
En un bain où la fée et moi nous plongerons.

Il est docile, et de la rive
Le voici qui revient dans l'air,
Il voyage comme un éclair,
Il est loin sitôt qu'il arrive;
Grâces à lui! le grand bassin
Va se remplir: le voilà plein!
C'en est assez, balai docile,
Assez d'onde pour y nager,
Assez d'onde pour y plonger
Auprès de ma sylphide agile.

Allons! allons!
Cessons la flamme,
Je vois ma dame
Près des chaudrons.
Allons! allons!
Tiède est notre onde,
Claire et profonde;
Je l'y vois blonde.
Allons! allons!
En mon bain où ma fée et moi nous plongerons.

Follets, faut-il donc que j'oublie
Le mot qui sait vous contenir?
Cher balai, cesse de venir,
Verse, si ta coupe est remplie,
Son onde aux roseaux du ravin,
Moi, je veux entrer en mon bain,

Où, sous le cristal qui se joue,
Je vois ma reine en blancs habits,
Dont les doigts brillants de rubis
Couvrent les roses de la joue.

Allons! allons!
Cessons la flamme,
Je vois ma dame
En mes chaudrons.
Allons! allons!
Tiède est notre onde,
Claire et profonde;
Je l'y vois blonde.
Allons! allons!
En mon bain où ma fée et moi nous plongerons.

Arrête, balai satanique,
Follet sans rime ni raison;
Faut-il inonder la maison
Soumise au grand esprit magique?
Damné balai! sans m'écouter,
Il continue à m'apporter
Son pot, son onde, son averse.
Follet maudit! mais quels regards
Flamboyans, bleus, roulants, hagards,
Nageant dans les flots qu'il me verse!

Horreur! horreur!
Lutin fait homme,
Grêle fantôme,
Qui me fait peur.
Horreur! horreur!
Spectre qui glace,
Vas en ta place,
Ou je t'y place,
Horreur! horreur!
En étouffant à bras tes formes de vapeur.

Il va toujours! .... prenons ma hache,
Monstre, avec toi j'en veux finir,
Tu viens pour ne plus revenir;
En deux bouts, balai, je te hache.
Victoire! enfin j'ai réussi!
Lutin, je te tiens à merci!

En ma poitrine je respire!
Je suis heureux! je vais revoir
Ma douce fée en son miroir,
Sous l'onde tiède qui soupire.

Malheur! malheur!
Doubles fantômes,
Lutins faits hommes
Qui me font peur.
Malheur! malheur!
Maudites races,
Horribles faces,
A jaunes traces,
Malheur! malheur!
Étouffez ou j'étouffe en vos bras de vapeur.

Vapeur qui flue! Ah, sans remède
Ils volent pour tout submerger;
Oh! prends pitié de mon danger,
Mon vieux maître, viens à mon aide,
Regarde nos seuils chanceler,
Et dans les vagues ruisseler,
Et ton grimoire et ta baguette!
Le sorcier revient à ces mots,
Son doigt levé sèche les flots,
Il sourit en hochant la tête:

Va, mon balai!
Là dans ton gîte
Retourne vite
Pour le ballet,
Va, mon balai,
Jeunes sorcières,
Douces et fières,
En cavalières
Sur leurs balais
Viendront pour le sabbat ce soir à mon palais.

JULES CLERE.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Sechs Erzählungen; Nachlass von L. Achim von Arnim : six Contes posthumes D'ACHIM D'ARNIM. Berlin et Kœnigsberg, à la Société de librairie (*Vereinsbuchhandlung*), 1835.

L'imagination est la qualité prédominante d'Arnim; aussi se laisse-t-il souvent emporter au delà des bornes du compréhensible; mais lorsqu'on voit à quel dénûment en sont réduits les poëtes de nos jours, on se sent tenté de lui pardonner ce défaut.

Dans le premier de ses six contes, une dame française, par l'attachement qu'elle paraît porter au portrait du roi, suggère à un intrigant l'idée de la faire passer pour folle. Il y réussit en effet; elle est arrêtée, renfermée dans une maison de santé et soumise au traitement des aliénés. L'intrigant ne lui laisse, pour se retirer d'entre les mains des disciples de Galien, qu'une seule planche de salut : c'est l'acceptation de sa main. La dame s'y décide; mais elle lui échappe et se sauve à Avignon. Un de ses anciens adorateurs l'y retrouve, et on parvient, à force de ruses, à faire enfermer l'intrigant dans un couvent, où il est tenu de tourner la roue d'un moulin, jusqu'à ce qu'il consente à toutes les conditions qu'on lui impose pour sauver l'honneur de la dame.

Dans le second de ces contes, un vieux colonel reconnaît dans la femme d'un jeune pasteur chez lequel il est logé, sa propre fille illégitime, et retrouve aussi la mère sur son lit de mort.

Dans le troisième, Arnim met en scène le fils du célèbre Siegfried de Lindenberg, dont la naïveté ne le cède pas à celle de son père; mais ses plaisanteries nous semblent trop mordantes.

Dans le quatrième, on croit reconnaître l'étudiant Anselme du

conteur Hoffmann; mais on est bien désappointé, en ne trouvant au bout du compte qu'une allégorie. Le jeune homme qu'Arnim nous représente entre un bas bleu et une femme de chambre des plus agaçantes, n'est que la personnification de la jeunesse entre la science et l'art.

Quant au cinquième de ces contes, c'est un petit chef-d'œuvre. Il est intitulé : *le prince Ganzgott* (tout Dieu) *et le poëte Halbgott* (demi-Dieu). Un prince, ennuyé et ennuyant par conséquent, rencontre un chanteur qui lui ressemble à s'y méprendre. Cette ressemblance frappante lui suggère l'idée de changer de rôle avec lui. Il le charge donc de remplir sa place pendant quelque temps. La princesse, qui ne s'aperçoit pas de la supercherie de son mari, est on ne peut plus charmée des qualités nouvelles qu'elle découvre en lui : aussi ne tarde-t-elle pas à lui tendre la main en signe de réconciliation conjugale. Mais alors la position de notre chanteur devient de plus en plus critique. Sa perplexité, ses embarras redoublent avec les avances de la princesse. Tantôt ce sont les plus doux propos d'amour qu'elle prodigue à son pseudo-époux; tantôt ce sont des couronnes de fleurs dont elle charge sa couche : elle lui envoie même une pièce de vers qui, pour être pudique, n'en était pas moins passionnée. Le pauvre diable n'y tient plus; sa tête s'égare, et le prince n'est pas là! La princesse se perd dans les conjectures les plus bizarres, sans pouvoir s'expliquer une pareille froideur. Bref! notre chanteur, de guerre lasse, allait céder à la séduction, lorsque l'arrivée du prince le tire de sa cruelle position : au lieu de Siegfried, Gunthachar s'introduisit nuitamment dans le boudoir de la trop impatiente Brunhilde. C'était heureux!

Le dernier de ces contes met en scène un invalide insensé, qui défend tout seul une petite forteresse et fait feu sur ses meilleurs amis, jusqu'à ce que sa femme, en se jetant au devant de la bouche d'un canon, parvient par sa témérité à lui rendre la raison.

Dichter und ihre Gesellen; Novelle : les Poëtes et leurs Compagnons, nouvelle, par le BARON D'EICHENDORFF. Berlin, chez Duncker et Humblot, 1834.

Je ne sais quel sentiment pénible s'empare de nous, lorsqu'au milieu de ce déluge de romans frivoles, horribles, frénétiques, qui

nous monde, il nous arrive d'avoir à rendre compte d'un roman selon le goût de nos pères, un roman dans lequel nous voyons un reflet de Wilhelm Meister, un souvenir des promenades de Sternbald ou de la comtesse Dolorès. Nous y retrouvons les châteaux de ces princes et de ces comtes auxquels les arts étaient chers, s'échappant de la teinte obscure des forêts; nous y retrouvons leurs nobles dames promenant leurs rêveries sur les terrasses ou dans les jardins, et de jeunes artistes pleins de langoureuses pensées, et des conseillers à l'antique, en un mot, de vrais conseillers allemands; puis une troupe de comédiens, des personnages comiques, et de la gaîté, de l'humour partout; mais une gaîté un peu larmoyante. Nous y retrouvons une de ces belles églises du moyen âge, dont les vitraux peints ne laissent pénétrer qu'une clarté douteuse, et un ermite caché au monde sur le revers d'une forêt que parcourt une longue route brillante pour conduire en Italie; et les villas italiennes, et des beautés qui nous feraient perdre la tête. Tous ces détails qui, il y a une trentaine d'années, excitaient les émotions les plus douces et les plus vives, passent aujourd'hui inaperçus. Cela est trop délicat, trop vaporeux, trop insaisissable pour la grossièreté de nos nerfs. Nous demandons des choses plus substantielles; on ne veut plus voir, on veut saisir. Voilà pourquoi le grand Émérentius Scævola est en Allemagne le phœnix de son siècle. La poésie ne se purifiera-t-elle donc que lorsqu'elle se sera tout à fait traînée dans la boue?

Nous ne pouvons résister au désir de faire connaître à nos lecteurs, bien qu'imparfaitement, quelques-unes des peintures de M. d'Eichendorff. Nous traduisons littéralement, au risque que l'expression ne soit pas toujours correcte.

« La plus belle matinée du printemps étincelait sur les jardins du palais. Là, tout verdissait, tout chantait déjà; dans les bassins desséchés des oiseaux au plumage varié se poursuivaient joyeusement; des plantes en fleurs se balançaient autour des statues de marbre, comme si le printemps voulait les couvrir de baisers. Sans souci au milieu de tous ces dieux dans une nudité de mortels, était Fiametta, la fille du marquis, âgée de quatorze ans et babillant avec sa femme de chambre Léonora, qui lui tressait ses beaux cheveux noirs. Toutes deux étaient curieuses de voir leur hôte, l'Anglais arrivé de la veille. Chaque étranger qui passait, elles le prenaient pour lui. Aujourd'hui j'ai rêvé de lui, dit Fiametta; il ressemblait aux jeunes peintres alle-

mands avec leurs longs cheveux blonds qui retombent en boucles; il était dans une contrée inconnue, mais magnifique, qui jetait des étincelles et des éclairs, au point que j'en étais tout éblouie et ne pouvais bien voir. Je savais bien que c'étaient les rayons du matin qui étincelaient déjà à travers les rideaux rouges de mes fenêtres; mais je fermais les yeux (ici, elle s'arrêta et sourit en elle-même; Léonora la regarda d'un air interrogateur). Non, non, reprit Fiametta, en rougissant légèrement; ce qu'il me disait à l'oreille, je ne te le répéterai pas; puisse-t-il être encore jeune! — Léonora raconta que la veille au soir elle était descendue dans le jardin, et qu'elle avait vu son ombre aller et venir dans sa chambre, qu'elle était longue et mince comme le balancier d'une horloge. — D'une horloge à carillon, car je l'entendais bien sonner, interrompit Fiametta, en appuyant son petit pied sur le dos d'un Apollon renversé et en rattachant son joli soulier. — Alors elles aperçurent subitement entre les branches l'hôte en question, qui sortait par la porte du château. Elles se cachèrent aussitôt entre des fleurs et des herbes parasites derrière un mur à moitié tombé en ruines, devant lequel il devait passer, et d'où elles pouvaient le voir sans être aperçues. Léonora le trouva fort beau; Fiametta, au contraire, murmurait à voix basse : oh, les laids cheveux! quelle démarche hardie! quel costume bizarre! — Lorsque l'étranger fut près du mur, elle dit à voix basse : J'en ai peur. — Léonora lui saisit la main pour l'arrêter; mais la petite marquise avait déjà saisi la branche d'un pommier en fleurs qui s'étendait par-dessus le mur, et la secoua si vivement, que Fortunat fut couvert d'une pluie de fleurs; puis elles s'échappèrent toutes deux.»

Passons à une scène comique :

«Mais en Espagne il nous arriva des aventures curieuses. C'est un vrai pays de Satan, un pays de feu; à peine a-t-on jeté dans le sol la semence de la sagesse, qu'il vous croît à l'instant entre les jambes des chardons et des ronces. Rien alors ne peut plus arrêter les progrès rapides de cette végétation sous ce ciel en démence, et en peu de temps elle vous a crû par-dessus la tête comme un énorme bonnet de pelisse. Nous l'avons éprouvé. Après avoir traversé une foule de processions, salué une foule de couvents et de vieux manoirs, nous avions pénétré assez avant dans le pays, et sur le soir nous gravissions une montagne, montés sur des bidets, lorsqu'une couple de braves garçons se joignirent à nous. Nous entrâmes aussitôt avec eux

dans le champ de la philosophie. Bientôt il en vint d'autres se joindre à eux, puis d'autres encore, jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvâmes au milieu d'une grande multitude, assemblée au pied de la montagne. Ma délibération ne fut pas de longue durée; je me mis à haranguer le peuple. Je parlai de superstitions, de liberté, etc.; je m'échauffai de plus en plus, ma voix était tonnante, mes pensées jaillissaient comme des éclairs. Aussitôt le feu prend à droite, le feu prend à gauche; mon auditoire pousse des hourras d'allégresse, et sans me donner le temps de me reconnaître, on élève au-dessus des têtes, au moyen de perches ou de piques, une vieille tente en loques, et l'on nous force, moi et le lord qui m'accompagnait, à monter sur le baldaquin; puis on nous porte ainsi en triomphe à un vieux manoir. Mais le but de cette ovation était tout bonnement de se servir de nos têtes, en guise de béliers, pour en enfoncer les murs; car dans leur enthousiasme nos mauvais garnements demandaient à Satan que la porte du château fût trop basse pour notre baldaquin. Heureusement que mon compagnon et moi nous nous aperçûmes encore à temps qu'il se trouvait un balcon précisément au-dessus de la porte. Nous nous y suspendîmes en toute hâte, et les pendards passèrent comme des forcenés au-dessous de nous. Notre position n'était certainement pas plaisante; nos jambes battaient l'air, et au-dessous de nous se passait quelque chose d'effrayant, une mêlée, un massacre — car les pendards n'étaient autres que des guérillas — les gens du château sortaient, les guérillas entraient — les balles sifflaient sans relâche entre nos jambes; le lord maudissait notre philosophie; aussi nous nous prîmes de dispute à ce sujet. Pendant que nous disputions, suspendus à notre balustrade, la demoiselle du château se précipita tout à coup sur le balcon. Ses cheveux étaient noirs, son sein d'albâtre, et elle tenait un luth entre ses bras de cygne. Il faisait du reste un clair de lune magnifique. Elle me jeta un regard pénétrant et resta comme enchantée. Elle me regarda encore une fois, et s'écria: oh, mon rêve! A ces mots son luth s'échappa de ses mains. Mais elle ne tarda pas à revenir à elle; elle me saisit fortement par ma cravate et m'aida à monter sur le balcon, au milieu des orangers en fleurs qui l'embellissaient; puis après ce fut le tour du lord. Ce dont j'avais besoin à cette heure, c'était un bon conseil. La foule hurlait de plus en plus comme un ouragan déchaîné; elle s'approchait, et j'étais désarmé. Le lord se mit précipitamment au secrétaire de la

demoiselle et écrivit son testament, par lequel il me reconnaissait son légataire universel. — Vous connaissez le sang du Midi? la princesse s'amouracha — la princesse! s'écria Fortunat, tu la nommais tantôt la demoiselle — la princesse s'amouracha de plus en plus de moi, reprit Grundling, en parlant avec une volubilité toujours croissante et en buvant force rasades, et elle me raconta comment elle m'avait déjà vu une fois en songe, paré d'un uniforme et d'un chapeau à trois cornes, et voltigeant au-dessus des nuages dans la lumière du matin, » etc.

Nos lecteurs qui sont au courant de la littérature romantique allemande, auront sans doute remarqué que M. d'Eichendorff a plus d'un trait de ressemblance avec Arnim, tant pour la vivacité de son récit et ses brusques péripéties, que pour le laisser aller rêveur de son imagination.

Adam Mickiewicz sämmtliche Werke; erster Theil: Gedichte; aus dem Polnischen übersetzt von Karl Blankensee: Œuvres complètes d'Adam Mickiewicz; première partie : poésies; traduites du polonais par Blankensée. Berlin, 1836.

Que nos lecteurs, trompés par le titre, ne s'attendent pas à trouver dans l'ouvrage que nous annonçons une traduction de toutes les œuvres du célèbre poëte polonais. Le gouvernement prussien est trop ami de la Russie, pour permettre d'imprimer ces magnifiques chants patriotiques, où Mickiewicz déplore avec tant de douleur et d'amertume le sort de sa malheureuse patrie. Cependant on doit savoir gré à M. Blankensée d'avoir traduit tout ce qu'il pouvait traduire avec l'autorisation préalable de la censure. Il a rendu à son pays un service, et un service d'autant plus grand, que sa traduction vaut mieux, sous presque tous les rapports, que celles qui avaient déjà paru.

Nous sommes forcés d'avouer cependant qu'une traduction en prose aurait encore été bien meilleure; car pour conserver toute la vigueur, la mesure et les pensées de l'original, le traducteur a été obligé quelquefois de sacrifier la facilité et la clarté.

Adam Mickiewicz est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge. L'auteur de M. Thadée, de Conrad Wallenrod, a conquis dans la littérature une place élevée que plus d'un poëte en grand

renom pourrait lui envier. Sa gloire ne sera pas éphémère, comme celle de tant d'autres; car il est véritablement poëte et poëte original, ainsi que le prouve la sensation extraordinaire produite par ses premières poésies. La plupart de ses poésies lyriques avaient déjà été traduites en allemand, entre autres les chants de la Crimée. Quelques-unes l'ont été, par M. Blankensée, pour la première fois.

La première partie des Œuvres complètes que nous annonçons contient des romances. Mickiewicz est un vrai Polonais; aussi ses poésies tiennent-elles une espèce de milieu entre les chants populaires de la Servie et ceux du Nord. Une gravité profonde et une douceur un peu mélancolique en forment les principaux caractères. Il y règne partout une expression de douleur résignée. On ne peut pas attribuer cela au choix du poëte, à un simple effet du hasard; c'est un trait vraiment national. Nous en citerons pour preuve une seule romance, celle du *romantique*. Chacun en fera facilement l'application.

Cela va mal pour moi auprès des hommes,
Je pleurs, ils s'en rient;
Je parle, personne ne me comprend;
Je vois, ils ne voient jamais.

Vienne le jour! — si ce n'était qu'un songe?
Non, non, mon bras te tient embrassé....
Ah! où fuis-tu avec tant de précipitation?
A peine tu viens, à peine tu viens.

Mon Dieu! le coq a chanté,
L'aurore colore les vitres.
Ah! ne peux-tu alors rester
Auprès d'elle, qui autrement mourra?

C'est ainsi que la jeune fille parle à son amant,
Le suit, l'appelle, tombe.
Sa chute, ses cris d'angoisses attirent
De tous côtés la petite ville.

La foule s'écrie : « Dites des prières!
Son esprit doit voltiger autour de nous.
Jean doit être ici près de sa Catherine,
Il l'a aimée pendant sa vie. »

J'entendis le conseil, et je ne le dédaignai pas.
Je pleurai et je récitai des prières.

« Écoute donc, jeune fille! » s'écrie à travers le silence
Un vieillard, avec un air de bonté plein d'ironie,
Et puis, s'adressant au peuple : « Croyez à mes lunettes;
« Je n'aperçois rien ici autour.

« Les esprits n'existent que dans l'imagination du peuple,
« Ce sont des inventions que des sots vendent à des sots.
« Cette jeune fille déraisonne,
« Et la foule insensée croit ce qu'elle dit. »

« La jeune fille sent, répondis-je au vieillard,
« La foi du peuple repose sur des bases profondes.
« Sentiment et foi, je les estime plus
« Que ce que la lunette d'un mirmidon peut m'apprendre. »

Le volume contient encore un grand nombre de romances sur des traditions populaires, sur une ville engloutie par la mer, sur la Mélusine polonaise, sur des brigands vaincus par des enfants. On y trouve aussi la fameuse histoire de Belfagor, attribuée au célèbre Twardowski; le Faust polonais. Twardowski s'est donné au diable, moyennant l'accomplissement de trois souhaits. Il a une méchante femme, et il souhaite que le diable prenne sa place auprès d'elle. Le diable effrayé s'enfuit et abandonne l'âme de Twardowski, qu'il trouve trop chère à ce prix.

Tukai se distingue par des beautés de premier ordre et par la profondeur des pensées. Il est sur le point de mourir. Mais il jouira d'une jeunesse éternelle, s'il peut trouver un ami qui sache le secret de cette métamorphose sans le trahir; s'il n'en trouve pas, il ira en enfer. Le diable l'entraîna dans l'abîme.

Vient ensuite une tradition non moins belle et plus terrible. Une femme fait périr son mari et épouse ses deux beaux-frères. Elle réveille sa vengeance en allant cueillir des fleurs sur son tombeau.

La romance du vieux ménétrier est pleine de sensibilité, quoique moins originale que la précédente. Ce ménétrier, qui a appris d'un Lithuanien, dans les pays étrangers, une chanson nationale, gagne tous les cœurs dans la patrie de son ami, où il arrive par hasard et couvre de honte sa fiancée infidèle.

Rien de plus original, par contre, que la romance du woïwode. Le seigneur contraint la maîtresse d'un autre à l'épouser. Il surpend les deux amants ensemble, et ordonne à son heiduque de les tuer. La balle va le frapper lui-même.

En général, toutes les romances sont tendres ou bizarres, aimables ou terribles. Elles sont suivies de poésies mêlées d'une autre espèce, surtout d'épîtres en vers à ses amis. Nous avons remarqué surtout une description détaillée du jeu de dames, qui fournit à l'auteur l'occasion d'expliquer avec une grande habileté les principes de la stratégie. L'ode adressée à Lelewel, où il juge ce célèbre historien, résume en quelques mots toute l'histoire du monde, mais est pauvre en grandes pensées. Le sujet aurait pu le mieux inspirer. On connaît les Chants de la Crimée, qui peignent cette contrée sous des couleurs si séduisantes. Les Sonnets de Moscou n'ont trait pour la plupart qu'à l'amour, et sont entremêlés de quelques imitations de Pétrarque.

Sanchoniaton's Urgeschichte der Phœnizier, etc. : Histoire primitive des Phéniciens, par SANCHONIATHON, traduite par PHILON, de Bylos, avec des notes par F. WAGENFELD, un avant-propos du D.r G. F. GROTEFEND et un fac-simile. — Discussions au sujet de Sanchoniathon, d'après des lettres inédites, par le D.r GROTEFEND. Hanovre, chez Hahn, 1836.

La *Revue germanique* n'aurait pas été la dernière à rendre compte d'une découverte aussi importante que celle d'un manuscrit complet de l'historien de la Phénicie, Sanchoniathon, si, dès le principe, nous n'avions soupçonné quelque supercherie. Nous nous doutions qu'on pouvait mettre cette découverte sur la même ligne que celles de Herschel dans la lune, et la suite nous a prouvé que nous ne nous étions pas trompés. Qu'on nous permette de rappeler en quelques mots l'histoire de ce manuscrit, qu'on peut considérer comme n'existant pas.

Il y a un an environ qu'un pseudonyme, M. Wilde, écrivit au libraire Hahn, de Hanovre, qu'un colonel portugais, nommé Péreira, avait trouvé, lors du pillage d'un couvent de Portugal, pendant l'expédition de Don Pédro, un manuscrit de la traduction de Sanchoniathon, par Philon, de Byblos. Cette découverte excita naturellement l'attention générale. Le célèbre philologue, M. Grotefend, directeur du lycée de Hanovre, convaincu de l'authenticité de l'ouvrage, ajouta un avant-propos à l'*analyse de l'histoire primitive des Phéniciens*, brochure qui a paru chez Hahn en 1836. Cependant les difficultés que M. Wilde, ou plutôt M. Wagenfeld, fit pour lui laisser jeter un coup

d'œil sur le manuscrit grec, excitèrent ses soupçons. D'un autre côté, M. Wilken, auteur d'une excellente histoire des croisades, se prononça contre l'authenticité du manuscrit, tandis que M. Gesenius, le plus célèbre hébraïsant Allemand, se prononça en sa faveur. Dans ces circonstances il était difficile de porter un jugement quelconque. Cependant le voile ne tarda pas à se déchirer, et dans le second ouvrage que nous annonçons, le fils de M. le directeur Grotefend prouva que M. Wagenfeld avait écrit lui-même la lettre qu'il supposait avoir reçue de M. Péreira, que ce M. Péreira n'a jamais existé, que personne à Lisbonne n'a jamais entendu parler de la découverte d'un pareil manuscrit.

Cependant l'ouvrage était fait avec tant d'habileté et de savoir, la simplicité s'y joignait tellement à la vérité de la narration, les détails étaient tellement multipliés, et portaient tous un tel caractère de vérité, qu'il était difficile, sinon impossible, de croire qu'un jeune homme, à peine sorti de l'université, eût pu composer un livre pareil.

Le seul moyen de lever tous les doutes, était de publier le manuscrit grec. Mais M. Wagenfeld, quoiqu'on l'y engageât au nom de son honneur, ne voulut jamais y consentir. Il se borna donc à en publier une traduction qui vient de paraître, en y joignant un fac-simile. C'est ce fac-simile même qui a servi à faire découvrir la fraude. On sait qu'Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, cite de longs fragments de Sanchoniathon. C'est précisément un de ces fragments que M. Wagenfeld a copié, mais avec si peu de soin, qu'il y a laissé deux fautes typographiques qui se trouvaient dans l'édition d'Eusèbe dont il s'est servi. Toute l'histoire de la découverte de Sanchoniathon n'est donc, comme nous l'avions soupçonné presque dès l'origine, qu'une mystification.

On ne peut, certes, refuser à M. Wagenfeld son tribut d'admiration pour le talent avec lequel il a composé son ouvrage, talent tel qu'il a réussi à tromper un Grotefend lui-même; mais sa supercherie en elle-même est inexcusable. Si dès le moment où l'on a conçu des doutes sur l'authenticité de son livre, il avait avoué franchement qu'il avait voulu jouer niche aux savants, il aurait mis les rieurs de son côté et on l'aurait applaudi. E. Haag.

LIVRES FRANÇAIS.

Voyage en Sicile, par le baron Th. Renouard de Bussierre. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix : 7 fr. 50 c.

La Sicile ne se trouve pas jusqu'à présent sur l'itinéraire du commun des voyageurs. Tout au plus si, au sortir de Naples, on se décide à prendre le bateau à vapeur qui mène à Palerme. On ne fait guère qu'y passer. Privé de ce comfort qui seul rend la vie supportable, importuné par des nuées de mendiants, le touriste frémit à la seule idée d'une incursion dans ces terres inconnues, impénétrables à la chaise de poste, et, maudissant sa curiosité, ne peut attendre sans impatience le bateau libérateur, qui au moins lui offrira un restaurant passable. Inondés que nous sommes depuis quelque temps d'impressions de voyage en Suisse, en Italie, en Allemagne, c'est donc avec plaisir que nous accueillons des lettres sur la Sicile. De plus, l'auteur des *Lettres sur l'Orient* nous est connu. Nous le suivrons avec confiance, certains qu'il ne craindra, lui, ni les privations ni les fatigues, toutes les fois qu'un intérêt artistique ou scientifique sera le but de ses investigations.

La première lettre est consacrée à un coup d'œil rapide sur l'histoire de la Sicile. Ce n'est pas la moins intéressante du recueil. La Sicile, il est vrai, a peu vécu de sa vie propre. Elle reçut successivement les colonies des Italiens, des Grecs, des Carthaginois, fut soumise au joug de fer des Romains, des Sarrasins, des Normands, des Espagnols, et se développa ainsi constamment sous des influences étrangères. Quoiqu'elle ait échappé à la serre de Napoléon, aujourd'hui encore elle manque d'une nationalité à elle. Mais si elle n'eut jamais de patriotisme bien énergique, elle est remarquable en ce que, située au centre de la Méditerranée et offrant par sa fertilité une riche proie aux conquérants, elle résume dans son histoire celle de toutes les révolutions importantes qui ont tour à tour changé la face de notre partie du monde.

Palerme, par où M. Renoüard de Bussierre commence son voyage, est avec Messine une des deux capitales de la Sicile moderne. Dans l'antiquité, les invasions venaient de l'Orient et du Midi. Aussi voyons-nous fleurir sur les côtes méridionales et orientales toutes les grandes villes, Agrigente, Catane, Syracuse, qui n'ont plus de valeur aujour-

d'hui que pour l'archéologue. Au contraire, les dominateurs postérieurs vinrent du Nord, et donnèrent plus d'importance à Palerme et à Messine. Mais les capitales modernes de l'île sont à la splendeur des anciennes comme les vastes jachères de ses campagnes sont aux fertiles guérets de l'antique grenier de l'Italie. Voici le tableau que M. Renoüard de Bussierre nous trace des habitants de Palerme :

« L'intérieur de Palerme porte aussi l'empreinte du Midi dans tous ses détails, mais du Midi sale et insouciant; du Midi avec sa misère, avec ses habitants vivant au jour le jour; avec sa négligence de la part du gouvernement et des gouvernés; avec ses rues mal pavées et pleines d'ordures, avec ses monuments délabrés, avec son laisser aller et son incurie. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous fûmes entourés d'une innombrable quantité de pauvres, à côté desquels les plus misérables mendiants de l'Italie auraient eu un air d'aisance et de santé. Nus, entassés le long des rues, étalés pêle-mêle, hommes et femmes, sur les marches des églises et des palais, ils me rappelaient ma première arrivée à Alexandrie en Égypte; à voir leur peau brune, leurs figures cadavéreuses, sur lesquelles la faim et la plus dégoûtante malpropreté avaient imprimé un sceau hideux, à entendre les hurlements lamentables et sauvages, par lesquels ils cherchaient à émouvoir notre pitié, je me retrouvais parmi ces malheureux fellahs arabes que jusqu'à présent j'avais crus les plus à plaindre des hommes; mais en Égypte, au moins, les femmes étaient vêtues; ici, j'en ai vu beaucoup dont le costume consistait simplement en un petit tablier. Leur foule grossissait à mesure que nous avancions; nous entrâmes dans un café, la cohue s'arrêta à la porte. Pendant notre déjeûner l'un des garçons leur jeta des restes, ils se précipitèrent dessus; ce n'étaient plus des êtres humains, c'étaient des chiens furieux s'arrachant leur proie. J'étais profondément ému de ce spectacle; mais personne, du reste, n'y prêtait la moindre attention. L'habitude de voir journellement ce révoltant tableau, fait qu'on traite ces hommes comme des animaux immondes; on les laisse végéter à moitié sauvages dans les rues, et quand la saison est pluvieuse et rude, ils sont couchés, malades, rongés par la fièvre, contre les bornes et sur les trottoirs, et ils y périssent faute de secours ! »

Nous avons donné ce morceau en entier, parce qu'il résume très-bien tout ce que le voyageur a vu dans toute la Sicile sur l'état des classes pauvres. Quant aux riches, quant à la noblesse, ce n'est que de la

misère déguisée. Tel prince roule équipage, qui ne sait comment payer son dîner; sa femme mourrait de faim, plutôt que d'avoir une toilette moins recherchée que les autres personnes de sa condition. Les édifices répondent à l'état moral de la population. Partout la cabane du pauvre est sale, malsaine, délabrée; partout la demeure du riche est splendide, mais incommode, construite sans goût, mal entretenue et au-dessus des moyens du propriétaire. Les ruines seules méritent d'attirer l'attention.

Depuis la ruine des magnifiques voies romaines qui la sillonnaient en tous sens, la Sicile n'a plus d'autre grand chemin que celui de Palerme à Messine. Chevauchant sur sa mule ou porté dans une litière, presque toujours le voyageur est réduit à se frayer un passage par un sentier encombré de ronces et de pierres. M. Renoüard de Bussierre, préférant le premier de ces modes de transport, se met en route en compagnie de son frère, l'auteur du *Voyage en Russie*[1]; de Salvador, le joyeux muletier, et du grave Transtévérin Francesco, qui, malgré sa qualité de domestique, représente assez bien la majesté du peuple-roi. Des deux côtés des mules sont suspendues des saccoches pour les effets, et des couffes, tressées en feuilles de palmier, contenant les provisions, les ustensiles, tout ce qu'il faut en ménage; car les auberges ne sont en général que d'odieux repaires de vermine, manquant de tout, et souvent on préfère aux lits qu'elles offrent la litière des mules.

Après avoir longé les bords du magnifique golfe de Castellamare, le plus vaste de la Sicile, les voyageurs visitent les ruines de Ségeste, où, selon la tradition, Énée laissa ceux de ses compagnons qui préféraient le repos aux promesses énigmatiques des oracles. Puis laissant à leur droite Lilybée et Drépane, dont les environs étaient désolés par une fièvre contagieuse, ils arrivent aux ruines gigantesques de Sélinonte. De là la petite caravane gagne Girgenti, la voluptueuse Agrigente, autrefois la rivale de Sybaris par sa mollesse. Ses plaisirs furent chèrement payés. Prise et reprise tour à tour par les Carthaginois et les Athéniens, elle ne respira quelque temps sous la domination romaine que pour être successivement dévastée par les Goths, les Sarrasins et les Normands. Girgenti est encore de nos jours une place assez importante pour le commerce des blés, et, sans l'odieuse

1 Voyage en Russie, par Léon Renoüard de Bussierre. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1831.

tactique du gouvernement, qui sait s'en attribuer le monopole, ce négoce pourrait être une source de richesses pour le pays. Les voyageurs donnent plusieurs jours à l'exploration des ruines remarquables de l'ancienne ville, et pénètrent ensuite dans l'intérieur des terres, au cœur même de la Sicile. Pour gagner Castro-Giovanni, l'antique Enna, ils se dirigent vers Caltanisette, oasis civilisée au milieu de la barbarie sicilienne. L'aspect de cette ville les frappa agréablement. Un bon pavé, quelques belles maisons, une large rue, ce mouvement qui prouve le commerce, des boutiques enfin, des vitres aux fenêtres, et, dernier raffinement de civilisation, des lanternes pour éclairer les rues; tout cela vint leur expliquer pourquoi ils avaient rencontré aux approches de la cité des champs mieux cultivés, des routes passables, et comme corollaires des gens bien vêtus et des visages respirant la santé. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire le récit animé que fait M. Renoüard de Bussierre des événements qui, en 1820, désolèrent cette ville industrieuse. Sous le masque du patriotisme, les soi-disants libéraux de Palerme, jaloux de l'aisance et de la prospérité que les habitants de Caltanisette devaient à leur travail, vinrent y promener le massacre et l'incendie. Depuis, la persévérance des habitants a relevé la ville de ses ruines.

De Caltanisette, M. Renoüard de Bussierre reprend la route du sud et, par Caltagirone, arrive à Syracuse. Des cinq quartiers de l'ancienne ville, il ne reste que l'Ortygia, bâtie sur un îlot. Voici ce que le temps a fait de la fontaine Aréthuse:

« Cette fontaine a été jadis très-ornée; maintenant c'est un grand et sale réservoir triangulaire, entouré de hautes murailles à moitié ruinées, et là tous les souvenirs solennels ne tiennent pas contre le vacarme assourdissant d'une centaine de blanchisseuses, vêtues sans pudeur comme sans poésie. L'âme ne se recueillerait que pour sentir plus vivement le contraste d'un passé glorieux et d'un présent ignoble. »

De Syracuse, le voyage continue par Catane, l'Etna, Messine. Ce plan est bien conçu. L'intérêt dut aller en croissant pour le voyageur lui-même, comme cela a lieu pour celui qui profite de son travail. Partout l'auteur fait preuve d'une connaissance approfondie de l'antiquité et des temps modernes. Son érudition pourtant n'a rien qui fatigue. C'est celle d'un homme du monde qui sait toujours s'arrêter à propos. Le style est riche et animé. Les lecteurs en jugeront par le fragment suivant de l'ascension de M. Renoüard de Bussierre à l'Etna.

Les voyageurs, après bien des fatigues, sont arrivés à mi-côte du dernier cône :

« L'atmosphère était infectée d'une forte odeur de soufre qui nous prenait à la gorge, et en même temps la grande élévation du lieu nous faisait sentir un malaise extrême ; quant à moi, j'éprouvais une lassitude excessive, accompagnée de maux de cœur ; il me semblait, en un mot, être hors de l'élément dans lequel l'homme est destiné à vivre, et je crois que si, en partant, nous ne nous étions réciproquement promis de monter jusqu'au sommet du cratère, chacun de nous isolément eût renoncé à l'entreprise. Le sol voisin de la ligne de cratères dont j'ai parlé est brûlant ; on y voit courir une foule de vapeurs, s'élevant dans les airs comme de petites colonnes blanches : c'était un délice pour nous que de nous coucher à terre, et de sentir la chaleur ranimer nos membres engourdis malgré la longueur et la difficulté de la marche ; nous nous accroupissions sur ce terrain creux, auprès de ces fournaises ardentes, et par réflexion seulement nous nous étonnions de notre confiance envers une nature aussi effrayante. Par le plus singulier contraste, nous voyions réunis autour de nous deux éléments incompatibles : nous touchions à des monceaux de neige, qui ne peuvent éteindre un feu immense, et à des gouffres embrasés, qui ne sauraient faire fondre des neiges éternelles. Nous attendîmes le lever du soleil à moitié chemin du dernier cône.

« Les premières lueurs de l'aurore forment un contraste magique avec les feux lugubres du volcan : c'est le ciel et l'enfer ; plus la clarté du jour augmente, plus les flammes de l'Etna pâlissent et s'éteignent, plus sa fumée diaphane et rougeâtre devient grise et opaque. La terre et la mer sont dans le chaos, jusqu'à ce qu'enfin le soleil paraisse et opère leur séparation : il sort majestueusement d'un océan de nuages amoncelés sous nos pieds ; au-dessus de nos têtes, au contraire, l'air est parfaitement serein. Nous le voyons dissiper ces sombres vapeurs et paraître sur une côte éloignée qui dessine une ligne de pourpre à l'horizon, et que nous perdons de vue à mesure qu'il s'élève. Peu à peu les montagnes de la Calabre se dorent, les ombres disparaissent ; les objets sur lesquels la lumière frappe successivement semblent sortir du néant pour la première fois ; l'entrée de l'Adriatique et celle de la mer Ionienne deviennent éclatantes ; la scène s'étend de plus en plus, l'horizon se prolonge, partout le soleil répand la clarté et la vie. L'œil se porte sur la Sicile entière, sa seule côte sep-

tentrionale est voilée par l'Etna : au moment où le jour paraît, le volcan projette sur les vapeurs dont l'atmosphère est chargée vers l'occident, une ombre pyramidale et diaphane de l'effet le plus singulier, elle s'élève vers le ciel et y dessine la silhouette de la montagne; plusieurs voyageurs l'ont observée avant moi. Les mers se voient de loin, coupées par de longues bandes d'or, et l'on découvrirait le rocher de Malte, si de la côte l'air n'était obscurci de brouillards.»

LÉON B.

ÉTUDES DE DROIT PUBLIC, par M. F. SCHUTZENBERGER, docteur en Droit. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix : 4 fr.

Il n'est point de science sur laquelle on ait autant écrit que sur le Droit; il n'en est point sur laquelle on ait dit plus, et quelquefois des choses plus fausses, que sur celle qui doit avoir la vérité pour base immuable.

Aussi, quand on rencontre au milieu de ces immenses compilations une œuvre de recherches et d'études consciencieuses, c'est un devoir de la signaler à l'opinion publique et au monde savant.

M. F. Schützenberger vient de faire paraître, sous le titre d'*Études de Droit public*, un livre plein d'esprit et d'érudition.

En analysant le Droit comme philosophe et comme jurisconsulte, l'auteur a cherché les bases de cette science au milieu de tous les systèmes qui avaient essayé de les poser, et après avoir démontré avec une clarté et une précision remarquables le côté faible de chacun de ces systèmes, et les avoir combattus victorieusement dans ce qu'ils ont d'erroné, il émet ses propres idées, il développe le système qui lui est propre, et qui jette une lumière toute nouvelle sur la partie philosophique d'une science que l'on est habitué à considérer comme science de forme et de mots.

Ce ne sont que les prolégomènes d'un ouvrage bien plus important, et qui exigera une grande persévérance pour être mené à bonnes fins; mais il y a dans cette première partie plus d'idées, plus de sentiment et de jugement, que l'on n'en trouve dans la plupart de nos publications modernes; et nous attendons avec impatience le complément d'une œuvre qui doit avoir la plus grande influence sur la science du Droit, et son application à nos institutions sociales.

Nous donnerons prochainement un article plus détaillé sur l'ouvrage de M. Schützenberger.

Revue de législation et de jurisprudence, rédigée sous la direction de M. Wolowsky; année 1837. Paris, rue des Beaux-Arts.

Le dernier numéro de cette Revue contient un article fort important, extrait d'un mémoire lu par M. Ch. Renouard, dans la séance du 7 janvier dernier, à l'académie des sciences morales et politiques. C'est une théorie des droits des auteurs sur les productions de leur intelligence. Nous ne saurions mieux en rendre compte qu'en citant quelques-uns de ses passages. Cette matière est d'un intérêt trop général, pour ne pas être étudiée avec soin.

« L'histoire nous montre que les droits d'auteur, d'abord oubliés ou ignorés, se sont fait jour lorsque la littérature a pris de la puissance, se sont agrandis à mesure que l'influence de la presse s'est accrue, et ont acquis une place dans les législations modernes, qui désormais ne peuvent plus manquer de s'occuper d'eux d'une manière toute spéciale.

« On ne rencontrerait maintenant aucune personne de bon sens, qui voulût contester que, d'une part, les auteurs doivent tirer profit de leurs ouvrages, et que, d'autre part, on doit, autant qu'on le peut, rendre les productions intellectuelles utiles aux progrès de la civilisation et au bien-être de l'humanité. Mais si tout désaccord est devenu impossible sur ce double résultat, il s'en faut que l'on soit arrivé à s'entendre sur la nature des droits d'auteur, et sur une théorie qui les concilie avec les droits du public. Deux systèmes surtout ont régné et se partagent encore les opinions.

« L'un de ces systèmes consiste à prétendre que les auteurs, avant comme après la publication, ont droit sur leurs ouvrages à titre de propriétaires, et que tous les caractères juridiques de la propriété se rattachent à ce droit; la transmissibilité, la perpétuité, l'inviolabilité; qu'ainsi l'État n'en peut exiger le sacrifice qu'après indemnité préalable. Ce système a surtout été en grande faveur parmi les écrivains. C'est celui des règlements de 1777, de la loi du 18 mars 1806, sur la propriété des dessins de fabrique, il se montre dans la rédaction du décret impérial de 1810. Sa popularité se manifeste par l'expression même de *propriété littéraire*, qui a prévalu dans l'usage.

« Selon les autres, il faut, dans les auteurs, voir des travailleurs

et non des propriétaires; si les lois leur assurent l'exploitation exclusive de leurs ouvrages, c'est en vertu d'une concession positive de Droit civil et d'un contrat tacite, qui, à l'instant de la publication, intervient entre le public et l'auteur de l'écrit. C'est par l'établissement d'un privilége, créé d'ailleurs légitimement et à titre de juste salaire, que la pleine et libre exploitation d'un ouvrage publié est interdite à toutes les personnes dont le public se compose. Ce système est celui de la loi du 19 juillet 1793, qui nous régit; c'est aussi celui de notre législation sur les brevets d'invention, dont les bases, empruntées par nous à l'Angleterre, ont été depuis adoptées par toutes les nations modernes.

« Alors même qu'avec l'une ou l'autre de ces théories la force des choses amènerait à des résultats pratiques à peu près les mêmes, il faudrait encore se garder de croire qu'entre elles le débat soit oiseux. L'étude de la législation reste incomplète, si l'on se contente de déterminer les résultats qu'il lui est utile d'obtenir; et quelque chose manque à la satisfaction de l'intelligence, aussi bien qu'à la sûreté logique des raisonnements, si l'on néglige de remonter jusqu'aux principes, et de redescendre ensuite toute la série de leurs conséquences.

« Pour reconnaître s'il existe une propriété littéraire, ou si, au contraire, les auteurs puisent dans un titre autre que celui de propriétaires leur droit à recevoir un prix de leurs travaux, on ne peut se dispenser d'arrêter d'abord ses idées sur ce qu'est la propriété en général. L'examen des fondements du droit de propriété est une des questions les plus hautes et les plus ardues de la philosophie du Droit. La propriété, telle que l'usage et le consentement universel la définissent, est un droit entier et absolu sur les choses, qui s'acquiert par la première occupation, par échange, contrat dans lequel la vente est comprise, par donation, par les successions naturelles que règle la volonté de la loi, et par les successions testamentaires que règle la volonté de l'homme.

« Toute puissance du propriétaire, inviolabilité de son droit exclusif, perpétuité de ce droit par complète transmission d'ayant cause en ayant cause, ce sont là les caractères que les habitudes du genre humain reconnaissent à la propriété, et sur lesquelles se fonde le respect qu'on lui porte.

« Le droit de propriété a de tout temps rencontré des adversaires; les uns ont réclamé une nouvelle organisation sociale fondée sur la

coopération de tous les travaux et sur la communauté de tous les biens. D'autres, n'admettant qu'une source légitime de possession, le travail, se sont attaqués aux transmissions héréditaires; ce serait à un pouvoir suprême qu'il appartiendrait d'assigner à chacun sa part, dans la distribution des choses matérielles, d'après la capacité ou l'utilité des individus, et pour le plus grand bien général.

« Ces paradoxes n'exigent pas une réfutation sérieuse; mais une question sur laquelle il faut s'arrêter, est de savoir si l'établissement de la propriété est un droit nécessaire et naturel, ou bien, si ce n'est qu'une création du Droit civil, née d'une convention établie par des lois positives, en vue de la plus grande utilité sociale. Pour les partisans de cette dernière opinion, si la propriété est légitime, c'est parce qu'elle est utile; car, suivant eux, l'utilité est la racine de tout droit; une loi positive a créé la propriété; une autre convention pourrait la détruire et la remplacer par une combinaison nouvelle. Pour quiconque se range à ce système, le débat sur les droits des auteurs de productions intellectuelles peut se borner à l'appréciation facile de quelques considérations secondaires, et se réduit à savoir si, en cette matière, il est utile ou nuisible de consacrer un droit destiné à s'exercer, dans toute sa plénitude, d'après les règles et avec les conséquences que la législation attribue à la propriété des objets matériels.

« Restreintes entre quelques propriétaires, les productions de l'esprit deviendront un monopole. Leur prix élevé les rendrait plus rares, et même elles seraient exposées à périr par la négligence, la cupidité ou la passion d'un ayant cause. On ressusciterait aussi ces priviléges perpétuels, objets, sous l'ancien Droit, d'une animadversion si générale et si juste, et de toutes ces luttes de librairie qui pourraient former, dans notre histoire littéraire, un chapitre qui serait loin de manquer d'intérêt.»

Sans suivre pas à pas M. Ch. Renouard dans les judicieux développements qu'il donne à cette importante discussion sur les droits de propriété littéraire, nous applaudissons à sa conclusion. L'expérience, d'ailleurs, avait déjà jugé la question; elle conduit, comme le raisonnement le plus logique, au système des priviléges d'exploitation dans la main de l'auteur ou de ses ayants cause. Il ne s'agit pas ici de créer une faveur aux dépens du public, mais bien d'aquitter la dette du public, et de payer, par un juste mode, le salaire acquis légitimement.

Nous croyons donc qu'il faut se borner à maintenir les priviléges temporaires consacrés par nos lois actuelles; avec cette modification,

dont la justice est manifeste, que le privilége des auteurs de productions littéraires, scientifiques et de beaux-arts, doit être plus long que celui accordé aux inventions industrielles. Celui-ci est fixé par la loi à cinq, dix ou quinze années. Mais il faut observer qu'un livre, un tableau, donnent à leur auteur des produits moindres et plus lents qu'un grand nombre d'inventions industrielles, et doivent par conséquent lui profiter pendant plus longtemps.

Il faut également reconnaître qu'une invention industrielle peut se rencontrer par plusieurs esprits à la fois. Elle n'est pas aussi individuelle qu'une création littéraire. L'état de la science, ses besoins, ses travaux antérieurs, peuvent conduire presque inévitablement à des découvertes, sur lesquelles celui qui a montré le but, n'a souvent, en quelque sorte, qu'un droit de priorité. Mais il existe un motif qui à lui seul résout la question. L'œuvre littéraire engage la personnalité, l'individualité de l'auteur, à un bien autre degré que l'invention industrielle. Une responsabilité morale et même légale s'attache à la publication d'un livre. La plus stricte justice doit confirmer à l'auteur l'émission exclusive des idées qu'il a créées; rien ne doit l'empêcher de les reprendre, de les retoucher, de les compléter, de les modifier. Ce motif à lui seul, nous le répétons, suffit pour établir rigoureusement la convenance de privilégier l'auteur pendant la durée entière de sa vie. La justice va plus loin. Si le privilége n'était que viager, l'auteur conclurait difficilement les traités commerciaux nécessaires à la publication de son ouvrage. Dans le cas où une avance de fonds assez forte sera indispensable, il faudra que le spéculateur puisse compter sur une certaine durée du privilége, afin que pendant ce temps l'ouvrage se publie, s'achève et s'écoule, et que les capitaux rentrent.

Et tout en maintenant les droits du public, il faut aussi se montrer équitable envers la famille de l'auteur, et lui rendre profitable pendant un temps convenable la survivance du privilége établi.

La législation française est encore imparfaite à l'égard de cette grande question de propriété littéraire; elle est surtout incomplète dans les détails. Mais l'époque est venue, sans doute, de lui appliquer les perfectionnements qu'elle réclame. Il est temps que les peuples civilisés, comprenant leurs intérêts mutuels, posent les bases d'un droit international, et répudient d'un commun accord les bénéfices coupables du commerce des contrefaçons.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

JUIN 1837.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Littérature.

LES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS L'AVÉNEMENT DU CHRISTIANISME.

(*Premier article.*)

De quelque manière qu'on l'envisage, le christianisme est la clef de voûte du monde visible. « Ses résultats, dit M. de Châteaubriand, sont aussi extraordinaires, philosophiquement que théologiquement parlant. Décidez-vous entre le choix des merveilles. — Et d'abord le christianisme philosophique est la religion intellectuelle, substituée à la religion matérielle, le culte de l'idée remplaçant celui de la forme. L'esclavage cesse d'être le droit commun; la femme reprend son rang dans la vie civile et sociale; l'égalité, principe inconnu des anciens, est proclamée. La prostitution légale, l'exposition des enfants, le meurtre autorisé dans les jeux publics et la famille, l'arbitraire dans le supplice des condamnés, sont successivement extirpés des codes et des mœurs. On sort de la civilisation puérile, corruptive, faussée et privée de la société antique, pour entrer dans la route de la civilisation raisonnable, morale, vraie et générale de la société moderne. On est allé des dieux à Dieu. »

Le christianisme se compose de la plus haute et de la plus abstraite philosophie par rapport à la nature divine, et de la plus parfaite morale par rapport à la nature humaine. Or, ces deux choses ne s'étaient jamais trouvées réunies dans une même reli-

gion. Nous qui voyons dans le christianisme le miracle de la bonté divine, nous ne sommes point étonnés de tant de perfections et de merveilles, révélées par lui à l'intelligence humaine, dans l'art comme dans la science. En effet, l'art chrétien, c'est le surnaturel et l'incompréhensible devenus simples et populaires. Pour le comprendre, il faut avoir la foi, il faut croire au monde invisible. Il est clair que comme l'art grec avait tâché d'établir l'équilibre entre l'esprit et la matière, dépouillée de sa prépondérance orientale, de même l'art moderne cherche à faire pencher la balance du côté de l'esprit, à entraîner l'inorganisme dans l'organisme, le temps dans l'éternité, la matière dans la pensée.

Or, le Christ a donné mission dans l'art à quatre grands peuples, desquels tous les autres relèvent, et qui sont comme les quatre points cardinaux de l'univers moral, comme les quatre fins dernières de l'humanité. C'est pourquoi chacun d'eux détermine, comme élément principal, les quatre grandes époques de l'art chrétien. La première, celle de l'aurore et de la sortie d'Égypte, brille dans le cercle grec et byzantin : c'est le plus excentrique de tous, il atteint en quelque sorte le tropique en Éthiopie chez les Nègres chrétiens, et les dernières zones polaires chez les Russes et les Tartares sibériens. Pareil au vieux Saturne engourdi dans les neiges, et à Vénus languissante sous l'excès des feux du soleil, ce cercle ne reflète la lumière que sur des glaces, ou en transforme les rayons en torches d'incendie. La zone la plus voisine, celle du monde allemand, encore à moitié ensevelie sous les frimas que le Nord verse sur elle, aspire ardemment vers le Midi ou le centre, moitié pour se fondre en lui, moitié pour le dévorer. Mais le sanctuaire est bien gardé; un inexpugnable rempart l'environne : c'est le cercle anglo-français. Toujours entraînés vers un développement pareil, toujours frères, même quand ils se haïssaient, les Normands de France et d'Angleterre unissent dans leurs arts, leur littérature et leur gouvernement, le Nord avec le Midi, et empêchent qu'il y ait rupture. Ce sont eux qui sont proprement les fils de la lumière ou de la civilisation, dont ils reçoivent toutes les splendeurs sans en être éblouis ni para-

lysés. Ils sont comme les portiers de l'éternelle cité du Midi, représentée par le cercle spagnolo-italique, dont le centre est à Rome, ou la pensée catholique, soleil immuable des quatre sphères lumineuses de l'art moderne, dont la dernière, triste et lugubre, touche aux antiques ténèbres qui s'étendent au delà du Calvaire.

Ces quatre puissantes races, représentant les quatre principes de la création nouvelle, étaient primitivement destinées à agir comme quatre hiérarchies d'anges, chacune suivant sa nature; libres et réunies dans une commune prière, elles devaient en quelque sorte réaliser ici-bas la vision apocalyptique des quatre animaux adorant le Verbe parmi les astres. Le taureau, emblême de la science, le taureau ruminant du sacrifice, et les mystères sacerdotaux, parut avoir été donné à Byzance par l'évangéliste grec S. Luc. Placée comme le bœuf à la crèche de Noël, Byzance, en effet, adora la première, par ses philosophes néo-platoniciens, la science nouvelle. Et de même que l'animal du labour est le symbole antique de la fécondité sensuelle, l'emblème des eaux de la nature humectant un sol préparé, de même la Grèce eut pour mission de tisser avec son imagination le voile mystérieux du spiritualisme chrétien, de rehausser par mille pierres précieuses les appas de cette Muse nouvelle, consacrée à l'histoire et à la sévère vérité.

Cercle grec ou byzantin.

Historiquement considérée, Byzance, la reine au trône qui pose sur l'Europe et sur l'Asie, qui donne la main à l'Orient, berceau de toutes choses, est la première nourrice de l'art moderne. Né à Rome, centre de l'Occident ou du monde accompli, cet art fut envoyé, quatre siècles après sa naissance, à l'extrémité orientale de l'univers romain ou de la sphère civilisée, afin que dans cet exil il pût être élevé avec plus de sécurité, pendant que sa mère légitime, après avoir vu, sous le souffle de son nouvel époux, se dissoudre et se ruer sur elle toutes les zones de glace qui l'entouraient, réorganisait lentement par son propre martyre

l'intérieur du globe chrétien. Pendant que Rome, au pouvoir des barbares, est étendue victime sur son bûcher, au centre du monde, la Grèce lointaine, qui par la mer du Nord touche aux régions des ténèbres et de l'inexpugnable barbarie, conservait et échauffait dans son sein tous les germes de l'art et de l'esprit modernes.

Mais ce nouveau génie grec, si digne rejeton de l'antique, est arrêté dans sa croissance, d'abord par l'arianisme, puis par les iconoclastes, et enfin par le schisme, au moment où son essor allait l'enlever vers les cieux.

Sous le Bas-Empire il va se rapetissant. Les artistes grecs, n'ayant plus de centre, plus d'unité catholique, pressés de toute part par la servitude et la barbarie, se dispersent. Partout mieux que chez eux, ils fuient par le monde, mais conservent obstinément leur style demi-oriental sur la terre étrangère. Et le pâle ciel d'Occident, sous lequel ils vont errer, ne leur présentant plus rien de grec dans ses teintes et ses paysages, ils sont portés encore davantage à se séparer de la nature. La sculpture même, l'art hellénique par excellence, expire dans le conventionnel.

Néanmoins Byzance schismatique, tombée sous des Césars passés dans le pire de tous les esclavages, l'esclavage religieux, conserve encore assez de force pour produire en Orient l'art mauresque, et influer en Occident sur les deux arts germanique et italien. Par eux, le beau génie qui était mort d'inanition à Byzance, reprend peu à peu une vie si forte et si riche, si variée et si brillante, que jamais il n'y eut d'époque semblable.

Cercle gothique allemand.

Charlemagne et ses successeurs avaient fait venir en Gaule et en Germanie des artistes néo-grecs et romains. La rotonde byzantine et le monastère romane s'élevaient au milieu des forêts, lourds et pesants comme les Germains, mais trouvés merveilleux par des barbares qui n'avaient eu jusqu'ici pour temples et pour palais que des huttes de bois de chêne et de sapin. Enfin, l'art

que l'on a depuis appelé gothique, après de longs efforts, fut enfanté presque simultanément dans le Midi goth ou espagnol et provençal, et aux bords du Rhin.

Alors s'accomplit dans le monde un grand hymen de l'homme avec la nature; la poésie, fondement de tous les arts, ne fut plus séparée d'eux; les peintres et les sculpteurs furent des poëtes, et leurs tableaux comme leurs statues, des odes à l'Éternel. Ils conçurent et rendirent sensible la plus haute beauté morale qui ait encore existé, et l'enveloppèrent de tout ce qui charme les sens, mais sans chercher à les flatter.

Deux peuples ont été spécialement chargés de développer cette beauté appelée gothique, et qui n'est au fond que la primitive beauté chrétienne, conçue sous d'autres couleurs par des nations nouvelles; les deux plus puissants pour l'art sont les Normands et les Allemands.

Nés architectes et mathématiciens, moins poëtes que les *rois de la mer* francs et normands, mais aussi moins mobiles et plus profonds, fils de Strasbourg et de Cologne, les Allemands représentent au Nord les vieux Romains dont ils prétendent avoir hérité, et cherchent dans l'art comme dans la société à renouer le monde moderne au monde antique, le dur caractère païen à l'expression de l'amour, la liberté à l'esclavage. Leurs châteaux et leurs cathédrales ont, ainsi que les statues de leurs héros, un aplomb terrestre, un orgueil de domination matérielle, que les autres peuples chrétiens plus mystiques n'offrent point au même degré. Mais ce caractère n'exclut en rien le triomphe de l'intelligence; elle semble sur les tours des églises allemandes commander aux pierres mêmes. Seulement cette puissance paraît s'être exercée surtout en architecture. La sculpture gothique et la peinture sur verre ne furent élevées à leur apogée que par les Normands.

Un grand développement d'art, réellement national, dans une autre branche que l'architecture, l'Allemagne ne peut l'offrir. En sculpture, les célèbres travaux des églises de Nuremberg sont déjà de la dernière période du moyen âge. Dans les apôtres si expressifs du tombeau de S. Sébald on reconnaît distinctement

l'influence italienne et le penchant à se jeter dans des effets de peinture. Pourtant Fischer et Adam Kraft n'en doivent pas moins être placés parmi les génies qui ont le mieux mérité de la statuaire chrétienne. Mais le gigantesque monument de Maximilien I.er à Innspruck, où il occupe toute une église, marque déjà le moment de l'invasion française dans la sculpture germanique. L'habit de cour et tous les airs de la gentilhommerie de Louis XIV se révèlent sur les fins bas-reliefs du mausolée, tandis que les anguleuses formes teutoniques règnent encore sur plusieurs des colosses qui l'entourent.

En peinture, l'Allemagne a encore moins d'originalité. Cranach et Holbein, quoique nés dans son sein, ne lui appartiennent qu'indirectement; car ils sont allés se développer ailleurs. Si leur style fort et leur coloris sec et dur indiquent la patience allemande, le réalisme de leurs portraits est anglais ou flamand. Martin Schœn et Wohlgemuth sculptent plus souvent qu'ils ne peignent. Il manqua à ces artistes d'être plus favorisés par une technique éclairée. Et quand elle parut, Albert Dürer, ce Dante du Nord, mais Dante sans amour, jeta l'art dans l'exagération et l'abus d'une forme si péniblement conquise.

Il ne faut donc point chercher au delà du Rhin un monde ou organisme complet; c'est qu'en effet, jamais les Teutons, malgré leurs gigantesques tentatives d'empire, n'ont pu fonder sur leur sol une nationalité compacte et indépendante; la partie danubienne de cette zone de rochers a toujours reçu sa lumière de l'Italie; la partie du Nord tire du monde slavo-grec son principe vital; les provinces rhénanes se sont toujours inspirées de l'esprit français et belge. Aussi, grâce à ce mariage dont témoigne toute l'histoire, depuis Charlemagne, le Rhin coule entre les deux plus grands peuples, comme le fleuve saint de la civilisation. A l'approche des villes sacrées de Cologne, de Mayence et de Strasbourg, a dit M. Michelet, il « s'adoucit, il devient populaire; ses rives ondulent paisiblement en belles plaines, il coule silencieux sous les barques qui filent et sous les rêts étendus des pêcheurs. Mais une immense poésie dort sur le fleuve, c'est l'impression vague d'une

nature calme, peut-être une voix maternelle qui rappelle l'homme aux éléments, et, comme dans la ballade de Gœthe, l'attire au fond des fraîches ondes; peut-être l'attrait poétique de la Vierge, dont les églises consacrées s'élèvent tout le long du Rhin jusqu'à sa ville de Cologne, la ville des onze mille vierges.... La Vierge était partout, sur le Rhin, simple femme allemande, pure, touchante, résignée .... tout cela se voit dans le tableau de l'annonciation à Cologne; l'ange y présente à la Vierge non un beau lis, comme dans les tableaux italiens, mais un livre, une dure sentence, la passion du Christ avant la conception.»

Ce dernier fait dit toute l'Allemagne, et prophétisait ce qu'elle était appelée à devenir. Car, de même que la Grèce, si elle avait pu rester fidèle, aurait formé la limite lumineuse et infranchissable entre le nouveau réalisme chrétien et l'antique mythologie, et serait demeurée à jamais le merveilleux Orient, de même la forte humanité du Septentrion, ou le cercle germanique, ballotté entre les tempêtes des Alpes et les tempêtes de la Baltique, aurait labouré à larges sillons le champ de la philosophie et de la science expérimentale, et aurait proclamé le triomphe de l'esprit sur la matière rebelle. Mais séduit par Byzance, sa compagne, le dur germanisme, naturellement enclin au doute, toujours prêt à s'échapper par la tangente, à se laisser entraîner par enchantement pour sa propre intelligence hors des fondements de la foi, s'éloigna des traditions romaines, passa du froid symbole aux débauches de la forme; et il avait déjà protesté dans l'empire de l'art, longtemps avant de devenir protestant en religion. De cette manière tout son génie est allé de plus en plus s'absorbant en stériles travaux de patience.

Un peintre allemand, nommé Denner, a fait des portraits, où, en les regardant à la loupe, on distingue l'ombre de chaque ride, sa demi-teinte et son clair, chaque poil des sourcils et de la barbe: rien n'est oublié que la vie, et le dessin est faible et la couleur mauvaise. Où mènent ces désespérants travaux?

Ainsi les deux cercles grec et germanique n'atteignirent point la maturité du développement des arts; ils restèrent esclaves des

sens, et par là soumis aux illusions terrestres, dont la plus triste est celle des armes et des distinctions qu'elle engendre. Tous les peuples de ces zones réclamèrent pour drapeau l'aigle stupide et rapace des victoires de l'antiquité. Mais sous le règne d'une religion spiritualiste, comme est la chrétienne, l'aigle de la conquête romaine est hors la loi : elle n'est plus que l'instrument du mal. Ce qui s'appelait le *saint empire* allemand, n'avait pour base que l'antique droit de la force brute; c'était le veau d'or dans le camp d'Israël, qui laissait, sans le savoir, réédifier au sein de la lumière la cité féodale d'Ahrimane.

Cercle anglo-français.

Heureusement pour le monde, il se formait peu à peu dans les Gaules et l'Angleterre une humanité plus compacte et plus équilibrée, fruit du mariage du Nord avec le Midi, résultat de la fusion des trois races scandinave, celtique et latine. De ce *cercle*, qui est le troisième, sortit enfin une vie complète, vie d'action et de pensée tout à la fois, vie de progrès et de liberté. A peine apparaissent-ils en corps de nation, que les Francs sont déjà les chevaliers de la papauté, c'est-à-dire les défenseurs de l'esprit contre la matière.

Dès lors, emblème de la pensée qui ne s'endort jamais, veillant nuit et jour pour le salut de tous, le coq des Gaules, au sommet de ce cercle, commence à crier l'heure au monde. Héraut vigilant de la civilisation, il en marque tous les pas, il en dévoile tous les ennemis. Sous sa protection les républiques municipales grandissent, les Celtes se relèvent; mêlés aux Scandinaves, ils s'appelleront Normands ou Belges. Impressionnables et mobiles comme la mer sous le souffle de Dieu, unissant le sang-froid batave au feu ardent des âmes latines, ils engendrent un art qui forme comme le passage de la Germanie à l'Italie, de l'architecture à la peinture.

Gracieux et légers artistes, *vrais anges, s'ils n'étaient pas des hommes*, disait un pape des Angles, l'une de leurs tribus,

faisant pour ainsi dire des cathédrales de dentelles, les Normands et les Belges étaient principalement sculpteurs et décorateurs. La solitude et le silence de la forme leur sont un supplice; tout ce qu'ils composent est en quelque sorte inondé d'expression. La vie déborde dans leurs mouvements, là où l'Allemand aime au contraire une majestueuse immobilité. C'est pourquoi il est architecte; c'est pourquoi son pays est destiné à être le mur de granit qui retient l'avalanche du Nord; et quand le Teuton s'avance au Midi, et veut en adopter les arts sans restriction, il s'énerve et se fond comme une cire molle. Car les Normands seuls ou les Celtes, dont le centre d'action est la France, furent constitués par la nature, dès l'origine, comme médiateurs entre le Nord et le Midi. Et c'est pour cela que leurs colonies occupèrent primitivement les deux extrémités de l'Europe civilisée, l'Angleterre et la Sicile.

On a comparé, peut-être avec plus d'esprit que de logique, le génie rêveur et profond de l'Allemagne à celui de l'Inde, en même temps sacerdotale et guerrière. Dans ce sens les Normands correspondraient aux Perses, le côté libre et brillant de l'Asie, les chevaliers errants de l'antiquité. Quelquefois, comme au temps de Brennus, on a vu en effet l'aigle vautour partir encore des Gaules, pour aller porter le ravage sur la face du globe; mais c'était en même temps l'aigle de la pensée, versant la lumière sur les peuples, même alors qu'elle foudroyait les princes.

La haine ordinaire entre frères, quand ils sont forcés d'être rivaux, avait, il est vrai, paralysé durant des siècles le développement de l'art chez les deux puissantes tribus normaniques, héritières de la souche celtique. Mais tout en chevauchant, les chevaliers composaient des poëmes, et les bourgeois bâtissaient ou sculptaient, tenant le marteau d'une main, et l'épée de l'autre.

Or, ce qui distingue surtout les blanches et légères cathédrales normandes de leurs sombres et noires rivales d'outre-Rhin, c'est la magnificence des vitraux. Il était simple et naturel, que le peuple à la fois le plus vif et le plus intelligent de l'Europe fût le principal créateur du plus impressionnant et du plus spiritualiste des arts du dessin, la peinture sur verre. Ce fut donc chez

les Normands de France qu'elle eut son foyer le plus actif. Que cet art soit originaire de la Perse ou de la Chine, en Occident peu importe; il n'a dû, comme l'imprimerie, son développement qu'aux chrétiens. Malheureusement il existe bien peu de verrières exécutées dans un goût pur. Pourtant deux ou trois, à Rouen, sont des chefs-d'œuvre du premier ordre; on en cite également plusieurs en Belgique. Mais son triomphe, c'est la décoration; ce sont ces deux roses étincelantes de toutes les couleurs du prisme solaire, et qui, placées de chaque côté du chœur, inondant de rayons le maître-autel, semblent les deux yeux de diamant de la cathédrale, regardant l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. Sans doute, cette peinture de fête, et pour ainsi dire d'apparat, est bien au-dessous de la peinture ordinaire, pour la vérité complète, la réalité sévère, et l'universalité des effets. Mais aux yeux des Français, elle doit être d'un prix inestimable; car de tous les travaux de nos aïeux, fresques immenses, peintes sur les murailles des temples, tableaux encaustiques, peintures à l'eau d'œuf, même celles exécutées à l'huile, presque tout a disparu. Il n'y a que les éternels vitraux peints qui puissent nous faire connaître le génie de nos vieux peintres d'histoire.

Deux moines, l'un de Florence, l'autre d'Ulm en Bavière, Viesola et Jacques l'Allemand, tous deux regardés comme saints, sont devenus les patrons de cet art. Mais jusqu'à Van-Eyck, les plus belles verrières n'étaient guère qu'une espèce de mosaïque transparente, à vitres de diverses couleurs, liées ensemble avec du plomb. Sur ces verres coloriés dans leur masse, on se bornait à buriner des sillons pour former des draperies, et à remplir ces entailles d'émaux en fusion. Ce fut, dit-on, Jean de Bruges, qui parvint le premier à appliquer avec le feu les couleurs vitrifiées sur le verre blanc, et alors cet art put réellement s'appeler peinture. Grâce à ce procédé encaustique, Mellein et Pinaigrier à Paris, atteignirent enfin, comme peintres vitriers, le plus haut point d'originalité; après quoi Enguerrand, Le Prince et ses successeurs ne firent plus que copier Raphaël ou Michel Ange sur le verre, sans s'apercevoir du contre-sens.

Les Français étaient alors les premiers peintres-verriers de l'Europe; l'un d'eux, Guillaume, de Marseille, travaillait aux fenêtres du Vatican, en même temps que Raphaël en peignait les murailles. Enfin, Bernard de Palissy, à force de patience, parvint à créer des émaux plus parfaits que ceux de Bruges. Mais au milieu de ces perfectionnements matériels la peinture des vitraux tombait de plus en plus dans la miniature, où elle finit par s'engloutir.

Alors le moyen âge était en lambeaux par toute l'Europe; personne ne le comprenait plus. Cependant l'art gothique avait grandi avec une pleine conscience de son but et de ses moyens, ne cédant qu'accidentellement aux caprices qu'on lui attribue, et montrant, au contraire, dans l'ensemble de sa marche une régularité admirable.

Mais arrivé à ce qu'il crut l'apogée de son développement, il méprisa les types sacrés, qui, en sculpture comme en architecture, auraient dû le diriger toujours; il nia la tradition, se jeta dans toutes sortes d'excès, et pendant ce temps le protestantisme vint; les guerres religieuses de France, d'Angleterre et d'Allemagne commencèrent; le chaos militaire de l'Europe enterra, encore tout palpitant de vie, cet art sublime, né de la plus divine et de la plus ardente passion.

Albert Dürer, la dernière figure, trop souvent grimaçante, de ce grand âge, en élevant à son apogée la peinture allemande, éteignait en même temps le peu de mysticisme qui l'avait animée jadis, et l'égarait dans des régions sans amour, où il sut rester géant, mais où ses successeurs s'évanouirent comme des ombres bizarres. Ce style forcé, caricature du gothique, qu'on appelle le style baroque, et dont la terre classique est l'Allemagne, naquit à la chute du moyen âge par le mépris de l'idéal sacré, transmis par les Romains depuis la primitive Église, et qui avait inspiré tous les beaux monuments du christianisme.

Albert Dürer, dans la peinture, mit une nature triviale, souvent ignoble, à la place de ces types solennels conservés à l'art avec tant de sollicitude, par les décrets même des conciles, contre

les innovations des barbares. Dès lors tout s'en alla pêle-mêle dans l'abîme du caprice et de la mode. La nature fut copiée sans choix; on en prit même avec plaisir le côté bas et dégradé. Le supplice réel vint au lieu de la passion; l'homme seul à la place de l'Homme-Dieu. Pour créer de nouveaux effets, tous les arts empiétèrent les uns sur les autres; la sculpture imita les tableaux, et, renonçant à sa vie propre, tomba dans la peinture, une agitation bizarre de gestes et de muscles succéda aux expressions calmes et vivantes. Ce style baroque, dans les trois arts du dessin, fait la transition entre le spiritualisme des quatorzième et quinzième siècles, si intimement marié à la nature, et l'art alternativement idéaliste et matérialiste des temps modernes.

(La fin au prochain numéro.)



JUGEMENTS

SUR

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS CONTEMPORAINS.

(EXTRAIT DU *MAGAZIN FÜR DIE LITERATUR DES AUSLANDES*, DE BERLIN.)

ALPHONSE KARR.

Il faut étudier les œuvres d'Alphonse Karr, non point parce que cet écrivain est originairement notre compatriote, non parce qu'il appartient à l'Allemagne par son style et le coloris de sa pensée, mais parce qu'il semble réunir à toutes les qualités que l'art demande, ce que la nature seule peut donner : un entraînement vrai, une âme inaccessible aux petitesses littéraires, un cœur qui a dû être toujours franc et pur, et dont les nobles émotions éveillent toujours un écho dans le cœur de ceux qui le comprennent.

Il y a dans le caractère de M. Karr deux principes, en apparence fort contraires, et qui cependant s'harmonisent parfaitement en lui : une grande énergie et une grande indolence; il a trop souffert par le cœur pour que des blessures d'amour-propre puissent l'atteindre et le blesser encore. En dehors du monde, qui ne le comprend point et qu'il n'aime pas, il vit solitaire entre son chien et ses fleurs. Il n'est d'aucune cotterie, il ne s'intéresse à aucune intrigue politique ou littéraire, il ne hait personne, il ne demande rien, ni au monde ni au pouvoir; le présent l'occupe peu, l'avenir encore moins; il n'a d'existence réelle que dans le passé, c'est à ce passé qu'il doit son talent et le nom qu'il laissera.

Il est triste d'être forcé de reconnaître que, s'il suffit à l'historien d'apporter dans ses récits un style correct, une grande fidé-

lité, au savant d'avoir fait de laborieuses et profondes études, il n'en est pas de même du poëte et du romancier! Pour peindre avec chaleur et vérité les passions, leur délire, leurs souffrances, il faut avoir passé par la grande initiation de la douleur. Si M. Karr n'avait pas souffert, on n'aurait de lui ni *Sous les tilleuls*, ni *le Chemin le plus court*. Le premier de ces ouvrages raconte les douleurs passionnées du très-jeune homme; le second, les douleurs plus graves de l'homme qui, ne pouvant oublier, a passé sans transition de la jeunesse à l'âge mûr. M. Karr n'a pas trente ans, et son âme est morte à toutes les illusions, à tous les rêves d'avenir. On trouve dans le dernier volume du *Chemin le plus court* une profonde amertume des choses de ce monde, et sous les tableaux si purs et si riants qu'il excelle à tracer, lorsqu'il décrit, soit un coucher du soleil, soit une matinée de printemps, on découvre une de ces tristesses intimes qui aiment à s'isoler de la vie réelle pour se jeter dans la vie idéale.

Si M. de Balzac est le peintre fidèle des intérieurs de ménage, et si, poussant quelquefois la franchise des détails au delà des bornes posées par la décence et le goût, on rencontre dans la plupart de ses ouvrages des scènes que ne recouvre aucun voile et dont on aime à se détourner; il n'en est pas ainsi de M. Karr. Peintre plus fidèle que M. de Balzac, parce qu'il n'exagère rien, il puise à une source bien autrement pure; s'il vous transporte dans les champs, on croit y respirer avec lui le parfum des fleurs; s'il vous conduit aux bords de la mer, on croit la voir soulever doucement ses vagues onduleuses ou battre avec fureur les hautes falaises. S'il vous ouvre de riches ou d'humbles intérieurs, on y entre avec lui, on s'identifie aux mœurs, aux habitudes de ceux qui les habitent, et là où tout est vrai, pas une scène ne peut y faire rougir une femme ou sourire un homme. La nature et l'amour dans toute sa pureté, voilà les grands mobiles d'un talent qui participe à la fois de l'esprit français et de la mélancolie allemande. Il est difficile de quitter un des livres de M. Karr, sans l'avoir achevé, sans en avoir relu plusieurs fois les mêmes pages. Je n'excepte que *Fa Dièze*. Cet ouvrage,

qui roule en entier sur une idée plus bizarre qu'heureuse, n'offre pas le puissant intérêt qui s'attache aux deux romans dont je viens de parler, à *Une heure trop tard*, et même à *Vendredi soir*, bien que ce dernier ouvrage soit plutôt écrit pour quelques âmes exceptionnelles que pour la masse. *Fa Dièze* et *Vendredi soir* ne sont pas précisément des romans; ce sont des pages arrachées au hasard, tantôt au cœur, tantôt à l'esprit; des dissertations, des aperçus philosophiques, des récits sans suite, sans plan. Mais au milieu de ces feuilles éparses dans le livre, comme elles l'étaient sur le bureau de l'auteur, que de pages admirables, que de pensées profondes!

Et si *Fa Dièze* est le plus faible des ouvrages de M. Karr, combien les défauts de ce volume ne sont-ils pas rachetés par ces quelques pages intitulées préface, où l'auteur redit avec une déchirante expression de vérité comme il aima, comme il aime encore, quoi qu'il fasse pour affecter l'indifférence.

Sous les tilleuls fut son premier roman. C'est la confidence dramatisée d'une histoire vraie et triste, qui fut, au dénoûment près, l'histoire de sa vie. M. Karr s'est décidé à nous l'apprendre dans la préface de *Fa Dièze*, qu'il adresse à une mystérieuse inconnue, qu'on soupçonnerait très-fort de l'intéresser cruellement, si l'on remarque le ton d'amertume et d'ironie accablante qui a dicté ces lignes, où l'accent du reproche se déguise à peine sous le faux air du calme et de la résignation.

« Vous savez, Madame, dit M. Karr, si Stephen a aimé Magdeleine. Vous savez aussi bien si Magdeleine lui avait fait *sous les tilleuls* des promesses solennelles; si Stephen, pauvre et n'ayant dans la vie qu'un seul but, celui de pouvoir offrir à Magdeleine une existence aisée et paisible, repoussé de toutes parts, mais retrouvant du courage et de la force dans un regard, dans un mot tracé au crayon, s'épuisait en efforts infructueux; et, pour voir Magdeleine de loin, consacrait à payer sa place au théâtre avec le peu d'argent destiné à sa nourriture, et le soir s'endormait à jeun, heureux de l'avoir vue, heureux de souffrir pour elle.

« Vous pourriez dire aussi d'autres choses qui ne sont pas dans

le livre. Stephen avait une mère pauvre, il la prit avec lui, et, pour vivre à moins de frais, se retira avec elle dans une campagne aride. Là il fut obligé de se livrer à de pénibles occupations, ne dormant que trois heures chaque nuit; hâve, défiguré, exténué, il prenait encore sur ses trois heures de sommeil pour aller à une assez grande distance, voir de loin le reflet pâle de la veilleuse qui brillait dans la chambre où Magdeleine dormait fraîche et calme. C'est alors qu'on dit à Magdeleine que Stephen vivait à la campagne avec *une femme qui portait son nom*. C'est ainsi que l'on fit une action coupable d'une bonne action. Magdeleine le crut, et c'est une des raisons qui la décidèrent à l'abandonner sans lui dire même adieu.

« Un jour Stephen, par son travail, se trouva dans une position honorable dans les lettres; il partit à cheval pour faire part de cette bonne nouvelle à une tante de Magdeleine. En route son cheval se renversa sur lui; Stephen, brisé, remonte à cheval, fit cinq lieues et arriva à V.......rs. Là il apprit que Magdeleine était mariée.

« Depuis ce temps Stephen fait pitié; il s'est d'abord jeté dans d'étranges folies. Froid et calme, il a eu plus de maîtresses qu'aucun homme de son âge; il n'a trouvé que dégoût et désespoir. Entre ces femmes, quelques-unes l'ont aimé, il n'avait pas d'amour à leur donner, il les avait rendues presque aussi malheureuses que lui.

« Enfin, il a renoncé à l'amour, il ne peut ni aimer ni être aimé. Les femmes les plus méprisables sont les seules qu'il recherche quelquefois. Il vit renfermé seul avec un portrait et des lettres, sans crainte, sans désir, sans force.

« Sa profession lui offre des satisfactions d'amour-propre. Ardent, énergique, sensible comme il l'était, il pouvait prétendre à la fortune, à la gloire.

« Mais l'or est désirable quand il peut servir à parer la femme que l'on aime, à étendre de riches tapis sous ses pieds que blesserait le contact de la terre, à répandre autour d'elle des parfums moins suaves que son haleine.

« La gloire est désirable quand le poëte peut placer sur la tête de la femme qu'il aime les couronnes qui tombent sur la sienne; quand les louanges que l'on fait de lui arrivent en douce harmonie aux oreilles de son idole.

« Mais pour le poëte sans amour, pour celui dont l'âme a été brisée par les tortures d'un amour trahi, l'or n'est rien que l'or, un métal comme le fer ou le plomb; la louange n'est qu'un fade encens qui fatigue la tête; les couronnes de fleurs sont des couronnes d'épines qui couvrent sa face pâle de sang et de sueur.

« Si vous étiez Magdeleine, si j'étais Stephen, voici ce que je vous dirais : Vous avez cru pouvoir prendre mon amour et le rejeter à votre caprice comme un jouet qu'un enfant brise quand on lui en donne un autre.

« Mais vous vous êtes trompée; je suis à vous, vous êtes à moi; et cela pour toute notre vie à tous les deux.

« Vous êtes à moi; car je vous ai achetée par huit ans d'amour et d'angoisses, par toute une vie de découragement.

« Je suis à vous; car sur vous sont toutes mes croyances, tout mon amour, toute ma vie, et il ne me reste rien que je puisse donner à une autre femme en échange de mon amour. Il n'y a pas un mot d'amour que je ne vous aie dit et que j'ose dire à une autre, tant je crains de le profaner. Il n'y a pas sensation à laquelle vous soyez étrangère, et que je puisse séparer de votre souvenir ..... pas un coucher du soleil, pas une aurore, quelques teintes, quelques formes que prennent les nuages, que je ne me souvienne avoir contemplés en songeant à vous. La mousse des bois, nous avons marché dessus ensemble; les fleurs d'églantier, ensemble le soir nous les avons respirées; l'aubépine des haies, je l'ai enlacée dans vos cheveux; les liserons, il y en avait dans le jardin *des tilleuls;* l'ombre et le silence des bois, je les ai tant désirés pour cacher notre vie, qui devait être si heureuse! Le vent, je l'ai vu souffler dans vos cheveux; la rivière, j'ai disparu sous l'eau en prononçant votre nom, entraîné par un homme que j'ai sauvé pour que vous puissiez être fière de moi; la mer, j'ai écrit nos deux noms sur son sable si fin; la musique, il y a des airs

que je vous ai entendu chanter, d'autres que je chantais moi-même quand vous m'aimiez.

« Vous le voyez, vous avez tout pris, la vie n'a plus rien pour moi qui ne soit à vous.

« Vous m'avez tué; mais mon cadavre, mon ombre, car je ne suis plus qu'un cadavre et une ombre, vivront avec vous, de votre vie, puisque je n'en ai plus à moi dont je puisse vivre.

« *Votre nom sera en tête de tous mes ouvrages*, bons ou mauvais, loués ou blâmés, comme il a été au fond de toutes mes actions, de tous mes désirs, de toutes mes craintes, quand j'avais des désirs et des craintes, quand j'avais la force d'agir. »

Les angoisses de ces paroles ne seront senties que d'un bien petit nombre de lecteurs; le véritable amour est chose fort rare, bien qu'on la dise très-commune. Ce ne sont ni les jeunes dandys des salons à la mode, ni les femmes qui se parent pour obtenir d'eux un regard, qui comprendront l'amour éprouvé, décrit par M. Karr; cet amour leur paraîtra aussi fantastique que les brouillards du ciel, que les contes d'Hoffmann. Ils fermeront le livre, et ils diront: cet homme est fou. J'en sais qui ne se sont pas contentés de le dire, mais qui l'ont écrit au bas même de cette préface, l'une des plus belles choses selon nous, que M. Karr ait livrées à l'impression. Et cela se conçoit: l'homme nie ce qu'il ne comprend pas.

Tout l'avenir d'un homme dépend trop souvent de son premier amour. Si la femme veut faire de cet homme un être supérieur par le génie ou par les vertus, elle le peut; si elle veut en faire un être vicieux et méchant, elle le peut encore. L'une des plus grandes erreurs de la société, c'est de ne pas préparer dans la jeune fille la femme; c'est de développer chez elle, presque toujours aux dépens de son âme, l'esprit, la grâce et les talents; si l'on mettait à former le cœur et le jugement, la moitié des soins que l'on consacre à lui donner ce qu'on appelle une éducation brillante, on ne compromettrait ni son avenir, ni celui de l'homme qui, plein de confiance en elle, bâtit sur son amour tous ses rêves de gloire et de bonheur.

M. Karr dit dans sa préface de *Fa Dièze* : « Stephen n'est plus ce que la nature l'avait fait ; il aurait peut-être entrepris de grandes choses : il n'est et ne sera qu'un homme ordinaire : il n'a plus d'âme. »

M. Karr se trompe ; il est loin d'être un homme ordinaire, ce qu'il a perdu en bonheur, il l'a gagné en talent : il ne tient qu'à lui d'étendre encore sa réputation. La souffrance, en aigrissant son esprit, l'a jeté dans une route qu'il n'était pas appelé à parcourir, et que ses amis doivent souhaiter de lui voir quitter. On lui reproche généralement d'apporter dans les articles critiques qu'il donne dans les journaux, plus d'amertume que de justesse. Ce reproche est souvent mérité, et M. Karr a trop de loyauté pour ne pas avouer de bonne grâce qu'il va quelquefois trop loin, soit lorsqu'il attaque une œuvre littéraire, soit lorsqu'il se laisse aller au déplorable plaisir de faire des personnalités. Ce genre d'esprit, le plus facile de tous, est à la littérature ce qu'est la lie au breuvage le plus pur. Il faut l'abandonner aux hommes médiocres, et certes, ces hommes ne lui feront pas faute : jamais siècle n'en offrit un nombre plus considérable et de meilleure volonté.

L'esprit est l'écueil du génie ; malheur à l'homme supérieur qui lui sacrifie sa puissance et sa force ! On s'habitue à être méchant sans but, sans raison ; on s'avilit pour avilir, on se fait petit pour rapetisser, et l'on perd à ce jeu cruel ses plus nobles facultés. Le talent ne mène jamais au génie ; mais le génie, ce feu sacré dont quelques âmes privilégiées apportent en naissant la première étincelle, le génie peut s'éteindre.... alors il devient talent, et je crois que l'on peut expliquer ainsi le sort de quelques-unes de nos gloires, si belles, si éclatantes au début, si pâles, si ternes à la fin.

La littérature périodique est une sirène, dont la robe aux couleurs variées vous éblouit et vous enveloppe, sans vous laisser la liberté de songer que tout ce qu'on lui donne tombe dans un gouffre, où les meilleures choses n'ont qu'un court retentissement. Les hommes d'un mérite aussi supérieur que M. Karr, doivent se tenir en garde contre l'attrait réel qu'offre cette littérature,

qui, par cela même qu'elle se renouvelle sans cesse, prouve combien elle est éphémère.

Les ouvrages de M. Karr révèlent une grande pureté d'âme, une bonté primitive, qui inspirent l'estime et l'intérêt. Je suis tenté de croire que tous ceux qui le connaissent sont persuadés que son cœur ignore le mal que fait son esprit. S'il pouvait deviner le chagrin profond qu'une plaisanterie livrée au public peut causer à celui qui en est l'objet, il est probable qu'il en adoucirait l'âpreté, ou qu'il y renoncerait.

Le nombre des hommes en état d'écrire un feuilleton amusant, spirituel, bien que moins grand peut-être qu'on ne puisse le penser, l'est néanmoins beaucoup plus que celui des hommes en état de créer de bons romans.

Nous souhaitons, et nous sommes certains d'avance que tous ceux qui ont lu les ouvrages de M. Karr, seront de notre avis; nous souhaitons que ce jeune auteur consacre tous ses loisirs à suivre une carrière qui s'est ouverte à lui trop large et trop belle, pour qu'il n'y trouve pas la seule consolation que la littérature puisse lui offrir aujourd'hui.

Notre correspondant de Paris nous a fait passer quelques notes relatives à plusieurs articles qui viennent d'être publiés dans le Cabinet de lecture, sous le titre de : Lettres écrites à M. le directeur de l'Indépendant de Bruxelles, *sur la littérature et les littérateurs de Paris.*

Sans nous arrêter à blâmer le rédacteur en chef du Cabinet de lecture, nous croyons devoir nous étonner que l'on puisse accueillir aussi facilement dans un journal qui vit sur le fonds des autres bien plus que sur le sien, des lettres qui n'ont même pas le mérite d'être spirituelles, et qui, selon toute apparence, n'ont pas plus été adressées au directeur de l'Indépendant de Bruxelles, qu'elles n'ont été signées du véritable nom de leur auteur, et à ce propos, qu'il nous soit permis de dire hautement notre pensée sur l'homme qui a caché son nom sous celui de *Van Engelgom.*

Le monsieur si habile à fouiller dans la vie privée des hommes que leur talent met en vue, n'a pas assez réfléchi que, s'il y a

lâcheté, lorsqu'on peut aller tête levée dans ce monde, à se courber pour se glisser inaperçu dans l'intérieur d'un artiste ou d'un littérateur, il y a sottise et imprudence à agir ainsi, lorsque l'obscurité et l'oubli sont les seules choses que l'on doive espérer et chercher pour soi.

Un homme qui se respecte, commence d'abord par signer tout ce qu'il écrit, et par cela même n'écrit que ce qu'il peut avouer sans rougir avoir signé.

L'anonyme est une des plus dégoûtantes plaies de la société; le mal qui en résulte est incalculable.

Nul siècle, nul pays n'a été à l'abri de ce fléau, de ce poison moral, contre lequel le mépris n'est pas toujours un remède suffisant; mais la France nous semble, plus qu'aucune autre nation, exposée à en subir toutes les conséquences. Peut-être cela doit être attribué à cet esprit de légèreté qu'on lui reconnaît encore, bien que la révolution de 1793 ait jeté sur elle une teinte de gravité qui ne s'est pas entièrement effacée. Le seul moyen de neutraliser le mal que peut faire une lettre anonyme, c'est de la déchirer sans la lire, c'est de se refuser à lui donner la publicité de l'impression. Il y a souvent du danger à ne pas agir ainsi; il y a toujours de la dignité à refuser de connaître ou de faire connaître ces sortes d'écrits.

Mais, dira-t-on, un auteur appartient au public; on peut s'emparer de sa conduite, de ses ridicules, de ses habitudes, comme on s'empare de ses livres.

Que faut-il entendre par ces mots : appartenir au public? et ce qu'on appelle le public, certes ce ne sont pas quelques douzaines de jeunes gens, qui, parce qu'ils ont fait imprimer un quart d'article dans un journal, s'intitulent *hommes de lettres*, que l'on peut considérer comme public; et cependant ce sont là les seuls hommes qui prétendent juger, disséquer, mettre au grand jour les défauts, les vices, les ridicules, non des ouvrages dont ils parlent souvent sans les avoir lus; mais des auteurs de ces ouvrages.

C'est ainsi que le soi-disant habitant de la rue Montagne aux herbes potagères avance sur les littérateurs de Paris une foule de

choses, trop absurdes pour être impertinentes, trop fausses pour être combattues.

M. Karr a pu être pauvre, il ne le cache pas, il n'en rougit pas; nulle action déshonorante n'est venue souiller sa vie, et il n'a dû qu'à son travail et à un talent que personne ne peut lui contester, la situation indépendante qu'il s'est créée.

Dans un voyage que je fis à Paris l'automne dernier, je fus curieux de visiter mon jeune compatriote, et je pus me convaincre, que si de profonds chagrins avaient rendu souvent sa plume amère et incisive, ils n'avaient pu le rendre insensible au bonheur de faire du bien. M. Karr n'est pas riche, et cependant il donne beaucoup; mais il donne sans ostentation, et le hasard seul m'a révélé quelques traits, qui prouvent que chez lui la malice de l'esprit s'allie à une grande bonté de cœur.

M. Karr peut avoir infiniment de défauts; je suis loin de le croire un de ces êtres à demi parfaits, qui passent dans le monde sans heurter ni être heurtés; êtres inoffensifs, qui, ne faisant ni mal ni bien, s'en vont de la vie comme ils y sont venus : on ne sait pourquoi. Mais si M. Karr a des défauts, ils sont à lui; il ne les a pas mis en circulation, et par cela même ils ne tombent nullement, comme ses écrits, dans le domaine public.

M. Karr a répondu dans le *Figaro;* le rédacteur en chef du *Cabinet de lecture* a reçu de tous côtés des reproches, des provocations.... Éditeur responsable de toutes les calomnies anonymes que son journal vient de mettre au jour, il doit subir les conséquences de ce qu'en France on nomme peut-être une étourderie, de ce qu'en Allemagne on nomme hautement une action blâmable. C'est une guerre, sinon à mort, du moins à vie : il est des choses que l'on ne peut oublier. Ce système ignoble de personnalités plus ou moins divertissantes pour une société blasée, qui vit de scandales, ne pouvant vivre de vertus, ce système ignoble met au cœur des hommes, les uns pour les autres, une haine sans fin.

Quelle dignité une littérature qui se rapetisse ainsi, peut-elle conserver, peut-elle imprimer à ses œuvres?

Que veut-elle que l'on pense à l'étranger, lorsqu'on y lit, au lieu d'une critique loyale, un pamphlet ?

Quel sera le sort de cette littérature traînée dans la fange par tant d'hommes sans cœur et sans talent ? que laissera-t-elle à la fin de son siècle ? Quelques parcelles d'or, que l'on aura peine à séparer de la boue qui les recouvrira.

FRIEDERICH DEVRIENT.



LA LÉGENDE DE MÜNCHENBERG

PRÈS SALTZBOURG.

FRAGMENTS EXTRAITS DU *PHŒNIX*.

(Traduit de l'allemand des Chroniques d'Adelheid von Stolterfloth.)

(*Suite et fin.*[1])

III.

Il n'était guère possible que Bernhard de Rauhnstein n'entendît pas la voix de Walter, quelque étouffée qu'elle fût sous les voûtes du caveau. L'ouverture du souterrain n'était cachée que par un épais buisson; rien ne s'opposait au libre écho du bruit fait à l'intérieur; et le comte pouvait passer là. — Tout le sang de Gisèle se glaçait à cette pensée, qui entraînait avec elle la crainte que Walter fût découvert, parce que Ludwig pouvait l'être avec lui.

Marchant et s'asseyant de minute en minute, seule, pâle, l'œil hagard, elle sentait lutter dans son sein toutes les passions qui tuent ou qui dégradent, la peur, l'hypocrisie, la haine, la vengeance.

C'était une femme bien étrange que Gisèle; née au sein de l'obscurité, mais élevée par sa mère dans des pensées d'orgueil et d'ambition, elle prit dès son enfance en aversion tous les gens de sa classe. Plusieurs partis plus avantageux qu'elle n'eût dû l'espérer, pauvre comme elle était, avaient été refusés par elle, au grand chagrin de son père, homme de bon sens, mais trop faible. C'est que Gisèle entendait sa mère lui répéter chaque jour qu'elle devait *devenir une grande dame;* et la folle jeune fille ne rêvait plus que titres, richesses et châteaux. Lorsque le hasard lui fit rencontrer Ludwig de Waldeck, elle ne douta pas un seul

1 Voyez le cahier de mai, p. 172.

instant que la prédiction de sa mère ne fût près de s'accomplir, et elle redoubla de grâces et de coquetterie pour séduire ce jeune seigneur. Ludwig en obtint de fréquents et secrets rendez-vous, qui avaient pour lui plus d'attraits que les faveurs des nobles dames de la cour de Conrad III. Fatigué de tout à trente ans, et de lui-même plus encore que des autres, il commençait à sentir que ce qu'il avait pris jusque-là pour de l'amour, n'était qu'une longue suite d'aventures plus ou moins variées, plus ou moins attachantes. Soit que son heure d'aimer fût venue, ou que Gisèle eût adouci pour lui son regard hautain, Ludwig l'aimait, non plus comme il avait aimé, avec emportement, ou simple désir d'entendre dire autour de lui : « Il a une belle maîtresse ! » mais avec cet amour timide et profond qui craint de se révéler et dont le souffle purifie l'âme au lieu de la ternir. Gisèle et sa mère trouvaient qu'il était bien lent à se déclarer; car ne doutant pas que ses richesses ne fussent égales à sa naissance, elles ne voyaient dans son amour qu'une source de fortune.

Quelques mois s'étaient écoulés, Ludwig parlait bien d'amour, mais le mot de mariage ne sortait jamais de ses lèvres. Il ne pouvait prendre sur lui de tromper la seule femme qu'il eût encore aimée. De tous les jeunes seigneurs d'alors il était le plus noble de naissance et le plus pauvre de fortune. Il ne pouvait songer à se mésallier, c'était perdre la faveur de l'empereur et renoncer au rang qu'il tenait à la cour. Il y avait un an qu'il aimait Gisèle et qu'il en était aimé; car le cœur de la jeune fille avait retrouvé près de lui quelques étincelles de sa nature primitive, et les leçons de sa mère s'étaient effacées sous les baisers brûlants du jeune homme. « Tu ne peux être ma femme aux yeux de tous, lui disait-il souvent; mais tu peux l'être aux yeux de Dieu. J'ai pour tout bien mon château; va l'habiter; tout ce que j'aurai d'instants à te donner, je le ferai. » — Mais la mère de Gisèle ne voyait dans cette offre qu'un exil, qu'une folie sentimentale, et elle réveillait avec soin les rêves d'ambition que l'amour s'efforçait en vain d'assoupir.

Pendant une absence forcée que fit Ludwig de Waldeck, pour

se rendre auprès de Conrad III à son retour de la Palestine, le comte Bernhard de Rauhnstein, qui revenait de la croisade, rencontra Gisèle aussi par hasard, et devint si vivement épris de sa rare beauté, que, sans réfléchir à la différence d'âge, il résolut de l'épouser. Et au retour de Ludwig, la pauvre et obscure Gisèle était devenue comtesse de Rauhnstein.

La colère et le désespoir de Ludwig furent moins grands qu'ils ne l'auraient été quelques mois auparavant; son amour avait changé de nature, ainsi qu'il arrive quelquefois; car il n'avait pas trouvé dans Gisèle tout ce qu'il avait rêvé, et pourtant, subjugué par son orgueilleuse beauté, le pouvoir qu'elle exerçait sur lui, était tel, qu'il obéissait à ses moindres volontés, et qu'en faisant de lui son amant, elle en avait fait aussi son esclave; il ne voyait et ne pensait plus que ce qu'elle voulait qu'il vît, qu'il pensât. La maison du comte de Rauhnstein lui fut ouverte; alors aussi l'aversion que Gisèle éprouvait pour son vieil époux passa dans son cœur et s'y changea en haine, mais en haine si bien recouverte de mielleuses paroles, que le vieillard, loin de soupçonner la vérité, se laissa aller au sentiment presque paternel qu'il ressentait pour lui.

« Cher Ludwig, disait-il un mois après son mariage au jeune homme qui, le front soucieux, l'écoutait parler de son départ; cher Ludwig, vous viendrez nous voir, le fils de mon ancien compagnon d'armes sera toujours le bienvenu chez moi. »

— « Cher bien-aimé, disait Gisèle le soir du même jour, ayez courage et patience. Il faut que je suive le comte mon époux, il m'avait promis les plaisirs et grandeurs de la cour, et voici qu'il me veut emmener dans son château désert; si je ne craignais les regards et propos de chacun, j'aurais résisté à ce caprice de vieillard; mais il vaut mieux vivre isolée et soumise en apparence à ses volontés, il me sera bien plus facile de lui persuader que notre enfant est le sien, je ne lui ai pas encore déclaré ma grossesse. Pensez bien, Ludwig, que si j'ai un fils, ce fils m'assure toute la fortune du comte; encore une fois, ayez courage et patience, quelque chose me dit en secret que le château où mon

vieil époux prit naissance, lui garde une tombe près de ses ancêtres, et que cette tombe ne sera pas longtemps vide.»

— «Partez, Gisèle, partez, reprit Ludwig, et puissent vos pressentiments devenir bientôt chose vraie: la vie est lourde à porter, lorsqu'on a entre elle et soi un vieillard qui pèse sur vous de tout son poids.»

Ils partirent. Gisèle déclara sa grossesse, et quand vint l'époque de ses couches, ce fut le comte qui proposa de lui-même que Ludwig accompagnât sa sœur, pour tenir sur les fonts de baptême l'enfant que le Ciel lui accordait. Durant le court séjour de Ludwig au château de Rauhnstein, l'amour, l'ambition et la haine fermentèrent dans son cœur, et mêlèrent des pensées de mort à toutes ses conversations avec Gisèle. Ils se quittèrent en se promettant de se revoir bientôt pour ne plus se quitter. Mais depuis un mois que celui-ci habitait seul avec ses pensées et les grandes scènes de la nature, ne contemplant plus que la terre et le ciel parsemé d'étoiles, l'ambition s'était à demi éteinte dans son cœur, et la vue de son enfant, que Gisèle lui amenait souvent dans la chapelle, avait réveillé en lui de plus pures sensations; il semblait oublier la haine et l'amour, pour se souvenir seulement du bonheur dont les baisers de son fils inondaient son âme, et lorsque Gisèle lui parlait du rêve qu'elle avait fait, il détournait la tête, son front devenait sombre, et il s'éloignait d'elle pour éviter de l'entendre.

Le temps s'écoulait; Gisèle, qui s'était d'abord bornée à faire des vœux pour que la mort du comte lui permît d'épouser Ludwig, avait fini par s'habituer à l'horrible pensée que cette mort tardait bien à venir. Il y avait cependant des jours où quelque chose de semblable au remords se glissait dans son âme; alors elle avait horreur d'elle-même, et son regard ne pouvait rencontrer le regard bienveillant de son époux, sans qu'elle tressaillît ou qu'elle essayât de prier. Le rêve qu'elle avait eu quelque temps avant l'arrivée de Ludwig, et qui n'avait d'abord fait que peu d'impression sur elle, lui revenait sans cesse à la pensée; il était devenu une croyance, un effroi de tous les instants; elle

épiait avec angoisse les moindres mouvements de son fils, et plus le *jour des morts* approchait, plus elle restait convaincue que son fils, elle ou le comte devait mourir ce jour-là. Gisèle cessa peu à peu de lutter contre elle-même; la superstition, d'accord avec l'amour, éteignait dans son cœur toute crainte, tout repentir; elle résolut d'exiger de son amant ce qu'il semblait être plus éloigné que jamais de vouloir exécuter; elle savait par expérience que ce qu'elle voudrait fermement, il faudrait bien qu'il le voulût aussi. Cependant elle trouva en lui, au moment de réaliser ce qui n'avait jamais été qu'une pensée vague, qu'un désir exprimé à demi, une indécision, qu'elle ne s'attendait pas à rencontrer.... Je ne sais quel instinct de femme lui disait qu'en insistant elle pourrait, au lieu d'être obéie, perdre une partie de l'amour de Ludwig, et cet amour, bien qu'il fût coupable, était encore, avec celui qu'elle portait à son fils, le seul sentiment qui ne fût pas avili en elle par l'orgueil et l'hypocrisie. Elle n'exigea donc rien; mais elle peignit à Ludwig les angoisses de son rêve, les craintes toujours croissantes qu'elle éprouvait pour son fils, et qui lui semblaient un avertissement du Ciel. Ludwig l'écouta, et la superstition se glissa aussi peu à peu dans son cœur. Il avait eu des forces contre l'avenir de félicité qu'elle déroulait souvent devant ses yeux lorsqu'elle lui parlait de sa fortune, de son amour; il n'en eut point contre l'affreuse pensée que son fils pourrait succomber.

L'horloge venait de sonner dix heures, et le comte n'était pas de retour; l'anxiété de Gisèle augmentait de minute en minute, la légère respiration de l'enfant qui dormait se faisait seule entendre dans les rares instants où Gisèle restait comme anéantie sous le poids de ses mauvaises pensées. La lampe projetait sa pâle clarté sur le berceau, et c'était un effrayant contraste que celui de cet enfant à la figure d'ange, au sommeil paisible, et de cette mère, mêlant près de lui à des idées de mort des projets d'amour et d'avenir.

Tout à coup il lui semble que la respiration de son fils s'embarrasse et qu'une faible plainte se fait entendre. Saisissant la lampe,

elle écarte le rideau, se penche sur l'enfant, et toute à l'amour maternel qui épure un instant son cœur, elle contemple avec effroi les joues toujours si roses de son fils; elles sont décolorées et un cercle bleuâtre entoure ses yeux fermés; sa poitrine haletante et sa bouche à demi ouverte semblent demander un air plus vif ou plus pur; de légers mouvements convulsifs agitent ses bras, et ses petites mains humides et froides ont repoussé la couverture sous laquelle elles étaient emprisonnées. Immobile, glacée, elle épie ses mouvements, et se rassure en pensant qu'il fait peut-être un mauvais rêve; elle le soulève dans ses bras, elle l'appelle, elle l'étreint sur son cœur, l'enfant ouvre les yeux, il les fixe sur sa mère, une légère teinte rosée reparaît sur ses joues, et la chaleur et la vie circulent de nouveau dans ses veines, le cercle bleuâtre s'efface à demi, et doucement balancé sur les genoux de sa mère, il se rendort.

— « C'était un rêve, dit Gisèle, en le replaçant dans son berceau; un rêve bien affreux, pour qu'il souffrît ainsi! Lui mourir, lui! Oh! je n'avais jamais songé à ce que serait son doux et frais visage, si la mort soufflait dessus. Mon Dieu, je l'ai vu, j'ai vu ce qu'il serait alors.... Oh, je suis maudite!.... maudite entre toutes les femmes! Dieu, ayez pitié de moi! Laissez-moi mon fils, ne me punissez pas d'avoir fait servir mon rêve à mon amour, d'avoir parlé d'un vœu que je n'avais pas songé à faire.... Mon Dieu (et elle tomba à genoux), sauvez mon fils et je fais vœu.... (Puis, se relevant précipitamment, elle s'écria): Quel vœu puis-je faire, moi, qui invoque Dieu et qui crois à peine en lui! moi, qui ne puis être heureuse que par un crime. Oui, par un crime; car plus le temps s'écoule, et plus je sens qu'il faut que le rêve s'accomplisse sur l'un de nous!.... O Ciel, c'est lui! Je l'entends, que sait-il? que va-t-il dire? »

Et Gisèle retomba sans force sur la chaise placée près du berceau.

La porte s'ouvrit .... c'était le comte.

— « Et Walter, seigneur, en avez-vous des nouvelles? » se hasarda-t-elle à dire, ne voyant sur sa figure altérée que la tristesse et le découragement.

— « Non, reprit Bernhard d'une voix sombre ; toutes mes recherches ont été vaines : dès qu'il fera jour, on ira visiter les chaumières.... Vous ne vous êtes pas couchée, Gisèle ? » ajouta-t-il en la baisant au front.

Gisèle tressaillit sous ce baiser comme l'épaule d'un criminel sous le fer chaud qui s'imprime sur elle.

— « Non, seigneur ; non, je ne me suis pas couchée, j'étais trop inquiète, trop effrayée de vous savoir à l'heure de minuit dans un lieu dont on raconte de si épouvantables choses, que rien que d'y penser, le sang se glace au cœur ! On dit que ce ne sont là que sourds gémissements de fantômes invisibles. »

— « Je le sais, Gisèle, on le dit, et je n'oserais assurer le contraire ; car.... »

— « Les auriez-vous entendus, seigneur ? »

La voix de Gisèle était si fort altérée en faisant cette question, qu'elle n'avait presque plus rien d'humain.

— « Non, reprit Bernhard, je ne puis dire que j'aie entendu autre chose que le bruit du vent et celui que faisaient sous mes pieds les feuilles en se brisant.... Mais comme nous revenions après avoir regardé sous chaque buisson, sous chaque rocher, et que nous marchions tout auprès de l'entrée du souterrain que je vous ai, je crois, montré une fois, mes valets ont reculé saisis d'effroi, et on ne leur ôtera jamais de l'esprit qu'ils ont entendu un bruit sourd, une plainte inexplicable, tellement bizarre, que les habitants d'un autre monde peuvent seuls, disent-ils, en proférer de semblable.... J'ai l'âme peu crédule, et cependant un frisson m'a saisi en passant dans cet endroit. L'âge et le malheur rendent superstitieux malgré soi ! Votre rêve, Gisèle, votre rêve me revient sans cesse à la pensée. »

— « Allez dormir, seigneur, interrompit Gisèle, et n'ayez foi aux rêves, cela ne convient qu'à une faible femme. Ce que vous éprouvez ne sont que visions et craintes vagues d'un corps fatigué par l'insomnie et l'inquiétude. Allez reposer, seigneur. »

— « Que Dieu veille sur vous et sur votre enfant, Gisèle, » reprit le vieillard en s'éloignant.

Gisèle ne dormit pas, elle veilla longtemps près du berceau de son fils; et lorsqu'elle se fut assurée qu'elle n'avait rien à craindre pour lui, elle voulut encore essayer de prier; mais ses lèvres seules suivirent l'impulsion de sa volonté et son cœur resta muet.

Le jour la surprit à demi vêtue, appuyée sur son lit, les cheveux en désordre et le front couvert de ses mains, comme si elle eût voulu se cacher l'image de son époux, qui passait et repassait devant elle, tantôt sanglante, tantôt menaçante.

Les cloches des églises voisines tintaient lugubres, monotones, et se répondant les unes aux autres en long glas de morts. Gisèle se dressa sur son séant, rejeta ses cheveux en arrière, et écouta sans qu'un seul mouvement trahît l'agitation de ses esprits; chaque coup de cloche broyait son cœur, elle n'avait plus ni force ni respiration; ce qui se passait en elle, était digne à la fois d'horreur et de pitié. Elle étendit ses bras dans le berceau de son fils, et le soulevant doucement, elle l'attira à elle. L'enfant dormait paisible; mais sa bouche ne souriait pas et ses joues étaient moins roses.

— « O ma mère! s'écria-t-elle en attachant sur son fils un regard morne et fatal; ô ma mère, que ne m'avez-vous pas étouffée en naissant, puisque vous n'avez pu éteindre en moi cette soif d'orgueil qui m'a perdue! O ma mère, pourquoi ne m'avez-vous pas appris à vaincre mes passions, et m'avez-vous abandonnée à l'âge où elles ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui ?

« Qui a frappé? » murmura-t-elle en frissonnant.

— « Moi, répondit la nourrice; j'avais cru ouïr des plaintes, serait-ce que notre cher petit serait malade ? »

— « Non, non, grâce au Ciel, il ne l'est pas, vous pouvez allez vous reposer. » Puis, se ravisant, elle ajouta : « Il est grand jour, mieux vaut peut-être se lever; entrez, nourrice; quelle heure peut-il être ? »

— « Huit heures viennent de sonner à la chapelle; mais on ne le dirait pas, tant le ciel est sombre. Jamais plus triste matinée du

jour des morts ne s'est vue : il fait un froid si humide et si pénétrant, que chacun a repris ses vêtements d'hiver. »

— « Le comte mon époux est-il levé ? »

— « Oui, madame, oui, il l'était avant le jour ; il est maintenant à la recherche de notre digne chapelain. Que Dieu le protége, le saint homme ; mais il est si vieux d'âge et si faible de corps, qu'il y a tout à craindre pour lui. Il n'est resté au château que deux serviteurs, moi et vous, madame, et notre cher enfant. Les cloches appellent de tous côtés à l'office, et il est bien triste de penser que dans un jour solennel comme celui-ci, la chapelle n'aura même pas un cierge d'allumé. »

— « Appelez mes femmes, je vais me lever et me revêtir de noir, ainsi qu'il convient aujourd'hui.... Non, n'appelez personne, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil dans son miroir, effrayée qu'elle fut du changement de son visage ; posez l'enfant dans son berceau et aidez-moi, la chapelle aura des cierges allumés, j'y veillerai moi-même à l'heure de l'office du soir ; vous allez rester près de mon fils, je veux aller faire ma prière du matin. »

Elle descendit, ouvrit la porte qui donnait dans la cour, la traversa rapidement, entra dans la chapelle, en ferma la porte à clef, et après avoir parcouru des yeux, avec un frisson involontaire, l'espace long et étroit dans lequel elle se trouvait, et que le jour éclairait à peine, elle s'approcha du tableau, et frappa trois coups plus forts et plus distincts que de coutume. Un profond silence répondit seul à cet appel.... Songeant alors que Ludwig ne l'attendait que le soir, elle fit jouer le ressort, et se trouvant en face de l'escalier, elle l'appela à voix basse, puis, ne recevant aucune réponse, elle descendit quelques marches et l'appela encore.... Un air froid et caverneux frappa son visage, elle croisa sa mante sur son sein, fit un violent effort sur elle-même et descendit encore.... La lampe brûlait au pied de l'escalier, pâle et à demi éteinte ; Gisèle la souleva lentement, l'entoura d'une de ses mains pour la garantir du vent, et poussée par ces vagues terreurs, contre lesquelles on oppose presque toujours un cou-

rage factice, elle s'avança dans le souterrain.... La plus profonde obscurité régnait, et semblait s'augmenter du faible rayon de lumière qui s'échappait de la lampe : Gisèle se rappelait parfaitement d'avoir parcouru une fois avec son époux et ses serviteurs tous les détours de ce souterrain; mais la brillante lueur des torches éclairait alors ses sombres murs, et elle était loin de penser qu'un jour viendrait où elle y descendrait seule et presque dans les ténèbres. Ludwig! redisait-elle à chaque pas, Ludwig! et sa voix tremblait davantage, à mesure qu'elle retentissait sonore et frémissante sous les longs détours de ces voûtes sépulcrales. Lorsqu'elle se fut bien convaincue que le souterrain était désert, elle songea au caveau dans lequel Ludwig avait renfermé Walter. La porte était à demi fermée, elle posa sa lampe, et la poussant avec ses deux mains, elle put embrasser du regard l'étroit espace qu'elle avait devant les yeux.... Le caveau était vide! Elle prit sa lampe et le parcourut avec un étonnement mêlé d'effroi; la lueur qui s'étendait devant elle lui montra le panier de provisions qu'elle apportait chaque soir à Ludwig, et dans un coin le manteau du chapelain étendu à terre. Gisèle s'appuya contre les parois verdâtres du caveau, et toutes ses idées se confondant, elle ne sut plus à laquelle s'arrêter. Tout à coup la peur a ranimé son courage, elle s'élance vers l'escalier; mais comme elle pose le pied sur la première marche, sa lampe s'éteint, un vertige la saisit au cœur, il lui semble que sa robe résiste et qu'elle ne peut plus avancer.... Un bourdonnement, pareil au bruit d'une cascade, se fait autour d'elle, et dans ce bruit, enfant de la peur ou de la souffrance, elle croit entendre son nom répété à voix basse et menaçante. Un frisson universel s'empara d'elle, ses jambes se roidissent et elle tombe à demi morte sur l'escalier, qu'elle essaye en vain de gravir.

. . . .

Lorsqu'elle rentra chez elle, pâle et défaite, le comte n'était pas encore de retour.

. . . .

Que s'était-il passé entre Walter et Ludwig durant la nuit?

Un crime avait-il été commis?.... Non, des traces en seraient restées, et le manteau du vieillard, au lieu de recouvrir la terre, eût caché un cadavre. Avaient-ils été surpris dans leur retraite à la fois forcée et volontaire? Non, le comte et Walter seraient rentrés au château, et Ludwig aurait été conduit devant eux, pieds et poings liés comme un criminel. Non, ce n'était pas cela....

IV.

Il y a dans l'âme pieuse d'un prêtre qui a fait depuis longtemps à Dieu le sacrifice de sa vie, une éloquence calme et pénétrante qu'on ne trouve qu'en lui; il y a dans sa voix brisée par l'âge des accents dont la faiblesse physique ne fait qu'ajouter à la force morale.

Ludwig, inquiet des plaintes que Walter faisait entendre au moment où le comte, frappant à la porte de la chapelle, le forçait à se réfugier dans le souterrain; Ludwig était descendu près du vieillard; là, joignant le geste à la menace, il avait voulu étouffer sous ses mains la voix de Walter, qui articulait avec désespoir le nom de Bernhard.

Lorsque le bruit qui se faisait entendre dans la chapelle eut cessé, Ludwig rougit de la violence qu'il exerçait sur un être faible qui ne pouvait ni lui échapper, ni lui résister, il s'éloigna du chapelain, et le cœur troublé en pensant au rendez-vous que Gisèle lui avait donné pour le lendemain, il allait fermer la porte, lorsque Walter le rappela.

— « Où allez-vous, mon fils? lui dit-il, sans que la moindre nuance de haine ou de vengeance passât dans le son calme et presque parternel de sa voix; où allez-vous? Dieu est partout! Je ne puis vous échapper, je ne le tenterai même plus! Si donc vous avez au cœur de ces pensées que la solitude ne fait qu'aigrir et développer comme le temps développe le levain, restez avec moi.... Aussi bien sais-je à présent que depuis un mois vous n'avez pas d'autre demeure que celle-ci, toute froide et sombre qu'elle soit. »

Ludwig s'était arrêté; le vieillard continuait d'une voix plus

grave : « Il y a un grand coupable, mon fils, un coupable tel que la vengeance divine n'aura peut-être pour lui ni pitié ni clémence. Ce n'est pas vous, jeune homme, non, ce n'est pas vous, vous n'avez eu ni serments à garder, ni reconnaissance à oublier. Écoutez-moi bien, et puisse Dieu vous parler par ma voix. Bernhard de Rauhnstein fut le compagnon d'armes de votre père; il n'a jamais soupçonné ce qui est!.... Jurez-moi de respecter ses cheveux blancs, jurez-moi de quitter le pays cette nuit même et de ne plus revoir Gisèle. A ce prix, je m'engage devant Dieu à ne jamais révéler au comte l'odieux mystère que le hasard ou plutôt le Ciel m'a fait découvrir. »

— « Que parlez-vous de révéler, interrompit Ludwig; n'êtes-vous pas en ma puissance, ne puis-je pas vous retenir ici autant qu'il le faudra pour assurer mon sort, quel qu'il soit? »

— « Oui, vous le pouvez, reprit froidement Walter; mais on me cherchera .... et, tenez! n'entendez-vous pas à l'extrémité de ce souterrain comme un bruit sourd de voix, elles approchent, elles sont plus distinctes; et ne voyez-vous point de pâles lueurs glisser sur les murailles? ce sont des voix humaines, ce sont des torches, on me cherche; il ne faut qu'un cri, et l'on pénétrera ici, et la vérité apparaîtra dans toute son horreur.... Rassure-toi, se hâta-t-il d'ajouter, en voyant Ludwig étendre vers lui une main menaçante, ce cri qui pourrait me sauver et te perdre, je ne le ferai pas entendre. Je resterai ton prisonnier. Qu'est-ce que ma vie? qu'est-ce que ma liberté au prix d'une âme? et je voudrais sauver la tienne.... Gisèle est maudite du Ciel, ne te fie pas à Gisèle; son cœur et sa bonne foi te feront faute un jour, comme ils le font à son époux. Mets-toi à genoux, mon fils, et prie auprès de moi : Dieu aura pitié de ta jeunesse, il t'éclairera! (Ludwig s'agenouilla machinalement.) J'ai peu de temps à vivre, seigneur! murmura le vieillard; la terre baisse sous moi, elle me recouvrira bientôt, peut-être cette prière est-elle la dernière, ayez-la donc en pitié et recevez-la dans votre sein! Accordez au comte de Rauhnstein une longue vie, protégez-le contre toutes les embûches que la déloyauté et le crime

élèveraient autour de lui; sauvez sa femme d'une damnation éternelle, et pardonnez à celui dont elle a corrompu le cœur et le jeune âge.... Avez-vous prié, mon fils?» ajouta-t-il en se tournant vers Ludwig.

Le jeune homme le regarda avec émotion et ne répondit pas.

— «Je suis prêt à présent, continua Walter, en se relevant avec peine; faites de moi ce que vous voudrez, mais épargnez Bernhard, car sa honte et son sang retomberaient sur vous.»

Ludwig fixait sur les murs humides du caveau un regard plein d'indécision; l'horreur qu'il avait du meurtre que Gisèle attendait de lui, et vers lequel chaque heure qui sonnait lui faisait faire un pas, devenait de plus en plus profonde et irrésistible.... Tout s'effaçait devant l'image sanglante du comte, et la haine et l'amour mouraient dans le cœur du jeune homme à cette pensée; il était là pâle, hagard, sondant pour la première fois dans toute sa profondeur l'abîme qu'on lui avait creusé.... Enfin, faisant un violent effort, il s'écria :

«Vous me jurez par Dieu et les hommes que jamais le comte de Rauhnstein ne saura ce que vous savez?»

— «Je le jure; mais je vous ai dit à quelles conditions.»

— «Oui, répondit Ludwig en frémissant; mais j'ai peur de faillir en route; car mes forces et ma volonté sont appuyées sur une base fragile comme la paille, demandez à Dieu de m'ouvrir le chemin où il faut que je marche.»

— «Dieu te l'ouvrira, mon fils; mais pars, retourne à la cour de l'empereur, prends du service dans l'armée.... La gloire purifie l'âme comme le feu purifie l'air.»

Ludwig prit la lampe et sortit du caveau; Walter le suivit; Ludwig posa la lampe au pied de l'escalier conduisant à la chapelle, et le souterrain se trouva faiblement éclairé dans toute sa longueur.

Le cœur du jeune homme battait violemment; un pouvoir irrésistible l'entraînait sur les pas du vieillard.

Ils gravirent lentement les marches délabrées du petit escalier et se trouvèrent dans le bois.

— « Je vais me rendre dans une ferme éloignée, disait le vieillard, et j'enverrai de là un message au comte, afin qu'il croie que j'y ai passé la nuit. »

— « J'ai confiance en vous, » répondait Ludwig, en soutenant les pas de Walter.

Ils traversèrent ainsi au hasard plusieurs champs pour gagner le premier chemin battu qui s'offrirait à eux. Après s'être serré la main en silence, ils se séparèrent.

Ludwig gagna la grande route, peu lui importait l'endroit où il s'arrêterait.

Walter, que les violentes secousses de la nuit avaient rendu incapable de marcher longtemps sans appui, fit de vains efforts pour se traîner plus loin; il se laissa glisser au pied d'un arbre, et l'abattement dans lequel il était plongé, joint à la fraîcheur de la terre, lui eurent bientôt fait perdre connaissance.

Cependant Ludwig ne l'eut pas plus tôt quitté, que, ralentissant sa course au lieu de l'accélérer, il se mit à réfléchir à l'étonnement de Gisèle, à sa fureur et aux regrets qu'il viendrait à éprouver lui-même, en sentant qu'il l'avait perdue à jamais et par sa seule volonté; le souvenir de son enfant, de son fils bien-aimé, remplit son cœur de trouble et d'émotion, et il pensait au rêve de Gisèle. Trop faible pour lutter longtemps contre les seuls objets d'affection qu'il eût conservés, il revint peu à peu sur ses pas, et se persuada qu'il obtiendrait enfin, à force de larmes et de prières, que Gisèle et son fils fuiraient la nuit prochaine avec lui. La nuit était noire, les chemins mal frayés, et, dans la crainte de s'égarer, il s'assit au bord d'une haie, résolu d'attendre que quelqu'un vînt à passer. Plus il restait seul avec lui-même, et plus l'impression que les paroles du vénérable chapelain avaient produite sur lui s'effaçait. Il ne comprenait pas comment il avait pu se décider à fuir Gisèle, et il regrettait de s'être fié à la parole de Walter, le peu de foi qu'il avait en toute chose, le rendait défiant et toujours prêt à mettre le mal à la place du bien. Il se demandait avec anxiété par quel moyen il détournerait l'orage qui gronderait sur la tête de Gisèle, si Walter venait à instruire le comte

de ce qu'il avait découvert; et plus ses craintes augmentaient, et plus la vertu s'éloignait de son cœur. Fatigué de la lutte qui s'était élevée entre ses passions et ses remords d'un instant, il subit plus facilement l'influence somnifère que le passage gradué de la nuit au jour produit souvent même après les plus violentes agitations. Il s'endormit.

Le brouillard épais qui flottait autour de lui et pesait sur ses paupières, l'éveilla longtemps après.... Il se releva vivement, le jour était si sombre qu'il ne put deviner l'heure; il jeta les yeux autour de lui, le brouillard couvrait toute la campagne, et il ne voyait pas l'horizon.

Tout était désert et silencieux, les oiseaux ne chantaient pas, la voix aigre et monotone des enfants chargés de garder les troupeaux se taisait, ou n'arrivait pas jusqu'à lui; les cloches si agitées la veille semblaient ne devoir même plus sonner les heures. Ludwig eût donné des années de vie, pour qu'une voix humaine se fît entendre près de lui. Cette solitude absolue, ce ciel sans nuages, sans air, qui n'était plus un ciel et l'enveloppait de toutes parts comme un froid linceul, plongeaient son âme dans un malaise indéfinissable.

En vain cherchait-il à se diriger du côté où il supposait vaguement que pouvait être le *burg* de Rauhnstein, il ne rencontrait partout que des haies impénétrables, et lorsqu'après les avoir côtoyées il arrivait à un étroit passage, c'était pour retomber dans un autre champ bordé de haies semblables à toutes celles qu'il laissait derrière lui, ignorant s'il s'approchait ou s'il s'éloignait. Enfin une cloche sonne, il tressaille, il écoute, il compte douze coups, et il entend l'*Angelus* qui les suit. Il calcule si les sons de cette cloche lui semblent plus lointains qu'ils ne l'étaient lorsqu'ils arrivaient à lui dans le petit bois voisin du souterrain.

Cependant le brouillard laisse peu à peu apercevoir au levant quelques nuages dorés, et la campagne se dégage du voile épais qui la couvre. Ludwig distingue alors une route de traverse coupée par des sentiers qui se croisent dans toutes les directions. Lequel

suivra-t-il? Il marche au hasard, et bientôt il entend les aboiements d'un chien et la clochette d'un troupeau.... Il n'a pas fait cent pas, qu'il se trouve en face d'une chaumière : il l'ouvre, il avance, et trouve un vieillard seul avec un enfant. La fatigue et le manque de nourriture lui firent accepter avec reconnaissance le siége grossier qu'on lui avançait, et un peu de pain et de lait, les seuls aliments que le vieillard eut à lui offrir. Il apprit durant ce frugal repas qu'il était à quatre lieues de Rauhnstein, et quelque pressé qu'il fût de s'y retrouver, il sentit qu'il serait imprudent d'y arriver avant la nuit, et il calcula qu'en se mettant en route vers deux heures, il pourrait se trouver avant six heures au rendez-vous que Gisèle lui avait donné dans la chapelle.

Il attendit donc, et quand l'heure du départ fut arrivée, il se fit accompagner par l'enfant sur la route, se promettant bien de le renvoyer aussitôt qu'il apercevrait les tours du château; elles se voyaient d'assez loin, et il était sûr de marcher beaucoup plus vite que ne pourrait faire son guide, si la curiosité le poussait à le suivre.

Le jour commençait à baisser, lorsqu'au détour d'un bois ils aperçurent le sommet de tours crénelées qui se dessinaient longues et noires sur un ciel grisâtre.

— « Tu peux me laisser, enfant, dit Ludwig; et lui offrant une pièce d'argent, il ajouta : retourne chez toi, tu arriverais trop tard. »

— « Je coucherai en route chez ma tante, mon père me l'a dit, et ce n'est pas loin d'ici, répondit l'enfant, en regardant avec joie la petite pièce de monnaie; vraiment, je ne serais pas si bête que de marcher de nuit. Mon bon seigneur, les chemins sont pleins de sorciers qui prennent les enfants en croupe et les emmènent Dieu sait où, lorsque neuf heures sonnent. »

Ludwig sourit, et profitant des superstitions de son jeune guide, il le renvoya et continua sa route, non sans tourner la tête bien des fois pour savoir si personne ne le suivait. Plus il approchait, plus l'inquiétude s'emparait de son âme indécise à prendre un parti, comme toutes les âmes faibles, qui n'ont ni le courage du

crime, ni celui de la vertu. Il se glissa dans le petit bois, tressaillant au bruit que faisaient les petites branches sèches qui se détachaient et tombaient autour de lui, et prenant souvent de vieux troncs d'arbres pour des hommes dont il s'attendait à chaque instant à entendre les voix.

Il faisait presque nuit lorsqu'il descendit dans le souterrain; ses craintes redoublèrent, ne courait-il pas risque de se livrer lui-même à la vengeance du comte; ce fut avec un serrement de cœur inexprimable qu'il se traîna en tatonnant jusqu'à l'escalier qui conduisait à la chapelle : arrivé à la petite porte, il attendit; mais ce fut en vain, six heures venaient de sonner .... il attendit encore.... « Elle n'aura pas pu venir, » pensa-t-il, et son cœur faiblit sous le poids d'un effroyable pressentiment. Incapable de rester dans une telle incertitude, il calcula les minutes aussi bien que l'agitation de son esprit put le lui permettre, et il se détermina à se rendre à sept heures au pied de la tourelle, où Gisèle lui avait fait promettre de se trouver, au cas où elle ne pourrait pas se rendre à la chapelle.

La petite tourelle où le comte se tenait d'ordinaire était en face de la chapelle, on y montait par un escalier étroit dont les marches en spirale sans rampe étaient en pierres massives; elle touchait à la porte ouvrant sur le petit bois, et n'était séparée que par deux ou trois cents pas de l'entrée du souterrain.

Il eut bientôt franchi le court espace qu'il avait à parcourir. Les chiens n'aboyèrent pas, ils ne le regardèrent plus comme un étranger, et les valets du château étaient réunis dans la chapelle; l'office des morts sonnait, il faisait froid, une pluie fine et glacée tombait imperceptible à l'œil.

Les cierges de la chapelle étaient allumés, et leur pâle clarté se reflétait sur les vitraux de toutes couleurs dont les fenêtres étaient ornées. Des chants tantôt monotones, tantôt criards et discordants, s'élevaient de ce lieu. C'était une triste et solennelle soirée. Enveloppé de son manteau, Ludwig venait de faire tourner lentement sur ses gonds la porte qui séparait la première cour de la seconde, ses pieds osaient à peine se poser sur le pavé couvert

d'herbe, et il tremblait en écoutant le bruit que faisait sa respiration haletante et précipitée.

Il est au pied de la tourelle, la porte en est à demi fermée.... Où est Gisèle? Cette pensée est la seule qui se présente à lui, toute crainte s'efface devant l'inquiétude que lui cause l'absence de Gisèle; que va-t-il faire? Attendra-t-il? s'exposera-t-il à être découvert? Mais sept heures sonnent, il avait devancé l'heure, il respire moins péniblement, il écoute, et cherche à distinguer dans l'obscurité si quelque objet vient à se mouvoir .... plusieurs minutes s'écoulent ainsi. Enfin un léger bruit se fait entendre: c'est un pas de femme, c'est le faible frôlement des plis d'une robe ou d'une mante, chaque fois que le pied se pose à terre.

« Gisèle? — Ludwig! » Ils ont échangé ces deux noms si bas, qu'à peine si on les entend; leurs mains se cherchent, se rencontrent; ils sont près l'un de l'autre.

— « Qu'as-tu fait de Walter? »

La voix de Gisèle était basse et saccadée en faisant cette question.

Ludwig tressaillit, il ne savait comment avouer qu'il avait cédé volontairement aux pieuses remontrances du vieillard; il sentait l'étendue de la faute qu'il avait commise en lui rendant sa liberté, et il tremblait à l'idée d'en instruire Gisèle.

— « Qu'as-tu fait de Walter? » redit la jeune femme.

Il n'est donc pas ici, pensa-t-il, et plus rassuré il répondit:

— « Sois tranquille, ma bien-aimée, j'ai sa parole, sa parole devant Dieu.... Il est libre; mais il ne trahira jamais notre secret. »

— « O Ciel! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, tandis que sa main serrait fortement le bras de Ludwig; ô Ciel, qu'avez-vous fait? »

— « Il fallait choisir entre un crime et ce que j'ai fait; Gisèle, pensez-y bien. »

— « Il fallait choisir entre sa mort et notre éternelle séparation.... Vous l'avez oublié! »

Et Gisèle était agitée d'un mouvement convulsif.

— « Silence, répondit-il, j'entends du bruit, on frappe à la grande porte .... on ouvre.... »

— « Si c'était Walter, » murmura Gisèle avec effroi....

C'était lui; mais pâle et presque mourant; deux hommes le portaient sur un brancard.... « Restez-là, dit rapidement Gisèle, cachez-vous derrière le pilier, je vais donner des ordres; il ne faut pas qu'il voie le comte.... Il ne le reverra jamais! »

Et prenant elle-même un flambeau des mains de la femme qui avait ouvert la porte, elle se pencha vers le chapelain; ses yeux étaient fermés. Elle le fit porter dans sa chambre, et défendit que l'on avertît son époux.

Lorsque le vieillard fut étendu sur son lit, ses lèvres cherchèrent à articuler quelques mots; mais ses forces étaient si affaiblies, qu'ils étaient inintelligibles. Gisèle chercha en vain à en définir le sens, elle questionna les deux paysans qui venaient de l'apporter, et elle apprit que Walter, ayant été trouvé évanoui au pied d'un arbre, avait été porté dans une chaumière voisine, et qu'étant revenu à lui, il avait recommandé qu'on ne le ramenât au château que le soir, au moment de l'office. Elle apprit aussi que l'abattement dans lequel il était plongé, avait été causé par un violent accès de délire, durant lequel il avait dit des choses tellement épouvantables, que les cheveux en dressaient sur la tête. Gisèle sentit une sueur froide inonder son front; elle commanda qu'on laissât le malade seul, déclarant que, pour éviter toute inquiétude à son époux, elle le veillerait une partie de la nuit. Les deux paysans sortirent, la femme qui avait ouvert resta près du lit et se mit pieusement en prières. C'était une vieille fille, peu intelligente et à demi sourde. Gisèle comprit qu'elle pouvait plus qu'à tout autre lui confier la garde du chapelain. Elle passa dans la chambre de son fils, l'enfant dormait bercé par sa nourrice; il était pâle et paraissait oppressé. « Sainte Mère de Dieu, murmura Gisèle, prenez mon enfant sous votre garde, et je vous ferai élever une chapelle dont l'autel sera couvert d'or! » Puis descendant rapidement l'escalier, elle rejoignit Ludwig, qui, pâle et tremblant, l'attendait caché derrière le pilier de la tourelle.

Gisèle tremblait autant que lui.

— « Ludwig, il faut choisir entre ton fils, ma fortune, mon

amour et la vie du comte; il le faut, entends-tu? et cela sur l'heure.... »

— « Walter a-t-il donc parlé? » balbutia Ludwig.

— « Non, mais il parlera! — Il m'a juré de se taire. — Mais il ne t'a pas juré de conserver sa raison! — O Ciel! que dis-tu? — Je dis qu'il ne faut pas que le comte puisse ni le voir ni l'entendre! Je dis que l'office des morts s'achève, que la journée finit, et que mon rêve va s'accomplir sur l'un de nous trois!.... Voilà ce que je dis, Ludwig! Comprends-tu maintenant? »

— « Oui! » Et Ludwig reculait malgré lui.... Puis, tombant tout à coup à ses genoux, il s'écria à voix basse et brisée: « Gisèle, ne tache pas nos mains de sang; comment pourrions-nous caresser notre enfant? J'avais juré à Walter, en échange de son serment, de te fuir à jamais, Gisèle; je n'en ai pas eu la force, je suis revenu à toi.... Mais pour te conjurer de fuir, pour embrasser tes genoux, jusqu'à ce que tu m'aies dit: « Je saurai être pauvre avec toi. » Oh, viens, Gisèle, viens! tu as de l'or, des diamants; je guiderai tes pas, je veillerai sur toi, sur mon fils.... Gisèle, au nom de cet enfant, au nom de notre amour, ne fais pas de moi un meurtrier. »

— « Vous êtes fou, Ludwig, reprit-elle, en cherchant à dégager sa robe des mains de son amant; il n'y a rien à espérer d'une âme où le ciel ou l'enfer n'ont mis qu'incertitude et faiblesse. Fuir, c'est facile à dire, impossible à exécuter; relevez-vous.... relevez-vous.... Croyez-vous que moi aussi je ne souffre pas; croyez-vous qu'il n'y ait dans mon cœur ni trouble, ni remords, ni combats?.... Mais je voudrais en vain revenir sur mes pas, je ne le puis; il y a une destinée, j'ai lutté contre elle, je m'y suis à demi brisée.... Relevez-vous donc, le temps s'écoule, on peut venir .... on peut descendre, partez, partez! le cœur qui faiblit à l'instant où il devrait n'être que dévouement, n'est digne ni de mon amour, ni de ma fortune .... relevez-vous, vous dis-je, et fuyez. »

— « Arrêtez, Gisèle, arrêtez; ma vie est à vous, prenez-la. »

— « Ce n'est pas la vôtre que je demande; la vôtre, c'est la

mienne, vous le savez bien. Qui donc m'a fait criminelle, si ce n'est mon amour? Mais partez, partez vite; j'ai hâte d'en finir! Walter parlera!.... qu'importe! Qu'est-ce que la honte, la douleur, la mort de Gisèle; qu'est-ce que cela auprès de la vie d'un homme qui a déjà un pied dans la tombe?.... Rien, n'est-ce pas?....»

— «Gisèle, Gisèle!» répétait Ludwig, en se traînant à ses pieds à chaque pas qu'elle faisait; et sa voix expirait, et son cœur devenait froid et immobile, comme si la vie avait cessé de l'animer.

Huit heures sonnèrent.

— «L'office des morts va finir, reprit Gisèle en frissonnant; car elle pensait à son rêve, à son fils. Encore un quart d'heure, et il ne sera plus temps d'hésiter, et tout sera fini entre nous; encore quelques heures, et notre enfant aura cessé de vivre.»

Se relevant vivement à ces mots, Ludwig sentit le sang courir dans son cœur, un voile sembla tomber de ses yeux, il saisit à son tour le bras de Gisèle, et oubliant toute prudence, il s'écria: «Dis-tu vrai? notre enfant?» il n'acheva pas; la main de Gisèle s'appuyait fortement sur sa bouche.... Mais le chant et le tintement des cloches avaient couvert sa voix, nul autre bruit ne se fit entendre autour d'eux.

— «Il est malade, ton fils, reprit Gisèle à voix basse, il est malade!.... et bientôt le jour va finir.»

— «Où est le comte?» murmura Ludwig.

— «Dans la tourelle, en prière....» Et Gisèle, arrachant sa main de celle de son amant, et se glissant comme une ombre le long du mur, entra dans la salle basse, y prit un flambeau de résine et monta dans sa chambre.

. . . .

Ludwig sachant à peine ce qu'il fait, a posé le pied sur la première marche de l'escalier, il serre fortement un poignard; ce poignard a appartenu au comte, ses armes et son chiffre y sont gravés. A l'époque du baptême de son enfant, Bernhard lui en avait fait don, en lui disant: «Vous êtes jeune, Ludwig, ceci

vous convient mieux qu'à moi, ayez souvenir de votre vieil ami, chaque fois que vous aurez occasion de vous en servir; la lame est encore vierge, prenez garde au premier sang qui la tachera. Si vous êtes le provocateur, ce sang ne s'effacera jamais.»

Le comte s'était retiré dans la tourelle dès que l'office des morts avait commencé, préférant une retraite absolue à la foule qui remplissait la chapelle, et ne pouvant d'ailleurs supporter de voir à l'autel un autre prêtre que son vieil ami. Après avoir longtemps prié avec cette foi calme et profonde qui n'appartient qu'aux vieillards, alors que, détachés de tout, ils regardent leur voyage comme à peu près fini, Bernhard s'est approché du feu, il en a réuni les tisons épars, et le cœur plein d'une tristesse qu'il ne cherche point à vaincre, il se laisse aller à toutes les sombres pensées qui se pressent dans son âme. Walter lui apparaît sans cesse, mourant et délaissé, toutes ses courses ont été vaines, il est rentré vers midi, et par un hasard inouï, la chaumière où se trouvait le chapelain est la seule qu'il n'ait pas visitée; elle est dans une direction différente de celle qui conduit à la ferme où le vieillard s'est rendu : pauvre, isolée, on l'a totalement oubliée.

Le souvenir du rêve de Gisèle se mêle à ses regrets, l'âme qui souffre se livre à toutes les croyances supersitieuses comme la feuille sèche à tous les souffles d'air. Bernhard se rappelle aussi les paroles du chapelain :

«Si quelqu'un doit mourir ici, ce sera moi!» Et deux larmes coulent de ses yeux fatigués d'une nuit sans sommeil. «Il a dit vrai! s'écrie-t-il après un morne silence; que Dieu me rende du moins sa dépouille mortelle, que je puisse lui faire élever une tombe et y aller prier durant chacun des jours qu'il me reste à vivre....» Se levant alors, il va à la fenêtre. «Comme la nuit est sombre, pense-t-il, c'est une nuit en tout semblable à celle où je revins ici .... le brouillard est épais et l'office des morts sonne comme il sonnait alors.... N'ai-je pas entendu quelque bruit dans l'escalier? (et il s'approcha de la porte, dont il soulève la tapisserie). Non, je me suis trompé, ce sera le vent ou le piétine-

ment de la foule sortant de la chapelle; les murs, quelque épais qu'ils soient, sont pleins d'échos sonores.» Il revient à la fenêtre, et, s'apercevant que l'office n'est pas encore fini, il murmure: «Pauvre Walter, vieil ami de ma jeunesse, ce n'est plus toi qui prieras pour nous tous! Dieu t'a retiré à lui! Que ferai-je ici? ajoute-t-il en revenant à la cheminée, que ferai-je ici sans toi? A mon âge on ne se console plus des anciens amis avec les nouveaux; à mon âge on vit dans le passé et non dans l'avenir.... Pauvre Walter, devais-tu me laisser en arrière de toi!.... Comme le feu est triste, pas une flamme pour égayer le foyer; on dirait que tout pleure autour de moi.... Où peut être Gisèle?.... en prière, sans doute.... Oui, elle sera dans la chapelle. J'eusse mieux fait d'y aller aussi, je ne sais ce que j'éprouve. Cette solitude que j'aimais tant me fait peur; je voudrais aller embrasser mon fils, je voudrais que l'office fût terminé, ce silence pèse sur mon cœur.... Mais on vient; oui, ce sont des pas, des pas furtifs .... c'est Gisèle! peut-être pense-t-elle que je dors.... Je n'entends plus rien; non, ce n'est pas Gisèle, ce n'est personne.... Ah! qui donc penserait à moi!.... Je n'avais que Walter.... Que cette chambre est triste, que cette lampe jette une faible clarté.... que la journée est longue; mais elle va finir, et grâce au Ciel, le rêve de Gisèle n'était qu'un rêve!» Soulevant alors la tapisserie, il allait descendre, lorsque, se retournant pour prendre sa toque qu'il oubliait, il sentit ses jambes trembler sous lui, et s'appuyant sur le bras de son fauteuil, tandis qu'il tournait le dos à la porte, il posa sa main sur son cœur, et murmura : «Pourquoi donc crois-je sans cesse entendre marcher ou parler autour de moi? Serait-ce l'esprit de Walter? Ah! ce que j'ai dans l'âme est inexplicable, il me semble que je voudrais mourir!» Il achevait à peine ces mots, qu'il pâlit, chancela et tomba lourdement sur le plancher; un long gémissement succéda au cri que la douleur lui avait arraché; il chercha à se soulever; apercevant Ludwig pâle et immobile devant lui, sa tête retomba en arrière, et ses beaux cheveux blancs se teignirent dans le sang dont la chambre était inondée. Il essaya de murmurer le nom de Gisèle; mais la

lame du poignard avait atteint le cœur, le sang qui avait d'abord jailli en dehors de la blessure, s'épanchait au dedans. Il étouffait.

Après quelques minutes le noble vieillard n'existait plus! Le meurtrier redescendit l'escalier sans sentir les marches sous ses pieds, et comme porté entre le ciel et la terre, il ouvrit la grande porte et s'élança sur la route au hasard.

V.

L'office venait de finir, on sortait de la chapelle, et les domestiques rentraient au château, suivis de la plupart des fermiers; les deux paysans qui avaient amené Walter étaient allés mêler leurs prières aux prières des habitants du château, et ils venaient de raconter ce qu'ils savaient. Au bruit qui se fit alors dans la galerie, Gisèle descendit rapidement, tenant son fils dans ses bras. Elle était si pâle, qu'on eût dit un fantôme se glissant parmi les vivants. Chacun recula à sa vue, plus encore par crainte que par respect.

— « Qu'est-ce? » demanda-t-elle d'une voix à peine intelligible.

— « Nous voudrions voir le chapelain, recevoir sa bénédiction. »

A ce cri, qui s'élevait de toutes parts, Gisèle respira plus librement, et montant aussitôt à la chambre où Walter agonissait, elle s'approcha de lui : la garde dormait .... le vieillard était toujours immobile, n'ayant d'autre signe d'existence que le faible souffle qui s'échappait de ses lèvres. « Ils peuvent entrer, » murmura-t-elle, en ouvrant la porte aux paysans qui s'y pressaient en foule; puis passant dans sa chambre, elle réveilla la nourrice, et lui commanda d'aller voir ce que faisait le comte si longtemps dans la tourelle. — Il est mort, pensait-elle, et ses cheveux se hérissaient et ses dents claquaient à se briser. Penchée sur le berceau de son fils, elle contemple son doux visage, il n'est plus aussi pâle; et saisie d'une joie mêlée de terreur, elle le presse sur son sein et répète encore : « O mon fils, tu vivras! » Mais l'enfant a presque glissé de ses bras, un grand cri a retenti dans tout le château. Ce cri a jeté l'épouvante dans le cœur de Gisèle; quelque

chose de semblable au remords s'est emparé d'elle, son regard s'est tourné morne et égaré vers la porte.

Le prêtre qui avait dit l'office du soir, montait près de Walter, lorsque la nourrice, qui descendait tout éperdue de la tourelle, l'arrêta, en le suppliant d'annoncer à la comtesse l'affreux malheur qui venait d'arriver. Il était là devant elle, l'homme de Dieu, calme en apparence, mais pâle et ne sachant où trouver des paroles qui pussent consoler d'une telle nouvelle. On n'entendait que sanglots et gémissements .... la foule avait quitté la chambre de Walter pour se porter à la petite tourelle, dont elle encombrait la porte et l'escalier.

Gisèle avait replacé son fils dans son berceau, l'agitation qu'elle éprouvait la rendait incapable de le soutenir sur ses bras tremblants.... Effrayée de la pensée que l'on pourrait deviner une partie de la vérité, en lisant sur son visage l'épouvante au lieu de la douleur, elle feignit un désespoir si grand que, toute la pitié se tournant vers elle, on oublia, pour la plaindre, l'orgueil et la dureté de cœur dont elle avait toujours fait preuve.

Un médecin fut appelé, et bien que peu habile dans la science de la chirurgie, il eut quelque doute en retirant le poignard de la plaie, que le comte eût pu se frapper lui-même; mais il n'osa les exprimer .... le poignard était aux armes du comte, et personne ne lui connaissait d'ennemi. Il se borna donc à constater la mort du seigneur de Rauhnstein et se rendit auprès de Walter. Un grand nombre de femmes étaient en prière autour de lui, le prêtre venait de l'administrer, et quoiqu'il semblât d'instant en instant prêt à reprendre connaissance, le medecin déclara qu'à moins d'une crise peu probable, il n'existerait plus à la fin de la nuit.... L'agonie de Gisèle commença alors si forte et si affreuse, que quiconque eût pu lire dans son âme, eût souhaité d'être à la place des deux vieillards, plutôt qu'à la sienne. Les paupières de Walter se sont soulevées, son œil fixe et terne semble, de quelque côté qu'elle se place, s'attacher sur elle, et tout à coup, mu par cette force inexplicable qui précède presque toujours le moment où l'âme se dégage du corps, il se dresse sur son séant, et fait signe

qu'il veut parler.... Gisèle, hors d'elle-même, se précipite vers lui, et le mourant retombe sur sa couche comme fasciné par l'épouvante empreinte sur ses traits. Ce ne fut qu'au point du jour que les angoisses de la comtesse cessèrent avec la vie de Walter. Le vertueux chapelain expira sans avoir recouvert l'usage de la parole. Il emportait avec lui le secret de l'épouse coupable.

Deux jours après, deux cercueils, l'un aux armes du comte de Rauhnstein, l'autre recouvert d'un simple drap noir, furent portés en procession dans le caveau des ancêtres du seigneur de Rauhnstein.

Près d'un mois s'était écoulé depuis le départ de Ludwig; Gisèle partit pour le rejoindre, n'emmenant avec elle que son fils et deux serviteurs. Elle avait écrit à la sœur de son époux de lui faire préparer un appartement, et elle y descendit, en longs habits de deuil, cachant sous une douleur factice tous ses projets d'amour et d'avenir.

Sa première entrevue avec Ludwig fut courte et pénible. Ils se quittèrent mécontents l'un de l'autre.

L'amour s'était éteint dans le cœur de Ludwig, l'ambition seule y régnait, et sa voix étouffait à grande peine celle de sa conscience.... La vue de son fils, ses innocentes caresses, ramenèrent un peu de calme dans son âme; le temps s'écoula; mais le temps, loin d'affaiblir les remords, ne sert souvent qu'à les augmenter. Plus il voyait approcher l'époque où il allait recueillir le fruit de son crime, et plus ce crime lui faisait horreur. Il voyait sans cesse les cheveux blancs du vieillard traîner sur le plancher, il entendait le sourd gémissement qu'il avait exhalé, il se rappelait l'affection presque paternelle qu'il lui avait toujours témoignée, et chacun de ses souvenirs élevait comme un mur ensanglanté entre lui et celle qu'il allait prendre pour femme.... La première année du veuvage venait de finir, l'enfant commençait à marcher et il bégayait quelques mots; frêle et délicat comme une fleur à demi brisée, il était le seul lien qui rattachât encore le cœur de Ludwig à la coupable Gisèle.

Un soir qu'ils étaient tous trois réunis, et que, pendant que

l'enfant jouait à leurs pieds, ils parlaient de leur projet de vendre le vieux château de Rauhnstein, afin d'effacer de leurs âmes, autant que possible, le souvenir du passé, l'enfant jeta tout à coup un faible cri, ses joues pâlirent, et il tomba à la renverse, en proie à d'effroyables convulsions.... « Dieu est juste ! » s'écriait Ludwig, en se tordant les bras. « Dieu va m'ôter mon fils !.... au secours ! au secours ! » répétait Gisèle, en retenant fortement son enfant sur ses genoux. « Ludwig, sauve ton fils ! Mon enfant, reviens à toi, regarde-moi, ne tourne pas ainsi les yeux, ne te roidis pas contre ta mère, ô mon fils .... mon fils ! » et la malheureuse attachait sur son enfant un regard égaré. « Hâtez-vous ! s'écria-t-elle en voyant le médecin entrer ; sauvez mon fils, sauvez-le ! voyez, il est mieux, il est calme, on peut le sauver ! » Le médecin ne répondit rien, il tâta en silence le pouls et le cœur de l'enfant, approcha un petit miroir de sa bouche à demi ouverte, et se tourna vers Ludwig.... Celui-ci, qui suivait tous ses mouvements, fit un cri et laissa tomber sa tête dans ses mains.

L'enfant était mort.

— « Emmenez sa mère, disait le médecin à voix basse ; c'est à vous à la consoler ; la perte de cet enfant n'est rien pour vous : mais sa mère, sa malheureuse mère ! Voyez quel affreux égarement se peint dans ses regards : il faut qu'elle pleure, ou je ne réponds pas d'elle. »

— « *N'est rien pour moi !* » répéta Ludwig avec un éclat de rire qui fit tressaillir le médecin, et s'élançant hors de sa chambre il disparut.

On ne le revit plus jamais. Mais le bruit courut plus tard qu'il était mort dans un pèlerinage aux saints lieux. Le prêtre qui l'assista à ses derniers moments en rapporta la nouvelle, et remit à l'empereur Conrad un écrit trouvé sur le défunt, et qui retraçait toute l'histoire des amours de Gisèle et de Ludwig de Waldeck, et le meurtre du comte de Rauhnstein.

L'empereur fit jeter Gisèle dans un cachot ; mais elle trouva moyen de s'empoisonner pour échapper au supplice. Son corps fut enterré sans honneurs et son souvenir voué à l'exécration.

Il ne reste aujourd'hui du *burg* de Rauhnstein que quelques pans de murs méconnaissables et deux tourelles à demi ruinées, qui semblent avoir survécu aux siècles pour perpétuer la mémoire du crime dont elles furent témoins.

Les paysans superstitieux n'osent se hasarder à gravir ces ruines solitaires; ils les montrent aux voyageurs curieux, en leur racontant l'étrange histoire d'un fantôme blanc qui vient y passer tous les ans la nuit de la fête des morts. C'est, disent-ils, l'âme en peine de la malheureuse Gisèle de Rauhnstein.

Priez pour elle!



Histoire.

ÉPISODE

DE

LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA POLOGNE EN 1831.

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE HENRI LAUBE.

I.

Le comte Stanislas attendait avec impatience son jeune ami, volontaire allemand, pour rejoindre Skrzynécki, qui déjà s'était éloigné suivi de son état-major. Valère arriva, et les deux officiers, poussant leurs chevaux, traversèrent Praga au galop, et continuèrent ainsi tout le long de la plaine qui s'étend jusqu'aux bois, à l'est de Varsovie. La nuit était calme et sombre, et la route large et droite permit aux cavaliers d'aller de toute la vitesse de leurs chevaux. Pendant tout l'été de 1831 cette route, qui conduit de Varsovie en Russie par Wavre, Dembe, Minsk et l'intérieur de la Pologne, avait été le centre des mouvements des armées.

A une lieue de Varsovie commencent les bois. C'est là que les cavaliers rejoignirent l'état-major; et Valère, qui s'était le plus avancé, put encore entendre les dernières paroles de l'ordre, prononcées par une voix des plus douce. C'était celle d'un homme de taille haute, monté sur un grand cheval de bataille; mais le manteau qui le couvrait presque entièrement et la profonde obscurité de la nuit ne permettaient pas de distinguer ses traits: « Ayez confiance en Dieu, messieurs, il n'abandonnera pas les siens — et maintenant à vos postes. »

En un moment tous se dispersèrent, et ce ne fut que près de son régiment que Valère put demander le nom de ce pieux guerrier qu'il venait d'entendre.

C'est Skrzynécki, lui répondit Stanislas. La conversation en resta là ; la cavalerie, qui était obligée de céder la plus grande partie du terrain à l'infanterie et à l'artillerie, dut faire toute l'attention à sa marche dans une nuit aussi obscure. Valère apprit encore de son ami que l'expédition dont ils faisaient partie était dirigée sur le bourg de Wavre, occupé par de nombreuses troupes russes.

Tout d'un coup les colonnes s'arrêtent. Un calme profond succède un instant. Tous, même les animaux, semblaient pressentir que c'était le moment qui précède la bataille. L'état-major s'élança rapidement en avant des colonnes, s'enfonça dans le bois, se dirigeant vers le point d'attaque. Tant de longues figures enveloppées de leurs manteaux glissaient comme des spectres dans l'ombre. Mais au calme momentané succéda bientôt cet ondoyant murmure, qui annonce une grande masse se mettant en mouvement. On entendait çà et là résonner les baguettes des soldats qui s'assuraient de leur cartouche ; les cavaliers dégageaient leurs sabres de leur fourreau, et les commandements donnés par les officiers à voix basse couraient les rangs. Tout à coup on entendit une décharge de mousqueterie au fond de la forêt, puis une autre, puis une encore, puis des coups de canon. — Les colonnes d'infanterie postées sur la grande route reçurent l'ordre de s'avancer, et le régiment de Valère prit place à leur file.

Ce combat nocturne fit une impression singulière sur le jeune homme. Ses joues brûlantes encore de la douce haleine de Constance, sentirent alors l'air froid de la nuit qui lui apportait les sons retentissants d'un combat meurtrier. Lui aussi, dans un moment, pouvait se voir emporté dans le tourbillon de la bataille ! L'instant du combat exerce bien moins d'influence sur l'âme que celui qui le précède. Dans la bataille l'esprit est tendu, l'imagination n'a ni l'occasion ni le temps de se préoccuper ; mais l'approche en est profondément pénétrante. Nous savons que non

loin de nous déjà on se tue, ou qu'on s'y apprête : l'imagination saisit ce fait avec une ténacité désespérante, et ses probabilités pressantes ébranlent les plus forts. La nuit augmenta encore la terreur : ce n'était que par l'oreille que l'âme était saisie de ces mortels mystères.

Le feu se continua toujours plus vif; et ce qui faisait supposer une résistance violente, c'est que la cavalerie ne recevait pas encore l'ordre d'avancer. Çà et là un gros juron contre l'ennemi partait de la masse compacte des cavaliers.

Soudain une vive lueur se répand sur la forêt : le bourg de Wavre est en flammes. La voix du général Kicki se fait entendre de loin. « En avant! » crie-t-il, et le régiment part au grand trot à travers la forêt et pénètre bientôt dans le bourg incendié. On s'y battait encore dans les maisons et devant les portes. De tous côtés l'œil rencontrait le rayon ardent jaillissant des armes à feu. Les balles sifflaient dans toutes les directions, et bien des cavaliers tombèrent sur le cou de leurs chevaux. — « Voyez, seigneur, dit Magyac à Valère, le vieux forgeron a reconquis sa maison; voyez-le là-bas à droite! »

Malgré le mouvement rapide qui permettait peu de bien distinguer, Valère crut reconnaître à son bonnet rouge le vieux Florian, qui, debout sur le seuil d'une maison embrasée, soulevait un Russe pour le précipiter dans les flammes.

La force principale de l'ennemi avait été chassée du village; ses batteries parquées derrière venaient d'être prises, et les charges de cavalerie achevaient de mettre les Russes en déroute et de les rejeter dans l'intérieur des bois. Le corps d'armée de Geismar, à moitié dispersé, se replia sur celui de Rosen; mais les Polonais suivirent de près ces deux corps, et le lendemain la bataille de Wavre se répéta à Dembe.

Cette fois les Russes ne furent pas pris au dépourvu. Sachant que l'ennemi était à leurs trousses, ils firent des efforts inouïs pour l'arrêter. Ils tenaient une bonne position avec des forces supérieures, et ils combattaient avec cette fermeté et cette persévérance qui distinguent les soldats de cette nation. Les Polonais

les attaquèrent à plusieurs reprises sans grand avantage. Déjà le soleil commençait à baisser, et tout faisait croire que le jour n'éclairerait pas le gain de la bataille, lorsque Skrzynécki apparut dans les rangs, les parcourut lentement et en silence, donna l'ordre à ses aides-de-camp de faire avancer les régiments restés en arrière, puis adressa quelques paroles aux soldats, leur disant : « Mes enfants, avec l'assistance de Dieu, cette journée sera pour nous. » L'artillerie venait d'être renforcée, Skrzynécki éleva la main, et soudain de tous les côtés on cria : en avant! Le canon gronda de nouveau; toutes les masses se précipitèrent sur les Russes, qui furent renversés : le soleil couchant les vit se réfugier dans les profondeurs des bois, fuyant vers leur frontière, du côté d'Iganie et de Siédlec. Dembe fut la seconde victoire de Skrzynécki.

Il montra ici pour la première fois cette ténacité inébranlable dans ce qu'il avait entrepris, caractère qu'il révéla si souvent dans la suite. Il ne se décida jamais pour une entreprise qu'après y avoir réfléchi très-longtemps, trop longtemps peut-être; mais la chose une fois résolue, il la menait à fin avec ce calme du fanatique, que rien n'est capable d'ébranler, se croyant destiné à l'accomplissement de sa résolution. Ceci tient peut-être à un sentiment religieux, qui, plus encore que le sentiment national, prédominait dans le caractère de Skrzynécki.

Valère vit pour la première fois le nouveau généralissime, lorsque, entouré de quelques officiers, il fit son entrée dans le village conquis, aux derniers rayons d'un soleil de printemps, sans force encore. Sa tête rayonnait comme entourée d'une auréole, et son œil mat, mais grand, était tourné vers la voûte céleste, comme pour prier. Le héros de ce jour prit sa lunette pour examiner la position conquise; il donna ensuite quelques ordres. L'expression habituellement douce et pensive de son visage, expression que la joie de la victoire ne dominait que momentanément, et son œil poétiquement réfléchi, annonçaient plutôt le profond penseur que le guerrier : rarement sa physionomie prenait ce caractère impérieux et martial qui distingue le grand capitaine.

L'ordre donné aux hulans de Kicki de prendre part à la pour-

suite de l'ennemi, arracha le jeune Allemand de son extase en regardant le général. Il ne put que jeter un regard rapide sur Prondzynski qui accompagnait Skrzynécki, emporté qu'il fut par le mouvement de son régiment.

Maintenant commença une véritable vie de bivouac pour l'armée polonaise : car bien que l'ennemi fût de plus en plus refoulé sur la grande route, bien que Prondzynski lui eût pris Iganie, après un combat des plus sanglant, et l'eût repoussé jusqu'au delà de Siédlec, où étaient ses magasins et ses malades, Skrzynécki n'osa pas s'avancer davantage. A Siédlec se trouvait un hôpital de colériques ; il n'entra pas dans cette ville ; la victoire sanglante d'Iganie ne porta ainsi aucun fruit. Peu à peu le général Diébitsch concentra ses troupes, puis s'avança de nouveau avec des forces supérieures. C'est alors que commença cette longue période de la guerre, où les armées ne firent, des deux côtés, que se mouvoir tantôt en avant, tantôt en arrière sur la grande route. Quelquefois une bataille semblait inévitable, mais on n'en vint point là. Diébitsch avait appris près de Praga et de Grochow, à n'attendre son succès que d'une supériorité de forces écrasantes : c'est pourquoi il attendait avec impatience l'arrivée des gardes impériales, qui s'étaient déjà mises en route de Saint-Pétersbourg. Tandis que les armées s'observaient et se harcelaient ainsi, le tiède printemps s'était tout à fait établi autour d'elles ; et la mousse rampante des bois, naguère si solitaires, s'était revêtue d'une jeune verdure, qui avait pris naissance sous la couche des neiges. Les pins et les sapins brillaient d'une fraîcheur nouvelle, et variaient par leur éclat printanier la triste monotonie des sombres forêts. Souvent, quand Valère se promenait par une belle matinée au milieu de ces guerriers toujours gais, toujours pleins d'espoir ; quand les rayons de soleil, qui réchauffaient leurs membres engourdis, se jouaient fantastiquement sur leurs armes étincelantes, il sentait renaître dans son cœur les émotions de sa jeunesse, longtemps oubliées, et le désir le prenait, comme autrefois, de s'élancer à travers les champs, sans plan ni but, de courir après une fleur, de humer le parfum des fraîches prairies. Le mouvement continuel, les chances jour-

nalières de la guerre, le péril de tous les instants, tout cela l'avait distrait de ses autres pensées. Il était devenu guerrier comme les autres, vivant d'une heure à l'autre, n'ayant rien en vue que le besoin du moment. Seulement quand venait un jour de quelque repos, quand un moment de loisir remplaçait les alertes continuelles, des questions tourmentantes, toujours refoulées au fond de son cœur, mais sans cesse renaissantes, reparaissaient alors: «Ne peux-tu rien faire de mieux que d'égorger des hommes? vivras-tu toujours sans but ni dessein?» Mais jamais elles ne parlaient assez haut, jamais elles ne se présentaient assez nettes; la vie qui l'entourait l'en débarrassait toujours, et les baisers brûlants de Constance prédominaient sur ses rêveries.

Bien qu'il n'y eût pas de batailles capables d'absorber toutes les forces, on n'en vivait pas moins dans un état d'alerte continuelle, de sorte que toutes les facultés demeuraient en éveil. L'heure prochaine pouvait apporter à ces hommes le péril avec la mort. Il n'est donc pas étonnant qu'il n'eussent rien de plus à cœur que de tirer le meilleur parti possible des moments qui leur restaient. Si Valère avait pu conserver un doute sur la légèreté et l'amabilité, sur les malheurs et sur les défauts de ce peuple intéressant, les scènes du bivouac l'auraient promptement détruit.

Il s'était particulièrement lié avec deux officiers des anciennes provinces polonaises, dont le tempérament doux et presque mélancolique convenait parfaitement à son caractère. Le plus âgé était de la Lithuanie, le plus jeune de la Volhynie. Tous deux aimant leur patrie avec enthousiasme comme tous les Polonais, et braves comme ils le sont tous, ces deux qualités se montraient chez eux avec une nuance particulière. Ils avaient moins de vivacité que leurs compatriotes et plus de résignation. Les habitants des anciennes provinces, immédiatement incorporés à l'ennemi, ont en général perdu beaucoup de leur originalité nationale; mais l'amour de l'indépendance et la haine contre l'oppresseur n'en sont que plus enracinés chez eux. Cette chevaleresque vanité, si commune à Varsovie, leur était étrangère: ils semblaient avoir réfléchi profondément sur les principaux défauts de leur

nationalité. C'est pourquoi ils se lièrent plus étroitement avec le jeune étranger; et il semblait à celui-ci qu'il pourrait bien se trouver en eux un fonds plus solide pour soutenir une lutte longue et périlleuse.

Un soir, ces deux officiers étaient assis, en compagnie de Stanislas et de Valère, dans une chaumière déserte située au fond des bois. Un grand feu, dont la fumée trouvait une issue commode par un des murs délabrés de cette habitation chétive, abandonnée depuis longtemps de ses propriétaires, pétillait sur le sol de terre glaise. Les quatre guerriers étaient assis en silence, et regardaient tantôt la flamme, tantôt un autre groupe d'officiers, qui, rangés autour d'un tambour près d'eux, étaient en train d'organiser un jeu. L'un d'eux s'assit sur son sac près du tambour, et, tirant de sa poche une couple de dés et une bourse, il invita les autres à suivre son exemple. Bien que son uniforme fût caché sous un ample manteau de cavalier, on voyait à la déférence que lui montraient ceux qui l'entouraient, que ce devait être un officier supérieur. Sa taille était de grandeur moyenne, et sa figure rouge et très-expressive annonçait un homme qui avait goûté de toutes les jouissances de la vie.

— « Puisque nous n'avons rien de mieux à faire, messieurs, dit-il, jouons un peu. Quand les avant-postes nous avertiront, ils nous trouveront éveillés. L'ennemi est très-près; notre généralissime ne veut pas que nous l'attaquions; eh bien, attaquons nos bourses! Qu'en dites-vous, monsieur le comte? »

Stanislas, à qui cette dernière question s'adressait, refusa, en disant : « Vous savez, général, que je n'ai pas de bonheur. »

— « Tant mieux, répliqua celui-ci; aussi bien je sais, ajouta-t-il, que vous appartenez à notre nouvelle génération moraliste: chacun son goût. Veuillez cependant nous faire un peu de jour, pour que nous puissions profiter de la lumière et de la chaleur du feu. »

Bientôt le jeu devint très-animé. Les quatre guerriers se serrèrent autour de leur feu, et Valère demanda à son ami le nom du général.

— « Vous ne connaissez pas Uminski ? répondit le Lithuanien, qui avait entendu la question, et un doux sourire effleura ses lèvres. Il n'est cependant pas inconnu en Allemagne. Quand la révolution éclata, il languissait prisonnier dans une forteresse prussienne, à Glogau, je crois. Patriote des plus ardent, depuis longtemps il travaillait à préparer l'insurrection ; mais il fut découvert, et comme il est du grand-duché de Posen, le gouvernement prussien s'empara de sa personne. Ayant pu s'évader de la forteresse, il accourut à Varsovie, et descendant de voiture, il entendit le canon de Praga. Se jeter à cheval, voler sur le champ de bataille à bride abattue, prendre un commandement et s'élancer sur l'ennemi, fut l'affaire d'un moment. Représentez-vous cet homme dans un tel moment, puis voyez-le ici, vous aurez son portrait. C'est un des meilleurs patriotes, excellent soldat et bon vivant. »

Ces paroles étaient prononcées d'une voix si basse, que celui qu'elles concernaient n'aurait pu les entendre, eût-il été moins captivé encore par le jeu.

— « Casimir, disait alors Stanislas, tourné vers le Volhynien, vous nous avez promis votre histoire. »

— « Si une vie courte et simple, passée dans les bois de la Volhynie, peut exciter votre curiosité, je suis prêt à vous satisfaire. Nous n'avons d'ailleurs rien de mieux à faire, et l'homme même le plus simple n'excite-il pas toujours quelque intérêt ? »

Magyac ayant préparé une espèce de vin chaud dans un grand pot de fer-blanc, le transvasa dans une bouteille vide. On se la passa à la ronde faute de verres ; et le Volhynien commença son récit, s'adressant presque exclusivement à Valère, croyant inspirer plus d'intérêt au jeune étranger, qui ne connaissait qu'imparfaitement les usages et les localités du pays. Il ne se trompa point.

II.

« J'ai cru remarquer par vos discours que vous ne vous représentez notre patrie que comme une triste alternation de bois de pins arides et de plaines sans charme ; mais vous n'avez vu qu'une

petite partie de la Pologne. Quand on remonte la Vistule vers Cracovie, on rencontre de vastes et belles prairies, la verdure la plus fraîche, et des forêts de chênes qui semblent toucher à la voûte céleste. Quand de là on se dirige à l'est, on voit s'élever les douces collines de l'Ukraine qui conduisent à d'immenses pâturages, remplis d'innombrables troupeaux de chevaux sauvages. Ces prairies, c'est la mer de notre patrie; leur belle et grandiose solitude a inspiré nos plus belles chansons. Une fois, c'était pendant la nuit, je traversais à cheval cette mer de verdure; mon cœur était triste et oppressé du poids d'une douleur atroce. La lune répandait sa clarté douce et argentine; mais je parcourais d'un œil sec et morne cette plaine sans limites. Tout à coup j'entendis dans le lointain une de ces chansons d'Ukraine, dont les sons arrivèrent à mon oreille comme la plainte des âmes à travers le calme de la nuit. La chanson retentissait dans la profondeur de la solitude; car il n'y avait point d'arbre dont le feuillage murmurant pût servir d'écho aux accents du pâtre. « Oh, que cette solitude était belle, chantait la voix, lorsque les chevaux étaient libres encore, et n'avaient à porter d'autre selle que la selle du Polonais. Alors ils s'élançaient fringants devant ma cabane, m'exprimant en hennissant leur joie de devenir plus grands et plus vigoureux de jour en jour, et bientôt dignes de porter le cavavalier polonais.... Mais alors vint le Tartare avec son crâne épais; il jeta de son œil obtus un regard de convoitise sur l'animal libre, lança la corde sur son encolure si polie, et embrassa de ses jambes torses son corps si arrondi. — Ah! verte Ukraine, mer de la Pologne, depuis que le Tartare est venu, les chevaux ne sont plus libres et les hommes sont esclaves! »

« Je n'avais pu pleurer un moment auparavant, bien que j'eusse perdu ce que j'avais de plus cher; alors mes larmes coulèrent en abondance. Je tournais la tête de mon cheval du côté d'où j'étais venu pour chercher mon amie; l'animal galopait vers la patrie, et au point du jour, lorsque je vis passer près de moi un de ces coursiers des steppes, déjà mes regards apercevaient de loin les forêts éternelles au sein desquelles sont cachés mes foyers.

« Là j'avais grandi au milieu des arbres antiques, sur l'herbe haute et humide des prairies; là j'avais chassé le loup et dompté le cheval sauvage. Mon père était un riche propriétaire, et j'étais le seul être au monde qu'il chérît encore depuis qu'il avait dû payer tribut au Russe. C'était un vieillard sévère qui avait connu la liberté, et les gens racontaient qu'il n'avait pas ri une seule fois depuis qu'un gouverneur russe s'était établi à Zitomierz. Il était dur envers ses paysans; mais ils ne l'en aimaient pas moins, car il passait pour le Polonais le plus brave de la province. On fit venir pour moi un précepteur de la Suisse. « Casimir, me disait souvent mon père, sois laborieux, afin que tu apprennes beaucoup. Ta patrie aura besoin d'hommes sages et instruits, quand elle voudra rompre les chaînes de l'esclavage! » Lui-même m'enseigna l'histoire de mon pays, et nouvel Hamilcar, il m'éleva dans une haine profonde des Moscovites.

« Un jour que la poursuite du gibier m'avait entraîné plus loin que d'habitude, je m'égarais dans les marais d'un sombre bois de hêtres, et ce ne fut qu'après beaucoup de peine que je débouchai sur une clairière de terrain solide. Le sol sur lequel je me trouvai était soigneusement cultivé. Après avoir promené mes regards de tous côtés, je découvris dans le crépuscule la maisonnette de celui qui vraisemblablement était le maître de cette propriété. Il était absent de la maison. Ce fut sa fille qui me reçut et me montra le chemin que j'avais perdu. Mais le jour suivant je m'égarais de nouveau et du même côté; Ludmille m'avait si bien montré le chemin, que bientôt je ne trouvai plus que celui qui conduisait à la maisonnette de son père. Ce père était de la classe des Schlachtczig, c'est la noblesse du dernier rang; elle est si pauvre que le plus souvent les gens de cette classe ne possèdent pour patrimoine que deux bras robustes et des hanches musculeuses pour dompter le cheval sauvage. Cependant le père de Ludmille était plus riche. Il possédait quelques morceaux de terre labourable à l'entour de sa petite maison. Longtemps il ne me fit aucune observation sur mes visites, qui devenaient de plus en plus fréquentes. Mais s'apercevant que mon inclination pour Lud-

mille devenait de plus en plus vive et passionnée, il vint un jour à ma rencontre, comme je m'acheminais vers sa maison, et me dit : « Tu aimes mon enfant; tu es jeune et riche. Ici, ma fille voit peu de garçons qui te ressemblent, même quand je la conduis à l'église; elle serait bien difficile, si elle ne répondait pas à ton inclination. Or, si tu as l'intention d'en faire ta femme, ton père te chassera de sa maison : veux-tu t'en faire un objet d'amusement, je te brûlerai la cervelle en plein jour! Que cherches-tu donc chez moi? »

« J'avais gagné le cœur de Ludmille; et la veille même je lui avais fait l'aveu de mon amour : ces sombres bois avaient entendu nos serments mutuels. Le cœur plein d'amour et de passion, je répondis au père que ma résolution était d'épouser sa fille, en dirait mon père ce qu'il voudrait.

« Lorsque nous arrivâmes devant la maisonnette, Ludmille en sortit, se précipitant vers nous, sa belle chevelure brune en désordre. Ses joues étaient pâles et la plus grande consternation régnait sur son visage. Nous apprîmes que l'officier des tailles russe de Berdizcow venait de faire une visite domiciliaire, et s'était comporté de la manière la plus grossière et la plus indécente. Il avait dit en partant qu'on aurait bientôt de ses nouvelles, si le cens arriéré n'était pas acquitté avant la fin de la semaine. Je donnai au vieillard l'argent que j'avais sur moi, et j'essayai de consoler ma Ludmille, qui se serra contre moi, les yeux remplis de larmes, me jetant un regard où se peignaient toutes les angoisses de son cœur. Puis, tournant mon cheval, je volai vers ma demeure, fermement résolu d'instruire mon père de l'amour que m'avait inspiré cette touchante fille.

« Ce soir-là il était d'une humeur charmante; le vin de Hongrie l'avait si bien disposé, qu'il écouta avec plaisir la description que je lui fis des charmes et de l'amabilité de Ludmille. « Donne-moi cette fille en mariage, lui dis-je, encouragé par son sourire; je l'aime par-dessus tout. »

— « Tu es fou, Casimir, me répondit-il en riant aux éclats. Amuse-toi tant que tu voudras, mais ne me parle jamais de mariage. »

« J'allais reprendre, lorsque je fus interrompu par l'arrivée d'un messager, apportant les premières nouvelles des troubles qui venaient d'éclater à Varsovie. Il fallut monter à cheval incontinent, pour communiquer cette importante nouvelle aux propriétaires des environs, et les requérir de se tenir prêts, en cas que la Volhynie vînt aussi à s'insurger. Cela me prit deux jours; le troisième seulement je revins à mon amie.

« C'était vers le soir que j'arrivai dans le voisinage de sa demeure. Ma voix retentissait à travers le bois dépouillé par l'hiver; nous étions convenus que je m'annoncerais toujours par une vieille chanson d'amour qu'elle préférait à toute autre. Mais cette fois elle n'apparut pas sur le seuil de sa porte comme d'habitude. Plein d'impatience je sautai en bas de mon cheval, que j'attachai par la bride à un poteau. La porte de la maison était ouverte, celle de la chambre l'était également. Dans l'intérieur tout était vide, et des débris de meubles couvraient le plancher. Je pressentis un malheur affreux. Demi-mort d'angoisse, je criai, je furetai dans tous les coins, rien ne me répondit; aucun signe de vie nulle part! La petite écurie était également vide. Le désespoir dans le cœur et m'arrachant les cheveux, je répétais le nom de Ludmille à grands cris, et les mille échos des bois me répondaient d'une voix lugubre. La lune perçant un peu les nuages, je m'aperçus que mon cheval avait brisé son frein. Je ne sais comment je pus faire cette remarque alors; car mes yeux ne voyaient qu'un vide devant moi, et la désolation affreuse qui m'entourait.

« Un bruit me frappa cependant. Il provenait d'un garçon, espèce d'imbécille, qui appartenait au village voisin, et qu'un grand attachement pour Ludmille amenait plusieurs fois par semaine pour l'aider dans ses travaux et faire ses commissions. — Il me donna des éclaircissements.

— « Je t'ai attendu, seigneur, me dit-il de sa voix rauque, je t'ai attendu hier et aujourd'hui. — Tu pourras peut-être secourir Ludmille; mais cela ne me servira de rien, à moi. — Avant-hier le Russe revint de nouveau, celui qui avait insulté Ludmille; il

était sur un char avec plusieurs soldats. Ils firent grand tapage dans la maison, après quoi ils entraînèrent la fille dehors et la jetèrent sur le char avec le vieux; le vieux, à qui ils avaient lié les pieds et les poings avec des cordes : le Russe tenait dans ses mains le fusil du vieux. — Ils étaient cinq, seigneur, cinq et armés. Je ne pouvais faire que grincer des dents et me cacher derrière la broussaille. Ils n'étaient pas encore bien loin, que j'entendis un coup de fusil.... Ils ont tué le vieux, pensai-je. Je saisis alors la grosse pierre qui ferme la porte de l'écurie, et je courus le long du sentier qui traverse le marais; tu sais que ce chemin est de beaucoup plus court que l'autre. Je dépassai ainsi le char, que j'attendis derrière une aunaie. Il arriva enfin, mais le vieux n'y était plus.... Je saisis ma pierre à deux mains .... le Russe voulait embrasser la fille, qui lui frappait la figure. Je lançai la pierre alors .... mais je ne l'ai pas tué, lui, je n'ai frappé que le cocher, qui est tombé de son siége. Un autre saisit les rênes et lança les chevaux du côté de la ville que l'essieu en craquait. — Seigneur, cours, vole à la ville, tu la sauveras peut-être. »

« J'avais écouté ce récit avec la plus vive impatience. Je courus après mon cheval, qui vint à ma voix; mais, comme pour me torturer davantage, il sauta çà et là et ne voulut point se laisser prendre. Les petits obstacles font souvent ce que le plus grand malheur ne saurait faire. Mon désespoir éclata : je criai, je pleurai, je hurlai, jusqu'à ce que j'eusse pu saisir les rênes du cheval. Je devins calme aussitôt, comme si, avec l'animal, j'avais reconquis tout ce que j'avais perdu. Je volai vers la ville.

« De tout temps chaque Polonais a sourdement conspiré contre l'oppresseur étranger; il observe les moindres mouvements de cet odieux maître. Partout on me donna des nouvelles de Ludmille et de ses ravisseurs; mais ils avaient trop d'avance sur moi, je ne pus les atteindre, et au sortir de nos bois je perdis complétement leur trace. Ne sachant où diriger ma course, je parcourus sans but les steppes de l'Ukraine. Jusque-là j'avais regardé sans y prendre beaucoup d'intérêt le mouvement guerrier de mes compatriotes, qui se propageait de toutes parts : Ludmille occu-

pait toute mon âme. C'est alors que le calme de la nuit m'apporta les sons plaintifs de la chanson patriotique du pâtre, qui chantait la solitude déserte de ses steppes, comme si ces steppes et les chevaux qui les peuplent n'appartenaient plus à la patrie. La rougeur de la honte me monta au front; tous les malheurs de mon pays se déroulèrent devant moi. Et poussant mon cheval du côté de ma demeure, partout où je passais, je criais aux Polonais de se préparer à l'insurrection.

« Ce fut pendant une soirée sombre que j'arrivai devant le château de mon père. J'entre dans la cour, et les sons d'une orgie qu'on faisait dans ses appartements frappèrent mes oreilles. Mon cheval s'arrêta tout à coup; quelqu'un en avait saisi les rênes. Par bonheur c'était mon palefrenier, qui, jour et nuit, avait guetté mon retour au péril de sa propre vie. « Sauvez-vous, seigneur, me cria-t-il, par tous les saints, sauvez-vous, il y va de votre vie. Ce sont les Russes qui s'enivrent et qui chantent là-haut, le château en est plein. »

« Un cheval tout sellé m'attendait, et je m'enfuis comme un voleur de la maison paternelle. Entraîné par sa haine ardente, mon père avait armé trop tôt ses gens et ceux des environs. Il avait été surpris, vaincu .... et tué. Que pouvais-je faire dans un tel moment? Après bien des dangers j'atteignis Varsovie. »

— « Mais pourquoi, dit Stanislas, ne vous êtes-vous pas associé à l'expédition de Chrzanowski, qui vient de partir pour le Midi? S'il fait sa jonction avec Dwernicki, ce dont on ne peut douter, ces troupes seront probablement les premières qui pénétreront dans votre pays. Vous auriez pu y être d'une grande utilité par les relations que vous avez dans ces provinces; et quant à Ludmille, c'est principalement là que vous pourrez avoir de ses nouvelles. »

Les deux autres auditeurs se réunirent pour faire la même question, qui paraissait si naturelle.

Casimir répondit qu'il croyait ces expéditions trop faibles, plutôt nuisibles qu'utiles; ou, dit-il, elles n'arriveront pas jusque dans nos provinces, ou, si elles y arrivent, elles accéléreront l'insurrection, sans avoir assez de force pour la soutenir; il n'y aura

plus d'espoir pour l'avenir. Je ne puis donc prêter mes mains à une mesure que je désapprouve. Pour Ludmille .... Dieu sait ce que mon cœur a souffert à cause d'elle. Son histoire est connue dans toute la province; si elle est toujours en Volhynie, mes compatriotes feront, pour la sauver, tout ce que je pourrais faire moi-même. Douce et bonne créature!.... n'y pensons plus.... J'ai entendu dire que toute l'armée doit se mettre en route pour les provinces de l'est.

— « Dieu le veuille, dit le Lithuanien! — Oui, reprit Casimir, cela décidera de la guerre. La Lithuanie, la Podolie, la Volhynie, l'Ukraine, nos anciennes provinces, sont plus importantes que tout le reste. »

Stanislas ne put cacher un sourire ironique, provoqué par l'orgueil provincial de son ami; mais Casimir ne sembla point l'apercevoir, et le Lithuanien, déroulant devant eux le sombre tableau de la lutte de son pays, captiva toute leur attention.

Mais il fut interrompu dans son récit par le cri des sentinelles. On entendit le galop de plusieurs chevaux, qui s'arrêtèrent devant la chaumière. Les joueurs se séparèrent promptement. On demanda le général Uminski, et un moment après on vit entrer les généraux Skrzynécki et Prondzynski, enveloppés de leurs manteaux. Ils étaient suivis de deux aides-de-camp, qui prièrent les assistants de quitter ce lieu immédiatement. Les deux aides-de-camp se retirèrent également, et les trois illustres guerriers restèrent seuls. Prondzynski se tourna alors vers Uminski, et se mit à lui développer, avec sa vivacité ordinaire, le nouveau plan de campagne qu'on avait formé, et pour la réussite duquel on attendait tout de son activité. Il s'agissait de faire avec l'armée principale une grande diversion au nord-est jusque dans l'intérieur de la Lithuanie, pour enlever les gardes russes, qui s'avançaient sur cette route, et porter du secours aux insurgés de cette province. Le plus difficile était de tromper Diébitsch, qu'on avait en face avec la grande armée russe, et de l'entretenir dans l'idée qu'il avait toujours l'armée polonaise devant lui. Et c'était pour cette dernière partie du plan qu'on avait choisi le général Uminski.

Tandis que Prondzynski lui développait ce plan, Skrzynécki se tenait immobile près du feu, regardant la flamme d'un air pensif. Il confirma ensuite en peu de mots les paroles du général, et se tournant vers Uminski par un mouvement rapide, il lui donna l'ordre d'attaquer sur-le-champ les avant-postes de l'ennemi, pour couvrir le départ de l'armée polonaise. « Tachez de tenir Diébitsch continuellement en haleine, ajouta-t-il, nous risquons tout, s'il s'aperçoit trop tôt de son erreur. S'il pousse du côté de Varsovie, vous ne céderez que pas à pas. »

— « Jamais Diébitsch ne sera assez fou pour abandonner sa ligne de communication, interrompit Prondzynski ; il rétrogradera et passera le Bug. »

— « Comme il plaira à Dieu! reprit Skrzynécki ; général Uminski, je vous ai fait comprendre toute l'importance de votre mission ; que le Ciel vous protège! — Maintenant à cheval, messieurs! »

Ils quittèrent la chaumière. Les pas de leurs chevaux se perdirent bientôt de différents côtés ; un calme profond succéda un moment, et le vent, qui passait à travers le mur délabré, ravivait de temps en temps le feu près de s'éteindre. Qui eût dit, que ce qui venait de se passer déciderait de l'indépendance d'une nation, et que l'Europe, qui avait les yeux fixés sur elle, se ressentirait pendant des années des suites qu'il allait entraîner.

Bientôt le bruit des tambours, le son des trompettes, suivis de coups de fusil, interrompirent le calme. Uminski venait d'attaquer les Russes.

III.

L'armée polonaise était arrivée à grandes marches devant Ostrolenka. Elle avait passé la Narew et s'était avancée jusqu'à Lomza, sur la grande route qui conduit en Lithuanie et à Saint-Pétersbourg. C'est là qu'elle rencontra les gardes impériales. Celles-ci abandonnèrent leur camp, dont les Polonais s'emparèrent. Le moment était venu d'anéantir cette élite de l'armée russe.

D'une petite maison villageoise on vit sortir un officier polonais, rayonnant de joie. Il tenait son chapeau à la main, et il appela

avec tous les signes d'une grande impatience un hulan, qui se promenait non loin de là, retenant par la bride un beau cheval anglais, qui était celui de l'officier. Déjà celui-ci avait le pied dans l'étrier, quand l'unique fenêtre de la maison s'ouvrit précipitamment, et fit voir un homme d'un visage pâle et légèrement hâlé du soleil.

« Prondzynski, Prondzynski! » cria-t-il, et une ombre d'appréhension et d'irrésolution passa sur le visage de l'officier prêt à partir. Il remit néanmoins les rênes de son cheval au hulan, et s'achemina vers la maison d'un pas mal assuré.

Skrzynécki, car c'était lui, referma la fenêtre, et lorsque son grand-maître-des-logis entra chez lui, il le trouva se promenant à grands pas dans la chambre.

— « C'est verser du sang inutilement, que d'attaquer les gardes, Prondzynski; il nous faut attendre des nouvelles de la grande armée russe. Jusque-là retenez-en l'ordre. »

— « Pour l'amour du Ciel, général, un moment aussi favorable ne reviendra jamais. Les gardes sont perdues, si nous les attaquons; elles sont sauvées, si nous leur laissons le temps de passer les ponts et les digues à Tycozin; elles se réuniront alors sans péril à Diébitsch, quand celui-ci passera le Bug. Général, je vous en conjure, donnez l'ordre de l'attaque!

Skrzynécki se tenait debout devant une grande table en bois de sapin, grossièrement sculptée, chargée de cartes, de plans et de journaux. Son regard, qui s'était arrêté sur quelques papiers, était celui d'un homme dont l'esprit n'est nullement occupé de l'objet qu'il semble fixer. Il avait croisé les bras sur la poitrine, et comme Prondzynski le pressait de plus en plus, il fit un léger mouvement de la main, comme pour l'éloigner, et se mit de nouveau à parcourir la chambre à grands pas. Son corps, fortement charpenté, et pourtant svelte et élancé, semblait manquer d'espace dans cette chambre basse. Il avait l'habitude de se dandiner en marchant; mais ce défaut particulier à tous les hommes pensifs, n'ôtait rien à l'aisance et à la dignité de ses manières. Son œil calme et plein de confiance dans ce qu'il avait une fois

arrêté, exerçait une grande influence sur tous ceux qui l'approchaient; et dans ce moment même il en imposa tellement à Prondzynski, que celui-ci commença presque à douter de la bonté de ses raisons. Du moins se tut-il.

On a souvent reproché à Prondzynski, doué d'un talent remarquable à imaginer des plans de campagne, qu'il ait manqué de ce ferme courage qu'exige leur exécution. Tout fait croire que ce reproche était mérité. Sa belle conduite dans la bataille d'Iganie, qui semble prouver le contraire, ne doit pas être ici d'un très-grand poids. Il est vrai qu'il conduisit lui-même les troupes dans ce combat si habilement préparé; il n'est pas moins vrai qu'il montra le plus grand sang-froid dans cette lutte sanglante, et qu'en conduisant les troupes au pas de charge, il leur expliqua les avantages du combat à la baïonnette, pendant que les balles ennemies pleuvaient autour de lui. Mais ce n'est pas le courage personnel qu'on a voulu lui disputer par ce reproche, c'est le courage moral du chef, qui se charge de grandes et périlleuses entreprises, sans être effrayé de la responsabilité qu'il assume, et qui, sa résolution mûrement pesée, l'exécute avec fermeté sans regarder derrière soi. Ce n'était pas l'habileté qu'on pouvait lui refuser, mais la force du capitaine. Ce défaut explique suffisamment sa conduite postérieure, lorsque le malheur de sa nation eut atteint son plus haut point, et que, personne ne possédant des connaissances stratégiques au même degré que lui, il n'eut pas le courage moral de prendre le commandement en chef. Ses hautes connaissances dans l'art de la guerre ne surent jamais lui inspirer cette confiance qui exclut le doute, lui donner en un mot la force qui manquait à son caractère. L'exemple de Prondzynski nous montre de nouveau combien une tête bornée, qui prend son peu de savoir à deux mains, l'emporte souvent sur les plus grands talents sans l'énergie du caractère.

Dans la situation présente, Prondzynski ne balançait point à combattre. La position subordonnée le dispensait de la responsabilité, et son expérience lui démontrait la nécessité d'une attaque immédiate et vigoureuse, lui en promettait les plus brillants ré-

sultats, et ne lui cachait pas les suites funestes auxquelles on s'exposait en laissant échapper ce moment favorable. Il ne faut donc pas s'étonner s'il insista fortement auprès du généralissime, et s'il poussa le zèle jusqu'à l'emportement.

Mais par un retour de son caractère il y eut des moments où le refus constant et plein de dignité que lui opposait Skrzynécki, ébranla sa conviction. Tout ce que le généralissime avait entrepris, il l'avait exécuté avec force et d'une main ferme. Ce sont justement les qualités qui nous manquent, qui exercent le plus d'ascendant sur nous quand nous les découvrons dans les autres. Cette force calme, qui se soutint, intimida Prondzynski.

Il attendit donc en silence qu'il plût au généralissime de lui découvrir les motifs qui le faisaient agir ainsi, et il espérait entendre sortir de sa bouche un seul mot, un mot magique, qui, d'un seul coup, allait réduire à rien ses raisons que jusque-là il avait crues péremptoires.

Mais Skrzynécki se taisait toujours, et continuait de se promener à grands pas. A la fin il s'arrêta devant la table et se pencha sur les cartes. Mais il n'était pas difficile de reconnaître que son œil ne voyait rien de ce qu'il semblait avoir fixé. Sa main, probablement mieux instruite de ses sympathies, saisit un journal français, en repoussant avec dédain une gazette polonaise.

— « C'est un bavardage impie que celui que ces journalistes de Varsovie se permettent; rien ne leur est sacré. »

Ces mots, prononcés à demi-voix, semblaient lui être échappés; car aussitôt il se mit à lire le journal français, qui l'absorba entièrement. A mesure qu'il lisait, son visage devenait rayonnant. C'était *l'Avenir* de l'abbé de Lamenais, qui parlait alors avec beaucoup d'onction des principes religieux du général en chef polonais, en augurait favorablement pour la renaissance de la Pologne, en tirait mille conclusions sur l'esprit de l'armée, et finissait toujours par combler d'éloges très-flatteurs ce général lui-même.

Lorsque Prondzynski commençait à soupçonner la tournure que prenaient les choses, tout espoir d'entendre ce mot magique,

ce mot dans lequel il croyait renfermé le salut de la Pologne, s'évanouit. Toutefois il redoubla ses instances pour arracher à Skrzynécki l'ordre de l'attaque; et comme celui-ci, persistant dans son refus, voulut lui tourner le dos, Prondzynski, entraîné par l'idée d'une victoire facile, pleine d'immenses résultats, et frappé de la pensée que la jonction des gardes avec Diébitsch amènerait la perte de toute la campagne, se jeta à ses pieds.

— « Pas de comédie! s'écria Skrzynécki en colère. Je suis chargé de la responsabilité de l'armée, et j'en répondrai. Vous n'avez, général, qu'à obéir à mes ordres. »

Prondzynski se leva plein de rage: « Eh bien donc, annulez l'expédition par cette lenteur intempestive; vous risquerez notre armée entière quand Diébitsch, réuni aux gardes, nous disputera le passage de la Narew. Pour moi, je ne veux être de rien dans cette manière de faire la guerre. Je demande mon congé. »

— « Vous l'avez. Adieu. »

Prondzynski sortit, sauta sur son cheval et s'élança au loin; ses larmes inondèrent son visage.

Pendant cet entretien, les troupes qui attendaient l'ordre de l'attaque, s'étaient tenues prêtes, et plusieurs officiers à cheval avaient gravi une petite colline qui dominait la maisonnette où logeait le généralissime. Ils en virent sortir Prondzynski, qui venait à eux au galop. Prenant cela pour un signe que l'ordre de l'attaque avait été donné, ils allaient partir pour se rendre promptement à leurs postes. Mais celui-ci leur fit un signe négatif de la main, s'arrêta, et jeta un regard douloureux du côté où les gardes opéraient leur retraite, harcelées seulement par quelques détachements polonais. Son œil était égaré et les muscles de son visage se contractaient convulsivement.

Stanislas et Valère se trouvaient parmi ces officiers. Le dernier se tourna vers Prondzynski pour le questionner.

— « Je n'ai pas de réponse officielle pour vous .... je suis congédié, dit-il d'une voix éteinte; le généralissime n'attaque pas les gardes. »

Tournant ensuite son cheval, il regagna lentement le camp

polonais. Un jeune colonel, seul, proféra un gros juron; les autres officiers se regardaient avec étonnement, mais ils se turent. La confiance en Skrzynécki était encore si grande, qu'on n'osait douter de la sagesse de ses mesures.

C'était par une brillante matinée de mai; le rayonnant soleil se mirait dans les ondes du fleuve; la rosée scintillait sur la plaine immense et sur les pointes des bois, épars çà et là dans la campagne; les oiseaux chantaient, et l'on n'entendait que de rares coups de fusil dans le lointain. Valère avait oublié et la guerre et ses soucis. Déjà il s'était habitué complétement à cette vie changeante et vide de pensées. Il ne permit plus aux vieilles questions de son cœur de s'élever; car il était moins que jamais en état de leur répondre. Il se contentait de puiser dans la fraîche nature ouverte devant lui. Tout à coup on vit venir une brillante berline, du côté où les gardes avaient opéré leur retraite. On avait trouvé tant d'objets de luxe dans leur camp, que l'on crut un moment que cette belle voiture faisait partie de ce riche butin, et l'on ne s'étonna pas beaucoup de son apparition. Mais comme elle approchait, on vit qu'elle contenait une femme d'une rare beauté, accompagnée d'un officier que Stanislas et Valère reconnurent aussitôt pour le Volhynien Casimir, et tous deux d'une même voix s'écrièrent: « Ludmille! »

La berline s'arrêta, et Casimir raconta à ses amis par quel hasard il avait retrouvé son amante. La fuite précipitée des gardes avait encombré la route, et la voiture, se trouvant arrêtée, était tombée entre les mains des Polonais. — « Et le Russe? interrompit Stanislas. — Le lâche avait abandonné son butin, et déjà il était hors de la portée de ma balle. Ce n'était cependant pas celui qui avait enlevé Ludmille. L'officier des tailles qui, après avoir tué son père, l'entraîna loin de son pays, n'avait été que l'agent d'un chef russe, qui venait du midi pour se réunir aux gardes avec son corps, et voilà comment elle s'est trouvée ici. »

Valère entendit peu de ces paroles; il ne pouvait détourner ses yeux des traits de Ludmille. Il ne lui échappa pas que la beauté et le bonheur de ce visage avaient été flétris. Ses grands

yeux, pleins d'une histoire de souffrances terribles, ne s'élevaient que rarement et avec timidité : de longs cils les abritaient. Mais quand ils s'élevaient, une rougeur brûlante couvrait ses joues, et la colère, la honte, l'orgueil et la haine se révélaient tour à tour sur son pâle visage. Elle était habillée moitié en villageoise et moitié en chiffons à la mode. La berline partit; mais cette image laissa dans le cœur de Valère une impression singulière. « Rien, se dit-il, ne nous tourmente tant dans notre vie si bourgeoise, si mesquine, que la stricte observance des convenances sociales. Nous en faisons dépendre le bonheur et le malheur, et nous nous récrions avec épouvante quand une jeune fille se promène seule. Un coup de vent passe et bouleverse toutes ces petites choses, et à peine avons-nous le temps de demander ce qui s'est passé! Pauvre jeune fille! »

Il retourna pensif à son bivouac. Magyac vint à sa rencontre, une lettre à la main. Elle venait de Varsovie, de Constance. Son amante lui écrivait des paroles d'amour et de regret; elle ne pouvait ni ne voulait supporter plus longtemps son absence. « Reviens, terminait-elle, si tu veux m'embrasser encore. Qu'as-tu à te mêler de la guerre de ce peuple? est-ce pour tes vœux qu'ils combattent? Quand ils auront chassé le maître russe, viendront les maîtres polonais, cela peut-il t'intéresser? Qui sait mieux que toi que la jeunesse est courte, et que la force pour en jouir dure peu! Et tu voudrais l'abréger toi-même, et sans profit encore! Reviens, il n'y a qu'un prompt retour qui puisse me prouver que tu m'aimes. »

Il avait à peine achevé la lecture de cette lettre qu'on sonna le boute-selle. Son régiment devait se mettre à la poursuite de l'ennemi. Que faire? Le général Kicki, qui passait au galop, le salua, lui criant d'une voix amicale : « A cheval! à cheval! brave Allemand! » Les trompettes sonnèrent de nouveau. Quitter l'armée dans ce moment lui semblait impossible et lâche, bien qu'il connût le caractère violent de Constance, et qu'il crût suivre un sentiment naturel en retournant à Varsovie. Tout en se reprochant à lui-même que les convenances eussent plus d'empire sur

lui que son premier sentiment qui lui semblait si légitime, il avait rejoint son régiment, et trottait un instant après dans ses rangs à travers la plaine qui conduit en Lithuanie.

Le moment favorable d'anéantir les gardes venait d'échapper. Les attaques partielles qu'elles eurent à essuyer, leur causèrent de grandes pertes, mais ne les empêchèrent pas de passer le Bug ; et lorsque Skrzynécki arriva le lendemain aux ponts et aux digues de Tycozin, les Russes étaient déjà en sûreté sur la rive opposée, et il lui fallut forcer son propre passage.

Ici l'armée polonaise foula pour la première fois le sol de la Lithuanie. Cette idée excita les soldats jusqu'à l'enthousiasme. Les armes polonaises étaient arrivées à leur apogée ; le peuple attaqué s'était changé en peuple agresseur ; la route de Saint-Pétersbourg était ouverte devant lui. Par une tiède matinée l'armée se vit au sein d'une steppe immense, dans laquelle s'élevait une haute colonne, comme une pyramide dans les déserts de l'Égypte. Elle portait le nom de colonne Czarnécki, en l'honneur duquel elle avait été érigée aux frontières de la Pologne et de la Lithuanie. Lorsque l'état-major y fut arrivé, un *halte*, parti de mille bouches, arrêta l'armée. Skrzynécki descendit de cheval, et tous les cavaliers suivirent son exemple. Il mit un genou en terre, et tous ces farouches soldats qui, un instant auparavant, ne respiraient encore que haine et vengeance, fléchirent le genou et prièrent.

C'était un touchant spectacle.

Valère, qui ne jugeait de l'importance de la prière que par l'effet qu'elle produit sur celui qui prie, vit avec une pieuse émotion l'impression profonde qu'elle fit sur une masse si nombreuse, composée d'éléments si variés, par cette unanimité de pensées, se manifestant simultanément. L'expression de ces visages sévères, hâlés ou cicatrisés, sur lesquels roulait une larme brûlante, pouvait se traduire ainsi : « Dieu d'en-haut ! toi qui sais ce que nous avons souffert, aie pitié de nous, Dieu de miséricorde ! » Valère sentit s'élever dans son âme une prière fervente : « Dieu de miséricorde, dit-il, aie pitié d'eux, aie pitié de tous les hommes ! »

La vaste plaine couverte de cette masse innombrable ressem-

blait à la mer agitée par la brise du matin. Le soleil perçant la légère couche de nuages qui s'était interposée entre lui et la terre, faisait jaillir mille étincelles des armes polies des guerriers. Valère se souvint des beaux dimanches de son enfance, où, devant le presbytère de son père, il voyait les bons paysans se rendre à l'église en habits de fête. Un beau soleil lui avait toujours paru nécessaire à la digne célébration du service divin; son rayon lumineux était une des conditions de ce saint calme dominical qu'il avait goûté si souvent dans son village. Le soleil qui venait percer les nuages éleva donc sa dévotion jusqu'à l'exaltation, et il y vit un signe immédiat que la prière avait été exaucée. Alors s'éleva un bourdonnement comme si une nouvelle création allait sortir du sein du chaos; l'armée entière entonna un chant sacré, et la plaine immense semblait n'avoir qu'une voix. Y a-t-il rien de comparable à la puissante expression d'un chœur d'hommes aux mille et mille voix? Le plus endurci des hommes en serait ému, et le plus découragé renaîtrait à l'espérance. — Dans ce moment l'armée polonaise eût attaqué tout un monde en armes!

L'acte religieux terminé, la disposition solennelle qu'il avait laissée dans les cœurs durait encore, lorsqu'on vit arriver ventre à terre deux courriers, se dirigeant vers la colonne Czarnécki, où se tenait le généralissime. Ils apportaient la nouvelle que Diébitsch, reconnaissant son erreur, était parti en toute hâte avec son armée, et avait gagné par des marches forcées Græna et le Bug, qu'il avait passé. Ainsi dans ce moment même où l'armée était en prière, tout le but de l'expédition était perdu. Il lui fallait rétrograder promptement sur Lomza et Ostrolenka, pour empêcher l'ennemi de se jeter entre Varsovie et elle. Un corps, sous les ordres de Gielgud et Chlapowski, fut envoyé en Lithuanie pour y soutenir l'insurrection. En ce moment, le Lithuanien ami de Valère, qui avait déroulé dans la chaumière isolée au milieu des bois le sombre tableau de la lutte de son pays, passait devant l'Allemand, qui allait se mettre en route avec son détachement.

— « Vous faites partie de l'expédition qui part pour votre pays, lui dit Valère; que le bonheur vous accompagne! »

Le Lithuanien leva au ciel son regard mélancolique, tendit la main à son ami et lui dit : « Quand vous serez retourné dans votre patrie, et que vous penserez à la Lithuanie éloignée, les doux habitants de ce pays seront étendus, percés de balles, derrière les arbres de leurs forêts, qui, pour le moment, sont leur unique rempart. Moi, je n'ai plus d'espoir. Veuille le Ciel que je meure sur le champ de bataille, et qu'il ne me soit pas réservé d'assister aux secondes funérailles de ma patrie ! »

Valère essaya en vain de l'arracher à ces tristes idées ; le Lithuanien secoua la tête, et, souriant douloureusement, lui serra la main et partit.

Lorsque les gardes apprirent la retraite de l'armée polonaise, elles revinrent pour l'inquiéter et opérer leur jonction avec Diébitsch, qui s'avançait du midi. Il était alors impossible de l'empêcher. Skrzynécki arriva devant Ostrolenka sans s'arrêter. Déjà la plus grande partie de son armée y avait passé la Narew par un chaud après-midi ; beaucoup de soldats se baignaient dans la rivière ; la cavalerie fourrageait, l'infanterie faisait la cuisine ; tous, enfin, étaient dans la plus grande sécurité, lorsqu'une vive fusillade se fit entendre sur l'autre rive qu'on venait d'abandonner. Le 4.e régiment tout entier se trouvait encore dans la ville. Bientôt on vit ces troupes se diriger vers le pont en faisant feu derrière elles. La fusillade devint de plus en plus vive dans les rues de la ville ; on vit dresser des batteries sur la rive opposée, et les boulets volaient sur le pont, que le brave régiment défendait pas à pas, en le passant lentement et en ordre.

Plus de doute que Diébitsch avec sa grande armée se trouvât en face des Polonais ; il était accouru par des marches excessives. Un petit corps de Polonais, sous le commandement de Lubienski, s'était vainement opposé à son passage près de Nur. Cette troupe avait combattu avec un courage surnaturel, payant de son sang une glorieuse retraite.

Un furieux tumulte éclata parmi les Polonais, qui se voyaient ainsi surpris ; ils coururent aux armes avec cette célérité et cette intrépidité qui caractérisent leurs armées. Skrzynécki, monté sur

son grand cheval de bataille, se montrait partout, donnant ses ordres d'une voix forte et assurée. Les balles de la rive opposée portaient autour de lui sans l'émouvoir. Un feu singulier brûlait dans ses yeux; ses joues, ordinairement pâles, étaient légèrement colorées, et l'on voyait sur ses lèvres un dépit courageux qui semblait dire : je ne quitterai pas cette place, vous m'y enterrerez plutôt.

Valère, qui le vit dans ce moment, fut effrayé de son aspect. Il ne savait si c'était quelque chose de démoniaque ou de saint qui brillait sur ses traits contractés. Les figures d'airain des puritains Bacfour et Cromwell se présentèrent à son esprit. Jamais il n'eût cru la douce physionomie de Skrzynécki capable d'une telle expression.

En effet, on ne saurait expliquer la conduite du généralissime qui se jouait de la mort en la provoquant, que dans la disposition d'une âme exaltée outre mesure. Il défendit le pont de la Narew avec une fureur aussi grande que si le sort du pays avait dépendu de sa possession. Derrière l'armée polonaise s'élevaient des collines de sable qui lui offraient une position excellente, sinon pour empêcher, du moins pour faire payer cher le passage à l'ennemi. Mais Skrzynécki ne voyait que le pont et l'ennemi sur le pont. Le remords d'avoir laissé échapper les gardes dans un moment où il aurait pu les anéantir, semblait aiguillonner son âme comme un démon. Jamais l'armée polonaise n'avait été si nombreuse qu'alors; il ne voulut donc pas retourner à Varsovie, sans avoir livré bataille. Sa conscience le poussait à des faits d'armes qu'il avait trop négligés jusqu'ici.

Des courriers furent dépêchés pour rappeler les troupes qui étaient déjà en route pour Varsovie. Les bataillons marchèrent armes baissées vers le pont sur lequel les Russes se ruaient en masses noires. Une boucherie sans exemple commença alors. Les boulets et les balles pleuvaient sur cette masse compacte, frappant l'ami et l'ennemi : nul ne fuyait. Tout ce qui apparaissait sur le pont ou dans le défilé en avant du pont, était mitraillé. Des monceaux de cadavres encombraient la route; ailleurs le

terrain était couvert de boulets et de balles. De nouvelles troupes s'avançaient sans cesse pour remplacer celles dont les membres palpitants jonchaient le sol. Les généraux avaient tiré leurs sabres, eux-mêmes, combattant comme de simples soldats. Au premier rang, tout près du pont, on apercevait le général Kaminski, tenant son sabre d'une main haute, tournant la tête et criant ordre sur ordre. Valère, qui était non loin de lui, voyait bien sa bouche ouverte; mais le bruit terrible de la bataille ne permettait pas à la voix la plus tonnante de se faire entendre, même à quelques pas. Tout à coup le général tombe de cheval et disparaît dans la mêlée. Alors apparut Kicki, le brillant Kicki; il accourut à cheval, haut comme le dieu de la guerre : il disparut comme un brillant météore. Des balles impitoyables avaient moissonné les deux héros. « Kicki est tombé! Kicki est mort! » ces cris se répétaient de bouche en bouche; mais on n'avait pas le temps de pleurer les morts. La perte de Kicki remplit les soldats d'une fureur nouvelle; de nouveaux bataillons se jetèrent sur l'ennemi avec une rage qu'on ne saurait exprimer. Le défilé en avant du pont, dont les Russes s'étaient rendus maîtres, leur fut repris. Mais de nouvelles masses ennemies sortaient de la ville, serrées comme des nuages. Le régiment que Kicki avait commandé restait inactif près du champ de bataille; l'espace ne permettait que peu ou point d'action à la cavalerie. Valère vit que ces hulans pleuraient, et il entendit leurs cris de rage de ne pouvoir venger leur chef adoré.

Il survint un moment d'épuisement devant le pont. Les Russes jetaient leurs morts et leurs blessés dans la rivière pour se faire de la place. De l'autre côté, les Polonais venaient de dresser une batterie, et une grêle de mitraille fut aussitôt lancée contre le pont. Vu la grande proximité, chaque projectile atteignit son homme; la mitraille éclaircissait les rangs des ennemis, qui allaient de là gonfler la rivière de leurs cadavres. La batterie russe de la rive opposée redoublait aussi son feu terrible. Skrzynécki, toujours plus sombre, et qui n'avait point cessé de se tenir où la pluie des balles tombait le plus, descendit alors de cheval, se mit à la tête

d'une colonne d'infanterie et marcha sur l'ennemi au pas de charge. Les balles sifflaient autour de lui comme mille serpents; elles frappaient son bonnet, déchiraient son uniforme; mais il avançait toujours. Il ôta son bonnet pour montrer à ses grenadiers le point qu'il fallait attaquer. Un vent léger souleva alors sa mince chevelure brune, dont les pointes commençaient déjà à grisonner sous les soucis de la guerre. Il ressemblait dans ce moment à un père vigoureux, qui, dans le désespoir de son cœur, fait un dernier effort pour sauver ses enfants menacés.

Le soleil se coucha enfin couleur de pourpre. Pendant quelques minutes encore ses rayons tremblants brillèrent sur la rivière ensanglantée, puis le sombre crépuscule répandit sur tous les objets sa teinte douteuse. Les Russes commençaient à se rebuter de leurs efforts, le carnage cessa, et les Polonais restèrent maîtres du champ de bataille. La nuit vint, on n'entendit plus que le départ de leur armée, puis tout rentra dans le calme, interrompu seulement par le râle des mourants et par des soupirs étouffés qui s'échappaient de dessous les monceaux de cadavres. Les étoiles brillèrent de tout leur éclat, et l'air était doux comme si rien ne s'était passé.

H. HOERTEL.

Mélanges.

INTRODUCTION EN ALLEMAGNE
DES REPRÉSENTATIONS D'ÉTATS
(Landständische Verfassungen),
OU
HISTOIRE DE L'ARTICLE XIII DE L'ACTE DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

Lorsqu'en 1813 les princes allemands eurent besoin de toutes les forces de leurs peuples, lorsqu'il fut nécessaire d'enthousiasmer les masses pour les exciter à achever l'œuvre commencée dans les plaines de Leipzig, et affranchir leur pays de la suprématie de Napoléon, ils leur promirent des constitutions qui, avaient-ils dit, devaient leur donner la liberté après la conquête de l'indépendance. Ce fut dans le but d'aviser à remplir de leur mieux leur promesse, que les princes allemands se réunirent et ouvrirent les conférences de Vienne. Il fallait bien, en effet, faire quelque chose pour un peuple dont l'empereur François disait alors: « J'ai appris à connaître mes chers Allemands, et maintenant, plus que jamais, je sais combien c'est un bon et brave peuple. »

On se mit donc à l'œuvre, et pour *renouer* de son mieux *la chaîne des temps*, on chercha d'abord si, en exhumant une partie de l'ancienne constitution de l'Empire et de celles des États qui relevaient de lui, on ne parviendrait pas à simplifier singulièrement le travail. On ne pouvait toutefois le faire qu'avec certaines modifications. S'il y avait autrefois deux bases bien distinctes et sur lesquelles reposait le vieil édifice, l'empereur et les tribunaux

impériaux, vingt-cinq ans de guerres et de révolutions, avaient bien changé la face des choses. A l'Empire se substituait la confédération germanique, et quant aux tribunaux impériaux (*Reichsgerichte*), ils s'étaient trouvés disparaître sans qu'on eût rien mis à leur place. D'un autre côté, les princes de l'Empire étaient devenus des souverains. Ce n'est pas qu'il n'y eût des voix pour demander l'établissement d'un tribunal fédéral : la Prusse d'abord, dans sa note du 13 septembre 1814; puis ensuite la Prusse, l'Autriche et le Hanovre, dans leur note collective du 16 octobre suivant. L'opposition de plusieurs cours fit rompre des négociations déjà entamées. La Bavière objecta que l'établissement d'un pareil tribunal ne pouvait se concilier avec les droits absolus (*unbedingten*) de la souveraineté. Le Wurtemberg dit à peu près la même chose. La création d'un tribunal arbitral fut donc différée jusqu'à 1834. Ce retard nous importe peu; car nous pensons que ce tribunal (*Austrägalgericht*) sera plus nuisible qu'utile au développement de la liberté, et que, loin de faire un contrepoids aux empiétements du pouvoir, il ne servira qu'à donner à l'arbitraire un caractère apparent de légalité.

Les princes allemands voulaient, disaient-ils, assurer la force et l'existence, moins des constitutions antérieures que de celles qui étaient promises et à naître. On voulait introduire dans les différents pays qui faisaient partie de la nouvelle alliance une espèce de représentation en récompense de leurs efforts. Il n'est peut-être pas sans intérêt de voir par quelle suite de négociations, après quels débats, quelles lenteurs, et peut-être aussi avec quelle répugnance, on parvint à introduire dans l'acte de la confédération germanique l'article 13, qui stipulait l'introduction dans chaque pays d'une *représentation d'États*.[1]

1 Il faut prendre bien garde de confondre. Les dispositions de cet article dotaient les divers pays d'Allemagne non d'un gouvernement représentatif, mais d'une *représentation d'États*, c'est-à-dire, que le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, les universités, devaient être représentés séparément et suivant leur importance. Toutes les fois que, dans le cours de ce travail, nous employons le mot *représentation*, il s'agit d'une représentation par États, et non d'une constitution représentative dans le sens que nous y attachons en France.

Le 13 septembre 1814, avant même qu'on eût commencé les négociations relatives à l'acte fédéral allemand (*die deutsche Bundesacte*), le prince de Hardenberg remit au prince de Metternich un projet dont l'article 7 était ainsi conçu : « Dans chacun des États appartenant à la confédération, il sera introduit une représentation d'États; celles préexistantes seront maintenues. On fixera des principes généraux, qui formeront le minimum des droits qui leur seront attribués. Les États se composeront des chefs des anciennes familles princières aujourd'hui médiatisées, des nobles qui relevaient autrefois immédiatement de l'Empire; leurs droits seront héréditaires. Ils concourront à la confection des lois pour la part qui sera ultérieurement déterminée, voteront les impôts, et seront les défenseurs naturels de la constitution vis-à-vis du souverain et de la confédération. »

Telles devaient être leurs attributions.

Le 14 octobre 1814 une conférence s'ouvrit entre les plénipotentiaires d'Autriche, de Prusse, de Hanovre, de Bavière et de Wurtemberg, qui, après le rejet d'une réclamation du grand-duché de Bade, qui demandait son admission dans le sein du conseil, se constituèrent en comité secret. Le prince de Metternich y lut, au nom de l'Autriche et de la Prusse, un projet en douze articles. Les §§. 11 et 12 disposaient : « qu'il était nécessaire d'introduire une représentation d'États dans tous les pays de la confédération, et de fixer le minimum de leurs droits et prérogatives; que les droits particuliers qui appartiendraient à certains individus seraient également déterminés, mais que toutefois l'Autriche et la Prusse pourraient, quant à l'application des deux derniers paragraphes, avoir égard aux circonstances. »

L'opposition du Wurtemberg et de la Bavière empêcha l'adoption du projet. Le Wurtemberg voulait que les droits du prince fussent mieux définis. L'expression *Regierungsrechte* ne lui semblait point satisfaisante. A peine voulait-il se contenter de celle de *Souverainetätsrecht;* et quant à la Bavière, elle ne voulait point de villes libres. La seconde partie se terminait ainsi : « Les dispositions de l'acte fédéral (*des Bundesvertrags*) laissent à

chaque État toute facilité pour faire harmoniser la constitution avec les besoins du pays, le caractère des habitants et les coutumes locales. »

Malgré le vague inconcevable de ce paragraphe, on ne peut nier qu'il n'y eût déjà progrès dans les têtes des plénipotentiaires. Le projet du prince de Hardenberg ne faisait aucunement mention du peuple; un conseil dont les membres étaient pris dans la noblesse, devait composer sa représentation et défendre ses intérêts. Si la nouvelle rédaction n'accordait pas beaucoup plus, elle avait au moins le mérite d'être plus politique, en ce qu'elle semblait tenir compte des progrès du temps.

L'histoire secrète de ces négociations peut seule montrer quelles arrière-pensées recouvraient toutes ces négociations. A travers le vague et l'ambiguité de ces projets successifs, on voit le dessein bien arrêté, non-seulement de ne rien accorder ou de ne faire que des concessions insignifiantes, mais encore celui d'augmenter la part déjà si grande du pouvoir royal.

L'opposition de la Bavière et du Wurtemberg empêcha encore l'adoption de l'article. Le prince de Wrède déclara dans la troisième séance que le roi de Bavière avait déjà pris la résolution d'octroyer à son peuple une constitution, où, sans manquer à ce qu'il se devait à lui-même, il saurait reconnaître les besoins de l'époque. C'est pourquoi il jugeait inutile que le futur conseil fédéral fixât le minimum ou le maximum des droits à accorder aux membres des États. Le Wurtemberg, de son côté, exprima que, si l'on reconnaissait d'une manière générale et formelle la nécessité d'introduire dans toute l'Allemagne des représentations d'États, la fixation d'un minimum devenait impossible, comme attentatoire aux droits des souverains, et qu'au surplus, quant à l'exception que la Prusse et l'Autriche voulaient stipuler en leur faveur, elle était totalement inadmissible.

Du 14 octobre au 16 novembre le comité traita encore d'autres questions; il se dissout alors sans émettre de déclaration finale, et les six mois qui suivirent furent comme une époque de stagnation, où le laborieux enfantement de l'acte germanique n'avança

pas. Le 23 mai 1815, encore sous l'impression de l'épouvante où les avait jetés le débarquement imprévu de Napoléon à Cannes, les plénipotentiaires reprirent leurs conférences, et essayèrent encore de constituer l'Allemagne. Sur ces entrefaites, les princes et les villes auxquelles le nouvel acte devait enlever leur souveraineté, avaient compris que le seul moyen de faire accueillir leurs réclamations, était de gagner des partisans parmi le peuple, en annonçant quelques intentions libérales. Aussi présentèrent-ils une note dans laquelle ils demandaient pour les États :

1.° Le droit de voter tous les impôts nécessaires à l'administration et d'en régler l'emploi;

2.° Celui de voter les lois;

3.° Celui de surveiller l'emploi des fonds publics;

4.° Celui de porter plainte, spécialement dans le cas de malversation de la part des fonctionnaires, et celui de redresser les abus.

Comme on devait s'y attendre, tous ces petits princes qui avaient eu la simplicité de croire aux assurances de l'Autriche et de la Prusse, ne réussirent pas dans leurs tentatives. Les conférences furent reprises. Il semblait dans le principe que la discussion devait être bien simplifiée; car de décembre 1814 au 23 mai 1815, on n'avait pas élaboré moins de sept projets de constitution germanique.

Le premier de ces projets avait un article 13 ainsi conçu : « Dans le délai d'une année il sera introduit dans chaque pays de l'Allemagne des États qui, pour le vote des impôts et les objets de législation générale, jouiront de *droits particuliers* (*besondere Rechte*). Toutefois chaque État pourra user de la faculté de mettre la constitution en harmonie avec les besoins du pays, le caractère des habitants et les coutumes locales. »

De tous ces projets il serait bien difficile de décider quel est le plus mauvais ou le meilleur. Tout en ayant l'air de fonder en Allemagne la base d'un nouvel ordre de choses, ils n'établissent, ne fixent, n'accordent absolument rien. Les plénipotentiaires, déterminés d'avance à ne tenir aucun compte des promesses faites

à l'Allemagne dans le moment du danger, cherchaient à faire disparaître les faits sous les paroles, et à tromper les peuples avec un programme constitutionnel.

Examinons maintenant la teneur du second projet, présenté par la Prusse dans sa note du 10 février 1814. On y lisait :

§. 82. « Dans tous les États de l'Allemagne, la représentation actuellement existante sera maintenue, sinon, il en sera établi une. »

§. 83. « Chaque État reste juge de la manière dont il doit l'établir, et de se diriger d'après les besoins locaux et l'esprit de l'ancienne constitution nationale.

« Toutefois, pour ce qui regarde la convocation périodique des États, le droit du souverain de les dissoudre, les rapports entre celui-ci et les États, il ne sera pris aucune disposition de nature à altérer en tout ou en partie le but de l'institution. »

§. 84. « La constitution sera soumise à la confédération et placée sous sa garantie. Elle ne pourra être abolie ou modifiée sans le consentement des États, et sans qu'il soit fait communication à la diète des motifs de ces mesures. Il en sera de même de toutes les conventions conclues entre le souverain et les États. »

§. 85. « Sans avoir égard à la diversité des différentes constitutions à introduire dans les pays de la confédération, tous les États ont les droits ci-après exprimés :

a) « Ils concourront (*Mitberathung*) à la rédaction des nouvelles lois, des lois générales, de celles qui touchent à la propriété et aux droits personnels des citoyens.

b) « Ils voteront la création de nouveaux impôts et l'augmentation de ceux déjà existants.

c) « Ils auront le droit de porter plainte sans que le gouvernement soit jamais fondé à leur refuser les explications nécessaires.

d) « Ils devront défendre vis-à-vis du souverain et de la diète la constitution établie, ainsi que les droits particuliers assurés et garantis par le traité fédéral. »

Ce projet est dans sa rédaction fort remarquable, non-seulement en ce qu'il porte complétement le cachet de l'esprit prus-

sien, mais aussi en ce qu'il résume parfaitement les idées dont étaient animés les principaux plénipotentiaires. Quel contraste, en effet, entre le libéralisme apparent des dispositions générales et le sentiment d'inquiète méfiance avec lequel sont rédigés les articles séparés! N'est-ce pas quelque chose de singulier que cette voix consultative (*Mitberathung*) donnée aux États dans la confection des lois; que cette clause qui ne leur permet de prendre part au vote des impôts que pour en créer de nouveaux, ou pour augmenter ceux qui existent déjà? Le concours des États serait donc ainsi facultatif, et deviendrait inutile du moment où l'on voudrait rester dans le *statu quo!* Une semblable disposition les exclut ainsi virtuellement de toute participation directe aux affaires du gouvernement, et les réduit à un simple conseil, dont on peut à volonté adopter ou rejeter les avis.

Les négociations avaient déjà duré assez de temps, pour qu'il fût facile de voir que le projet de diviser l'Allemagne en cercles ne trouvait pas faveur auprès des plénipotentiaires. Le 1.er mai 1815, les ministres prussiens présentèrent un second projet, où l'article relatif aux constitutions allemandes se trouvait modifié de la manière suivante:

§. 9. « Dans tous les États de la confédération, la représentation d'États actuellement existante sera maintenue, ou bien il en sera établi une, *combinée de telle manière que toutes les classes de citoyens soient représentées.*

« Ils voteront les impôts à établir et les lois générales qui intéressent la propriété ou la liberté individuelle. Ils porteront plainte sur les abus qui s'introduiraient dans l'administration, défendront la constitution et les droits particuliers qui reposent sur elle. Les droits et attributions des États, une fois fixés d'une manière constitutionnelle, seront placés sous la garantie fédérale. »

Ce projet semblait accorder plus qu'on avait l'intention de donner. Quelques jours après, l'Autriche présenta de son côté une nouvelle rédaction; elle était ainsi conçue:

« Dans tous les pays de l'Allemagne la constitution existante est conservée et la liberté individuelle garantie. Il en sera intro-

duit une dans ceux qui n'en possédaient point auparavant, et elle sera placée sous la garantie fédérale.»

Dans une réunion composée des plénipotentiaires des membres de la future confédération, et tenue le 23 mai 1815, l'Autriche, après s'être concertée avec la Prusse, présenta un autre projet, dont le §. 10 disait:

«Tous les pays de l'Allemagne devront jouir d'une constitution représentative.»

Il fut la base des négociations qui remplirent les sept séances suivantes.

Qui croirait qu'après tant de pourparlers, tant de conférences, tant de projets présentés, il reste encore quelque chose à faire? Il faudrait ne pas connaître cette manie, ce besoin des Allemands de délibérer sans fin sur tout, pour croire qu'après cette nuée d'amendements tout est terminé, et qu'il ne reste plus qu'à voter sur l'article. Eh bien, non! les négociations se continuèrent encore, et ce ne fut que le 8 juin que l'acte fédéral fut terminé.

On était à peu près tombé d'accord sur le sens général de l'article, il ne restait plus qu'à examiner divers amendements et à s'entendre sur leur rédaction. Les conférences reprirent le 24 mai, et dans la deuxième, le 26 du même mois, les députés des princes et des villes libres exprimèrent le désir, qu'après ces mots: «constitution représentative,» on ajoutât ceux-ci: «Qui investit les États du droit de concourir à la confection des lois générales, de celui de voter les impôts et de porter collectivement plainte au souverain. Les droits énoncés ci-dessus sont garantis, ainsi que ceux qui pourraient avoir été acquis par suite de l'existence de constitutions antérieures.»

La Bavière donna son assentiment à cette rédaction, et dans le vote par écrit, le comte de Rechberg, son plénipotentiaire, ajouta: *Sa Majesté le roi de Bavière a déjà résolu de donner une constitution à son peuple.* J'ignore quel était le but du plénipotentiaire en faisant ainsi part prématurément des intentions de son souverain; mais toujours est-il que celui-ci, après ces promesses, ne fit pas preuve de bonne volonté; car la constitution

bavaroise ne fut promulguée que trois ans plus tard, le 26 mai 1818.

Dans la quatrième conférence (30 mai) on délibéra sur l'amendement présenté par les princes et les villes libres, et on vota sur une note du plénipotentiaire hollandais. Enfin, après plusieurs débats insignifiants, et vu la difficulté de savoir à laquelle de ces diverses rédactions on pourrait donner la préférence, on résolut de ne faire entrer dans l'article 10 que ces mots:

« Tous les pays de l'Allemagne recevront une constitution avec une représentation d'États. »

A la conférence suivante (31 mai) on remarqua l'insuffisance de cette rédaction, aussi proposa-t-on d'ajouter : « que les négociations nécessaires pour fixer le sens de l'article seraient abandonnées aux délibérations de l'assemblée fédérale. » Mais comme cette proposition ne put satisfaire tout le monde, la rédaction définitive de l'article fut ajournée à la dernière séance.

A la fin de la septième conférence il fut présenté une nouvelle variante de l'acte fédéral, où l'article en question fut inséré sous le n.° 13, et dans la forme et teneur que nous avons relatées plus haut.

Dans la neuvième conférence, pendant le vote, les plénipotentiaires de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strelitz exprimèrent que, vu la haute importance des constitutions représentatives, tant pour chaque État en particulier que pour tous les États de l'Allemagne en général, ils demandaient pour les dispositions de cet article une extension plus libérale. Ils exposèrent que dans le cas où l'amendement présenté par les princes et les villes libres ne semblerait pas acceptable, ils désiraient du moins que dans l'acte fédéral « il fût fait expressément réserve de tous anciens droits constitutionnels existants dans les pays qui possédaient encore une constitution représentative, et que dans ceux où il n'en existait pas encore à cette époque, il fût, *dans le délai d'une année*, établi des constitutions qui auraient pour base une représentation d'États. »

La Hesse électorale et Saxe-Weimar appuyèrent la proposition.

Enfin le 8 juin, dans la dixième conférence, les plénipotentiaires de la Hesse électorale renouvelèrent la proposition des députés du Mecklembourg relative à l'article 13. Alors, pour se tirer d'embarras, on déclara que, quelque incomplète que fût la rédaction dudit article, il fallait cependant la conserver dans sa forme primitive.

L'acte fédéral fut alors signé, et son article 13 fut ainsi conçu:

« Dans tous les États de la confédération germanique il devra exister une constitution représentative (*landständische Verfassung*). »

Il a donc fallu plus de quinze mois de conférences, de protocolles, de négociations, pour arriver à faire un article qui ne satisfit personne et ne signifie rien; un article dont, en se séparant, on déclara la rédaction incomplète (*unvollkommen*)! Si tant de notes et de paroles n'ont rien produit, c'est que tous les acteurs n'avaient d'autre pensée que de jouer devant les peuples une décevante comédie. Ils se seraient éternellement traînés dans les embarras apparents de la rédaction, si l'irruption de Napoléon en France et l'annonce d'une nouvelle guerre ne les avaient en quelque sorte forcés d'en finir. Comme exemple de duplicité on peut citer la conduite du Mecklembourg. On se souvient que les plénipotentiaires des deux duchés ne trouvèrent pas la rédaction de l'article 13 assez libérale, et aujourd'hui quel contraste entre leurs actions et leurs paroles! Rien n'a été changé dans cette antique constitution mecklembourgeoise, où la majorité du peuple est sans organes, puisque la représentation n'admet dans son sein que les propriétaires de biens nobles (*Rittergutsbesitzer*) et les députés des villes.

Les Allemands qui, une fois Napoléon renversé et le danger passé, n'avaient plus le droit de se plaindre ou de rien réclamer, furent bien obligés de se contenter des constitutions qui leur furent peu à peu octroyées. Toutes les fois qu'ils voulurent les rendre un peu plus élastiques, donner à leurs droits plus d'extension, les décrets de la diète leur apprirent que les États, pas plus que les princes, n'étaient libres que sous son bon plaisir.

P. A. DE LA NOURAIS.

Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

See-Romane von Marryat, sämmtlich aus dem Englischen übersetzt von Richard : Romans maritimes de M. Marryat : 1.° Pierre le Simple, roman humoristique; 2.° Jacob Faithful (Fidèle), pendant de Pierre le Simple; 3.° Newton Forster; 4.° le Pirate et les trois Cutters; traduits de l'anglais en allemand par C. Richard. Aix-la-Chapelle, chez Mayer.

Le capitaine Marryat est un de ces écrivains qui, sans avoir une connaissance approfondie du cœur humain, et sans un grand fonds de poésie, parviennent à captiver l'attention du public, autant par le choix judicieux de leurs sujets, que par un certain savoir-faire qui n'est pas sans talent. Ce sont de ces météores qui jettent d'abord un vif éclat, mais qui finissent par s'éteindre, ou plutôt par être éclipsés par l'apparition d'idées nouvelles, de sorte que la génération suivante, qui ne les connaît que par un reflet plus ou moins pâle de leur premier lustre, ne leur accorde qu'une estime médiocre. Edward Bulwer, dont les principaux ouvrages ont été reproduits plus ou moins heureusement en français et en allemand, est incontestablement au premier rang des romanciers actuels de l'Angleterre. Marryat vient immédiatement après lui, et sous plus d'un rapport il s'étudie à l'imiter, sans cependant atteindre à sa hauteur. Chez cet écrivain, de même que chez Bulwer, l'esprit domine l'imagination. Les morceaux les plus intéressants de ses romans, il les doit à ses souvenirs; car Marryat, en sa qualité de capitaine de vaisseau, a beaucoup vu et beaucoup retenu.

Pierre le Simple porte le titre de roman humoristique; mais cette dénomination de l'auteur n'est pas à l'abri de la critique. Quelle

différence y a-t-il entre un roman quelconque et le roman soi-disant humoristique de M. Marryat? Pour notre part, nous l'ignorons. Pierre le Simple est un jeune homme sans expérience et qui passe pour simple, mais qui n'est rien moins que cela. C'est vraisemblablement de cette circonstance que l'humour devait découler à pleins bords. Mais l'auteur n'en a pas su tirer tout l'avantage qu'il s'en promettait. Aussi l'humour factice, dont il avait bonne provision, se trouve épuisée à la fin du premier volume. Aussitôt que l'expérience est venue à Pierre le Simple, l'humour fait défaut.

Nous présumons que l'intention de M. Marryat était de faire de Pierre le Simple un vrai simple; mais il aura reconnu qu'un tel sujet demande à être traité par une plume habile, pour ne pas être ennuyeux, et il sera venu à résipiscence.

Pierre le Simple avait pour père un fils cadet de certain lord appelé le vicomte Privilége. Ce père, au commencement du roman, n'avait aucun espoir d'hériter du titre de vicomte en sa qualité de fils cadet. Cependant son fils, étant généralement regardé comme l'héritier légitime de son nom, fut envoyé, en qualité de *midshipman* (garde-marine), sur une frégate de l'État. Les espiègleries de ses nouveaux camarades et les simplicités de Pierre sont racontées avec beaucoup d'esprit. Après une série d'expériences, qui consistaient particulièrement en gourmades et en bons coups de poing, Pierre finit par se dégourdir, et attira bientôt sur lui l'attention des officiers de l'équipage, qui ne l'avaient regardé jusqu'alors que comme un « idiot de bonne maison.» Pierre se lia d'amitié avec un autre *midshipman*, du nom d'O'Brien. Ce dernier, que l'auteur néglige d'abord, finit par jouer un rôle important.

Nous ferons remarquer en passant que M. Marryat a pour habitude d'écrire ses romans en courant, sans trop s'inquiéter de ce que deviendront ses personnages. Aussi ses romans manquent le plus souvent d'unité. Ses caractères se modifient selon le caprice du moment. Du reste, M. Marryat a cela de commun avec Bulwer; mais ce défaut est moins sensible chez ce dernier, parce qu'il s'allie à plus d'habileté.

Pierre le Simple était un brave et honnête garçon. Pris par les Français avec son camarade O'Brien, il ne parvient qu'avec beaucoup de peine à recouvrer sa liberté. C'est alors qu'il fait la connaissance d'un général français, dont la fille, jeune et aimable, le séduit. Il part, bien décidé à revenir l'épouser par la suite. O'Brien est devenu lieute-

nant de frégate, et Pierre le Simple voit ses espérances de noblesse sur le point de se réaliser. Mais son oncle, dans l'intention de le frustrer de l'héritage de son titre, suppose l'existence d'un enfant. Pierre le Simple se rembarque avec O'Brien, rencontre de nouveau le général français et se fiance avec sa fille. Enfin, après maints désappointements, maints échecs, et même (ce qui est plus invraisemblable) après un séjour de dix-huit mois dans l'hospice des fous, où son oncle l'avait fait renfermer, Pierre le Simple hérite du titre de ce dernier, et le nouveau vicomte Privilége devient capitaine de vaisseau et épouse sa fiancée. O'Brien parvient aussi au même grade, obtient le titre de baronnet et épouse la sœur de son ami. Quant à l'enfant supposé, il se laisse tomber par une fenêtre et expire sur le coup. C'est ainsi que l'oncle est puni de sa conduite coupable.

Tel est en substance le roman de Pierre le Simple. Les morceaux qui nous ont le plus intéressé, sont ceux où l'auteur s'occupe des rapports des officiers de la marine anglaise avec l'amirauté, et de l'influence que les lords y exercent. Nous citerons aussi les personnages du vieux lord Privilége et du pilote Chuck. Ce dernier est sans contredit un des acteurs les plus intéressants du roman.

Quoiqu'il soit de l'extraction la plus roturière, il manifeste cependant une grande propension aux airs de l'aristocratie. Aussi ne reprend-il jamais un matelot sans avoir fait au préalable précéder sa réprimande de l'exorde la plus polie. Permettez-moi, lui dit-il, de vous faire observer en ami, que si vous venez à passer devant un supérieur, vous devez vous tenir à une distance respectueuse, et ne pas souiller ses habits par le contact de votre jaquette. Me comprends-tu? Si tu l'oublies, je saurai t'en faire souvenir. Allons, va! sale magot. Ce monsieur Chuck avait contracté les manières aristocratiques de certain lord dont il avait été le serviteur et qui était mort entre ses bras. Un concours de circonstances bizarres l'avait en quelque sorte forcé à jouer en Angleterre le rôle de son maître. Mais lorsque la fourberie fut dévoilée, les salons de la haute société lui furent fermés, et il dut reprendre ses occupations peu aristocratiques. Ayant été plus tard blessé mortellement dans un combat, Pierre le Simple et O'Brien durent l'abandonner à l'ennemi pour échapper eux-mêmes à la mort. Mais cet abandon fut loin d'affliger notre pilote; dans son malheur un rayon d'espérance brillait à ses yeux. Dans le désordre de l'action il avait endossé l'uniforme du capitaine, et il espérait que cet uni-

forme lui vaudrait au moins d'être enseveli avec les honneurs dus à un tel rang. Cette pensée lui souriait.

Plusieurs années après cet événement, Pierre le Simple étant envoyé par son capitaine à bord d'une grande frégate suédoise pour en saluer le commandant, il apprit par les lieutenants suédois que le commandant était un comte d'une haute extraction, décoré de plusieurs ordres, du nom de l'Avaleur. Mais quel ne fut pas l'étonnement de Pierre, en reconnaissant dans le comte l'Avaleur le pilote Chuck qu'il croyait mort? Il avait effectivement été pris pour un capitaine par les ennemis; mais comme les Suédois n'étaient pas en guerre avec l'Angleterre, il fut traité avec humanité et conduit en Suède, où on l'engagea à entrer au service de ce pays. Du reste, Chuck était un excellent marin. En Angleterre il serait resté pilote toute sa vie.

Lorsque le nouveau lord Privilége se maria, une voix connue se fit entendre dans l'antichambre, on adressait des reproches à un domestique : Permettez-moi, lui disait-on, de vous faire observer de la manière la plus polie que vous êtes un pendard, un maroufle, et cela pour votre insolence. — L'entrevue de sir Terluz O'Brien avec le comte l'Avaleur termine agréablement l'ouvrage.

Jacob Faitful (Fidèle) est le pendant de Pierre le Simple. C'est la peinture d'un marin de la plus basse condition. Jacob est né sur la Tamise et perdit ses parents de bonne heure. A la mort de sa mère, son père se noya de désespoir. Grâce à de bonnes gens qui en prennent soin, Jacob reçoit une excellente éducation; mais je ne sais par quel caprice il se décide à passer sa vie dans la profession indépendante, mais misérable, de marinier. Après différentes aventures, qu'il serait trop long de rapporter, la grande fortune dont il avait hérité de son protecteur, aussi bien que l'amour, l'engagent à renoncer au genre de vie qu'il avait embrassé; il se marie.

Nous pourrions en rester là dans notre analyse; car l'action est de la plus grande simplicité. La peinture des caractères s'y recommande aussi peu que la peinture des scènes maritimes. Le seul tableau qui offre quelque intérêt, c'est celui de l'amour d'un vieux et respectable magister pour une jeune coquette. Cependant ce roman peut plaire aux lecteurs qui ont une connaissance exacte des localités, et surtout de ces locutions triviales ou burlesques qui font souvent tout l'esprit des basses classes, mais qui sont inintelligibles pour le commun des lecteurs étrangers.

Newton Forster est d'un tout autre mérite. Les principaux caractères de ce roman sont développés avec beaucoup de bonheur, ou plutôt avec beaucoup d'esprit et de talent. Les scènes maritimes décèlent aussi un écrivain observateur. Après nous avoir fait faire connaissance avec lés officiers de sa majesté, l'auteur met en scène un officier au service de la compagnie anglaise.

Si jusqu'ici nous nous sommes peu occupé des scènes de la vie maritime, qui font le fond de ces espèces de romans, c'est qu'à part la fidélité des peintures, elles se ressemblent toutes, à peu de chose près. Cooper nous semble avoir su tirer un meilleur parti de ces sortes de sujets que la foule de ses imitateurs. Ses peintures ont je ne sais quoi de plus vif, de plus attachant; il sait intéresser le lecteur à un plus haut point. Nous citerons entre autres morceaux dans le roman en question le portrait de M. John Forster, jurisconsulte; ses conversations avec son frère Nicolas sont on ne peut plus amusantes. La vie que mène Forster, prisonnier de guerre dans la maison de M. de Fontange à la Guadeloupe, fournit aussi à l'auteur des scènes originales et intéressantes.

Le Pirate et les trois Cutters sont deux nouvelles distinctes. Le Pirate se distingue surtout par un rapprochement avec la manière de M. Eugène Sue; mais M. Marryat n'est pas de la force de son rival, bien qu'il n'épargne ni horreurs ni cruautés pour l'égaler. Il se rapproche davantage de la cotterie de Kramer, de glorieuse mémoire, en Allemagne. — Un certain Caïn, capitaine de pirates, qui se fait d'abord remarquer au commencement de la nouvelle par des actes de violence et de barbarie, finit par être un modèle de douceur évangélique. Francisco, son fils adoptif, a passé toute sa vie sur le bâtiment du pirate; mais qu'on ne s'imagine pas pour cela que sa candeur virginale en ait souffert le moins du monde. Loin de là, on dirait un jeune Allemand sentimental qui n'a pas encore quitté le giron de sa mère. L'exquise délicatesse de ses manières contraste bizarrement avec le ton brusque et les manières grossières de son père adoptif et de ses compagnons. Dans le fait, cela tient du prodige; car on se demande naturellement où M. Francisco a appris tout ce qu'il sait, si ce n'est par inspiration. — Un romancier habile devrait, ce nous semble, se tenir en garde contre de telles incohérences.

La nouvelle des trois Cutters vaut mieux sans doute. C'est une bluette spirituelle. Lord B. se trouvait en mer sur un yacht, lorsqu'un

cutter de sa majesté signale la présence d'un autre cutter, qui n'était rien d'autre qu'un contrebandier. Le lord, avec une partie de sa société, se hasarde à mettre un canot en mer, et fait force de rames pour atteindre le contrebandier, et l'engage à se rendre, le vaisseau de guerre de sa majesté ne pouvant le poursuivre. Le contrebandier, vrai gentleman, fait remarquer au lord, de la façon la plus polie, que ce n'est pas bien à lui de se mêler de ce qui ne le regarde pas, et en même temps il lui enlève ses grandes rames, de sorte qu'il le met dans l'impossibilité de retourner à son yacht. Sa seule ressource est de gagner le rivage. Le contrebandier fait alors transporter ses marchandises à bord du yacht, y passe lui-même, fait une frayeur mortelle aux dames qui s'y trouvaient; mais finit par les intéresser, et parvient sans difficulté, à la faveur du pavillon du lord, à débarquer ses marchandises. Celui-ci, à son retour, n'est pas peu surpris de trouver un pareil hôte; mais à la fin on commence à s'entendre et à s'apprécier, le gentil contrebandier renonce à son métier dangereux, et sans plus ample informé, il se marie avec une des dames de la société du lord. C'est aller vite en affaires!

Das Leben Jesu, von David Friederich Strauss, beurtheilt von C. Ullmann und J. Müller : la Vie de Jésus, par le D.r D. F. Strauss, jugée par C. Ullmann et J. Muller.

On aurait peine à concevoir en France, dans ce pays où les plus hautes questions de religion, de morale, de philosophie, se traitent sans que la foule daigne y prendre part; dans ce pays uniquement occupé d'intérêts positifs et matériels, qui ne s'émeut plus que pour l'argent et par l'argent; on aurait peine à concevoir, dis-je, la sensation produite sur le public allemand par l'ouvrage du docteur Strauss. Dès qu'il parut, des milliers de voix s'élevèrent, les unes pour le porter aux nues, d'autres pour le déchirer et le traîner dans la fange. Nous ne parlerons pas des éloges qu'on lui a prodigués, l'ouvrage se recommande de lui-même; c'est un véritable chef-d'œuvre d'érudition et de recherches. Nous ne nous occuperons que des critiques, non pas de toutes, ce serait abuser de la patience de nos lecteurs, mais de quelques-unes, en commençant par la réfutation de MM. Ullmann et Müller.

L'un et l'autre contestent l'exactitude des recherches du docteur

Strauss. « Tout ce que le docteur Strauss, dit le premier, se propose d'établir au moyen des suppositions les plus hasardées, savoir, que les quatre Évangiles ne sont pas authentiques, qu'ils ne sont pas apostoliques, mais qu'ils ont été composés à une époque postérieure par des hommes inconnus; tout cela est loin d'être prouvé par lui d'une manière satisfaisante. Il n'argumente que de preuves intrinsèques contre le témoignage des yeux et l'authenticité; mais il ne s'inquiète nullement du témoignage historique de toute l'antiquité chrétienne, des hérétiques et, jusqu'à un certain point, des païens eux-mêmes en faveur des Évangiles, quoique ce témoignage soit aussi fort et aussi concluant qu'il est possible de l'attendre raisonnablement si l'on songe aux circonstances. »

L'argument suivant, que tout le monde peut comprendre sans posséder des connaissances théologiques très-étendues, est vraiment écrasant : « Le christianisme est un effet qui doit nécessairement avoir une cause. Une religion qui répond admirablement à tous les besoins de l'âme, qui surpasse tout ce que le génie le plus sublime a jamais produit, qui depuis près de deux mille ans a dirigé la civilisation, qui a marqué la plus grande époque de l'histoire du monde, une pareille religion repose sur des faits qui ont dû faire une forte impression sur les contemporains. Le docteur Strauss suppose que les prêtres chrétiens se sont formé un idéal auquel ils ont donné le nom de Christ, et auquel ils ont attribué tout ce que la tradition rapporte de Jésus. Mais cette hypothèse est contraire au bon sens. Une idée peut exercer une immense influence, ajoute M. Ullmann, mais il faut pour cela qu'elle ait une base convenable. Est-il à supposer que la première communauté chrétienne, composée de gens sans instruction, de gens du peuple, ait pu arriver de prime abord à former un idéal comme le Christ, et ait pu surtout croire à cet idéal, sa propre œuvre, à tel point qu'il en ait jailli un ordre moral des choses entièrement nouveau? Les premiers chrétiens étaient-ils donc de pieux poëtes? Avaient-ils donc depuis longtemps déjà des mœurs assez saintes, une âme assez sublime, pour pouvoir former d'eux-mêmes, sans le secours de personne, l'idéal le plus pur, le plus saint, un idéal qui surpasse tout ce que l'imagination des plus grands poëtes et des plus vertueux philosophes avait pu enfanter de plus beau? Et d'un autre côté, qu'on nous cite un seul exemple où une idée ait produit des effets pareils à ceux qu'a produits l'idéal du Christ! »

Au reste, M. Ullmann trouve dans l'esprit de notre siècle la cause de l'intérêt que l'ouvrage du docteur Strauss a rencontré. « A ne le considérer qu'extérieurement, l'ouvrage de M. Strauss est important, tant à cause du mouvement qu'il a déjà occasionné, que des effets qui en résulteront par la suite. Le mouvement qu'il a produit en beaucoup d'endroits prouve combien est négative et critique la direction des esprits de notre siècle; chacun veut abattre ou détruire. En admettant que le docteur Strauss ait raison en général, la vérité qui résulte de ses recherches n'en est pas moins une vérité négative, destructrice, qui ne peut satisfaire les besoins religieux de personne. A la place de celui qu'il a démoli, il aurait dû élever quelque nouvel édifice plus beau, mieux coordonné dans toutes ses parties. Mais nous ne croyons pas nous tromper, en disant que, s'il avait voulu reconstruire, il aurait trouvé beaucoup moins de sympathie qu'il n'en a rencontré en essayant de saper par les fondements ce qu'on regardait comme saint depuis des siècles. De nos jours il est plus facile de conquérir la célébrité d'un Érostrate que celle d'un Erwin de Steinbach. Et, d'ailleurs, pour incendier le temple d'Éphèse, il a suffi d'une seule volonté; un seul individu a rendu par là son nom fameux, tandis que pour construire la cathédrale de Strasbourg il a fallu un grand concours de volontés, animées toutes d'un même esprit, ce qui n'est pas facile à trouver de nos jours, surtout quand il s'agit de religion. »

M. Ullmann explique ainsi le rapport de l'ouvrage de M. Strauss avec l'ancienne littérature sceptique : « Si nous considérons cet ouvrage comme une œuvre purement littéraire, on ne peut nier qu'il ne soit écrit avec une clarté et une dialectique remarquables, et que l'auteur y fait preuve d'une grande pénétration, d'une vaste érudition et d'une admirable patience. On voit qu'il a étudié à fond tous les ouvrages publiés, depuis cinq ans surtout, sur son sujet. Il en donne un résumé tout à la fois varié et concis, et termine ainsi : Cette critique, en concentrant sur un seul point, pour qu'ils produisent plus d'effet, tous les doutes émis dans ces derniers temps. On ne peut lui refuser non plus la gravité qui convient à la science. Son style, vu le sujet qu'il traite, pourrait avoir quelquefois plus d'élévation, ses expressions pourraient être plus dignes et plus nobles; mais au moins on ne peut lui reprocher ni légèreté ni frivolité, et tout l'ensemble de son ouvrage prouve que ces qualités lui sont propres, et que ce n'est

pas un déguisement dont il se serait affublé pour produire un effet momentané. D'un autre côté on est forcé d'avouer que l'auteur fait servir toute la pénétration de son esprit, toute l'étendue de ses connaissances, à détruire; on pourrait dire que son génie est un dissolvant. Qu'on ne cherche pas dans sa Vie de Jésus cette juste reconstruction des éléments épars, dispersés par la critique, cette puissance positive de l'esprit qui se trouve chez les théologiens vraiment réformateurs à côté de l'élément critique et polémique, qui lui donne même plus de force et qui lui sert de base. On ne peut pas dire que cet ouvrage soit neuf et original; car la matière que l'auteur a mise en œuvre lui a été fournie en grande partie par la littérature évangélique des dix dernières années, et l'on a déjà dit que non-seulement certaines parties de la vie de Jésus, mais sa vie tout entière, pouvaient être considérées comme des mythes. Tout ce qui appartient en propre à M. Strauss, c'est d'avoir réuni en un tout complet des éléments épars, et d'avoir cherché à défendre son œuvre par une polémique âpre, souvent mordante, contre la méthode historique des supranaturalistes et des rationalistes, par un retour continuel aux parallèles de l'ancien Testament, et par le renvoi aux analogies apocryphes et autres. Nous ne pouvons nier non plus que son ouvrage ne soit froid, et que le peu de ménagement qui y règne et qui va quelquefois jusqu'à une amère ironie, n'ait quelque chose d'offensant.»

Die Mythen des Lebens Jesu; Auszüge aus Haïat-ul-Kulub, etc., beschrieben nach der Schütischen Tradition von Muhamed Bachir : les Mythes de la vie de Jésus; extraits de Haïat-ul-Kulub, ou Histoire de Mahomet, d'après une tradition schütique de Mohammed Bachir, avec un appendice sur *la vie de Jésus par Strauss;* publiés par M. C. G. Barth. Stuttgart, chez Steinkopf, 1837.

L'ouvrage de M. Barth est loin de valoir celui de M. Ullmann. Du reste il contient des données précieuses sur les travestissements fantastiques que l'on a fait subir aux Évangiles dans le Haïat-ul-Kulub des Mahométans et le Toledod Jeschud des Juifs. C'est à ce titre seul que nous en parlons.

L'appendice que l'auteur a jugé à propos d'y joindre sur le docteur

Strauss, contient ce qui suit : « Sa philosophie (celle de Hegel) n'a fait jusqu'ici que prendre sans donner. L'ouvrage du docteur Strauss nous montre combien ceux qui parlent tant de l'esprit du christianisme respectent la lettre de l'Évangile. Pour aider à l'idée de domination, ils sacrifient l'histoire. Il faut extraire l'esprit de la matière grossière du christianisme, et jeter le reste comme du marc inutile. Dans la nouvelle république chrétienne on veut construire toute une suite de distilleries. Une est déjà bâtie ; elle a pour enseigne : *le docteur Strauss distillateur*. Quant à nous, nous voulons manger notre grain en pain comme auparavant, et ne pas l'employer à en faire de l'eau-de-vie. La société de tempérance qui s'est formée contre l'usage de pareilles liqueurs spiritueuses, verra s'accroître de jour en jour le nombre de ses membres.

« Le missionnaire Schulz disait au Juif Benjamin que le Talmud avait obscurci la lumière de l'Écriture sainte. » — « C'est vrai, répondit le Juif, le Talmud est un bonnet sur la lanterne ; mais nous avons fait ce bonnet à cause de vous. » — « Bien ! répliqua le missionnaire, vous avez fait le bonnet, et vous tenez ainsi la lanterne sous le bonnet ; par conséquent vous ne pouvez y voir, et si nous vous suivions, nous nous égarerions. Mais nous, nous avons retiré la lanterne de dessous le bonnet, nous avons donc la lumière, et il vous reste le bonnet, c'est-à-dire les ténèbres. » — C'est ainsi que nous voulons conserver la lumière évangélique et laisser à M. Strauss son bonnet. Peut-être le mythe incessamment actif fera-t-il encore quelques additions jusqu'à ce qu'il y ait un triple bonnet sur la lumière. Et quand les sons retentissants de la clochette annonceront au loin sa gloire et la mort de l'ancienne vérité, nous nous souviendrons que cette sonnette est suspendue sous un bonnet. »

A ces facéties, que l'auteur croit pleines d'esprit et de goût sans doute, et qui ne sont rien moins que cela, opposons une autre réfutation de l'ouvrage du docteur Strauss, la plus spirituelle, à mon gré, de toutes celles auxquelles il a donné lieu. C'est celle du docteur Keyserlingk.

Laissons-le parler lui-même :

« Qui ne connait la Vie de Jésus du docteur Strauss, ou qui n'en a pas au moins entendu parler ? Mais si le lecteur allait s'imaginer que le docteur Strauss est vraiment un *être vivant*, un contemporain du dix-neuvième siècle ; s'il croyait que son livre intitulé la Vie de

Jésus existe réellement, il serait dans une erreur grossière. Le docteur Strauss et son livre ne sont ni plus ni moins qu'une tradition du dix-neuvième siècle, comme Faust en est une du quinzième.

« Il est certain que grand nombre de personnes ont entendu le docteur Strauss à Tubingue; car dans le temps même où les rationalistes le saluaient d'un long Hosanna, les supranaturalistes poussaient contre lui des cris furieux : Crucifie-le! crucifie-le! Mais le docteur Strauss existe-t-il réellement? Il est possible qu'il ait existé, et peut-être existe-t-il encore; mais qu'il ait existé réellement et qu'il existe encore, c'est ce qu'il est impossible de prouver d'une manière positive et indubitable. Car qu'on ait beaucoup parlé pour et contre le docteur Strauss dans les revues critiques, dans les journaux et dans les feuilles littéraires, qu'on l'ait jugé, loué, blâmé, tout cela ne prouve pas l'existence réelle du docteur Strauss. Le docteur Strauss n'est que l'idée, le mythe, l'allégorie du rationalisme, et les supranaturalistes, dans leur zèle, ne s'en sont pas aperçus; ils l'ont pris pour un être réel, et ils se sont escrimés à qui mieux mieux contre le docteur Strauss, quelque innocent qu'il fût, puisqu'il n'existe pas.

« Qu'est-ce que le docteur Strauss? C'est un nom creux, vide de sens; on pourrait tout aussi bien dire le docteur Forgeur-de-mots, le docteur Batteur-en-grange, le docteur Preneur-de-mouches, sans que ces individus supposés existassent réellement. Il pourrait aussi se trouver quelqu'un pour prouver que ni le docteur Forgeur-de-mots, ni le docteur Batteur-en-grange, ni le docteur Preneur-de-mouches, n'ont réellement existé. On ne sait, il est vrai, rien d'eux, on n'en a jamais rien lu; mais il ne s'ensuit pas qu'ils n'existent pas réellement. D'un autre côté, on aurait lu ou entendu dire beaucoup de choses concernant ces respectables personnages, que ce ne serait pas une raison pour qu'ils eussent nécessairement existé. La conclusion à tirer de tout cela, c'est qu'on a beaucoup entendu parler du docteur Strauss dans ces derniers temps, qu'on a lu souvent son nom dans les gazettes; mais qu'il n'en résulte pas qu'un docteur Strauss a réellement existé, aussi peu que, d'un autre côté, on pourrait conclure qu'il n'existe pas de ce qu'on n'avait jamais entendu rien dire de lui auparavant. Nous ne mettons donc nullement en doute la possibilité de l'existence réelle du docteur Strauss; mais nous doutons de la certitude de son existence réelle, et cela nous autorise parfaitement à en faire un personnage traditionnel, mythique.

« Par conséquent nous croyons possible qu'il ait existé, et qu'il existe peut-être encore à Tubingue un véritable docteur Strauss; mais nous ne donnons aucunement ce fait pour certain. Car, lors même qu'une foule de témoins dignes de toute confiance s'accordent à le certifier, qu'ils soient même disposés à affirmer par serment qu'ils ont réellement connu et vu un docteur Strauss, qu'ils lui ont parlé, cela ne prouve point en faveur de l'existence réelle et de la personnalité du docteur Strauss; car toutes ces personnes peuvent s'être trompées ou avoir été trompées par un individu qui s'appelait bien le docteur Strauss, qui était regardé par chacun comme le docteur Strauss, qui pouvait même se croire le docteur Strauss en tout bien tout honneur, mais qui dans le fait était un tout autre personnage — peut-être le célèbre docteur Forgeur-de-mots. Supposé même qu'il eût existé réellement un docteur Strauss, on se demanderait toujours si c'est lui qui a réellement écrit ce livre fameux, intitulé la Vie de Jésus. C'est une chose à prouver; car d'abord il y a plusieurs personnes qui portent le nom de Strauss, entre autres le docteur Strauss, professeur à Berlin. Ce n'est, certes, pas lui qui a écrit l'ouvrage; mais, enfin, ne pourrait-il pas se trouver de par le monde quelque autre docteur Strauss qui eût écrit et publié la Vie de Jésus, afin de tourner en ridicule le scepticisme théologique et dogmatique de nos jours? Le Strauss de Tubingue a peut-être tout simplement l'idée fixe que c'est lui qui a fait cet ouvrage. Un homme malade d'esprit s'était mis aussi dans la tête qu'il avait créé le monde. L'aurait-il créé réellement? Son idée folle, qui s'était ancrée en lui comme vraie et réelle, ne s'accordait pas avec la réalité, et on le mit aux petites maisons. Chez notre mythique docteur Strauss de Tubingue, l'idée folle qu'il a réellement écrit la Vie de Jésus, et que dans cet ouvrage il a nié la réalité historique de la personne et de l'apparition de Jésus sur la terre, se lie à ce fait positif qu'il existe un livre pareil, intitulé la Vie de Jésus, par le docteur Strauss; livre dans lequel est développée cette pensée ultra-sceptique, ou plutôt se lie simplement à ce fait positif qu'on croit généralement à l'existence d'un pareil livre. Et l'on s'en prend à l'innocent docteur Strauss! Quelle injustice est-ce là! Car, supposé qu'il existe réellement un livre ayant pour titre la Vie de Jésus, par le docteur Strauss, il reste toujours à prouver qu'il existe réellement un docteur Strauss, et de plus, que ce livre a été écrit par le docteur Strauss de Tubingue. Que le doc-

teur Strauss s'en regarde comme l'auteur et qu'il se soit donné pour tel, il ne s'ensuit pas qu'il le soit réellement. Un tout autre personnage — quelque docteur Forgeur-de-mots ou Preneur-de-mouches — peut en être l'auteur, et avoir pris le pseudonyme de docteur Strauss, soit par caprice, soit pour garder l'incognito, soit pour jouer un mauvais tour au docteur Strauss, et lui donner de la célébrité malgré lui.

« La Vie de Jésus, cet ouvrage si violemment attaqué d'un côté, et si prôné, si admiré de l'autre, peut aussi avoir été écrite par plusieurs auteurs, qui auront pris le nom collectif de docteur Strauss. Elle peut d'ailleurs avoir été composée à différentes époques, et le docteur Strauss, prétendu ou vrai, peut avoir des idées et des opinions semblables à celles qui sont contenues dans ce livre du docteur Strauss mythique; mais cela n'est pas. Toute tradition repose nécessairement sur un fait historique; autrement ce ne serait plus une tradition, ce serait un conte. Or, le docteur Strauss et son livre : la Vie de Jésus, ne sont pas des contes, mais une tradition basée sur un fait historique. Ce fait historique, c'est la doctrine rationaliste et la préexistence d'une secte ou d'un parti rationaliste, comme on voudra. Toute doctrine a nécessairement un point culminant pour y atteindre, pour lui donner vie, pour ainsi dire; il faut se personnifier ou se faire chair, et c'est à cela que travaille toute secte ou tout parti depuis les temps les plus reculés. Tout concourt donc à prouver que le docteur Strauss et sa Vie de Jésus sont la personnification ou l'incarnation de l'idée, de la doctrine rationaliste, ou que c'est la secte rationaliste, telle qu'elle s'est formée parmi les théologiens, qui s'est manifestée dans la Vie de Jésus par le docteur Strauss. Par conséquent il est vraisemblable aussi que ce livre est de plusieurs auteurs et appartient à différentes époques. Quand et où a-t-il paru pour la première fois? C'est ce qu'on ne peut prouver avec quelque certitude, pas plus qu'on ne peut dire d'une manière positive qui, le premier, a travaillé à la Vie de Jésus du docteur Strauss. Il en est de cette œuvre absolument comme des mensonges de Münchhausen. Chacun, assurément, connaît ce livre singulier, l'a lu ou en a entendu parler; mais personne ne sait quand et où il a paru, personne ne sait qui l'a fait; c'est une allégorie du mensonge. C'est ainsi que les doctrines rationalistes sur la personnalité de Jésus; sur la nature des miracles, se sont introduites dans la théologie, rampant d'abord en silence;

mais de nos jours, la tête haute et la voix retentissante, elles sont parvenues à établir peu à peu l'opinion de la non-existence de cette personnalité, et à la faire considérer comme un mythe; de là l'origine de la Vie de Jésus du docteur Strauss. Cette Vie de Jésus n'est pas autre chose que le rationalisme à la dernière trituration, devenu tellement petit, tellement ténu, qu'on a peine à le saisir. Mais c'est précisément parce qu'il est devenu aussi mince qu'un fil de la toile d'une araignée, qu'il est si fragile.

« Les bonnes gens ont coutume de confondre deux choses entièrement différentes. Autre chose est de savoir ce qui peut avoir été; autre chose, ce qui a été réellement. Ainsi tous les journaux, toutes les revues critiques nous racontent qu'il existait à Tubingue un docteur Strauss qui a écrit la Vie de Jésus. Qui veut et qui peut prétendre qu'il y était réellement, et qu'il a écrit réellement la Vie de Jésus? Nous avons déjà examiné les arguments les plus forts, tendant à prouver ou à combattre l'opinion que toute l'histoire du docteur Strauss et sa Vie de Jésus ne sont qu'une tradition. Qui veut et qui peut prétendre qu'il n'était pas à Tubingue, et qu'il n'a pas écrit la Vie de Jésus? On doit et on peut laisser de côté cette question : y était-il ou n'y était-il pas réellement? car il peut y avoir été. De même on peut et on doit ne pas s'occuper à résoudre cette autre question : le docteur Strauss, supposé qu'il existe réellement, a-t-il écrit la Vie de Jésus? car il peut l'avoir écrite. Mais c'est précisément parce qu'il faut laisser indécises les questions, si le docteur Strauss a existé réellement, s'il existe peut-être encore ou non, s'il a écrit réellement ou non la Vie de Jésus, qu'on peut faire en toute assurance un personnage mythique du docteur Strauss, et donner le caractère d'une tradition à toute l'histoire de la Vie de Jésus par le docteur Strauss. Car tout ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'on a parlé d'un certain docteur Strauss et de sa Vie de Jésus, qu'on l'a jugé, loué et blâmé. L'hypothèse que ce docteur a pu exister réellement, et que le livre dont on a tant parlé a pu être écrit par lui, implique aussi peu contradiction en elle-même, que l'hypothèse qu'il n'a pas existé et qu'il n'a pas écrit la Vie de Jésus. L'un peut aussi bien être ou ne pas être que l'autre; car cela seul peut absolument ne pas être qui renferme en soi contradiction, comme un triangle à quatre angles.

« Nous croyons donc avoir suffisamment prouvé que la Vie de Jésus du docteur Strauss est une tradition du dix-neuvième siècle, préci-

sément parce qu'elle repose en général sur un fondement historique, tandis que la réalité historique de la personne du docteur Strauss et de sa paternité, réelle ou supposée, du livre intitulé la Vie de Jésus, peut rester indécise comme un fait douteux. Mais ce qui donne plus de poids encore à l'opinion que le docteur Strauss n'est qu'une tradition, ce sont les nouvelles incertaines, bizarres, que l'on a répandues sur lui et sur son voyage en Suisse. Peut-être apprendrons-nous bientôt qu'il a séjourné dans une caverne souterraine ou même qu'il a disparu sans laisser de trace.

Il est incontestable que la tradition de la Vie de Jésus par le docteur Strauss est une des traditions les plus remarquables. Les événements se passent au dix-neuvième siècle, dans ce siècle où on lit et où l'on imprime prodigieusement, et elle porte en elle-même un tel caractère de vérité et de réalité, qu'on peut à peine s'empêcher de la regarder comme une histoire vraie et réelle; qu'on peut à peine douter qu'il existe encore nécessairement à Tubingue un véritable docteur Strauss qui a écrit certainement la Vie de Jésus. Et cependant cette conclusion est tirée trop à la hâte, c'est une erreur de logique; car de ce qu'on a parlé généralement de la Vie de Jésus par le docteur Strauss, de ce qu'on l'a jugée partout, de ce qu'on a beaucoup écrit là-dessus, il ne s'ensuit pas que le docteur Strauss et son ouvrage ont nécessairement et réellement existé, mais seulement qu'il serait bien possible qu'ils eussent existé. Comment! s'écriera-t-on peut-être de tous côtés, il serait douteux que même ce livre intitulé la Vie de Jésus eût existé? C'est pousser le doute un peu loin, à ce qu'il semble. Mais non! car prenez cent hommes, cinquante théologiens et cinquante laïques. Je pourrais parier cent contre un que cinq des cinquante théologiens tout au plus, et un des cinquante laïques ont eu entre les mains la Vie de Jésus par le docteur Strauss, et qu'ils puissent l'affirmer en conscience — quant à l'avoir lue, c'est autre chose. Or, ces six individus ne pourraient-ils pas s'être trompés, ne pas avoir bien vu, n'avoir lu que superficiellement et à la hâte, un peu dans l'obscurité, et le livre qu'ils avaient en main ne pourrait-il pas avoir un autre titre, par exemple : la vie est un rêve. A l'heure qu'il est, on parle en tous lieux de la Vie de Jésus par le docteur Strauss; il est presque indécent de n'en pas parler ou d'avouer qu'on ne l'a pas au moins tenue entre ses mains — je ne parle pas de l'avoir lue. Celui qui oserait faire un pareil aveu, passerait

pour manquer d'instruction, pour ne pas être à la hauteur du siècle, et personne n'aime à paraître dans le monde sous un pareil jour. La faiblesse humaine et la vanité s'y opposent, et sur cent individus il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui préfèrent dire quelque chose qui n'est pas vrai à passer pour ignorants et mal élevés aux yeux des autres. Donc, si dans le cas dont il s'agit, cent ou mille disent : oui, nous avons lu l'ouvrage intitulé la Vie de Jésus par le docteur Strauss, cela ne prouve pas d'une manière décisive en faveur de la vérité et de la réalité du fait. Ils peuvent l'avoir lu, qui pourrait le contester? mais l'ont-ils lu réellement, ou même l'ont-ils eu entre les mains? c'est une autre question. Le témoignage de cent ou de mille personnes qui affirment qu'elles l'ont lu et eu entre les mains, ne prouve nullement d'une manière indubitable que ce qu'elles disent est vrai, de même que d'un autre côté cent, mille, dix mille et même cent mille individus peuvent affirmer qu'ils ne l'ont pas lu, qu'ils ne l'ont pas eu entre les mains, sans qu'on puisse en conclure qu'ils ne l'ont pas lu réellement, qu'ils ne l'ont pas eu entre les mains. Ainsi le témoignage unanime du monde entier en faveur de l'existence réelle du docteur Strauss et de sa Vie de Jésus prouverait aussi peu en faveur de son existence réelle, que le témoignage unanime du monde entier contre son existence réelle. L'existence réelle du docteur Strauss et de sa Vie de Jésus ne pouvant donc se prouver, et étant tout simplement une possibilité qui doit rester sans solution, mais dont tout le monde parle comme d'un individu réel et d'un livre existant réellement, le docteur Strauss et sa Vie de Jésus ne sont donc qu'une tradition du dix-neuvième siècle. C'est ce qu'il fallait démontrer. »

(*Extrait du Morgenblatt.*)

TIBULLE : *A. Tibulli carmina ex recensione Lachmanni passim mutata; explicuit L. Dissenius.* Gœttingue, chez Dieterich, 1835.

L'élégie latine se forma sur le modèle de l'élégie grecque; mais elle ne tarda pas à prendre un caractère d'originalité dans les chants de Tibulle, de Properce et d'Ovide. Toutefois, en devenant romaine, elle conserva quelques traces de son origine étrangère, et si l'on veut se rendre compte des nouvelles destinées de ce poëme, il est nécessaire de remonter jusqu'à son berceau.

Sous le ciel inspirateur de l'Ionie, la poésie naquit de la musique, et resta longtemps soumise aux mêmes lois. Les différents modes du chant et de l'accompagnement constituèrent d'abord les variétés du mètre et du rhythme : de là sortit plus tard la diversité des genres.

Le vers épique domina exclusivement dans le premier âge de la littérature grecque. Ce fut le vers des poëtes orphiques, celui des chantres révérés qui figurent dans l'Iliade et dans l'Odyssée, celui d'Homère et de ses contemporains. Récits héroïques, hymnes pieux, préceptes moraux, lois, oracles; en un mot, toutes les pensées, tous les sentiments adoptèrent la marche solennelle de l'hexamètre dactylique.

Ce chant majestueux et peu varié, assez semblable au récitatif de notre opéra, ne convenait point à tous les sujets, à toutes les émotions. Il fallut en briser la mesure, en varier les sons et les mouvements, afin de plier l'expression aux jeux de l'esprit et aux élans de l'âme. Alors le distique élégiaque fut chargé de répéter les soupirs de la flûte. Le pentamètre alternant avec l'hexamètre forma une harmonie entrecoupée, qui convenait à l'expression de la joie comme à celle de la douleur, parce que le propre de l'une et de l'autre est de serrer le cœur et de gêner la respiration.

L'étymologie du mot *élégie*, et surtout les beaux vers d'Horace, d'Ovide et de Boileau, nous ont accoutumés à ne voir dans ce poëme qu'un chant de douleur. Nous nous figurons toujours la Muse élégiaque les cheveux épars et les yeux baignés de larmes. Cependant il est certain que le mètre qu'elle employait, consacré d'abord à des sujets guerriers, politiques ou moraux, porta longtemps le nom d'*épos*. Ce fut Simonide qui le premier se servit du mot *élégos*, qu'il n'appliqua qu'aux sujets tristes ou gracieux.

Callinus, Archiloque et Tyrtée se sont exercés dans l'élégie guerrière; nous avons de Solon quelques fragments qui appartiennent à l'élégie politique; on peut rapporter à l'élégie sententieuse ou morale les poëmes gnomiques de Phocylide, de Théognis et du philosophe Xénophane; Mimnerme de Colophon excella dans l'élégie érotique; Simonide, dans l'élégie plaintive. Deux poëtes de la cour de Philadelphe, Philétas et Callimaque, imprimèrent à ce genre le caractère de froide élégance et d'érudition poétique qui domine dans l'école d'Alexandrie.

Outre ces diverses compositions en vers élégiaques, les Grecs possé-

daient des élégies lyriques, nommées *thrênoi*. Pindare en avait laissé un grand nombre, dont il nous reste d'admirables fragments. On ne s'étonne point, après les avoir lus, qu'Horace ait donné au chantre thébain la palme poétique,

Quand, d'une épouse en deuil consolant le veuvage,
Il célèbre l'époux qu'a perdu son amour,
Et l'enlève, en ses vers, de l'infernal rivage
Au céleste séjour.

Liv. IV, Od. 2.

Denys d'Halycarnasse nous a conservé une belle tirade d'un *thrênos* de Simonide sur Danaé. On s'est efforcé, dans la traduction suivante, de reproduire avec fidélité les angoisses d'un cœur maternel, et le savant contraste de la sérénité de l'enfance opposée à l'horreur de la tempête :

Le vent frémit, et l'onde courroucée
Frappe en grondant le coffre industrieux,
Où Danaé, captive et délaissée,
Doit expier l'amour du roi des dieux.
De pleurs amers elle baigne Persée;
Contre son sein le presse en sanglotant :
« Mon pauvre enfant, que je souffre, dit-elle!
« Et toi, tu dors dans ce tombeau flottant,
« Malgré l'horreur de cette nuit cruelle!
« Ton jeune cœur repose insoucieux.
« Vingt fois la vague en passant sur ta tête,
« Sans les mouiller effleura tes cheveux :
« Tu n'entends pas la voix de la tempête.
« Le front serein, tu souris en dormant
« Sur ce manteau de pourpre, enfant charmant!
« Mais, quand pour toi ta mère tremble et veille,
« Si tu savais nos dangers, mes terreurs;
« A mes accents si ta petite oreille
« Pouvait s'ouvrir et comprendre mes pleurs....
« Que dis-je? non; dors, douce créature;
« Vagues, dormez; dors, douleur sans mesure!
« O Jupiter, prête-nous ton appui;
« Ou, si mon cœur forme un vœu téméraire,
« Grâce, du moins, grâce et pitié pour lui!
« Sauve ton fils; ne frappe que sa mère. »

On voit que l'élégie grecque ne resta étrangère à aucune des émotions qui font battre les cœurs sensibles; elle s'inspira de tous les

grands intérêts de la vie, parla tour à tour le langage de toutes les passions, et se montra également capable d'instruire, de plaire et de toucher.

L'élégie latine, au contraire, se renferma presque exclusivement dans un seul ordre d'affections; elle n'exploita plus les sentiments héroïques, les leçons morales; elle négligea même ces douleurs généreuses qui retrempent les âmes et relèvent les courages abattus. Ses chants efféminés et sa molle harmonie, expression d'une époque dégénérée, contribuèrent encore à énerver le caractère national. Il est vraiment étonnant que des poëtes tels que Tibulle, Properce, Ovide, ne se soient pas inspirés du souvenir récent des guerres civiles, de ce spectacle de sang et de larmes qui arracha des accents si vrais et si pathétiques à Virgile et à Horace.

Suivant Quintilien, les avis étaient partagés sur le mérite relatif de ces trois rivaux: ils se recommandent, il est vrai, par des qualités diverses, qui peuvent, à différents titres, donner à chacun tour à tour l'honneur du premier rang.

Properce se distingue par la richesse de son érudition poétique, par l'énergie et la vivacité de son style. Il lui arrive même de s'élever au ton de l'épopée et du genre lyrique. La passion parle, dans ses vers, un langage si exalté, qu'il a pu lui-même, en invoquant les mânes de Callimaque et de Philétas, se considérer comme un prêtre inspiré, qui le premier fit retentir, au milieu des chœurs grecs, les saintes orgies du Latium (liv. III, él. 1). On s'accorde à blâmer en lui la surabondance des détails mythologiques, une versification parfois un peu dure, des allusions et des tours forcés, et en général les défauts des alexandrins ses modèles.

L'élégie d'Ovide n'a point la démarche imposante, le costume riche et brillant de l'élégie de Properce. C'est une Muse plus légère, plus gaie, plus voluptueuse. Voyez comme le poëte lui-même la caractérise, liv. III, él. 1.

> L'Élégie approcha, simple dans sa parure:
> Des fleurs au doux parfum ornaient sa chevelure.
> Belle sans artifice, et n'ayant pour atours
> Qu'un tissu transparent, voile cher aux amours,
> Sur ses pieds inégaux elle marche boiteuse,
> Et ce léger défaut n'est qu'une grâce heureuse.

Elle ne célèbre pas l'amour, mais le plaisir. Ovide est un libertin

de bonne compagnie, qui chante ses jouissances en connaisseur, autant qu'en poëte. Il séduit ses lecteurs, comme il séduisit ses maîtresses, par les grâces de son esprit. Cette même imagination qui présidait à son existence légère, cadença les vers folâtres consacrés à ses bonnes fortunes, colora les peintures sensuelles où revivent ses dissipations galantes. Là tout est mouvement et variété : stratagèmes de coquetterie, tactique des entremetteuses, agaceries piquantes, faveurs passagères, rebuts, correspondances, plaintes, querelles, rixes, réconciliations, rivaux, présages, enchantements; c'est un supplément à l'Art d'aimer, ce code ingénieux de la galanterie romaine. Dans ces mille tableaux, rien de bien grave, comme on le voit : le désespoir n'y est pas plus réel que l'amour; la douleur y est aussi frivole que la joie.

Tibulle, au contraire, prend au sérieux tout ce qu'il chante : on sent qu'il aime véritablement la vie champêtre, la paix, la solitude, les cérémonies du culte; mais ce qu'il aime surtout, c'est sa maîtresse, c'est Délie. Il n'a point l'éclat, l'énergie de Properce; la variété, la touche légère et spirituelle d'Ovide; mais il l'emporte sur eux par la vérité du sentiment, la pureté du dessin, la douceur suave de l'harmonie. Que de tendresse, de bonhomie, d'abnégation dans ses amours! Les pensées les plus licencieuses semblent s'épurer en passant par son âme : c'est qu'en prêtant à la passion le charme d'une religieuse mélancolie, il a su élever jusqu'à l'idéal la poésie érotique; à ce titre il est le prince des élégiaques latins. Aussi a-t-il été de tout temps un objet d'étude et d'admiration pour les philologues, les critiques et les poëtes.

Cependant, après tant d'éditions, de commentaires, de traductions et d'imitations, M. Dissen, connu par de nombreux services rendus aux lettres, et en particulier par sa précieuse coopération au Pindare de Bœckh, a cru que tout n'avait pas été dit sur ce sujet, et que le goût aussi bien que l'érudition avaient encore des dettes à acquitter envers le génie de Tibulle. Il a consacré son vaste savoir, son tact sûr et délicat à l'appréciation de ce grand poëte.

Le texte est celui de Lachmann, heureusement modifié. Le commentaire n'est pas seulement un choix judicieux de tous les commentaires antérieurs; aux trésors accumulés par le passé, il ajoute de nouvelles richesses; avec l'interprétation du texte il nous présente des jugements d'artiste; aux notes de détail se mêle l'étude plus profonde

de la composition; la métrique, la prosodie, la science grammaticale et l'esthétique se sont associées pour surprendre et révéler les secrets du génie.

Ce qui mérite surtout de fixer l'attention des lecteurs éclairés, c'est la grande dissertation qui précède le recueil. Elle se divise en trois parties. La première s'occupe de la matière des élégies de Tibulle, des sujets qu'il traite, des sentiments qu'il aime à exprimer; la seconde rend compte de la forme, c'est-à-dire de la disposition et de l'enchaînement des parties; la troisième, consacrée à l'élocution, soumet à une analyse délicate le style de Tibulle, la structure de sa phrase poétique, et en particulier la composition de son distique élégiaque.

Cette introduction, dont nous regrettons de ne pouvoir faire sentir la profondeur et la solidité, est précédée d'une notice biographique dans laquelle l'auteur discute avec sagacité les problèmes que présente la vie de Tibulle. Ce travail reproduit fidèlement les résultats obtenus par les anciens éditeurs, et y joint de nouvelles recherches, souvent piquantes, toujours instructives.

Il ne règne aucune incertitude sur l'époque de la mort de Tibulle: Domitius Marsus, poëte contemporain, nous apprend qu'elle suivit de près celle de Virgile.

Aux champs élysiens, Virgile sur ses pas
Voit descendre Tibulle, au matin de sa vie;
Plus n'entendrons la lyre amante des combats;
Plus ne soupirera l'amoureuse élégie.

Notre poëte mourut donc ou la même année que Virgile, 735 de Rome, ou la suivante. L'époque de sa naissance semblerait devoir offrir encore moins de difficulté, puisque nous la trouvons nettement indiquée dans la cinquième élégie du livre III.

L'âge n'a point encor mélangé mes cheveux;
La vieillesse, vers nous qui lentement s'avance,
Longtemps respectera mes amours et mes jeux.
Pour la première fois, du jour de ma naissance
On fêtait le retour, quand, par un même sort,
L'un et l'autre consul tomba frappé de mort.

Ces consuls sont Hirtius et Pansa, qui périrent devant Modène, l'an de Rome 711. Ainsi, d'après ce passage, Tibulle serait né en 710, et aurait vécu vingt-cinq ou vingt-six ans. Plusieurs critiques, trouvant cet espace trop court pour rendre compte de plusieurs circonstances

relatives à la vie et aux ouvrages du poëte, ont reculé sa naissance de quelques années. Le distique incommode qui gênait leurs calculs, a été déclaré apocryphe, interpolé, et en conséquence on l'a supprimé, sans tenir compte de l'autorité des manuscrits, ni de l'économie de la pièce, qui ne saurait se passer de ces deux vers. Voss, plus hardi, a proscrit le troisième livre tout entier, comme indigne de Tibulle. Sept élégies ont été condamnées en masse, pour la faute d'un seul distique. Cette justice expéditive a séduit M. Dissen, qui adopte avec l'accent de la conviction le paradoxe de Voss. Les raisons doctes et ingénieuses par lesquelles il le soutient, ne nous ont point convaincu. Nous regrettons que le savant éditeur n'ait pas attaché assez de prix à l'excellente dissertation que M. de Golbéry a placée à la suite de son Tibulle : il nous semble que le critique français avait répondu d'avance à toutes les difficultés soulevées par le critique allemand. M. Dissen aurait pu aussi consulter avec avantage la notice sur Tibulle dont M. Naudet a enrichi la Biographie universelle. On y retrouve cette connaissance approfondie de l'antiquité, ce jugement sûr, cette élégance exquise, qui caractérisent toutes les productions du célèbre académicien.

Pour nous, nous ne voyons aucune nécessité de reculer la naissance de Tibulle au delà de 710, et nous ne doutons ni de l'authenticité du troisième livre, ni même de celle du distique. Tous les témoignages s'accordent à présenter la fin de notre poëte comme très-prématurée. Ses deux vieux biographes affirment qu'il mourut très-jeune, *obiit adolescens, obiit in flore juventutis.* Cette opinion est confirmée par les vers de Domitius cités plus haut. Elle n'est pas démentie par Ovide : dans notre hypothèse, ce poëte était d'une année plus jeune que Tibulle, car il lui emprunta son distique, en le modifiant un peu, pour nous apprendre qu'il naquit

Quand, par un même sort,
L'un et l'autre consul tomba frappé de mort.

Plus bas il ajoute :

J'ai vu Virgile à peine; un destin sans pitié
Compta trop peu de jours à l'amant de Délie,
Pour permettre à nos cœurs de s'unir d'amitié.
Seul avant lui, Gallus fit pleurer l'Élégie;
Properce le suivit; je viens après eux trois
Consacrer aux amours et mon cœur et ma voix.

Mais, nous dit-on, Ovide déclare que Properce succéda à Tibulle. Or, il paraît probable que Properce naquit environ cinq ans avant la mort d'Hirtius et de Pansa. Nous répondons que la chose est douteuse; mais, ce qui ne l'est pas, c'est que le chantre de Cinthie survécut plusieurs années à Tibulle, et que les poésies de celui-ci furent publiées les premières. En voilà bien assez pour expliquer le vers d'Ovide. Ceux qui tiennent à vieillir le favori des Muses et des Grâces, nous opposent une épître d'Horace (liv. I.er, 4). Ils nous demandent comment l'ami de Mécènes et d'Auguste, qui avait dépassé la quarantaine, aurait accordé à un jeune homme de vingt-cinq ans le titre de *juge de ses satires*. Remarquons d'abord l'épithète *candide* ajoutée au mot *judex*. Songeons aussi que Châteaubriand, à un âge avancé, a pu sans inconvenance adresser des paroles plus flatteuses que celles d'Horace, à des poëtes aussi jeunes que Tibulle. Enfin, qu'on relise avec attention l'épître entière, et qu'on nous dise si cette familiarité légère ne s'accorde pas avec l'âge que nous attribuons au tendre élégiaque.

De nos écrits malins juge plein de candeur,
Albius, que fais-tu dans ta douce retraite?
Respirant de tes bois l'ombre fraîche et discrète,
Tu cadences des vers, ou cherches dans ton cœur
Les seuls biens dont le sage attende son bonheur.
Je le sais, des amours l'harmonieux poëte
N'est pas un corps sans âme : il a reçu des dieux
La beauté, la richesse avec l'art d'être heureux.
Que pourrait demander la nourrice inquiète
De plus doux, de plus beau, pour son enfant gâté,
Quand il joint au crédit le renom, la santé,
Quand d'un cœur ingénu sa lyre est l'interprète,
Et qu'en homme de goût effleurant le plaisir,
Sans épuiser sa bourse il sait vivre et jouir?

A défaut d'autres preuves, les élégies de Tibulle suffiraient pour nous attester que l'activité d'une âme trop sensible usa promptement ses organes. En recueillant les allusions qu'il fait aux vicissitudes de sa rapide existence et à quelques événements contemporains, on voit qu'il faut renfermer sa carrière poétique entre les années 726 et 736. Il la commença vers l'âge de dix-sept ans, lorsqu'il se préparait à partir avec Messala pour une expédition en Aquitaine. Il accompagna probablement son illustre ami en poëte et en voyageur; car nulle

part il ne dit avoir porté les armes. Il allait encore le suivre en Asie; mais une maladie grave le retint à Corcyre et le mit aux portes du tombeau. Sa santé en fut profondément altérée, et jusqu'à la fin de ses jours il conserva ce fond de mélancolie qui prête un charme si touchant à ses vers. Les sombres pressentiments, les idées de mort s'associent presque toujours à ses plaisirs. Tous les lecteurs connaissent le tableau empreint d'une délicieuse tristesse dont Voltaire a détaché le trait suivant :

> Je veux dans mes derniers adieux,
> Disait Tibulle à son amante,
> Attacher mes yeux sur tes yeux,
> Te presser de ma main mourante.

M. Dissen excusera la liberté que nous avons prise de n'être pas d'accord avec lui sur quelques points. Nous avons cru pouvoir exprimer notre dissentiment avec d'autant plus de franchise, que nous professons une admiration sincère pour l'ingénieuse sagacité du critique allemand, pour son érudition solide, son goût délicat et son instinct d'artiste. La nouvelle édition de Tibulle est un monument digne du seizième siècle par l'immensité des recherches, et du dix-neuvième par l'élévation des théories. Sa place est marquée non-seulement dans la bibliothèque du latiniste, mais aussi dans celle du poëte. DELCASSO.

Cornelii Taciti operum quæ supersunt, emendavit et scholarum in usum illustravit Nicolaus Bachius, philosophiæ doctor regiusque professor. Lipsiæ, sumptibus Fr. Chr. G. Vogeli, 1834; 1.er volume, XXXII et 572 pages; 1835, 2.e volume, LXXII et 562 pages.

Si nous voulions, après tant d'autres, faire encore une fois l'éloge de Tacite, nous rappellerions que Bossuet l'a nommé le plus grave des historiens, que Racine l'a déclaré le plus grand peintre de l'antiquité; nous dirions, avec Montesquieu, qu'il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout; avec Thomas, que personne n'a jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité; nous répéterions, avec Laharpe, que les tyrans nous semblent punis quand il les a peints; après avoir résumé, avec Chénier, les

grandes leçons que nous offrent ses ouvrages, nous ajouterions que, dispensateur incorruptible de la gloire et de la honte, il représente cette conscience du genre humain, que les tyrans croyaient étouffer au milieu des flammes, en faisant brûler publiquement les œuvres du talent resté libre et les éloges de leurs victimes. Nous aimerions à citer, à la suite de ces imposants suffrages, la savante notice que M. Daunou a fournie à la Biographie universelle, et les observations judicieuses dont M. Burnouf a enrichi sa belle traduction. Mais il ne s'agit pas ici de faire de l'éloquence ou de l'érudition à propos de Tacite; notre tâche est plus humble et plus facile : nous nous bornons à recommander au public étudiant ou enseignant, une édition nouvelle, modestement dédiée à la jeunesse des écoles, mais qui mérite de fixer l'attention de tous ceux qui s'occupent sérieusement d'histoire et de philologie.

L'ouvrage que nous annonçons commence par une biographie de Tacite. Cet historien ne nous est guère connu que par ses propres écrits. Aux révélations incomplètes, échappées à sa plume, joignez quelques lignes vagues ou insignifiantes des deux Pline, d'Orose, de Vopiscus, et un passage controversé de Quintilien, vous aurez tout ce qu'il nous est possible de savoir sur la personne de cet illustre écrivain. Ces données insuffisantes ont été exploitées par une foule de savants, depuis Juste Lipse et Vossius jusqu'à MM. Daunou et Burnouf. Après tant de recherches, il n'y a point de découvertes à espérer; M. Bach a pu seulement essayer de nouvelles conjectures. Elles nous ont paru ingénieuses et appuyées sur une érudition réelle; mais toute l'habileté du critique allemand ne saurait les élever au-dessus, je ne dirai pas du probable, mais simplement du possible. C'est ainsi qu'en expliquant d'une manière hasardée un passage sur lequel les manuscrits ne s'accordent pas plus que les interprètes, il affirme que Tacite suivit, en qualité de questeur, son beau-père Agricola dans son expédition de Bretagne. Néanmoins M. Bach a déployé dans cette biographie une sagacité peu commune, et un savoir dont l'étendue n'exclut point la mesure. L'appréciation des différents ouvrages de Tacite est rapide et judicieuse. Ainsi que MM. Daunou et Burnouf, le professeur de Breslau conserve à Tacite son droit de propriété sur le dialogue des orateurs.

Le texte a été revu et retouché d'après l'autorité des meilleurs manuscrits. L'éditeur évite avec soin ces corrections téméraires, quelque

temps à la mode, qui menaçaient de faire disparaître le style des anciens sous les conjectures des modernes. M. Bach professe ce pieux respect des manuscrits, auquel est enfin revenue toute la docte Allemagne. Le commentaire qu'il a placé au bas des pages se fait remarquer par la solidité et la sobriété des explications. Tacite y est souvent interprété par Tacite lui-même : des expressions obscures s'éclaircissent par le rapprochement d'expressions analogues empruntées aux autres ouvrages de l'auteur. Sans adopter toutes les leçons et toutes les gloses de la nouvelle édition, nous avons été frappé de la foule d'aperçus neufs et heureux qu'elle présente. Seulement nous regrettons qu'elle n'ait pas mis à contribution la traduction et les notes de M. Burnouf, qui a laissé si peu à faire aux futurs éditeurs de Tacite.

En tête du second volume de M. Bach se trouve un travail sur la grammaire de Tacite, vrai chef-d'œuvre de patience et de méthode. Le profond philologue nous fait étudier, dans ses moindres détails, la diction de son auteur, qu'il examine depuis ses éléments les plus simples, les lettres et l'orthographe, jusqu'à ses constructions les plus compliquées et les plus hardies. Là vous appréciez parfaitement le caractère spécial, le génie propre de cette latinité si différente de celle de Cicéron ou de Tite-Live, de cette élocution dont les défauts mêmes attestent une puissance de pensée et une richesse d'expression qui nous charment et nous subjuguent.

A tous les titres qui recommandent au monde lettré cette nouvelle édition, il faut joindre l'honorable approbation du célèbre Guillaume de Humboldt, qui, après avoir parcouru le premier volume, peu de temps avant sa mort, donna à M. Bach des encouragements très-flatteurs, et nous ajouterons, très-mérités. L. D.



TABLE DES MATIÈRES

DU DIXIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

28.me NUMÉRO.

Pages.

I. Tableau de la littérature polonaise, par M. Émile Haag . . 3

II. Ch. W. Hufeland. . . , ... 34

III. Le Couvent de Sainte-Catherine à Breslau, pendant le siége de 1806, par M. Hæring (Willibald-Alexis) 55

IV. Mélanges:

Les Monuments de Munich 82

Le *Dinotherium giganteum*. 88

Nouvelles diverses 90

V. Critique littéraire.

Livres allemands:

Encyclopédie pratique des sciences médicales et chirurgicales. 99

Annales d'histoire et de politique, rédigées par une société de littérateurs et de publicistes, sous les auspices de L. K. H. Pœlitz (numéros de février et de mars 1837). 100

Notice biographique sur Charles-Auguste Bœttiger, publiée par son fils le D.r K. W. Bœttiger 100

Œuvres du philosophe chinois Confucius et de ses disciples, traduites en allemand par W. Schott . . . 101

Géologie populaire, ou l'Histoire naturelle de la terre, etc., par M. le professeur de Léonhard. 103

Livres français:

La Science de l'économie politique, etc., par Michel Agazzini 106

La Bible, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, etc., par S. Cahen; tome VIII : les Rois. 109

Encyclopédie des connaissances utiles, tome I.er; publiée sous la direction de M. Husson 110

De la Jonction du Rhin au Danube, etc., par H. Molineau. 111

Bulletin bibliographique 112

29.me NUMÉRO.

Pages.
I. Niebuhr (1.er article), par M. J. Sarazin 119
II. Essai sur la philosophie de Hegel (2.e partie, 2.e article), par M. Willm 135
III. Histoire de la littérature allemande, (2.e article), par M. Menzel 150
IV. La Légende de Münchenberg près Saltzbourg 172
V. Mélanges :
Un mot sur les instituteurs israélites de l'Alsace . . . 197
Poésies : Effeuillaison ; Chant de berger ; l'Apprenti en art magique . . . . 203 — 208
VI. Critique littéraire.
Livres allemands :
Six Contes posthumes d'Achim d'Arnim 209
Les Poëtes et leurs Compagnons 210
OEuvres complètes d'Adam Mickiewicz. 214
Histoire primitive des Phéniciens, etc. 217
Livres français :
Voyage en Sicile, par le baron Th. Renoüard de Bussierre. 219
Études de Droit public, par M. F. Schützenberger. . . 224
Revue de législation et de jurisprudence. 225

30.me NUMÉRO.

I. Les époques de l'histoire des beaux-arts depuis l'avénement du christianisme (1.er article) 231
II. Jugements sur les écrivains français contemporains : Alphonse Karr, par M. F. Devrient. 243
III. La Légende de Münchenberg près Saltzbourg (fin) . . . 254
IV. Épisode de la guerre de l'indépendance de la Pologne en 1831, par M. H. Hœrtel. 282
V. Mélanges :
Introduction en Allemagne des représentations d'États, ou Histoire de l'article 13 de l'acte de la confédération germanique 310
VI. Critique littéraire.
Livres allemands :
Romans maritimes de M. Marryat : 1.° Pierre le Simple ; 2.° Jacob Faithful ; 3.° Newton Forster ; 4.° le Pirate et les trois Cutters 320

Pages.

La Vie de Jésus, par le D.r D. F. Strauss, jugée par C. Ullmann et J. Müller 325

Les Mythes de la vie de Jésus; extraits de Haïat-ul-Kulub, ou Histoire de Mahomet, d'après une tradition schüïtique de Mohammed Bachir, avec un appendice sur la vie de Jésus par Strauss. 328

Tibulle : *A. Tibulli carmina ex recensione Lachmanni passim mutata; explicuit L. Dissenius* 335

Cornelii Taciti operum quæ supersunt, emendavit et scholarum in usum illustravit Nicol. Bachius, philosophiæ doctor regiusque professor 343

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*





